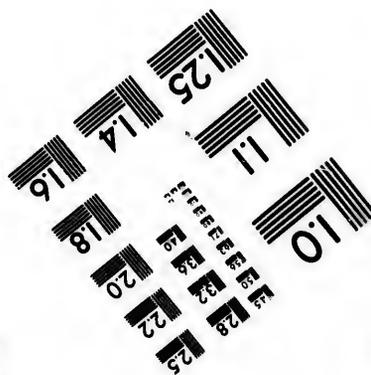
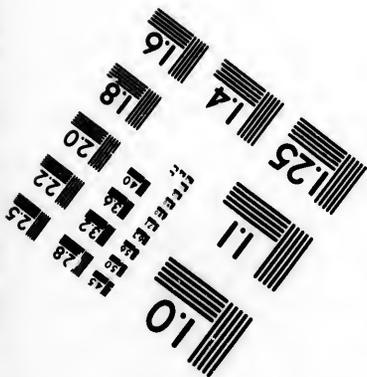
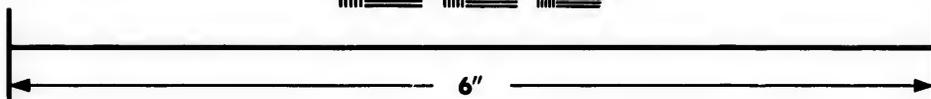
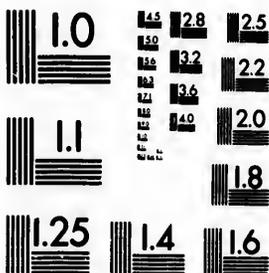


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

28
32
25
22
20
18

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
10
8
7
6
5
4
3
2

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:
Commentaires supplémentaires: Pagination irrégulière : [1] - 532, [519] - 520 p. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

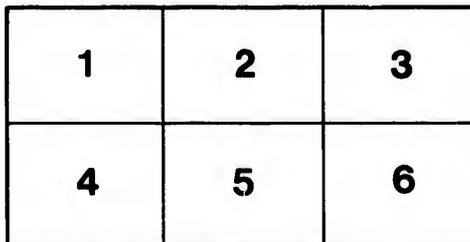
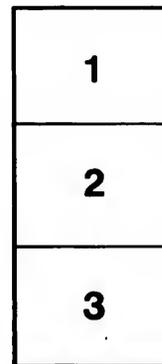
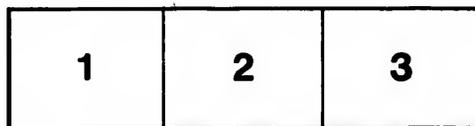
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

pelure,
on à

PF

LES
PRÊTRES FRANÇAIS

ÉMIGRÉS AUX ÉTATS-UNIS.

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

PI

CH

LES
PRÊTRES FRANÇAIS

ÉMIGRÉS AUX ÉTATS-UNIS,

PAR M. C. MOREAU.



PARIS,
CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE TOURNON, 29.

—
1856.

BX1407.

F7

M67

178819

PI

SITUATION

A

La F
des dis
stolique
phime
saint Pa
sin, qu
sacré év
à qui Jé
seigneur
fut élevé
connu s
l'église

J.

LES
PRÊTRES FRANÇAIS

ÉMIGRÉS AUX ÉTATS-UNIS.

CHAPITRE 1^{er}.

SITUATION DU CATHOLICISME DANS L'AMÉRIQUE DU NORD
AVANT LA DÉCLARATION D'INDÉPENDANCE.

La France a reçu la foi chrétienne directement des disciples des Apôtres et du Saint-Siège apostolique. Quelques auteurs pensent que saint Trophime d'Arles n'était autre que le compagnon de saint Paul. Suivant Grégoire de Tours, saint Ursin, qui prêcha l'évangile à Bourges, avait été sacré évêque par les premiers successeurs de ceux à qui Jésus-Christ lui-même avait dit : Allez et enseignez toutes les nations. Saint Irénée de Lyon fut élevé sous les yeux de saint Polycarpe, qui avait connu saint Jean et qu'on croit être cet *ange* de l'église de Smyrne dont il est parlé dans l'Apo-

calypse. L'opinion la plus commune est qu'il fut envoyé dans les Gaules par son maître. En même temps le pape Anicet donnait saint Pothin aux chrétiens de Lyon pour les gouverner. La *bonne nouvelle* avait pénétré de l'Asie-Mineure dans la Narbonnaise à la suite des relations commerciales qui unissaient les deux contrées; et une colonie catholique de Grecs et de Phrygiens, partie des ports d'Antioche et de la mer Egée, après avoir tenté de s'établir à Marseille, avait poussé jusqu'à Lyon, qui lui dut ses premiers martyrs. Plus tard et dans le siècle suivant, les papes confièrent le soin d'évangéliser les peuples encore païens des Gaules à saint Saturnin de Toulouse, saint Paul de Narbonne, saint Martial de Limoges, saint Austremonne de Clermont, saint Gatien de Tours, saint Denis de Paris.

Ainsi nourrie des plus purs enseignements de la foi, la France a reçu la vie catholique avec abondance; et ni l'hérésie n'a pu corrompre en elle la doctrine de l'Église, ni le schisme n'a eu la puissance de la séparer du vicaire de Jésus-Christ. De nos jours une tyrannie sanglante et impitoyable a renversé ses autels, détruit ou fermé ses temples, égorgé ou dispersé ses prêtres; elle est pourtant demeurée chrétienne et catholique dans le fond de ses entrailles. Dieu l'avait destinée à

lui
son
elle
n'a p
lui a
l'a fa
citud
elle
s'en c
pulat
vérite
toute
comp
violon
dépen
la libe
comba
par la
Et
nesse
mune
gislate
de ses
tionale
pénétr
portait
vement

lui servir d'instrument pour la propagation de son Evangile; et on peut dire qu'en aucun temps elle n'a manqué à cette glorieuse mission. Elle n'a point enfoui pour le conserver, le *talent* que lui a confié le maître du ciel et de la terre; elle l'a fait valoir, au contraire, avec une pieuse sollicitude. Elle a converti des peuples idolâtres; elle a fait rentrer dans l'unité des nations qui s'en étaient éloignées; elle a rétabli au sein de populations qu'égarait l'orgueil des novateurs, la vérité des préceptes évangéliques; elle a refoulé toutes les barbaries, arrêté toutes les hérésies, comprimé toutes les sectes qui ont essayé de la violenter ou de la surprendre; elle a assuré l'indépendance des souverains pontifes; elle a rendu la liberté et la paix à l'Église; en un mot elle a combattu et vaincu pour la foi de Jésus-Christ par la parole et par l'épée.

Et au commencement, dans ses jours de jeunesse et de virilité, tout cela a été l'œuvre commune de ses rois et de ses évêques, de ses législateurs et de ses guerriers, de ses moines et de ses femmes même; tout cela a été l'œuvre nationale par excellence. La France était si bien pénétrée de l'esprit du catholicisme qu'elle le portait dans tous ses actes comme par un mouvement de sa propre nature. Son gouvernement,

ses lois, son caractère, ses traditions, ses mœurs, tout lui méritait ce beau nom de nation très-chrétienne qui lui a été donné et qui n'appartient qu'à elle seule. Quand, vers le milieu du xv^e siècle, l'Occident tout entier catholique, mais troublé profondément par les contradictions et les inquiétudes du grand schisme, vit les nationalités s'entrechoquer dans le double travail de leur constitution et de leur développement extérieur, la politique ne se sépara pas encore absolument de la religion. Toutefois elle voulut avoir ses devoirs particuliers, ses règles propres, ses voies pour ainsi parler personnelles. Elle commença à se retirer en quelque sorte dans les intérêts temporels des peuples, à y établir son domaine; et elle n'écouta plus guère des préceptes et des conseils évangéliques que ceux qui pouvaient servir à ses desseins. Alors si les pouvoirs publics ne cessèrent pas de s'intéresser à la propagande catholique, s'ils la protégèrent même, ce fut un peu par tradition, par coutume, dans des vues d'agrandissement, par des motifs d'alliance ou de trafic, pour des profits commerciaux. Les missions cependant s'étaient étendues hors de l'Europe. Le zèle apostolique s'exerçait dans les contrées qui furent le berceau du christianisme et que désolaient à la fois toutes les hérésies et toutes les er-

reur
con
tions
sauv
des p
tion
part
voir,
l'Égl
de ri
respe
seule
tions
elle a
enfin
tenir,
cuta.
donné
renfor
n'avai
L'Égli
plus f
entenc
à l'Am
tique,
ritoire
dustrie

reurs. Bientôt il franchit les Océans pour aller à la conquête des Ames. Il se jeta au milieu des nations idolâtres de l'Asie ; il affronta les peuplades sauvages de l'Afrique ; il s'enfonça dans les solitudes profondes du continent américain. La protection de la puissance publique le suivit d'abord partout ; et une des gloires du xvii^e siècle est d'avoir, dans une commune entente de l'État et de l'Église, planté la croix de Jésus-Christ sur tant de rivages. Mais dans la protection le sentiment du respect se perdit. La politique ne prétendit plus seulement être la maîtresse souveraine de ses actions ; elle eut la volonté d'être obéie. Par là elle arriva à la défiance qui engendra la haine ; et enfin elle en vint à ne plus se contenter de contenir, de comprimer la religion : elle la persécuta. Les missions ne furent pas pour cela abandonnées. Elles reçurent, au contraire, comme un renfort des prêtres qui, chassés par la révolution, n'avaient plus ni temple ni foyer dans la patrie. L'Église de France émigrée entra plus ardente et plus forte dans la carrière de l'apostolat. Elle fit entendre la parole de vie à l'Europe protestante, à l'Amérique indifférente en même temps et fanatique, dont les populations dispersées sur un territoire immense, livrées aux soins exclusifs de l'industrie et de la culture, divisées entre vingt sec-

tes ennemies, le plus souvent sans culte et sans autels, ne savaient plus, pour ainsi dire, rien du christianisme, rien de Dieu. De ses prédications et de ses exemples est né le magnifique mouvement de restauration catholique dont plusieurs d'entre nous sont aujourd'hui encore les heureux instruments, dont nous avons tous le bonheur d'être les témoins. Ainsi, à toutes les époques et dans toutes les circonstances, dès son berceau et dans les jours de sa maturité, au milieu de ses joies et de ses épreuves, dans la gloire et dans la douleur, la France a toujours justifié cette louange que lui a donnée de notre temps un orateur chrétien en l'appelant du haut de la chaire de vérité « le pays apôtre, le pays missionnaire. »

Ces deux dernières phases de l'apostolat français, celle de la protection et celle de la persécution, ont été particulièrement fécondes dans l'Amérique au nord. Pendant la première, le catholicisme a été introduit parmi les tribus indiennes, des rives du Saint-Laurent aux bouches du Mississippi; et il a assuré les fondements, il a soutenu l'édifice de la colonisation canadienne. Pendant la seconde, il a grandi, il s'est développé au sein des États-Unis avec une vigueur qui rappelle les âges apostoliques. Disons-le hardiment : l'Église de France est la mère de l'Église d'Amérique. Elle l'a

enfantée dans les travaux et les souffrances de ses missionnaires, Récollets et Jésuites, dans le sang de ses martyrs, les Daniel, les Brébeuf, les Joliques, les Rasle, les Lallemand; elle l'a élevée et instruite par ses prêtres émigrés; elle l'entretient, la nourrit, la fortifie par l'œuvre de la Propagation de la Foi. On sait assez que cette œuvre admirable a été fondée à Lyon en 1823, précisément pour aider à l'expansion du catholicisme aux États-Unis. Ses dons font encore à cette heure la meilleure et la plus abondante source où puisent le zèle et la charité des évêques américains. C'est principalement avec les aumônes des fidèles de France qu'ont été bâties tant d'églises où le pain de vie est distribué au catholique et d'où le protestant voit descendre sur lui les rayons de la lumière véritable, tant de collèges et de maisons religieuses où la jeunesse des deux sexes est conduite par l'instruction littéraire à la connaissance de la vérité et à la pratique de la vertu, tant d'asiles où toutes les infortunes reçoivent à la fois les leçons de la religion et les secours de la charité. C'est aussi avec ces aumônes que se recrute dans les rangs de notre clergé le clergé de la république américaine: car, dans plusieurs diocèses, il n'y a pas de séminaires, et ceux que la pieuse ardeur des prélats a pu ouvrir ne suffisent pas aux be-

soins de l'Église. Dans l'année 1854 on comptait onze évêques français en Amérique. Le nombre des prêtres s'élevait à plus de cent. Quelle nation doit être plus chère que la France au peuple des États-Unis? C'est par elle que lui ont été accordés les deux grands bienfaits de l'indépendance et de la foi. Quelle gloire peut être égale à la gloire de notre pays, qui a engendré dans la religion et dans la liberté la plus puissante nation du nouveau monde?

Nous ne voulons parler ici que des travaux des prêtres français émigrés pour l'édification de l'Église américaine. C'est l'épisode le moins connu de notre histoire; ce n'est ni le moins intéressant, ni le moins digne d'attention. Personne en France n'a, si nous ne nous trompons, essayé d'en faire le récit; et même les matériaux qu'il est possible de réunir en notre langue, sont tout à fait insuffisants. Les saints hommes qui ont accompli cette œuvre providentielle, n'avaient guère le loisir d'écrire; d'ailleurs ils ne recherchaient pas la gloire; ils ne demandaient pas au monde leur récompense, assez heureux que Dieu connût leurs efforts, leurs souffrances, leurs sacrifices, et qu'il voulût bien les juger dans sa miséricorde. Et puis, qui alors dans notre pays songeait à recueillir ces témoignages glorieux de la foi catholique? Hor-

mis un petit nombre de fidèles, qui aurait aimé à suivre par la pensée les nouveaux apôtres dans la voie de leurs immolations et de leurs douleurs? Qui se serait fait de leurs maux une affliction et une joie de leurs consolations? Tout se taisait devant la Révolution et l'incrédulité. Heureusement les Américains catholiques se sont appliqués avec une pieuse sollicitude à retrouver dans leurs annales les traces qu'y ont laissées ces Pères vénérés de leur Église. Ils ont pris plaisir à redire les vies héroïquement chrétiennes des Cheverus, des Flaget, des Dubourg, des Dubois, des David, des Matignon, des Moranvillé, des Richard. Grâce à leurs savants écrits, nous avons pu nous imposer la tâche de faire connaître la part qu'ont eue au développement du catholicisme dans les États-Unis, les émigrés du sacerdoce français. Cette part a été considérable, on le verra. Nous aurons à parler des peuples qu'ils ont évangélisés, des congrégations qu'ils ont réunies, des paroisses et des diocèses qu'ils ont organisés, des couvents et des hôpitaux qu'ils ont fondés, des séminaires, des collèges, des écoles qu'ils ont ouverts. De grands caractères se montreront alors; on aura le spectacle de grandes vertus; on sera édifié par de grandes actions et par de grands services; et on admirera la providence de Dieu dont la bonté a

fait sortir des ténèbres de notre révolution, pour nous servir des expressions de l'un des historiens de la jeune Église américaine, M. Bernard U. Campbell, cette constellation d'astres brillants qui a répandu la lumière sur les États-Unis.

Trois nations ont contribué à introduire le catholicisme dans l'Amérique du nord : l'Espagne, la France et l'Angleterre ; mais l'action de la France se distingue par des caractères qui lui sont propres : elle a été une action nationale, commandée et protégée par le gouvernement, secondée et soutenue par toutes les classes de la population ; elle s'est étendue des bouches du Saint-Laurent aux terres que baigne l'Océan Pacifique, et du golfe du Mexique à la baie d'Hudson ; c'est-à-dire qu'elle a embrassé le continent américain presque tout entier ; elle n'a jamais été interrompue ; et non-seulement elle a eu pour résultat d'asseoir dans les plaines du Canada une nation catholique, mais encore c'est sur les fondements qu'elle a posés aux bords des grands lacs, dans la vallée du Mississippi, au pied des Montagnes Rocheuses, que repose principalement le majestueux édifice de l'Église des États-Unis. L'action de l'Espagne a été surtout celle de trois ordres religieux, les Dominicains, les Franciscains et les Jésuites. Elle s'est exercée avec des succès divers dans la Flo-

ride,
les a
pour
catho
alla
cond
gnée
missi
mais
impla
à elle
obten
tion
terre
rique
persé
à le
faire
dre p
sance
avait
arrose
Dep
verte
du pè
Espag
péditi

ride, le nouveau Mexique et la Califorme ; mais les œuvres qu'elle a fondées ont péri partout. C'est pour échapper à l'oppression qui pesait sur les catholiques en Angleterre, qu'une petite colonie alla s'établir en 1620 dans le Maryland sous la conduite de lord Baltimore. Elle était accompagnée de quelques Jésuites qui avaient accepté la mission de la diriger dans les voies évangéliques ; mais la liberté de conscience qu'elle avait voulu implanter sur le sol américain, lui fut bientôt ravie à elle-même. Après vingt ans, à peine put-elle obtenir pour sa religion un peu de tolérance. L'action de la nation et du gouvernement d'Angleterre, loin de favoriser le catholicisme en Amérique, lui opposa des obstacles, le combattit, le persécuta ; et après de longs efforts, elle réussit à le comprimer dans la partie espagnole, à le faire reculer dans la partie française ; on put craindre pendant un temps qu'elle n'eût assez de puissance pour l'écarter de toutes les contrées qu'il avait conquises par la foi de ses apôtres, qu'il avait arrosées du sang de ses martyrs.

Depuis l'année 1512 où la Floride fut découverte, jusqu'à l'année 1542 qui vit les martyres du père Padilla et du frère Jean de la Croix, les Espagnols échouèrent dans leurs nombreuses expéditions pour prendre possession de ce territoire ;

et leurs missionnaires ne trouvèrent pas un seul Indien qui consentit à écouter la parole de Dieu. Le voyage du père Marc de Nice dans l'intérieur de la Californie en 1539 est resté l'exploration la plus hardie de ces contrées alors inconnues; mais il ne paraît pas qu'il ait porté aucun fruit apostolique. C'est seulement vers la fin du xvi^e siècle que les Franciscains parvinrent à fonder une mission dans le Nouveau Mexique, aujourd'hui le diocèse de Santa-Fé. Ils convertirent au prix de leur sang la plupart des tribus sauvages qui étaient groupées autour du Rio Grande; ils les réunirent dans des villes et les élevèrent à un degré de civilisation dont les monuments étonnent encore les voyageurs. Dans le même temps, les Dominicains pénétraient à leur tour dans la Floride; bientôt aidés des Jésuites, ils défrichaient et arrosaient de leurs sueurs le champ du père de famille qui est à présent le diocèse de Mobile. Un peu après, les Franciscains prirent la suite de ces pénibles mais féconds et glorieux travaux. Ils bâtirent dans la ville de Saint-Augustin ce couvent célèbre de Sainte-Hélène d'où ils se répandaient dans toutes les directions jusqu'aux extrémités de la Péninsule et même parmi les tribus Apalaches; tout le pays reçut de leurs mains l'Évangile de Jésus-Christ; la croix du Sauveur do-

min
s'éta
la C
pala
ince
res
pou
Moi
matt
fure
reto
faibl
dant
cont
et ta
Mexi
des
élevé
Un
Flori
nada
le so
reux
avait
indie
form
son

mina les bourgades indiennes ; mais les Anglais s'étaient avancés vers les frontières espagnoles par la Caroline du Nord. Ils envahirent la vallée d'Apalachicola en 1703 , ravageant les campagnes, incendiant les villages, massacrant les missionnaires au milieu de leurs néophytes ou les enlevant pour les vendre comme esclaves dans les Antilles. Moins d'un demi-siècle s'était écoulé qu'ils étaient maîtres de la Floride entière. Alors les missions furent détruites ; les Indiens se dispersèrent ; ils retournèrent à la vie sauvage, gardant à peine un faible souvenir du catholicisme. Leurs descendants sont ces terribles Séminoles dont les luttes contre la puissance américaine ont coûté tant d'or et tant de sang aux États-Unis. Dans le Nouveau Mexique, ce furent les invasions des Apaches et des Navajoes qui renversèrent l'édifice catholique élevé par le zèle évangélique des Franciscains.

Un peu après qu'ils se furent emparés de la Floride, les Anglais enlevèrent à la France le Canada ; mais là le catholicisme avait poussé dans le sol de plus profondes racines. Son tronc vigoureux planté au milieu d'une population française avait jeté de fortes branches parmi les peuplades indiennes ; il a résisté à toutes les tempêtes. Il formait un corps puissamment constitué , dans son chef, l'évêque de Québec, et dans tous ses

membres, les prêtres, les séminaires, les communautés religieuses, les fidèles de l'une et de l'autre origine, Français et indigènes; il a triomphé de toutes les attaques dont il a été assailli par la politique et par l'hérésie. Ni la ruse ni la violence n'ont pu l'ébranler.

Quand Jacques Cartier partit pour son second voyage en 1535, il était porteur d'une commission dans laquelle François I^{er} disait qu'il s'était décidé à le renvoyer au Canada pour « induire les peuples d'iceux pays à croire à notre sainte foi, » et par là « mieux parvenir à faire chose agréable à Dieu, notre créateur et rédempteur, et qui fût à l'augmentation de son saint et sacré nom et de notre mère sainte Eglise, de laquelle, ajoutait le roi, nous sommes dit et nommé le premier fils. » Cette pensée fondamentale de la colonisation canadienne se retrouve également dans tous les titres des premiers gouverneurs de l'Acadie. Henri IV recommandait au marquis de La Roche spécialement l'agrandissement de la foi catholique; et dans la commission de De Monts, il définissait ainsi le devoir principal du gouvernement colonial : « Soumettre, assujettir et faire obéir tous les peuples de ladite terre à son autorité et par les moyens d'icelle et toutes voies licites les appeler, faire instruire, provoquer et émouvoir à la con-

naissance de Dieu et à la lumière de la foi et religion chrétienne. » Ce fut surtout par des raisons de piété et de dévotion que Louis XIII insista énergiquement pour que le Canada lui fût rendu par le traité de Saint-Germain-en-Laye. Il aurait peut-être abandonné la colonie dont l'importance n'était alors bien appréciée en France ni au point de vue politique ni au point de vue commercial ; mais il ne put se résoudre à laisser sous l'empire de l'hérésie une terre que son père et ses prédécesseurs avaient faite catholique. Les premiers fondateurs de la Nouvelle-France avaient si bien compris ainsi le but des découvertes et des conquêtes américaines, ils étaient si ardents à le poursuivre, que le baron de Poutrincourt, par exemple, travaillait lui-même à la conversion des sauvages ; il prenait la peine de les instruire. Lescarbot catéchisait la colonie de Sainte-Croix. Champlain se servit beaucoup moins de soldats que de missionnaires pour assurer et étendre le pouvoir de la France sur les tribus indiennes. C'est lui qui a prononcé cette parole si admirablement chrétienne : « Le salut d'une seule âme vaut mieux que la conquête d'un empire ; et les rois ne doivent songer à étendre leur domination dans les contrées où règne l'idolâtrie, que pour les soumettre à Jésus-Christ. » Richelieu ne faisait, pour

ainsi dire, que suivre la direction de l'opinion publique, quand, dans l'acte de constitution de la compagnie des cent associés, il exigeait que tous les colons fussent français et catholiques.

On avait vu, dès 1614, la marquise de Guercheville acheter les droits de De Monts sur l'Acadie pour introduire les Jésuites dans cette contrée. En 1625, le duc de Lévis Ventadour acquit du duc de Montmorency par un motif semblable la lieutenance générale de la Nouvelle-France. Son premier soin, en prenant possession de sa charge, fut de faire passer en Canada à ses frais cinq jésuites, parmi lesquels les pères Lallemand et Brébeuf, qui peu d'années après tombèrent héroïquement sous les coups des sauvages, victimes de leur charité. Presque dans le même temps, le père René de Rohaut fondait le collège de Québec; la duchesse d'Aiguillon faisait bâtir l'Hôtel-Dieu de la même ville; M^{me} de la Peltrie construisait et dotait un couvent d'Ursulines; M^{me} de Bullion employait des sommes considérables au soutien des missions et de la colonie; le commandeur de Sillery chargeait le père Lejeune de réunir des sauvages chrétiens dans le village qui porte encore aujourd'hui son nom.

Mais aucun fait ne prouve mieux avec quelle ardeur les esprits avaient embrassé l'espérance de

con
dati
toir
cett
a ré
seul
l'int
culi
Nor
la C
Can
de M
aup
ces
de s
con
les
les a
avait
pour
« On
foi d
M
ses li
l'au
Vie d
faire
révéla

convertir l'Amérique au catholicisme, que la fondation de Villemarie, maintenant Montréal. L'histoire a raconté les circonstances mystérieuses dont cette fondation a été entourée. Un savant sulpicien a récemment ajouté à ces récits une révélation qui seule, à notre avis, peut les expliquer. C'est dans l'introduction du livre intitulé : *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de l'Amérique du Nord. — Vie de la sœur Bourgeoys, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame de Villemarie au Canada*. La révélation est empruntée aux écrits de M. Olier. Nous la transcrivons simplement ; mais auparavant nous croyons nécessaire de dire que ces écrits ont été rédigés par M. Olier sur l'ordre de son directeur, qu'ils ont été conservés par une conduite spéciale de la divine Providence (ce sont les expressions du pieux auteur, qui le premier les a fait connaître au public), et que M. Olier y avait prévu et prédit qu'ils seraient un jour publiés pour l'instruction et l'édification de plusieurs (1). « On ne saurait croire, si l'on n'est établi dans la foi de l'amour de Dieu envers les hommes et si

¹ M. l'abbé Faillon ne s'est nommé dans aucun de ses livres ; mais personne n'ignore que c'est lui qui est l'auteur de la *Vie de la sœur Bourgeoys*. Il a publié la *Vie de M. Olier* en 1841. Peut-être n'est-il pas inutile de faire remarquer qu'il n'y laisse pas même soupçonner la révélation que nous empruntons au premier ouvrage.

l'on n'est convaincu de son infinie sagesse qui emploie les choses les plus impertinentes pour ses œuvres, et de sa puissance divine qui se sert du néant et de l'infirmité pour faire les effets de sa grâce les plus miraculeux... Dieu s'est tellement plu dans les mystères passés de Jésus, Marie, Joseph, ces mystères étaient conduits d'ailleurs par une sagesse si admirable qu'ayant à renouveler la piété première, il prétend suivre la conduite qu'il a tenue sur son Église quand il l'a instituée et fondée sur la terre, et se servir d'un semblable procédé. L'œuvre dont je parle, doit consister en deux choses : l'une est le renouvellement de l'Église en ces quartiers ; l'autre, l'établissement d'une nouvelle église en Canada, où l'on va bâtir une ville chrétienne qui est une œuvre d'une merveilleuse importance. Pour montrer la conduite qu'il a tenue sur l'Église en l'établissant par les intercessions de Jésus, Marie, Joseph, ce qui a été entièrement négligé par les hommes et à quoi on ne pense guère, Dieu veut mettre devant nos yeux une figure et une image sensibles de la vérité des mystères passés. Ayant résolu d'opérer ces deux œuvres par les intercessions de Jésus, Marie, Joseph, il veut se servir pour ce sujet de trois personnes en terre qu'il remplit de l'esprit de Jésus, Marie, Joseph, et qui sont comme les sacre-

ments de ces trois augustes personnes, portant en elles des grâces semblables à celles de leurs patrons et recevant communication de leur esprit... Hélas ! je n'ose me nommer, ni dire que dans la fondation de cette nouvelle église qui doit se faire par Jésus, Marie, Joseph, Dieu désire que je tienne la place de son fils ; ce que je ne dis qu'à ma condamnation, me voyant si indigne et si éloigné d'avoir part aux grâces nécessaires pour représenter Notre-Seigneur, sinon en tant que je suis tout couvert de péchés qui me sont propres, comme Notre-Seigneur était chargé de péchés étrangers. Je ne puis douter des volontés de Dieu et du dessein si merveilleux que celui dont je parle, qui est cette nouvelle église que la bonté de Dieu veut former. Tous ces jours passés, je voyais devant mes yeux ce qu'il avait plu à Dieu de me montrer autrefois, à savoir : un pilier qui servait de fondement et d'appui à deux arcades ou à deux églises dont l'une était vieille et ancienne et l'autre était nouvelle. Toutes deux venaient se joindre et aboutir sur ce pilier et cette pierre fondamentale qui est moi-même, en tant que rempli de la présence de Jésus-Christ, l'unique fondement de la réforme de l'Eglise présente et de l'établissement de la nouvelle qui doit se faire en Canada.»

Ces deux Églises étaient : l'une, l'Église de France, vieille et ancienne ; l'autre, la nouvelle, l'Église du Canada. Nous dirions volontiers l'Église d'Amérique ; car non-seulement elle a été appuyée sur les établissements religieux qui dépendaient de l'évêché de Québec ; mais encore c'est la société de Saint-Sulpice qui l'a comme édifiée. Nous en aurons la preuve dans la suite de cet ouvrage.

Il ne nous appartient pas de prononcer sur le caractère de cette révélation ; mais nous avouons avec simplicité que nous avons besoin d'une explication surnaturelle pour comprendre ce que des témoignages irrécusables nous apprennent du mouvement simultané qui porta M. Olier à Paris et M. de la Dauversière à la Flèche, sans s'être concertés, sans s'être seulement connus, à entreprendre ensemble l'établissement de Villemarie, de leur rencontre à Meudon chez le Garde des Sceaux où ils se saluèrent mutuellement par leurs noms, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus auparavant, de la rencontre de M. de la Dauversière et de mademoiselle Mance à la Rochelle, de la vocation de la sœur Bourgeoys, et plus peut-être encore de ce que les événements racontent du succès prodigieux des fondations dont Villemarie a été le siège, ainsi que de la prospérité non moins

prodigieuse de la ville elle-même. Le P. Vimont, jésuite, qui a été le premier aumônier de la colonie, disait dès 1642 dans la *Relation de la Nouvelle-France* : « Cette entreprise paraît autant téméraire qu'elle est sainte et hardie, si elle n'avait pour base la puissance de celui qui ne manque jamais à ceux qui n'entreprennent rien qu'au branle de sa volonté ; et qui saurait ce qui se passe pour faire réussir cette grande affaire, jugerait aussitôt que Notre-Seigneur en est véritablement l'auteur. » Il est nécessaire de remarquer ici que, parlant de son projet dans les écrits cités plus haut, M. Olier dit : « Ce qui est admirable, c'est qu'à l'âme qui vive n'en a connaissance. Personne n'en sait rien autour de moi. » Et voilà justement un des traits par lesquels se distinguent les hommes qui font réellement l'œuvre de Dieu : ils ont eu des révélations ; et ils les tiennent cachées. Les imposteurs ne manquent jamais de se vanter de révélations dont ils n'ont point été favorisés.

Quant à la réforme de l'Eglise présente, pour répéter les expressions de M. Olier lui-même, il n'est pas un catholique instruit qui ignore que la société de Saint-Sulpice en a été l'un des principaux instruments. « C'est du séminaire de Saint-Sulpice, écrivait en 1730 l'assemblée du clergé de France au pape Clément XII, comme d'une

citadelle de la religion et d'une école de toutes les vertus, que sort une multitude innombrable soit de prélats, soit d'ecclésiastiques de tous les rangs, puissants en paroles et en exemples, fermes dans la foi et enracinés dans la charité, et préparés à toutes sortes de bonnes œuvres. »

M. Olier fonda vers 1640 une société pour mettre à exécution les desseins que Dieu lui avait manifestés. Le 17 août de cette année, l'île de Montréal fut achetée de M. de Lauzon avec l'agrément du roi ; et dans le mois de février 1642, elle fut consacrée solennellement à la Sainte Famille, sous la protection spéciale de Marie, par M. Olier qui avait offert le saint sacrifice à cette intention dans l'église de Notre-Dame en présence de tous les associés. Un premier convoi de 55 colons débarqua le 17 mai suivant à Montréal sous le commandement de M. de Chomedey de Maisonneuve. Voici comment le P. Vimont parle de la petite colonie : « Il semble que la résolution de se donner entièrement à Dieu naît avec la pensée de s'établir dans la Nouvelle-France ; c'est ce qui paraît plus que jamais en la personne de Messieurs de la compagnie de Montréal et de tous ceux qui demeurèrent par delà en leur habitation. La France en voit une partie ; nous voyons ici l'autre. Ces fervents colons, au nombre d'environ 55, quoique

de condition, d'âge et de nature différents entre eux et presque tous de divers pays, ne sont qu'un en volonté, visant tous au même but : la gloire de Dieu et le salut des sauvages. Et je puis dire que leur vertu a servi à la conversion de plusieurs qui ont été déjà gagnés à Dieu. Croiriez-vous bien que plusieurs des ouvriers qui travaillent à Montréal ne se sont proposé d'autre motif, dès leur départ de France, que celui de la gloire de Dieu et de faire leur salut dans un lieu éloigné des occasions du péché ? »

Les fondateurs de Villemarie s'étaient engagés à y établir trois communautés : une d'ecclésiastiques séculiers pour distribuer les secours spirituels aux Français et aux sauvages ; une autre d'hospitalières pour soigner les malades ; la troisième enfin de maîtresses d'école pour instruire les filles et les rendre capables d'élever chrétiennement leurs enfants. Les prêtres séculiers furent Messieurs de Saint-Sulpice. Nous n'avons pas besoin de dire quels services cette pieuse et savante corporation a rendus à la religion et au Canada. Les hospitalières de saint Joseph furent fondées à la Flèche par M. de La Dauversière et conduites à Villemarie par mademoiselle Mance. La sœur Marguerite Bourgeoys établit les maîtresses d'école sous le nom de Congrégation Notre-Dame. « La

Congrégation, dit M. Garneau dans son *Histoire du Canada*, possède aujourd'hui de vastes écoles dans les villes et dans les campagnes. Ces écoles, dans lesquelles on enseigne à lire et à écrire, ont fait plus de bien dans leur humble sphère qu'on n'aurait pu en attendre de fondations beaucoup plus ambitieuses. »

L'île de Montréal avait été choisie parce que de là il était facile « de pénétrer aux nations les plus éloignées, pour les éclairer de la lumière de l'Évangile. » Or, il arriva que par sa position elle était le boulevard du Canada. Les Iroquois passaient devant l'île en descendant le fleuve Saint-Laurent pour se répandre dans les terres des Hurons et insulter même la place de Québec. Ils l'attaquèrent plusieurs fois; et toujours ils furent vaincus. Les colons à leur tour prirent l'offensive. Les annales canadiennes gardent avec orgueil la mémoire de ce brave Daulac qui, à la tête de seize Français seulement, défendit pendant dix jours un mauvais fort de pieux, élevé par les Algonquins au pied du Long-Sault, contre trois cents sauvages d'abord, puis contre huit cents, et conquit par sa mort héroïque la paix de 1662. M. de Maisonneuve, après son second voyage en France, avait formé une compagnie appelée de *la Très-Sainte-Vierge*, dont tous les membres s'étaient dé-

vou
la d
la g
cou
bre
rer
de
che
en
sem
sold
des
tena
aller
prép
des
dern
guer
datic
deve
De
pait,
Rési
conse
la ma
1657
agrég

voués d'une manière particulière à la défense de la colonie. Ils faisaient tour à tour pendant la nuit la garde auprès des lieux où les Indiens avaient coutume de dresser leurs embuscades. Leur nombre de soixante-trois avait été calculé pour honorer les années que, suivant la tradition, la Mère de Dieu a passées sur la terre. « Tous les dimanches, dit la sœur Bourgeoys, M. de Maisonneuve en marquait pour communier chaque jour de la semaine et leur faisait une exhortation. Quand les soldats montaient la garde, c'était toujours avec des prières. » Daulac et ses seize camarades appartenaient à cette compagnie. Avant de partir pour aller à la recherche des sauvages, ils s'étaient préparés au sacrifice de leur vie par la réception des sacrements. Tous en effet périrent jusqu'au dernier. C'est ainsi qu'au milieu des périls de la guerre, dans les travaux et les épreuves des fondations pieuses qui l'ont illustrée, Montréal est devenue la seconde ville du Canada.

De son côté, Québec grandissait et se développait, mais par l'action directe du gouvernement. Résidence du gouverneur, de l'intendant et du conseil supérieur, siège de l'administration et de la magistrature, il eut un vicaire apostolique en 1657 et un évêque en 1670. Son séminaire fut agrégé à celui des Missions étrangères à Paris.

Les Jésuites et les Récollets y avaient leurs maisons principales ; et de là ils étendaient les conquêtes de la foi parmi les peuplades indigènes. Ils exploitaient les rives des grands lacs ; ils remontaient ou descendaient les rivières et les fleuves : le Saint-Laurent, le Saguenay, le Kenebec, le Penobscot, l'Illinois, le Missouri ; ils arrivaient à la baie d'Hudson par la rivière Nemiscau et par le Mississipi au golfe du Mexique. Ils établissaient chez les sauvages des chrétientés qu'ont rendues célèbres la piété et la fidélité des Hurons et des Abénakis au nord, des Illinois au centre, des Natchez au midi : car il fut un temps où l'évêché de Québec s'étendait du Canada à la Louisiane. Le peuple lui-même secondait avec zèle les travaux du clergé pour la propagation du catholicisme ; et on a vu jusqu'aux coureurs de bois servir de guides, de compagnons, d'auxiliaires aux missionnaires. C'est que le choix des colons avait été fait avec le plus grand soin. On ne les voulait pas seulement catholiques ; on les voulait bons catholiques. Il est arrivé cependant que des erreurs ont été commises ; mais dès qu'on a pu les reconnaître, les hommes qui en avaient profité pour se glisser dans la colonie, ont été renvoyés. M. Garneau en cite un remarquable exemple : « Un sieur de La Barre arriva en 1644 avec plusieurs colons

placés sous ses ordres par la Reine. C'était un homme de mœurs dissolues, mais qui avait su pendant quelque temps dissimuler habilement ses vices. Etant à La Rochelle, il portait à sa ceinture un grand chapelet avec un grand crucifix sur lequel il abaissait constamment ses regards ; ce qui l'avait fait prendre pour un homme très-dévoit. Mais lorsqu'on eut reconnu sa mauvaise conduite, on le fit rembarquer pour la France. » Le même auteur remarque que le Canada était devenu l'asile « de personnes de bonne famille qui s'y étaient transportées dans la vue d'y jouir plus tranquillement de leur religion qu'elles ne pouvaient le faire dans les provinces du royaume où les protestants étaient en majorité. »

Il résulte d'un recensement officiel qu'en 1734 la colonie comptait 102 églises et 76 presbytères, 83 curés et missionnaires, 32 prêtres et chanoines, 18 jésuites, 27 récollets, 97 religieuses de l'Hôtel-Dieu, 80 ursulines, 31 religieuses de l'hôpital et frères Charrons (sorte d'infirmiers ainsi appelés du nom de leur fondateur), 96 sœurs de la congrégation de Notre-Dame (maîtresses d'école). La population était de 6,422 familles, formant 37,252 âmes.

Ainsi constitué dans sa forte unité catholique, le Canada se trouva en état de défendre victorieu-

sement sa nationalité et son culte contre les conséquences de la conquête, quoique la plupart des gentilshommes, des fonctionnaires, des hommes de loi, des marchands l'eussent abandonné pour reprendre leurs places aux foyers de la mère patrie. Le traité de 1763 avait sans doute stipulé que les Canadiens jouiraient du libre exercice de leur religion ; mais il faut bien avouer que la France ne leur vint que médiocrement en aide pour l'exécution de cet article. S'ils n'avaient pas eu en eux-mêmes le principe de leur force, leur résistance aurait été bientôt vaincue. Le gouvernement anglais les attaqua d'abord par le démembrement de leur territoire, puis par l'abolition de toutes leurs lois, même des lois civiles. Les instructions du premier gouverneur de la province de Québec, James Murray, lui enjoignirent de n'admettre aucune juridiction ecclésiastique du siège de Rome. Celles qui furent données ensuite à Guy Carleton étaient plus développées. Elles interdisaient, sous les peines les plus sévères, toute communication des catholiques avec le Souverain Pontife, tout exercice des pouvoirs d'évêque ou de vicaire apostolique. Elles obligeaient les curés à se munir d'une licence du gouverneur pour exercer le saint ministère ; et ces licences étaient toujours révocables ; il suffisait d'un

pr
séd
y
dar
ma
d'u
tren
réal
cen
qu'
ne
raie
riag
l'Eg
sion
ques
bon
C'éta
pros
penc
tanc
p
bien
être
la s
l'au
Can

prétexe « d'offenses criminelles ou de menées séditieuses. » Elles déclaraient qu'il ne pourrait y avoir de desservant catholique d'une paroisse dans laquelle la majorité des habitants aurait demandé un ministre protestant ; c'était s'y prendre d'un peu loin ; car en 1765 il n'y avait que cent trente-six protestants dans tout le district de Montréal, et le Canada entier n'en comptait pas cinq cents ; mais on faisait fonds sur des apostasies qu'on se réservait de provoquer. Les instructions ne promettaient-elles pas aux prêtres « qui jugeraient à propos d'entrer dans le saint état du mariage, » l'affranchissement des peines portées par l'Eglise ? Enfin elles ordonnaient de retirer les missionnaires établis parmi les Indiens « à telles époques et de telle manière que le demanderaient le bon plaisir des sauvages et la sûreté publique. » C'était tout un plan de persécution sourde et de prosélytisme latent dont la pleine exécution dépendait plus encore du temps et des circonstances que des hommes.

Pour commencer, on mit sous le séquestre les biens des Jésuites. Ceux des Sulpiciens ne purent être sauvés que sous deux conditions : l'une que la société de Paris y renoncerait formellement ; l'autre que plusieurs de ses membres établis en Canada consentiraient à perdre leur qualité de

Français. Encore le gouvernement anglais calculant que la vie de ces vénérables prêtres ne pouvait pas être bien longue, que probablement la Compagnie mourrait avec eux, et qu'ainsi il finirait par hériter d'elle, ne voulut il pas, pendant près de trente ans, permettre l'entrée d'un seul ecclésiastique étranger dans la colonie. Ce ne fut qu'en 1791 et devant les douleurs de l'émigration qu'il leva l'interdit. A cette époque il avait déjà dû faire quelques concessions aux Canadiens pour les empêcher d'unir leurs griefs à ceux des Anglo-Américains. Tel avait été l'objet de l'acte de 1774 qui les avait rétablis dans une partie des droits garantis par la capitulation de Montréal, et les avait particulièrement dispensés de prêter le serment du Test. Le gouvernement anglais flotta constamment entre la violence des sectaires et la ruse des politiques, suivant que les affaires sur la rive droite du Saint-Laurent lui laissaient plus de liberté ou lui donnaient plus de souci, essayant tour à tour de dompter ses nouveaux sujets par la force ou de les gagner par la douceur, autorisant en fait la législation française après l'avoir proscrite en principe, n'osant pas s'emparer ouvertement des biens de l'Eglise et sollicitant les personnes intéressées de souffrir qu'il en prît possession moyennant quelques pensions viagères,

per
cre
Mo
cita
rica
Can
son
qu'i
mai
simp
lutid
calcu
tion
le cl
des c
Nous
vicai
sipi.

To
1713
d'Utr
reco
loi r
que
la pr
turba
de la

permettant en silence à M. Briant de se faire sacrer évêque, après l'avoir refusé avec éclat à M. de Montgolfier. Au milieu des embarras que lui suscitait l'administration de ses autres colonies américaines, contre les oppositions qu'il rencontrait au Canada, parmi les contradictions qui fatiguaient son action en Angleterre, il sut être patient parce qu'il ne doutait pas que le temps ne fût pour lui ; mais toute son habileté échoua devant la rude simplicité et la ferme foi des catholiques. Les révolutions d'Amérique et de France trompèrent ses calculs. Les Canadiens retinrent, sous la domination anglaise, les privilèges de leur nationalité ; le clergé garda son indépendance ; et la succession des évêques de Québec ne fut pas interrompue. Nous verrons qu'ils avaient encore en 1792 un vicaire-général jusques dans la vallée du Mississipi.

Toutefois l'Eglise canadienne avait éprouvé, dès 1713, une perte bien douloureuse. Par le traité d'Utrecht, les cinq nations iroquoises avaient été reconnues sujettes de l'Angleterre ; et comme la loi rendue à New-York le 31 juillet 1700 portait que : « tout prêtre demeurant ou voyageant dans la province serait jugé comme incendiaire, perturbateur de la paix et du salut public, ennemi de la vraie religion chrétienne, et comme tel con-

damné à un emprisonnement perpétuel ; que s'il s'échappait et qu'il fût repris, il serait mis à mort ; enfin que les recéleurs de prêtres paieraient une amende de 200 livres (5,000 fr.) et seraient exposés pendant trois jours au pilori, » les Jésuites avaient été obligés d'abandonner leurs missions parmi ces peuplades. Les fruits de leurs travaux, cependant, ne furent pas entièrement perdus. Un grand nombre d'Indiens convertis se retirèrent en Canada, à l'embouchure de la rivière Saint-Charles. On les appelait *Caughnawagas* (Indiens priants). Leurs descendants, réunis maintenant au lac des Deux-Montagnes, habitent trois villages dont un seul renferme plus de 2,000 âmes. Un prêtre, qui réside au milieu d'eux, les instruit dans leur propre langue. D'autres Indiens, également catholiques, s'établirent à Saint-Régis, sur le fleuve Saint-Laurent, dans les limites de l'Etat de New-York. Là, du moins, ils pouvaient recevoir les secours spirituels de quelque prêtre canadien. Ils comptaient 360 âmes en 1846.

Plus attachés au sol qui les avait vus naître, et à la France qui les avait protégés, plus confiants dans leur force, plus indépendants, plus fiers, les Abénakis refusèrent de reconnaître la souveraineté de la Grande-Bretagne ; ils restèrent sur leur territoire et gardèrent leur missionnaire, le P. Rasle.

Pen
lutt
Vai
glai
leur
Enf
col
ball
rier
zou
se r
sour
Dieu
tant
de P
Pass
Or
toya
au c
leurs
Ils a
de c
Chaq
lier:
scop
mou
terre

Pendant près de quinze ans, ils soutinrent une lutte acharnée contre la colonie du Massachussets. Vainement ils furent décimés par le feu des Anglais; vainement leurs terres furent ravagées et leurs villages incendiés; ils combattirent toujours. Enfin, en 1724, le P. Rasle, dont le gouvernement colonial avait mis la tête à prix, tomba percé de balles sur les cadavres de leurs plus braves guerriers qui avaient voulu couvrir sa fuite. Nantrantzouak, leur chef-lieu, enseveli sous ses ruines, ne se releva plus. Ils étaient vaincus; mais ils ne se soumirent pas. Ils demeurèrent fidèles à la loi de Dieu; et aujourd'hui encore les derniers représentants de cette forte race forment, dans le diocèse de Boston, les tribus catholiques de Penobscot et Passamaquoddy.

On pense bien que les colons anglais, si impitoyables envers les Indiens qui s'étaient convertis au catholicisme, n'étaient pas plus tolérants pour leurs compatriotes attachés à la même religion. Ils avaient été chercher en Amérique la liberté de conscience, mais pour eux-mêmes uniquement. Chaque émigration y avait porté un culte particulier: les compagnons de John Smith, le culte épiscopalien dans la Virginie; les pèlerins de Plymouth, le puritanisme dans la Nouvelle-Angleterre; les disciples de Guillaume Penn, le quakéo.

risme dans la Pensylvanie. Seuls, les catholiques de lord Baltimore s'étaient engagés en prenant possession du Maryland, à respecter toutes les communions fondées sur la divinité de Jésus-Christ. Le serment prêté par le gouverneur de la colonie l'obligeait « à ne troubler, molester ou décourager, par lui-même ou par aucun autre, directement ou indirectement, aucune personne faisant profession de croire en Jésus-Christ, à cause ou sous le prétexte de sa religion; à ne point considérer les personnes, dans la distribution des offices, faveurs ou récompenses, comme appartenant à un culte quel qu'il pût être, mais seulement comme devant être établies en fidélité, en services et douées de vertus morales et de capacité; à ne rien faire que pour l'unité publique; et si quelque personne ou officier molestait, à cause de la religion, une autre personne faisant profession de croire en Jésus-Christ, à protéger l'offensé et à punir l'offenseur. » Ce serment a été tenu pendant tout le temps qu'a duré le gouvernement du propriétaire, c'est-à-dire le gouvernement catholique. « On ne peut pas, dit MacMahon (*An historical view of the government of Maryland*), on ne peut pas opposer une ou deux transgressions du principe de la tolérance religieuse dans des moments d'agitation et de dan-

ger, à une administration qui pendant un demi-siècle n'a été marquée que par des actes de bienveillance pour tous les serviteurs du Christ. » Et ailleurs : « Les articles de griefs présentés par la chambre basse à la chambre haute, dans la session de 1688, ne signalent pas un seul acte d'oppression délibérée ou d'exercice arbitraire du pouvoir de la part du propriétaire ou de ses gouverneurs. Ils ne font pas soupçonner le moindre danger pour la religion protestante ; et ils n'imputent pas à l'administration propriétaire le moindre acte ou la moindre intention qui ait le caractère d'une menace contre la jouissance et l'exercice de cette religion. »

Et pourtant les protestants n'avaient donné à lord Baltimore et à ses représentants que trop de motifs de recourir contre eux à une législation plus rigoureuse. Attirés par la liberté des cultes et par la douceur du gouvernement, ils devinrent bientôt plus nombreux que les catholiques ; et dix ans à peine s'étaient écoulés depuis la fondation de la colonie, qu'ils s'emparaient violemment du pouvoir, saisissaient les Jésuites, les chargeaient de chaînes et les envoyaient prisonniers en Angleterre. Un heureux retour les écarta peu de temps après. En 1649, un acte de la législation coloniale ramena le gouvernement au principe de

son institution primitive. Les Jésuites reparurent ; mais, dès 1654, sous la dictature de Cromwell, un ordre de l'Assemblée prohiba de nouveau la profession et l'exercice de la religion catholique, déclarant que la liberté de conscience ne devait pas s'étendre au *papisme*, à la *prélature* et à la *licence d'opinion*. « Les puritains, dit à cette occasion l'historien des États-Unis, Bancroft, n'eurent ni assez de reconnaissance pour respecter le droit du gouvernement qui leur avait donné l'hospitalité, ni assez de générosité pour continuer une tolérance à laquelle ils étaient redevables de leur résidence dans la colonie. » La restauration de Charles II releva dans le Maryland l'autorité du propriétaire, qui s'empressa de révoquer l'ordre de l'Assemblée. Jusqu'en 1689 la paix publique ne fut troublée qu'une fois par les intrigues de Coode et de Fendall, ambitieux qui cherchaient la puissance dans la haine du catholicisme. On comptait alors dans la province trente protestants pour un catholique. La meilleure intelligence régnait, au témoignage de Chalmers ¹, entre tous les habitants ; aucune question religieuse ne divisait le parlement de Baltimore, où, d'ailleurs, les puri-

¹ *An Englihsman of that day in describing in the committee of plantations the condition of Maryland in 1781.*

tains avaient une prépondérance incontestée. La fidélité du gouvernement au principe de la tolérance n'avait donc pour effet que d'assurer la liberté de la conscience et du culte aux catholiques. Cependant, dès que la nouvelle de la révolution qui avait détrôné Jacques II, fut parvenue dans le Maryland, il se forma une association armée « pour la défense de la religion protestante et pour la garantie des droits de Guillaume et Marie sur la colonie comme sur toutes les possessions anglaises ; » c'est-à-dire pour l'oppression du catholicisme et pour la spoliation du propriétaire. En effet, la première loi votée par l'assemblée de 1692 fut « l'acte pour la reconnaissance de Guillaume et Marie, » et le Maryland fut gouverné au nom du roi. La seconde loi fut « l'acte pour le service du Dieu tout-puissant et pour l'établissement de la religion protestante dans la province ; » et il y eut dans la colonie un culte légal ; et les ministres de ce culte reçurent un salaire que payèrent, au moyen d'une taxe générale, les habitants de toutes les communions sans exception.

Moins libres sous l'empire de la loi nouvelle, les catholiques ne furent pas encore ouvertement persécutés ; mais, en 1704, le parlement de Baltimore vota « l'acte pour prévenir l'accroissement du papisme dans la province. » Par cet acte il fut

interdit, sous de sévères pénalités, à tous évêques ou prêtres de l'Eglise catholique de dire la messe, d'exercer leurs fonctions spirituelles et d'essayer en aucune manière de persuader aux habitants de se réconcilier avec l'Eglise de Rome; il fut également interdit aux catholiques en général de se livrer à l'éducation de la jeunesse; enfin les enfants protestants de pères catholiques eurent le pouvoir de contraindre leurs parents à leur fournir une provision calculée sur les besoins de leur situation dans le monde. Pourtant un adoucissement fut apporté aux rigueurs de cette loi pendant le cours de la même session : le parlement voulut bien accorder pour un temps qu'aucune peine ne serait prononcée contre les prêtres qui se borneraient strictement à l'exercice de leur ministère dans l'intérieur des familles catholiques. Cette suspension de pénalité fut renouvelée, à différentes époques, par des actes successifs.

Ainsi le catholicisme fut sauvé dans le Maryland. On sait que tout le territoire de la colonie avait été concédé par Jacques 1^{er} à sir Georges Calvert, lord Baltimore, à la seule charge de faire hommage de deux flèches indiennes chaque année à la couronne, et de verser dans les caisses de l'échiquier un cinquième de l'or et de l'argent que pourraient produire les mines du pays. Quand

le second fils de sir Georges, lord Léonard, entreprit de fonder l'établissement projeté par son père, pour attirer les colons, il s'engagea, par l'acte connu sous le nom de *Conditions de plantation*, à délivrer moyennant une faible redevance 2,000 acres de terre à toute personne qui aurait conduit en Amérique et pris à sa charge cinq hommes en état de travailler. Les Jésuites qui avaient accompagné le premier convoi d'émigrants, eurent part à cette distribution. Ils étaient donc propriétaires au même titre que tous les autres habitants. Leurs possessions s'accrurent encore des donations qui leur furent faites par des chefs indiens pour bâtir des églises et entretenir des prêtres parmi les nations indigènes; car ils se livraient avec zèle au travail des missions, en même temps qu'ils exerçaient le ministère pastoral auprès de leurs compatriotes catholiques. Ils organisèrent des plantations et construisirent des habitations sur leurs terres. A la fin du xvii^e siècle, ils possédaient le manoir de Saint-Thomas près de Port-Tobacco dans le comté de Charles, une maison à Newton dans le même comté, le manoir de Saint-Inigo sur la rivière de Sainte-Marie près du lieu choisi par les premiers colons pour bâtir la ville de Marie, la ferme de White-Marsh et la chapelle de Boone dans le comté du Prince, une maison à l'anse

Deer dans le comté de Harfort, une autre à Frédérictown dans le comté du même nom, et dans le comté de Cécil le manoir de Bohemia sur la rive orientale de la baie de Chesapeake. Ils purent par conséquent profiter de l'exemption accordée par la loi de 1704. Des chapelles, en effet, furent annexées à toutes leurs résidences. Les catholiques de plusieurs milles à la ronde s'y réunissaient les dimanches et les jours de fête pour assister au saint sacrifice. Comme le nombre de ces chapelles ne suffisait pas encore aux besoins de la population dispersée dans l'étendue d'un vaste territoire, plusieurs propriétaires à leur tour disposèrent dans leurs maisons une chambre pour la célébration du service divin. C'étaient autant de stations où prêtres et fidèles se rendaient à des époques déterminées. Le célébrant avait soin d'apporter avec lui les vases sacrés, ses ornements sacerdotaux et tout ce qui était nécessaire pour la sainte messe; car la petite congrégation bien souvent ne pouvait lui offrir pour temple qu'une étable et quelques planches pour autel.

Baltimore alors ne possédait pas même une chapelle. Le prêtre le plus voisin résidait à White-Marsh. Il allait dire la messe aux fidèles de la ville une fois par mois; et en passant, il s'arrêtait à Doughoregan-Manor, résidence du célèbre Carroll

de Carrolton, l'un des signataires de la déclaration d'indépendance. Le saint sacrifice était offert dans une salle basse, au rez-de-chaussée d'une maison appelée Fotteral's house et habitée par quelques-uns de ces malheureux Acadiens que l'anglais Lawrence, aidé des amiraux Boscaven et Mostyn, avait enlevés en 1755 contre toutes les lois divines et humaines, et dispersés au hasard sur la côte américaine depuis Boston jusqu'à la Caroline du Sud. Il n'y a pas dans les annales des nations modernes un acte semblable de froide et impitoyable barbarie : tout un pays ravagé ; un peuple entier arraché à ses travaux tranquilles et à ses paisibles domaines ; des femmes, des vieillards, des infirmes jetés sans précaution, sans choix sur des vaisseaux, puis abandonnés sans argent, sans pain, sans secours d'aucune sorte au milieu de populations étrangères par la religion, par la langue et par les mœurs ; des familles partagées, peut-être à dessein, entre des contrées lointaines ; des époux séparés ; des enfants ravis à la tendresse inquiète de leurs pères, des pères à la pieuse assistance de leurs enfants. L'histoire a conservé le souvenir de ce vieux notaire Le Blanc qui mourut à Philadelphie de chagrin et de misère, cherchant en vain ses fils qu'il avait perdus ! Et il n'y avait pas à cette abomination l'excuse

de la guerre; car les pauvres Acadiens, victimes de la cruauté anglaise, avaient vu accepter leur neutralité; et aujourd'hui encore en Amérique on leur donne le nom de *Français neutres*. Il ne faut jamais se lasser de flétrir, dans ce témoignage éclatant qu'elle en a donné, la foi de l'Angleterre. C'est un hommage que tout cœur, toute conscience, toute intelligence doit à la morale et à la justice. La maison Fottéral est aussi nommée dans la tradition américaine *ville française*. La petite congrégation qui s'y réunissait, au nombre de vingt, quelquefois trente ou quarante personnes, se composait principalement des Acadiens. Admirable conseil de la Providence de Dieu qui a voulu emprunter, pour ainsi parler, à la France le petit troupeau auquel il a donné l'accroissement jusqu'à en faire le peuple fidèle de la métropole des États-Unis.

Le zèle des Jésuites ne put pas être si bien contenu par l'oppression, qu'il ne soit parvenu à étendre ses conquêtes évangéliques dans la Pensylvanie. On ne sait pas précisément en quel temps cette province a reçu le bienfait du catholicisme. On sait seulement que Guillaume Penn parle d'un vieux prêtre qui y était en 1686; et dans une de ses lettres sous la date de 1708, il dit qu'on se plaint de ce qu'il souffre l'exercice public du culte

catl
égl
pela
la c
Dep
ne c
du
phi
177
hop
app
thol
saie
à le
C
Mar
sion
eur
roll
che
Cor
diff
Am
qui
qu
fra
fice

catholique. Il paraît pourtant que la première église ne fut bâtie que de 1730 à 1732. On l'appela la *Petite-Chapelle*. Ce fut le P. Greaon qui la construisit à Saint-Joseph près de Philadelphie. Depuis cette époque les missions de la Pensylvanie ne cessèrent plus d'être desservies par les Jésuites du Maryland qui établirent deux Pères à Philadelphie même en 1741. Ils en avaient encore un en 1774 dans la même ville, un second à Goshenhoppen et un troisième près d'un cours d'eau appelé Conewago dans le comté d'Adam. Les catholiques étaient au nombre de 7,000. Ils jouissaient d'une mesure de liberté tout à fait inconnue à leurs coreligionnaires des autres provinces.

C'est en cette année 1774 qu'arrivèrent dans le Maryland les Jésuites américains que la suppression de leur ordre avait trouvés sur le continent européen. Parmi eux il faut citer le P. John Carroll, qui fut et le premier évêque et le premier archevêque de Baltimore. D'autres membres de la Compagnie, quoique appartenant à des nations différentes, cherchèrent également un refuge en Amérique. Ils grossirent le petit noyau de prêtres qui devint bientôt le clergé des États-Unis et auquel se rallièrent peu après des ecclésiastiques français émigrés ; de sorte que le magnifique édifice de l'Église américaine est sorti des ruines de

la société de Jésus et de l'Église de France. Ce sont des ouvriers laissés libres de leur temps et de leur travail par ces deux grandes destructions qui l'ont élevé. Ils l'ont assis sur les fondements qu'avait jetés un siècle et demi de prédications évangéliques des rives du Saint-Laurent aux bouches du Mississipi; et ils l'ont construit dans des proportions telles qu'il doit un jour avec la grâce de Dieu couvrir le territoire entier de l'Union. Ne voit-on pas déjà que, si rapide que soit le développement de la grande république transatlantique, celui du catholicisme l'est encore davantage? Partout où s'étendent les populations américaines, dans les solitudes les plus profondes du continent, parmi les tribus les plus sauvages, elles trouvent des prêtres catholiques qui les ont devancées. Admirons encore la Providence divine qui sait avec une ineffable bonté tirer le bien du mal, la lumière des ténèbres, la vie de la mort même. Assurément ni la suppression des Jésuites, ni la dispersion du clergé français n'étaient nécessaires à son action; mais dès qu'il lui a plu de les permettre pour l'instruction et l'édification de plusieurs, elle a voulu qu'elles servissent à porter le flambeau de la vérité dans le nouveau monde. Elle en a fait des instruments de sa miséricorde sur des peuples ignorants ou égarés.

Telle était donc la situation religieuse de l'Amérique du Nord au moment où éclatèrent les premières divisions entre l'Angleterre et les colonies. Le protestantisme dans ses différentes dénominations, sous ses formes diverses, avait pris partout un ascendant marqué. Il exerçait dans la plupart des provinces une domination orgueilleuse et brutale. Toutefois le catholicisme résistait avec énergie. S'il n'avait pu défendre les Indiens de la partie espagnole contre les agressions anglaises, il leur avait au moins laissé des enseignements et des traditions qui n'étaient pas effacés. Il se soutenait dans la partie anglaise par le zèle des Jésuites et par la foi des fidèles. Dans la partie française, il devait à son organisation complète, à sa constitution régulière de lutter avec succès contre la propagande de l'hérésie et contre la politique de la conquête. Les établissements même qu'il avait fondés sur la rive droite du Saint-Laurent et dans la vallée du Mississipi, n'avaient pu être soustraits tout à fait à son empire. Les prêtres envoyés par l'évêque de Québec continuaient à les diriger; ou si quelques-uns avaient dû être abandonnés, l'erreur en était écartée encore par le souvenir des prédications et des exemples de leurs missionnaires: en tous les lieux où les Français avaient passé, le catholicisme gardait son autorité

sur les populations; et quand le jour de la liberté se leva pour lui à la veille de l'indépendance américaine, il marcha rapidement à la victoire sur les traces qu'ils avaient laissées dans les États du Massachusetts, de New-York, du Michigan, de l'Ohio, de l'Indiana, du Kentucky, de la Caroline, de la Floride, de l'Alabama, du Missouri et de la Louisiane.

ce
do
cir
foi
de
tat
qu
lic
« N
dis
gla
sen

a liberté
nce amé-
re sur les
du Mas-
e l'Ohio,
e, de la
la Loui-

CHAPITRE II.

ARRIVÉE DES PRÊTRES FRANÇAIS AUX ÉTATS-UNIS.

La révolution américaine n'avait au commencement aucun souci de la liberté de conscience dont elle a fait plus tard et sous la pression des circonstances un des articles fondamentaux de sa foi politique. La première résolution du congrès de Philadelphie, en 1775, contenait une protestation insensée et brutale contre l'acte de Québec qui, l'année précédente, avait accordé au catholicisme en Canada d'importantes concessions. « Nous ne pouvons nous empêcher d'être étonnés, disait l'assemblée dans une adresse au peuple anglais, qu'un parlement britannique ait jamais consenti à permettre une religion qui a inondé de sang

l'Angleterre et qui a répandu l'impunité, l'hypocrisie, la persécution, le meurtre et la révolte dans toutes les parties du monde. » L'histoire ne nous apprend pas qu'aucune voix se soit élevée parmi les représentants des douze colonies pour essayer de leur faire comprendre que ce langage était contraire, nous voulons bien ne pas dire aux principes de la justice et aux doctrines de la liberté, mais aux conseils de la politique. Depuis 1690, l'Amérique avait vu établir chez elle avec le gouvernement royal un culte légal ; elle avait dû s'imposer une taxe générale pour payer les ministres de ce culte. Sans rechercher tout ce que la tolérance a pu souffrir de cette innovation au milieu de tant de sectes intolérantes, on sait assez qu'un tel état de choses blessait les prétentions, les observances, les idées des dissidents de toutes les dénominations. Les communions qui aspiraient à redevenir libres, devaient donc au premier signal de l'insurrection, en secouant le joug de l'Église établie, proclamer l'affranchissement des cultes opprimés. C'était ce que conseillaient, ce que demandaient les plus vulgaires sentiments d'équité et de prudence ; mais il s'agissait du catholicisme ; et à son nom, tous les préjugés, toutes les préventions, toutes les haines s'étaient trouvés debout. Unis contre lui seul, ils s'étaient fait un grief com

mun de l'accommodement auquel la nécessité des temps avait contraint l'Angleterre. Les mœurs américaines avaient emprunté au fanatisme anglican la farce indécente qui perpétuait dans l'île Britannique le souvenir de la conspiration des poudres; en 1774 encore le mannequin de Guy Fawkes n'avait pas cessé d'être promené dans la terre même de Roger William. C'est le privilège de la vérité de ne pouvoir être tolérée ni soufferte par aucune erreur; et il n'y a point de preuve plus certaine du mensonge des hérésies que le concert nécessaire et comme naturel de leur efforts contre la religion de Jésus-Christ.

Cependant les politiques de Philadelphie ne tardèrent pas à reconnaître que, pour les besoins de la guerre qu'ils auraient à soutenir, il était désirable que le Canada à son tour se détachât de l'Angleterre; ils avaient d'ailleurs appris que leur cause rencontrait de vives sympathies sur la rive gauche du Saint-Laurent. Le congrès en conséquence ne voulut pas se séparer sans avoir voté une adresse aux Canadiens : « Nous connaissons trop la générosité des sentiments qui distinguent votre nation, y disait-il, pour présumer que la différence de religion puisse préjudicier à votre amitié pour nous. Vous n'ignorez pas qu'il est de la nature de la liberté d'élever au-dessus de toute

faiblesse ceux que son amour unit pour la même cause. Les cantons suisses fournissent une preuve mémorable de cette vérité. Ils sont composés de catholiques et de protestants; et cependant ils jouissent d'une paix parfaite; et par cette concorde, qui constitue et maintient leur liberté, ils sont en état de défier et même de détruire tout tyran qui voudrait la leur ravir. » Le ton et l'attitude du congrès étaient bien changés. Non-seulement les fondateurs de la jeune république ne s'étonnaient plus que le catholicisme pût être permis au Canada; mais ils se proposaient pour le protéger et le défendre. Quelque complète et absolue qu'elle soit, cette contradiction s'explique aisément: ils avaient parlé d'abord le langage de leur passion; ils parlaient ensuite le langage de leur intérêt.

Ils ne s'en tinrent même pas aux paroles. Une armée américaine, commandée par Montgomery, avait envahi le Canada en 1775; et elle s'était avancée jusque sous les murs de Québec. Les Canadiens, partagés entre l'insurrection et l'obéissance, avaient fourni des secours à la fois et au gouvernement anglais et à l'invasion. Pourtant la grande majorité de la population restait neutre. Au mois d'avril 1776 trois commissaires du congrès arrivèrent à Montréal: le célèbre Franklin,

M. Chase et M. Charles Carroll de Carrolton. Le R. P. Carroll, jésuite, leur avait été adjoint, mais sans titre officiel. Ils étaient chargés de représenter aux Canadiens que, leurs intérêts étant communs, ils devaient s'unir dans une défense commune, leur déclarant en termes précis et formels que le désir du congrès était de les faire entrer dans l'Union exactement sur le même pied que les autres provinces, c'est-à-dire avec la pleine jouissance des lois locales qu'ils jugeraient à propos de se donner, et l'entière liberté de leur religion. « Le R. P. Carroll, dit M. Brent, ne s'était joint à la mission que dans la vue d'engager les habitants du Canada qui faisaient profession du même culte que lui, à demeurer neutres et à ne pas prendre les armes du côté de l'Angleterre. Pour le reste, il lui semblait que, ministre de la religion, il ne convenait pas à son caractère qu'il intervint. » Les commissaires étaient assez bien choisis. Franklin était protestant, sans doute ; et en d'autres circonstances il avait pu déplaire aux Canadiens dans la défense des colonies anglaises ; mais philosophe et politique, il n'avait le fanatisme d'aucune secte. Carroll de Carrolton était un catholique fervent. Quant au R. P. Carroll, il est aisé de comprendre quel accueil personnel lui fut fait dans un pays où les jésuites avaient rendu

tant de services. L'ambassade du congrès n'en échoua pas moins complètement; toutes ses exhortations, toutes ses protestations, toutes ses promesses, ne purent faire oublier aux fidèles du Canada l'adresse de 1775 au peuple d'Angleterre. Cette explosion des fureurs protestantes contre le catholicisme avait pour les masses canadiennes un sens plus net et plus saisissable que la diplomatie des plénipotentiaires de l'insurrection. Le clergé s'en expliqua franchement avec le R. P. Carroll. Il lui représenta que l'acte de Québec assurait à la population française une liberté religieuse qu'il serait imprudent d'abandonner aux hasards de la guerre et à la volonté du moins très-équivoque du congrès.

Mais derrière cette raison bien suffisante, il s'en cachait une autre sur laquelle on devait garder le silence, même devant les commissaires américains. Les Français du Canada n'avaient pas encore perdu l'espoir d'être soustraits à la domination étrangère; et, en tous cas, ils étaient fermement résolus à conserver leur nationalité. S'ils s'alliaient à l'insurrection, la défaite riverait leurs fers; et la victoire fatalement leur ravirait à jamais le bénéfice des événements qui pouvaient les rattacher quelque jour à la France. Par elle ils deviendraient tout à fait et pour toujours étrangers

à la
ple
lang
leurs
d'au
serai
raier
mêm
vait é
résist
conq
d'en
l'Uni
cette
levés
les de
la re
l'imn
laque
est v
les a
un g
mais
territ
et de
pouv
inimi

à la mère-patrie ; ils seraient fondus dans un peuple nouveau qui n'aurait ni leur religion, ni leur langue, ni leurs mœurs, ni leurs traditions, ni leurs idées, et où ils n'obtiendraient que la part d'autorité d'une minorité peu nombreuse : ils ne seraient plus ni Français, ni Canadiens ; ils seraient Américains. Sous la loi de la conquête même, ils savaient comment leur nationalité pouvait être maintenue ; ils avaient l'expérience de la résistance qu'ils étaient en pouvoir d'opposer au conquérant, et du succès qu'il leur était permis d'en attendre. Mais s'ils étaient vaincus avec l'Union des colonies britanniques, les moyens de cette résistance leur seraient nécessairement enlevés ; et vainqueurs, pouvaient-ils se flatter que les deux grands instruments de leur nationalité, la religion et la langue, seraient respectés par l'immense majorité protestante et anglaise dans laquelle ils iraient se confondre ? Le congrès, il est vrai, leur promettait qu'ils auraient, comme les autres provinces, toute liberté de se donner un gouvernement propre et des lois particulières : mais ne pouvaient-ils pas être enveloppés sur leur territoire par des Américains de toutes les origines et de toutes les sectes ? Leur gouvernement ne pouvait-il pas être changé par l'influence de ces immigrants, citoyens obéissants d'abord, domi-

nateurs implacables ensuite? et n'avaient-ils pas, pour prévoir cette conséquence possible de l'alliance, l'exemple du Maryland? Les cultivateurs canadiens avaient coutume de dire du drapeau anglais : « Ce n'est pas le drapeau des *nôtres*. » Tous leurs sentiments, toutes leurs espérances, toutes leurs aspirations s'expriment dans ce seul mot. Il fallait le drapeau des *nôtres*, c'est-à-dire le drapeau de la France, pour les appeler aux armes. Ils n'en connaissaient pas, ils n'en aimaient pas, ils n'en voulaient pas d'autre. Tout ce qui n'était pas de la France, les trouvait indifférents. L'ambassade américaine qui ne leur en apportait rien, devait échouer ; elle échoua.

On s'est étonné souvent de ce que le gouvernement français n'avait pas profité de la guerre de l'Indépendance et des revers de l'Angleterre pour reprendre le Canada. Nous nous en étonnons aussi. Il semble que l'entreprise était facile. Assurément, les Canadiens, qui avaient laissé pénétrer jusqu'à Québec l'armée de Montgomery, auraient entendu l'appel de la France ; et on a peine à croire que le gouverneur Carleton eût pu défendre contre une invasion française la ville dans laquelle il ne s'était maintenu qu'avec le concours actif et zélé des habitants. Nous avons besoin, pour nous expliquer le nouvel abandon

qui f
dienn
jours
tique
appat
quels
grand
du Sa
rait e
sées
soum
l'Égli
empr
et qu
Franc
prêtr
l'Am
couvr
perm
privi
l'avo
pens
excès
Si
sans
le ca
cons

qui fut fait alors de notre ancienne colonie canadienne, de nous souvenir que la Providence toujours a sa part dans les événements de la politique. Jamais peut-être cette part n'a été plus apparente et plus visible. Rappelons-nous par quels secrets conseils de Dieu le catholicisme a grandi, s'est fortifié, s'est développé sur les rives du Saint-Laurent; et demandons nous ce qu'il serait advenu des fortes racines qu'il avait poussées dans le sol américain, si le Canada avait été soumis aux lois de la révolution qui a persécuté l'Église, qui l'a dépouillée de ses biens, qui a emprisonné, exilé, déporté, massacré ses ministres, et qui a pu faire croire, quelque temps, que la France était sans religion, comme elle était sans prêtres et sans autels! Dieu avait ses vues sur l'Amérique; il voulait y étendre son culte et la couvrir, pour ainsi parler, de ses temples. Il a permis que la nation à qui appartient le glorieux privilège d'être la fille aînée de son Église, après l'avoir servi dans les grandeurs dont il a récompensé son zèle, le servît encore jusque par les excès et les malheurs qui l'ont affligée.

Si la mission des envoyés du congrès demeura sans succès auprès des Canadiens, elle eut pour le catholicisme dans les colonies insurgées deux conséquences heureuses. Elle mit en lumière les

talents et les vertus du R. P. Carroll ; elle établit entre le prêtre catholique et les représentants protestants de l'assemblée des liens d'estime, de bienveillance, de confiance : le patriotisme rapprocha ceux que la religion séparait encore. Au retour du Canada, le R. P. Carroll accompagna Franklin depuis le fort Saint-Jones jusqu'à New-York. Le voyage fut long et pénible. Le pays était rude ; on n'y rencontrait que peu d'habitations ; il n'y avait pas de routes tracées ; et les moyens de transport manquaient souvent. Franklin, dont la santé était déjà ébranlée avant le départ, eut beaucoup à souffrir et des fatigues du chemin et des douleurs de la maladie. Arrivé dans la cité impériale, il écrivit à Carroll de Carrolton et à Chase, ses collègues : « Pour moi, je deviens tous les jours plus faible ; et je ne sais pas comment je serais venu si loin sans l'assistance amicale et les tendres soins de M. Carroll. » Nous verrons qu'il s'en souvint encore plus tard dans une circonstance solennelle.

Les catholiques du Maryland principalement, voyant que le congrès recherchait leurs coreligionnaires du Canada, s'enhardirent dans leurs essais de liberté. L'occasion était d'autant plus favorable que depuis longtemps les ministres anglicans de la province étaient tombés dans un dé-

réglement qui a fait dire au docteur Wittingham, en 1843 : « Souvent, quand je lis les preuves authentiques du caractère d'une grande partie du clergé, il y a deux générations, je suis frappé d'étonnement que Dieu ait épargné une église si universellement corrompue et qu'il n'ait pas entièrement enlevé son chandelier du milieu de nous. » Ce témoignage n'est pas suspect ; car le docteur Wittingham était alors évêque protestant de Baltimore ; et il parlait ainsi dans son mandement du 1^{er} juin. Dès 1770 les catholiques, forts des vertus et des services de leurs prêtres, forts aussi du mépris que s'étaient attiré par l'oubli de tous leurs devoirs les pasteurs anglicans, avaient conçu le projet de bâtir une église. M. Carroll de Carrollton avait donné un terrain qui faisait face aux rues Saratoga et Charles ; et un certain John Mac Nabb, entrepreneur, s'était chargé de la construction. Mais il avait fait faillite avant l'entier achèvement des travaux, de sorte que l'édifice avait été saisi par un créancier, qui l'avait fermé et qui le retenait pour sûreté de sa créance. Vers 1775, une compagnie de volontaires, levée pour s'opposer aux attaques de lord Dunmore, gouverneur de la Virginie, et commandée par le capitaine Galbraith, était cantonnée à Baltimore. Un dimanche matin, plusieurs soldats demandèrent au

capitaine la permission d'aller à l'église pour y prier Dieu ; mais on leur dit que les clefs étaient entre les mains du créancier. Ils se dirigèrent aussitôt, pour les réclamer, vers la maison de cet homme. Or il se trouva qu'il avait manifesté des sentiments contraires à la cause de l'indépendance ; voyant tous ces soldats à sa porte, il eut peur ; il ne douta pas qu'ils ne fussent venus pour l'arrêter. Quand il sut qu'ils voulaient simplement avoir les clefs de l'église, il s'empressa de les remettre, heureux de détourner par une prompte soumission l'attention que pouvait appeler sa conduite. Les volontaires se retirèrent alors ; ils se rendirent à l'église qu'ils ouvrirent ; et quand ils eurent fait leurs dévotions ils donnèrent les clefs aux catholiques, qui les gardèrent jusqu'à la fin de la guerre révolutionnaire. A cette époque une somme de deux cents livres, levée par souscription, désintéressa le créancier qui fit abandon de tous ses droits à la congrégation.

Toutefois le catholicisme n'était pas libre encore ; il était seulement toléré. Ce serait une grande erreur de croire que le triomphe de l'indépendance américaine ait émancipé les catholiques dans toute l'étendue de l'Union. Pour ne citer que quelques exemples, jusqu'en 1806, l'État de New-York a exigé, pour les admettre à la condition de

cito
obé
sias
être
sans
tism
leme
cons
vu o
et, à
peuv
Mary
les a
tuant
vait
nem
exac
men
cune
sonn
conv
non
sécul
de la
ou
défe
giste

citoyens, qu'ils abjurassent solennellement toute obéissance, spirituelle ou non, à un pouvoir ecclésiastique établi sur une terre étrangère. On peut être électeur et éligible dans la Caroline du nord sans prêter serment de croire que le protestantisme est la véritable religion de Jésus-Christ. Seulement depuis le 1^{er} janvier 1836. C'est par la constitution de 1844 que les catholiques se sont vu ouvrir l'accès aux emplois dans le New-Jersey ; et, à l'heure qu'il est, ceux du New-Hampshire ne peuvent exercer aucune fonction publique. Le Maryland avait des traditions plus larges que tous les autres États confédérés. Ses législateurs constituants se souvinrent du principe de liberté qu'avait proclamé lord Baltimore et dont le gouvernement du propriétaire avait fait une application exacte à tous les cultes chrétiens. Le pacte fondamental de 1776 stipula donc formellement qu'aucune loi ne pourrait être votée qui offensât la personne ou nuisît à l'état d'un citoyen à cause de sa conviction, profession ou pratique religieuse, si non dans les cas où la paix, le bon ordre et la sécurité de la république seraient troublés, les lois de la morale outragées, les droits naturels, civils ou religieux d'autrui compromis ou menacés. Il défendit en termes exprès à toute assemblée législative de contraindre qui que ce pût être à fré-

quenter, soutenir, ou contribuer à soutenir, à moins qu'il n'y eût engagement certain et contrat écrit, une église ou un ministre quelconque.

Dans cette situation, le traité de 1783 ayant mis fin à la guerre, le clergé du Maryland songea à adopter des règles pour son propre gouvernement, comme pour la conservation et l'administration de ses biens. Jusque là il avait relevé du vicaire apostolique de Londres de qui il tenait ses pouvoirs. La séparation consommée des provinces américaines et de l'Angleterre ne permettait plus qu'il en fût ainsi. Il fallait ou que le territoire de l'Union formât un nouveau diocèse et qu'il lui fût donné un évêque, ou qu'il fût annexé à un diocèse étranger dont l'évêque déléguerait, pour le gouverner, un supérieur ecclésiastique. Il y eut donc dès l'année 1783, et plus tard en 1784, plusieurs réunions des prêtres du Maryland. Toutes les questions que soulevait le nouvel état des choses, furent examinées avec maturité ; et après de longues et savantes discussions, la majorité conclut qu'un évêque n'était pas nécessaire, dans le moment du moins, pour la conduite des affaires de la religion ; que si cependant il en était nommé un par le Saint-Siège, il ne lui serait point fait de provisions sur les revenus acquis du clergé. Ces conclusions s'expliquent par diverses considé-

rations. Les protestants à ce caractère pourraient dans des situations. On soutient un moyen que ; et ce Nous avons tous jésuites à voir rétablir ; loin se présente ranimer le croyaient d'aliéner, caine dont des biens tien des n seule, au leur société autorisée a privilège s dans l'ann en Russie. conséquen

rations. On disait d'abord que les Américains protestants avaient une profonde répugnance pour le caractère et les fonctions de l'épiscopat et qu'il pourrait y avoir de l'inconvénient à les blesser dans des susceptibilités dont l'éducation et la coutume avaient fait un trait des mœurs nationales. On soutenait ensuite que l'Amérique n'offrait aucun moyen de fournir à la subsistance d'un évêque ; et cela était vrai, mais avec une explication. Nous avons dit que les prêtres du Maryland étaient tous jésuites ; or, les Pères n'avaient pas renoncé à voir rétablir leur institut et refleurir leurs missions ; loin de là, ils jugeaient que les circonstances se présentaient sous un jour qui ne pouvait que ranimer leurs espérances et leurs désirs ; et ils ne croyaient pas qu'il leur fût permis en conscience d'aliéner, même pour le soutien de l'Église américaine dont ils ne voyaient pas clairement l'avenir, des biens qui leur avaient été donnés pour l'entretien des missionnaires et qui étaient, sinon la seule, au moins la plus importante ressource de leur société. En effet la Compagnie de Jésus a été autorisée aux États-Unis en 1806 par extension du privilège spécial que le pape Pie VI avait accordé dans l'année 1801 pour la restauration de l'ordre en Russie. Le R. P. Robert Molineux reçut en conséquence le titre de supérieur, sous la juri-

diction du général qui faisait sa résidence dans l'empire russe.

A peine la paix avait-elle été conclue que, le 29 juin 1783, le cardinal Doria, nonce du Pape à Paris, avait prié Franklin de transmettre au congrès une note confidentielle qui avait pour but de l'interroger sur la question de savoir si, aucun des prêtres d'Amérique n'étant jugé capable de porter le fardeau de l'épiscopat ou même de remplir les fonctions de vicaire apostolique, il consentirait à ce que le Souverain Pontife choisît un évêque parmi les nations en termes d'amitié avec les États-Unis. Il paraît par un *memorandum* qui fut adressé plus tard au R. P. Carroll, que l'intention du Saint-Siège était de nommer un prélat français qui aurait été établi en Amérique dans une province déterminée. La France n'avait pas seulement accepté cet arrangement, elle l'avait désiré; et en témoignage de sa bonne volonté, elle avait offert d'élever gratuitement au séminaire de Bordeaux huit jeunes Américains : on peut même croire qu'elle aurait vu avec plaisir annexer les églises de l'Union au diocèse de Bordeaux ou à celui de La Rochelle. Le congrès avait répondu au cardinal Doria que cette affaire n'était pas de son ressort et qu'il fallait s'entendre avec les États particuliers. Ces négociations n'avaient pas pu être si secrètes

que
qui
eur
leur
qui
sui
pou
seul
auss
nale
aux
tout
répo
l'ava
qu'un
avec
méri
d'aut
ecclé
Il in
doit
donn
qu'un
Pon
les c
et pa

que les jésuites n'en fussent informés. Ils s'en inquiétèrent. Ils redoutaient l'esprit des puissances européennes qui avait exigé la suppression de leur ordre; et leurs confrères d'Angleterre, avec qui ils entretenaient une correspondance très-suivie, les excitaient à se défier de tout ce qui pourrait leur venir de la France. Ce n'était pas seulement une appréhension religieuse; il y avait aussi là quelque chose de la vieille rivalité nationale et du ressentiment de la défaite. Il suffisait aux jésuites anglais qu'on traitât à Paris pour que toute proposition leur devint aussitôt suspecte. La réponse du congrès avait éloigné le péril; elle ne l'avait pas conjuré. Elle était moins une solution qu'un ajournement; l'affaire pouvait être reprise avec quelque gouvernement local. Le clergé d'Amérique ne vit aux difficultés de cette situation d'autre remède que la nomination d'un supérieur ecclésiastique relevant directement du Saint-Siège. Il insista en conséquence dans un mémoire, qui doit être de la fin de 1783, pour qu'il ne fût point donné d'évêque aux États-Unis; et il demanda qu'un de ses membres, désigné par le Souverain Pontife pour avoir la direction spirituelle de toutes les congrégations, reçût des pouvoirs très-amples et particulièrement celui d'administrer la confir-

mation, sacrement qui n'avait pas encore été conféré dans les colonies anglaises.

C'est à ce dernier parti que s'arrêta la cour de Rome. Par un décret du 6 juin 1784, le R. P. Carroll fut nommé directeur de la mission dans les treize États unis. Il est permis de penser que Franklin eût une influence décisive sur cette nomination ¹. Son amitié pour le nouveau directeur, ses relations avec le cardinal Doria en sont des indices suffisants. Avant la révolution américaine le supérieur du clergé dans le Maryland et la Pensylvanie était le R. P. George Hunter, qui avait en outre le titre de vicaire général du vicaire apostolique de Londres. Le R. P. Carroll qui, pour des raisons de famille, avait voulu faire sa résidence dans une ferme patrimoniale sur l'anse de Rock, près de la rivière de Potomac, n'avait point de rang dans la mission ; il ne recevait aucune part des

¹ On lit dans une lettre du P. Thorpe au R. P. Carroll, sous la date du 9 juin : « Lorsque le nonce à Paris, Mgr Doria, s'adressa à M. Franklin, le vieux monsieur se souvint de vous. » Le P. Thorpe était l'agent des jésuites à Rome.

Franklin dit dans ses *Mémoires* : « 1^{er} juillet 1784. Le nonce du Pape est venu me faire une visite et m'a dit que le Pape, sur ma recommandation, a nommé M. John Carroll, supérieur du clergé catholique en Amérique. »

rev
min
qu'
de
con
le c
où
gile
pelé
offi
cret
Am
sion
être
nion
plus
temp
apos
vern
tiers
l'Un
vem
copa
par
vera
N
lustr

revenus de la société. Il exerçait pourtant le saint ministère dans une petite chapelle en charpente qu'il avait fait bâtir auprès de son habitation ; et de là il visitait, à des intervalles réguliers, une congrégation peu nombreuse de catholiques dans le comté de Stafford, en Virginie, tout près du lieu où le P. Altham avait le premier prêché l'Évangile aux Indiens en 1634. Le seul fait qui eût appelé sur lui l'attention publique, était sa mission officieuse au Canada. Quoi qu'il en soit, le décret n'arriva que dans le mois de novembre en Amérique. Le R. P. Carroll prit aussitôt possession de sa charge ; mais ce n'était là, ce ne pouvait être qu'un état transitoire. Les politiques de l'Union comprirent qu'il était nécessaire de rompre plus complètement les liens qui avaient si longtemps attaché les catholiques américains au vicaire apostolique de Londres. Ils firent savoir au gouvernement pontifical qu'ils se prêteraient volontiers à l'érection d'un évêché sur le territoire de l'Union ; et une bulle de Pie VI, en date du 6 novembre 1789, établit à Baltimore un siège épiscopal sur lequel monta le R. P. Carroll, désigné par les suffrages de ses confrères au choix du Souverain Pontife.

Nous n'avons point ici à faire l'éloge de l'illustre prélat : ses œuvres le louent assez. Nous

sommes pourtant bien aise de répéter ce qu'a dit de lui un historien américain, M. Bernard U. Campbell : « Aux vertus et qualités d'un bon prêtre, le docteur Carroll joignait un ferme patriotisme d'Américain natif, l'amabilité, la grâce d'un galant homme et les connaissances d'un savant accompli. Son activité dans le travail pour l'avancement de la religion et de l'éducation n'avait d'égal que son assiduité et son zèle pour le soulagement des pauvres et la consolation des affligés. Aussi était-il universellement aimé. Dans les relations sociales, il ne connaissait pas de différence de croyances ; et il comptait parmi ses meilleurs amis des hommes célèbres par leur attachement à des doctrines et à des formes de foi entièrement séparées des siennes. »

Mgr Carroll nous apprend dans un petit écrit qu'il a laissé sur les premiers temps de son épiscopat, qu'il y avait alors dix-neuf prêtres dans le Maryland, cinq dans la Pensylvanie ; que quatre, très-âgés et très-infirmes, n'étaient capables d'aucun service ; que la santé de tous avait d'ailleurs souffert de rudes atteintes dans les fatigues du saint ministère ; enfin, que les 24,500 âmes qui composaient, à ce qu'on croyait, la population catholique des États-Unis, se partageaient de la manière suivante : 16,000 pour le Maryland,

7,0
pro
esti
on
qui
rive
mor
au-c
poss
trou
tuck
dan
juri
Mgr
site
de c
lui a
Il
mie
un t
vast
tenc
prin
ham
rech
prof
hom

7,000 pour la Pensylvanie, 1,500 pour les autres provinces; mais il ajoute que, plus tard, cette estimation fut reconnue trop basse, et qu'encore on n'y avait pas compris les Canadiens français qui habitaient tant à l'ouest de l'Ohio que sur les rives du Mississipi. Quelques faits suffiront pour montrer combien le dernier chiffre du moins était au-dessous de la vérité. Lorsque Mgr Flaget prit possession de l'évêché de Bardstown, en 1811, il trouva de 15 à 16,000 catholiques dans le Kentucky et le Tennessee seulement; l'abbé Richard, dans le Michigan, en avait plus de 6,000 sous sa juridiction; et le troisième évêque de New-York, Mgr Dubois, raconte que, dans sa première visite à Burlington, État de Vermont, il eut la joie de compter 800 fidèles au lieu de 50 ou 60 qu'on lui avait annoncés.

Il est aisé de s'expliquer les erreurs des premiers calculs: la population était disséminée sur un territoire sans bornes; de grands fleuves, de vastes forêts, des prairies de plusieurs lieues d'étendue, des marais impraticables séparaient des principaux centres d'habitation les fermes, les hameaux, les villages, que les émigrants, à la recherche de terres qu'ils pussent cultiver avec profit, avaient jetés çà et là dans l'Ouest. Les hommes étaient comme perdus dans ce désert

immense. On ne les connaissait point, pour ainsi dire, à quelques pas de leur résidence. Ils n'avaient ni église ni prêtre. Personne ne leur avait parlé de religion ; et eux-mêmes bien souvent pensaient-ils qu'ils avaient une âme à sauver ? En 1811, le Père Edouard Fenwich, qui depuis a été le premier évêque de Cincinnati, passa du Kentucky dans l'Ohio pour y prêcher l'Évangile aux sauvages. Il s'enfonça seul et sans autre guide que la Providence dans d'épaisses forêts ; et un soir, après une longue journée de privations et de fatigues, il se trouva tout à coup devant une petite maison. C'était la demeure d'une famille catholique allemande. Depuis douze ans ces pauvres gens n'avaient pas entendu une seule fois la parole de Dieu. Qu'on juge de leur bonheur quand ils surent que l'étranger qu'ils recevaient sous leur humble toit, était un prêtre ! Deux autres familles, également catholiques, étaient établies près de là. Elles sont invitées à venir voir le ministre du Seigneur. Elles accourent ; et toute cette petite congrégation prie, se confesse, se recueille pendant la nuit ; et, le lendemain matin, le pain de vie lui est distribué. Après la communion, elle se mit en devoir de bâtir une petite chapelle en bois et à côté une cabane pour le zélé missionnaire. Cette petite chapelle est devenue le centre

auto
C'es
Unis
Il
thol
par
Cana
paie
s'éta
lacs,
sissi
nati
colo
et su
et ra
limi
des
où i
ence
dép
fédé
par
et d
en t
ils t
bita
rive

autour duquel s'est groupée la ville de Somerset. C'est l'histoire de bien des paroisses aux États-Unis.

Il n'est pas facile d'évaluer le nombre des catholiques d'origine française qui étaient répandus par tout le territoire de l'Union. On sait que les Canadiens, au temps de leur prospérité, occupaient les deux rives du Saint-Laurent, qu'ils s'étaient avancés à l'Ouest plus loin que les grands lacs, et que, descendant au Sud la vallée du Mississippi, ils avaient ouvert la Louisiane à la domination de la France. Ils enveloppaient ainsi les colonies anglaises et espagnoles assises sur l'Océan et sur le golfe du Mexique. Refoulés par la guerre et ramenés successivement par des traités dans des limites plus restreintes, ils avaient pourtant laissé des établissements au sein de toutes les contrées où ils avaient passé. Leurs descendants habitaient encore en 1789 divers pays qui aujourd'hui ne dépendent pas de moins de onze États de la Confédération américaine. Ils tenaient une large place parmi la population de Burlington, de Vergennes et des rives du lac Champlain dans le Vermont. On en trouvait à Buffalo, dans l'État de New-York où ils formaient encore à peu près la moitié des habitants aux bords des lacs Érié, Ontario et sur la rive droite du Saint-Laurent. Dans le Michigan,

ils étaient au Sault Sainte-Marie, au-dessous du Lac Supérieur, à l'île de Mackinac dans le lac Huron, à Saint-Joseph sur la rivière du même nom, au point où elle se jette dans le lac Michigan, à Détroit, entre les lacs Ontario et Érié. Dans la vallée du Mississipi, sur la rive droite du fleuve, un peu au-dessous de l'endroit où ses eaux se grossissent de celles du Missouri, ils avaient Saint-Louis, et aux environs de cette ville, Saint-Charles sur le Missouri, le Portage des Sious au lieu où les sauvages portaient leurs canots de la rivière dans le fleuve, Sainte-Marie-des-Barrens, que Mgr Dubourg choisit, en 1818, pour l'emplacement de son séminaire, et Saint-Ferdinand ou Florissant, dont il donna une ferme aux jésuites. Tous ces centres de population appartiennent à l'État du Missouri, aussi bien que Sainte-Geneviève, le cap Girardeau, la Nouvelle-Madrid et la Petite-Prairie, toujours sur la rive droite du Mississipi, en suivant le cours du grand fleuve. Puis plus bas, c'est Arkansas, sur la rivière et dans l'État du même nom ; c'est Providence, Saint-Joseph, la Pointe-Coupée et Bâton-Rouge, dans la Louisiane ; enfin, à l'ouest de ce dernier État, Vermilionville, le Grand-Coteau, les Opelousas et Natchitoches. Mobile, que d'Iberville fonda en 1701, et où, peu de temps après, de Bienville, son frère,

tra
lab
le
Fra
retr
une
vou
con
ten
ville
rai
fern
anté
y a
çais
les r
glor
pop
tent
ang
F
gau
léan
ens
ron
Ro
Il y

transporta les survivants de Biloxi, est dans l'Alabama, sur le golfe du Mexique ; et tout auprès, le Bayou-la-Battrai. « Si vous voulez voir des Français dont les costumes et la simplicité vous retracent les mœurs du XII^e siècle, écrivait avec une naïve exagération l'abbé Châlon, en 1832, je vous engage à me prendre pour guide ; et je vous conduirai au Bayou-la-Battrai. Si vous voulez entendre parler le français comme l'écrivait Joinville, venez d'abord à Mobile ; et je vous conduirai au Bayou-la-Battrai. Au milieu de ces bons fermiers, je me trouvais reporté à une époque antérieure de quatre siècles au moins. » Ce qu'il y a de vrai, c'est que presque partout les Français ont gardé au milieu des Américains leurs vieilles mœurs et leur vieux langage. Ceux de Burlington, par exemple, ne se sont point mêlés à la population étrangère qui les enveloppe ; ils habitent tous le même quartier ; et ils ne parlent point anglais.

Remontons maintenant le Mississipi par la rive gauche. Nous trouverons d'abord la Nouvelle-Orléans et Iberville qui sont de la Louisiane ; Natchez ensuite dans l'État du Mississipi ; et nous arriverons dans l'Illinois par Kaskaskias, la Prairie du Rocher et Cahokia presque en face de Saint-Louis. Il y avait autrefois dans ce canton deux autres pa-

roisses dont les débordements du fleuve et l'action de ses eaux sur les terres ont fait disparaître les églises : c'étaient Saint-Philippe et Sainte-Anne. A l'est de Kaskaskias, au lieu même où le chevalier de Vincennes, tombé au pouvoir des Indiens, fut brûlé vif avec un Père jésuite qui l'accompagnait, il y avait un fort qui est devenu une ville ; c'est Vincennes dans l'Indiana sur la rive gauche de la Wabash. On montrait encore il y a peu d'années, dans une grande prairie, comme les restes de l'horrible bûcher qui consuma le brave chevalier et son compagnon. Enfin au sud-est de Vincennes, sur la rive gauche de l'Ohio dans le Kentucky, c'est Louisville. Nous n'avons pu indiquer, on le comprend, que les lieux qui ont conservé assez d'importance pour retenir un nom sur les cartes des États-Unis. Une liste complète de toutes les fondations de nos Pères aurait été trop longue ; et elle serait inutile. Qu'il nous suffise de faire remarquer que huit des villes dont nous venons de rappeler l'origine française, ont été érigées en évêchés : ce sont Buffalo, Détroit, Saint-Louis, Vincennes, Louisville, Natchez, la Nouvelle-Orléans et Mobile.

A ce principal noyau de la population française il faut ajouter les descendants des malheureux Acadiens, déportés en 1755. Nous avons dit au pre-

mie
Mar
Yor
du l
au
aprè
des
Fran
États
en r
fixa
prêtr
qu'au
cour
dans
meur
autre
et en
fonda
comm
ques
sont p
que l
sacola

1 ||
entrè
blancs

mier chapitre qu'il y en avait dans la capitale du Maryland. On en rencontrait également à New-York, à Philadelphie et dans la plupart des villes du littoral. D'autres Français encore se joignirent au peuple catholique de l'Union peu de temps après l'érection de l'évêché de Baltimore : c'étaient des émigrés de Saint-Domingue¹ et des émigrés de France. Les premiers s'établirent surtout dans les États du Midi. Charleston, dans la Caroline du Sud, en reçut quelques-uns ; un plus grand nombre se fixa à Augusta et à Savannah dans la Géorgie. Un prêtre français, nommé Vina, leur offrit presque aussitôt le secours de son ministère. Après un court séjour dans la première ville, il se retira dans la seconde ; mais il ne paraît pas y avoir demeuré longtemps. Il fut bientôt remplacé par deux autres prêtres dont nous ignorons même les noms, et enfin par l'abbé Lemercier, qui a été le véritable fondateur de la Congrégation de Savannah. Ainsi commença le premier établissement des catholiques dans cette partie du diocèse de Charleston. Ce sont probablement des émigrés de Saint-Domingue que les missionnaires trouvèrent en 1831 à Pensacola dans la Floride. Des émigrés de France, les

¹ Il est dit dans les Annales de Baltimore que 53 navires entrèrent au port le 9 juillet 1793, portant environ 1,000 blancs et 500 hommes de couleur.

uns s'arrêtèrent à New-York : « La cathédrale a été bâtie lors de l'érection du siège, dit Mgr Dubois dans une lettre datée de Rome le 16 mars 1830, au moyen des efforts incroyables de la population catholique, aidée par un certain nombre de bons Français que la révolution avait jetés sur ces rivages. Malheureusement pour la religion, la plupart de ces bons Français sont retournés dans leur patrie depuis la Restauration. » Les autres gagnèrent la Pensylvanie et fondèrent Frenchtown dans le comté de Bradford, ou se dispersèrent dans celui de Clearfield. D'autres encore poussèrent plus loin ; ils arrivèrent après bien des fatigues sur la rive droite de l'Ohio dans l'État de ce nom, et y formèrent un comté auquel ils donnèrent en souvenir de la patrie absente le nom de Gallia. Le chef-lieu fut appelé Gallipolis. Mais victimes d'une spéculation odieuse, les pauvres Français durent abandonner le pays pour la plupart ; toutefois Gallipolis subsiste encore. C'était en 1840 un village de 600 âmes ; on y voyait alors le rempart dont ses fondateurs l'avaient entouré.

De 1763 à 1794, la Louisiane releva au spirituel de l'archevêché de Sant-Yago de Cuba. Le 12 septembre de cette dernière année, la Nouvelle-Orléans fut érigée en évêché ; mais l'évêque, don Aloysius Penalver y Cardenas, ne prit jamais pos-

sessi
don
mou
nistr
eut v
le tra
Saint
tes, l
chrét
contr
entre
génér
dans
naire
d'hui
du Mi
cathée
quer,
écriv
nomir
par M
du Ca
Avant
Père I
Gibau
raux d
core e

session de son siège. Le successeur qui lui fut donné en 1801, ne parut pas en Amérique; il mourut à Rome. Enfin Mgr Carroll eut l'administration du diocèse en 1804, après que Napoléon eut vendu la Louisiane aux États-Unis. Quoique par le traité de 1783, les colonies anglaises au midi du Saint-Laurent eussent été reconnues indépendantes, l'évêque de Québec conserva la direction des chrétientés dans la vallée du Mississipi et dans la contrée qu'on appelait la mission des Illinois, entre le Mississipi et l'Ohio. Il y eut un vicaire général au moins jusqu'en 1790. Nous trouvons dans des notes qu'un missionnaire français, originaire de Bordeaux, M. Edmond Saulnier, aujourd'hui chancelier de la cathédrale de Saint-Louis du Missouri, a relevées dans les archives de cette cathédrale et qu'il a bien voulu nous communiquer, que le 19 mars de cette année, M. Ladeu écrivit à l'évêque de Québec pour lui notifier sa nomination à la cure de la mission de Saint-Louis par Mgr Carroll. M. Ladeu quittait ainsi le diocèse du Canada pour entrer dans celui des États-Unis. Avant lui la mission avait été desservie par le Père Philippe Meurin, jésuite, et par M. Pierre Gibault qui furent successivement vicaires généraux de l'évêque de Québec. Le dernier l'était encore en 1782; il résidait alors à Kaskaskia. Nous

le retrouvons également dans les mêmes notes, à Sainte-Geneviève et à la Nouvelle-Madrid en 1768, à la Prairie du Rocher en 1770 et en 1792 au Poste des Arkansas sur le territoire espagnol. Les desservants à Sainte-Geneviève et à la Nouvelle-Madrid furent en 1773 le Père Hilaire, en 1778 M. Bernard, en 1785 M. de Saint-Pierre, en 1787 le Père Louis Guignes, en 1789 le Père Ledru. Les registres de Cahokia manquent depuis 1761 jusqu'à 1783; mais ils désignent pour cette dernière année M. Bernard, pour 1786 M. de Saint-Priest, pour 1789 le Père Griboult; enfin à Kaskaskia, après M. Gibault en 1782, viennent M. F. Bernard en 1784, M. Poyet en 1785, M. de Saint Pierre qui était en même temps curé de Sainte-Geneviève, en 1786, et M. de La Valinière, vicaire général en 1789. Tous ces prêtres et d'autres encore dont les notes de M. Saulnier nous fourniraient les noms, ne figurent pas dans la statistique du clergé américain au commencement de l'épiscopat de Mgr Carroll. On en découvre aisément la raison sans que nous ayons besoin de la donner.

Quelques prêtres, français également, les uns faits prisonniers sur la flotte de l'amiral de Grasse, les autres venus du Canada ou d'ailleurs, avaient, après la paix, exercé le saint ministère à New-York et à Boston. Dès 1778 même, un Père de La-

mo
pri
ke,
de
trio
pou
les
pre
tan
ma
pris
Nou
çois
nier
mén
app
aun
qui
de
New
cath
la s
pré
d'ai
que
tuck
Vali

motte, moine augustin, et aumônier du vaisseau pris par les Anglais près de la baie de Chesapeake, offrit le sacrifice de l'autel dans la première de ces deux villes à la sollicitation de ses compatriotes et des catholiques américains; mais arrêté pour ce fait, il fut retenu en prison jusqu'à ce que les autorités anglaises eussent consenti à le comprendre dans un cartel d'échange. Il avait pourtant eu la prudence de demander une permission; mais il n'entendait pas l'anglais; et il s'était mépris sur le sens de la réponse qui lui avait été faite. Nous ne savons pas si c'est le même que M. François Frizon de Lamotte, que les notes de M. Saulnier placent à Cahokia en 1760 et qui partit d'Amérique pour retourner en France dès qu'il eut appris la cession du Canada en 1763. Un autre aumônier de la flotte française, le Père Whelan, qui avait été fait prisonnier dans le combat naval de 1782, reçut en 1784 le pouvoir d'exercer à New-York les fonctions pastorales. Il comptait 200 catholiques en 1785; mais il dut quitter la ville à la suite de démêlés avec le Père Nugent, un autre prêtre également français, dont la vie nous est d'ailleurs inconnue. Il fut le premier missionnaire que le Révérend Père Carroll envoya dans le Kentucky en 1786. L'année précédente, M. de La Valinière avait eu l'autorisation de dire la messe

et d'administrer les sacrements, mais seulement aux Canadiens et aux Français. C'était un ancien curé du Canada à qui le général Haldimant, pour quelques paroles apparemment indiscrètes, avait fait signifier l'ordre de repasser en Europe : « Vous aurez soin, écrivait le gouverneur à l'évêque de Québec, de lui recommander surtout de ne pas se laisser aller à ses vivacités ordinaires, et de prendre garde à la manière dont il se conduira et parlera jusqu'à son départ. » Cet ordre doit être de 1783 ou 1784. On peut croire que M. de La Valinière, au lieu de se rendre en Europe, passa aux États-Unis. Nous ignorons le temps qu'il demeura à New-York; mais nous avons vu qu'il était à Kaskaskias en 1789.

A Boston, ce fut encore un aumônier de la marine française qui réunit la première congrégation en 1788. Malheureusement l'abbé de la Potrie, que le biographe de Mgr de Cheverus appelle de la Poiterie, était sous le coup d'une suspense qui avait été prononcée contre lui par l'archevêque de Paris à cause de sa conduite. Il se gouvernait d'ailleurs avec peu de mesure. Il affectait une sorte d'opposition au R. P. Carroll, qui dut lui retirer ses pouvoirs au commencement de 1789. Il fut remplacé peu de temps après par l'abbé Louis Rousselet; mais ce malheureux prêtre avait, lui

auss
que
pen
la V
il vi
quo
179
mor
L'île
fut h
sion
habi
faud
qu'il
quen
naire
nous
enter
fortu
les g
appl
niers
nal d
supp
Te
États
de B

aussi, encouru les censures de son premier évêque; il exerça pourtant les fonctions pastorales pendant une année ou plus. Nous apprenons, par la *Vie de Mgr de Cheverus*, que dans cet intervalle il visita les Indiens de Penobscot et de Passamaquoddy. Révoqué par Mgr Carroll en 1790 ou 1791, il alla à la Guadeloupe, où il trouva une mort pleine à la fois de douleur et de consolation. L'île, au pouvoir des Anglais quand il y arriva, fut bientôt reprise par les Français. Une commission militaire fit arrêter et jeter en prison plusieurs habitants en attendant qu'elle les envoyât à l'échafaud. L'abbé Rousselet était avec eux. Il leur avoua qu'il n'était qu'un prêtre suspendu, que par conséquent il n'avait pas de pouvoirs pour les cas ordinaires; « mais dans les circonstances cruelles où nous sommes, dit-il, je puis, si vous le voulez, entendre vos confessions. Pour moi, ajouta l'infortuné, il faut que j'entre dans l'éternité sans que les grâces efficaces des sacrements puissent être appliquées à ma pauvre âme. » Plusieurs prisonniers s'approchèrent avec empressement du tribunal de la réconciliation; puis ils furent conduits au supplice avec le prêtre pénitent.

Tel était l'état des catholiques et du clergé aux États-Unis quand Mgr Carroll monta sur le siège de Baltimore. Quel que fût le zèle des prêtres,

quelles que fussent la puissance de leur volonté, l'énergie de leur dévouement, la générosité de leurs efforts, le champ du père de famille qu'ils avaient à cultiver était trop vaste évidemment pour leur petit nombre ; et si on compare la faible phalange des pasteurs à la multitude des fidèles, les cantons resserrés qui avaient reçu déjà quelque culture, au territoire étendu qui restait à défricher, l'exiguïté des ressources à l'immensité des besoins, si on prend garde qu'une portion du troupeau était dispersée à travers des contrées presque inconnues, qu'elle y errait, pour ainsi parler, sans gardiens et sans guides, qu'aucun moyen ne se présentait d'élever à l'ombre du sanctuaire des ministres du Seigneur, qu'il n'y avait que la pauvreté du peuple catholique qui pût égaler la pauvreté du clergé, on est tenté, même après l'événement, de penser que les jésuites du Maryland avaient raison de dire , dans leur Mémoire au Souverain Pontife, que l'Amérique avait moins besoin d'un évêque que de nombreux missionnaires. Mais les voies de Dieu sont cachées aux regards des hommes. La foi, qui s'était abandonnée aux secrets conseils de la Providence, n'a point été trompée dans son attente. Tout ce qui manquait à l'Église américaine lui a été donné, en quelque façon, d'un seul coup, avec abondance ; et pour la

com
s'es
M
terr
Il f
Wol
apo
teau
Wel
pre
Un
des
trav
nal
sole
ann
de f
Fra
libe
les
rieu
ava
sa c
vue
res
tion
dan

combler ainsi de ses dons, la miséricorde divine s'est servie de la révolution française.

Mgr Carroll passa dans l'année 1790 en Angleterre pour y recevoir la consécration épiscopale. Il fut en effet sacré, le 15 avril, par Mgr Charles Wolmsley, évêque de Rama, doyen des vicaires apostoliques à Londres, dans la chapelle du château de Lullworth, qui appartient à la famille Weld, et qui fut après la révolution de 1830 le premier asile de la maison royale de France. Un pieux et savant sulpicien, à qui nous devons des communications très-importantes pour notre travail, M. l'abbé Deluol, nous a dit que le cardinal Weld, alors enfant, fit dans cette cérémonie solennelle les fonctions d'acolyte. La révolution annonçait déjà tout ce qu'elle a montré plus tard de folle audace et d'injuste violence. L'Église de France se sentait menacée, non-seulement dans sa liberté, mais dans son existence même. Prévoyant les malheurs qui devaient la frapper, le supérieur général de Saint-Sulpice, l'abbé Émery, avait conçu le projet d'établir quelques prêtres de sa compagnie sur le sol américain, dans la double vue de mettre à l'abri des tempêtes révolutionnaires au moins un débris de cette grande institution, et d'aider à former la hiérarchie naissante dans l'Église des États-Unis. Il envoya en consé-

quence l'abbé Nagot auprès de Mgr Carroll, avec mission de s'informer si son plan entrerait dans les intentions de l'illustre prélat. Aucune proposition ne pouvait être plus agréable à l'évêque pauvre et dénué de Baltimore. Celle de M. Emery fut acceptée avec joie ; mais Mgr Carroll ne put faire d'autre promesse que de choisir dans sa ville épiscopale une maison pour la pieuse colonie. L'accord ainsi conclu, quatre membres de la société furent désignés pour se rendre en Amérique : MM. Charles Nagot, Michel Levadoux, Jean Tessier et Antoine Garnier. Ils s'embarquèrent le 8 avril 1791, à Saint-Malo, sur un navire frété pour eux. Ils étaient accompagnés de cinq séminaristes : MM. Tulloh, Floyd, Mondésir, Périnault et Caldwell, et d'un ami du R. Nagot, M. Delavau, chanoine de Saint-Martin de Tours, qui mourut à Baltimore en 1795. Quelques voyageurs laïques avaient été admis à prendre passage sur le même navire. Châteaubriand s'en est souvenu en écrivant l'introduction de son *Voyage en Amérique* où il a dit : « J'avais pour compagnons de voyage de jeunes séminaristes de Saint-Sulpice que leur supérieur, homme de mérite, conduisait à Baltimore. » Cette simple phrase est peut-être l'unique témoignage que les écrivains français aient rendu à la sainte entreprise des sulpiciens. Combien peu

il s'e
de m
got
foi h
aura
repor
La
deva
jour
quelo
got e
fut te
l'arb
colon
elle
qui r
instr
de le
leur
les v
page
ciait
mun
navi
C
moir
got.

il s'en est fallu que le nom de ce *supérieur, homme de mérite*, restât entièrement ignoré ! Mais M. Nagot n'aspirait point à la gloire du monde ; et sa foi humble se serait effrayée de la louange qui lui aurait attribué une part du succès dont il aimait à reporter tout l'honneur à Dieu seul ¹.

La traversée fut heureuse. Une relâche forcée devant l'île Graciosa, archipel des Açores, un séjour d'environ trois semaines à Saint-Pierre Miquelon, un léger différend qui survint entre M. Nagot et le capitaine pour une ancre perdue, et qui fut terminé à l'avantage du vénérable prêtre par l'arbitrage des capitaines alors présents dans la colonie française ; tels sont les seuls incidents dont elle ait été marquée. M. Delavau et M. Garnier, qui n'avaient pas le mal de mer, s'employèrent à instruire les matelots ; et ils eurent la consolation de les voir tous, à l'exception de deux, remplir leur devoir pascal. Chaque dimanche, la messe et les vêpres étaient chantées en présence de l'équipage. C'était ordinairement M. Delavau qui officiait ; et ses compagnons recevaient la sainte communion de ses mains ; enfin, après trois mois de navigation, le navire entra dans la baie de Ches-

¹ Châteaubriand parle encore de ce voyage dans ses *Mémoires d'Outre-tombe* ; mais cette fois il nomme M. Nagot.

peake. Le temps était admirable de sérénité ; et les plus magnifiques spectacles de la nature se développaient aux regards des pieux voyageurs. C'est une de ces pompes nocturnes et une de ces magnificences du couchant, pour nous servir de ses propres expressions, que Châteaubriand a ainsi décrites dans le *Génie du Christianisme* : « Le globe du soleil prêt à se plonger dans les flots apparaissait entre les cordages du navire au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'Orient où la lune montait avec lenteur. Le reste du ciel était pur. Vers le Nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe brillante des couleurs du prisme s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel. »

C'est le 10 juillet que la petite colonie de sulpiciens débarqua sur le rivage de Baltimore. Elle fut reçue par le R. Sewall, recteur de Saint-Pierre, en l'absence de Mgr Carroll, qui s'était rendu à New-York pour y faire bâtir une nouvelle église. La petite maison choisie pour l'abriter était située vers le milieu de la ville dans la direction où a été ouverte depuis la rue du Belvédér, aujourd'hui

d'ho
pag
ron
pou
11,
terr
cup
nain
n'ét
quis
vern
qu'e
D
outr
par
pre
tim
tem
dan
MM
cre
gnc
ann
Il f
par
réc
enc

d'hui la rue du Nord. M. Nagot, avec ses compagnons, n'y resta que dix ou douze jours environ. Pendant ce temps il acheta aux enchères, pour le prix de 2,266 dollars 66 cents (plus de 11,000 francs). une taverne et quatre acres de terrain hors de la ville; et comme elle était occupée, il s'y établit aussitôt. C'est là que le séminaire fut installé dès la fin de 1791. M. Nagot n'étant pas naturalisé, la propriété avait été acquise sous le nom de l'évêque, Mgr Carroll. La taverne est restée jusqu'en 1834 telle à peu près qu'elle avait été trouvée.

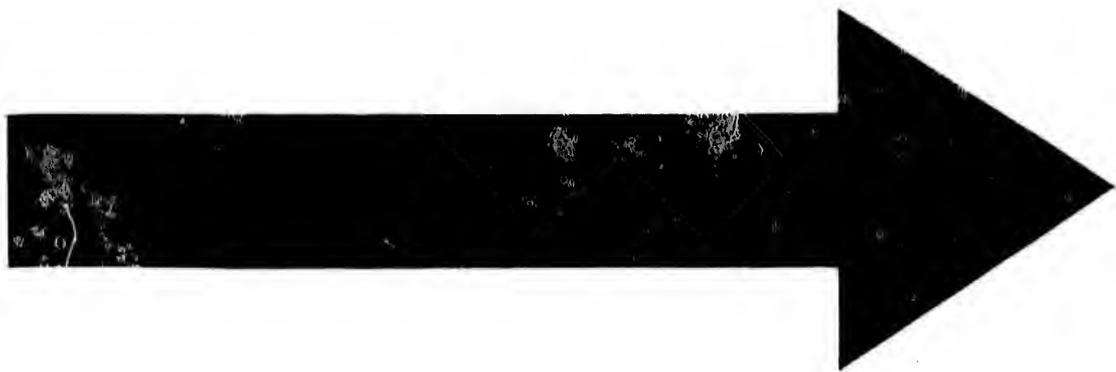
De 1791 à 1799, vingt-trois prêtres français, outre les compagnons de M. Nagot, prirent rang parmi les membres du clergé des États-Unis. Le premier est l'abbé Jean Dubois, qui arriva à Baltimore dans le mois d'août 1791. Il venait directement de France. Le 29 mars 1792 vit débarquer dans la même ville trois nouveaux sulpiciens, MM. Chicoineau, Flaget, David et un jeune diacre, M. Théodore Badin. L'abbé François Matignon passa d'Angleterre aux États-Unis dans cette année 1792, et prit terre à Baltimore le 2 juin. Il fut suivi, le 24, de deux autres prêtres envoyés par la société de Saint-Sulpice, M. Ambroise Marchal et M. Gabriel Richard : puis le même jour encore, de l'abbé Ciquard, auparavant supérieur

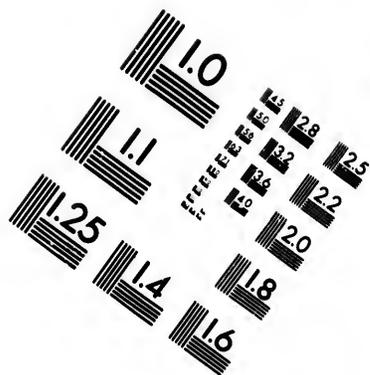
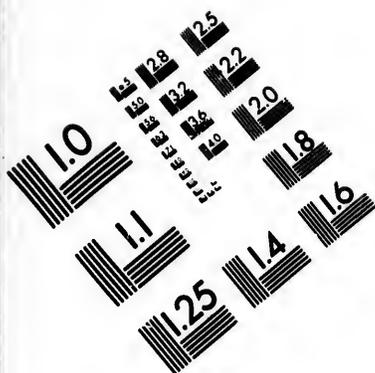
du séminaire de Bourges. En 1794 l'abbé Jean François Moranvillé, missionnaire du Saint-Esprit, s'enfuit de la Guyane pour échapper aux persécutions révolutionnaires et parvint à gagner Norfolk, dans la Virginie. Il fut bientôt rejoint par ses deux collègues de la mission française de Cayenne, MM. Herard et Duhamel. L'abbé Pierre Babad, de la compagnie de Saint-Sulpice, parut à Baltimore dans la même année. M. Louis-Valentin-Guillaume Dubourg n'y arriva que le 14 décembre 1795. Il avait d'abord émigré en Espagne. C'est à Boston que M. de Chéverus se joignit à l'abbé Matignon, le 8 octobre 1796, après avoir passé en Angleterre à peu près trois ans. Enfin le dernier sulpicien qui se soit dirigé sur l'Amérique avant la fin du siècle, M. Dilhet, aborda à Baltimore le 13 janvier 1798. Nous trouvons encore six autres prêtres français sous la conduite de Mgr Carroll de 1797 à 1799. Ce sont : dans le Kentucky, M. Barrières qui fut vicaire général de l'évêque, M. Rivet, ancien professeur de rhétorique au collège de Limoges, M. Donatien Ollivier, du diocèse de Nantes, MM. Fournier et Salmon, du diocèse de Blois, et dans la ville de New-York, l'abbé Sibourd. Nous ignorons quelles circonstances particulières les avaient conduits sur le sol américain. MM. Fournier et Salmon moururent

peu
suit
cide
S
fard
d'ab
ton ;
chal
et M
M. D
fonc
ville
prem
ses ;
leurs
stitu
clerg
quel
ont
qui a
des l
bras
nale
que
chac
évêc
sour

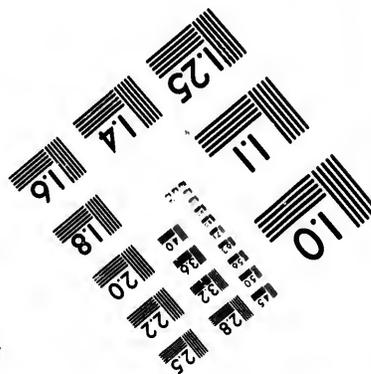
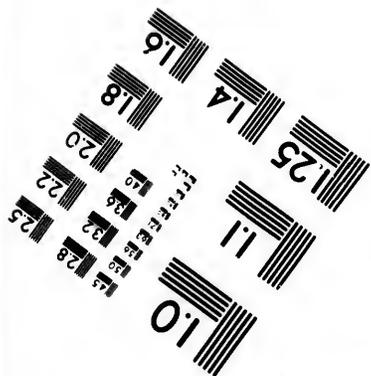
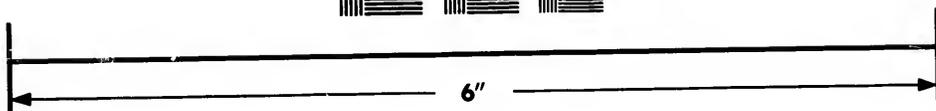
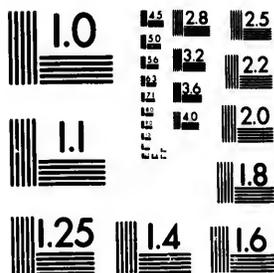
peu de temps après leur arrivée, le premier des suites d'une chute de cheval, le second d'un accident dont les détails ne nous sont pas connus.

Six de ces prêtres ont porté glorieusement le fardeau de l'épiscopat : M. Flaget, à Bardstown d'abord, puis à Louisville ; M. de Chéverus à Boston ; M. Dubourg à la Nouvelle-Orléans. M. Maréchal a été le troisième archevêque de Baltimore, et M. Dubois le troisième évêque de New-York ; M. David a exercé pendant plus de quinze ans les fonctions de coadjuteur de Bardstown et de Louisville sous le titre d'évêque de Mauricastre. Les trois premiers ont créé, constitué, organisé leurs diocèses ; ils ont bâti leurs églises, leurs séminaires, leurs collèges, leurs écoles ; ils ont fondé et institué leurs maisons religieuses, rassemblé leur clergé et formé leurs paroisses. Arrivés seuls, en quelque façon, ils ont trouvé tout à faire ; et ils ont tout fait. On a dit avec raison de Mgr Flaget, qui a vu sa vie et sa vigueur se prolonger au delà des limites communes, et dont la juridiction embrassait tout le pays entre la frontière méridionale du Tennessee et les rives du Saint-Laurent, que dans ses courses apostoliques il a marqué par chacune de ses haltes principales le siège d'un évêché. Ce sont en effet Saint-Louis sur le Missouri, Vincennes dans l'Indiana, Détroit dans le





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5

5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0

Michigan, Cincinnati, capitale de l'Ohio, Buffalo sur le lac Erié, Pittsburg dans la Pensylvanie occidentale, qui tour à tour l'ont entendu prêcher la parole de Dieu. M. Matignon à Boston, M. Moránvillé à Baltimore, M. Richard à Détroit, ont été d'admirables modèles du missionnaire et du pasteur. Avant de monter sur le siège de New-York, Mgr Dubois avait établi dans les meilleures conditions de prospérité et de durée l'un des établissements d'éducation les plus célèbres dont se vante la jeune Amérique. Presque tous les prêtres et prélats que nous venons de nommer, ont eu une part considérable, tant à la conversion de madame Seton qu'à la fondation de son institut qui, affilié à l'ordre des filles de Saint-Vincent-de-Paul, ne compte pas moins de quarante maisons aujourd'hui. La société de Saint-Sulpice enfin, qui a fourni cinq des six évêques donnés aux Etats-Unis par l'émigration française, a fortement établi dans la piété, dans la science, dans la discipline la jeunesse ecclésiastique; et son séminaire de Baltimore a été, suivant l'expression de M. Campbell, la mère et la nourrice des premiers ministres de Dieu qui aient été élevés dans le sein de l'Église américaine.

ÉTA

A
çais
con
col
tant
pos
et n
que
gé,
vai
fût
évè
pas

Buffalo
nie oc-
prêcher
M. Mo-
, ont été
du pas-
w-York,
s condi-
établis-
dont se
s prêtres
t eu une
madame
ni, affilié
aul, ne
aujour-
, qui a
ats-Unis
bli dans
e la jeu-
altimore
la mère
Dieu qui
éricaine.

CHAPITRE III.

ÉTAT DE LA RELIGION CATHOLIQUE AUX ÉTATS-UNIS.

— DISPOSITIONS DES PROTESTANTS. — DES INDIENS.

Avant de raconter les travaux des prêtres français émigrés, il est nécessaire que nous fassions connaître l'état de la religion catholique dans les colonies émancipées, les dispositions des protestants, celles des Indiens convertis; puis, nous exposerons la situation générale de la population; et nous rechercherons les besoins et les obligations que ces circonstances diverses imposaient au clergé, aussi bien que les ressources qu'elles pouvaient lui offrir. Quoique le diocèse de Baltimore fût constitué et qu'il eût pour le gouverner un évêque titulaire, les États-Unis n'en continuaient pas moins d'être, sous quelques rapports, un pays

de mission. C'était la même insuffisance de ministres de l'Évangile; la même nécessité d'en jeter, pour ainsi parler, plusieurs en avant, au milieu de contrées presque inconnues, peu habitées, et de les y tenir dans l'isolement de leurs confrères, loin de toute direction et de toute assistance spirituelle; la même difficulté de réunir les fidèles et de les organiser en congrégations; c'était surtout la même pauvreté de l'Église. Il y avait sans doute un peuple catholique; mais ce peuple était dispersé. Il fallait aller à la recherche des uns qui vivaient dans l'éloignement, et découvrir les autres qu'on ne connaissait plus. Il fallait ramener ceux-ci qui étaient égarés, et reconquérir ceux-là sur l'ignorance, sur l'indifférence, sur la dissipation; et tout cela sans s'inquiéter des distances, sans se laisser effrayer par les fatigues ou par les obstacles, sans être arrêté par la considération des contradictions et des oppositions que nécessairement susciteraient les sectes dissidentes. En même temps, il fallait tâcher d'éclairer les hérétiques et les idolâtres qui ne marchaient pas à la lumière de la foi; car il entraît dans les desseins de Dieu que l'Église américaine s'ouvrit à tous les hommes de bonne volonté. Pour cette œuvre immense, le clergé, comme les premiers missionnaires d'Amérique, n'avait rien, pas même des temples; il ne

possédait rien que sa science, sa charité et la croix de Jésus-Christ.

Nous avons dit que la constitution du Maryland avait placé tous les cultes chrétiens sur le pied d'une égalité parfaite. Il en avait été de même dans la Pensylvanie, qui avait des traditions anciennes de tolérance, et dans l'état de New-York, où on pouvait se souvenir de la *Charte des libertés* décrétée par l'assemblée provinciale de 1683, sous le gouvernement du colonel Dongan. La république de Rhode-Island avait aboli les lois contre les catholiques dans le temps que parut sur ses côtes la flotte française qui portait des secours à l'insurrection américaine. Partout ailleurs la religion véritable ne jouissait que d'une liberté restreinte ; ou, plus exactement peut-être, elle avait cessé d'être persécutée. La France était l'alliée de la jeune Amérique. Il y aurait eu peu de prudence à la blesser par d'injustes sévérités contre le culte qu'elle professait. Si irrité et si impatient que pût être le fanatisme des puritains de la Nouvelle-Angleterre, il était obligé de se contenir. Les régiments de l'armée que commandait Rochambeau, avaient tous leurs aumôniers. Or il était arrivé souvent que dans leurs marches à travers le territoire de l'Union, on leur avait dit la messe dans les maisons d'assemblée des autres dénominations

chrétiennes. En 1782, après la bataille de Yorktown, le général français s'était arrêté à Baltimore; et il y avait laissé quelques troupes qui tinrent garnison dans la ville jusqu'à la fin de la guerre. La légion du duc de Lauzun était campée alors sur le terrain où s'élève aujourd'hui la cathédrale. Une petite chapelle y avait été bâtie; et les aumôniers y avaient fréquemment offert le saint sacrifice. « En une occasion, dit M. Bernard U. Campbell (*Desultory sketches of the catholic church in Maryland*), la grand'messe y fut chantée avec beaucoup de pompe. Le célébrant était un prêtre irlandais, chapelain du comte de Rochambeau. Les officiers et les soldats assistèrent au service divin en grand uniforme; et la musique des régiments se fit entendre à plusieurs reprises pendant l'office. Un nombreux concours du peuple de la ville était accouru à cette solennité; si bien que non-seulement la petite église fut remplie; mais encore une partie de l'assistance dut se grouper, serrée et compacte, devant la porte. » Pendant tout le temps que la flotte du comte d'Estaing demeura dans le port de Boston, du 25 août 1787 au 3 novembre, la messe fut célébrée régulièrement à bord des vaisseaux. Les plus respectables citoyens eurent ainsi plusieurs fois l'occasion d'être présents au service divin : « Et

toujours, dit le *Boston catholic observer*, ils retournèrent dans leurs maisons tout à fait édifiés de la piété générale de l'assistance, et disposés à penser plus favorablement du culte catholique. Les relations amicales qui s'établirent entre les officiers et les habitants, eurent une influence heureuse pour la religion. Il s'en suivit qu'après le départ de la flotte plusieurs catholiques fixèrent à Boston leur résidence. Ils appartenaient aux classes les plus pauvres. C'étaient quelques Français, quelques Espagnols, et deux ou trois douzaines d'Irlandais. D'autres les suivirent à la fin de la guerre. » En 1783, après le traité de paix, le ministre de France fit chanter un *Te Deum* dans la chapelle de Saint-Joseph, à Philadelphie; et Washington prit place dans l'auditoire à côté de Lafayette. Après ces exemples d'une tolérance que commandait la politique, la persécution, au nom d'une opinion ou d'une passion religieuse, ne pouvait plus être qu'impuissante et ridicule. Il y a toujours quelque chose de l'intérêt dans les oppressions et les guerres qui se couvrent du prétexte de la religion; et on est moins cruel en même temps et moins opiniâtre quand on ne cherche pas dans le succès des avantages temporels.

Les Américains d'ailleurs avaient subi à leur

insu, peut-être, l'influence des spectacles édifiants que leur avaient donnés la flotte et l'armée française. En voyant s'agenouiller au pied de l'autel ces brillants officiers qui étaient venus de si loin prêter à la cause de l'indépendance le secours de leur épée, dans le contact des aumôniers qui partageaient avec eux les fatigues et les périls de la guerre, ils s'étaient pris à penser que les catholiques pouvaient bien n'être pas nécessairement ignorants et ennemis de la liberté. Leurs préjugés en avaient été sinon absolument effacés, au moins fort affaiblis. Ils avaient compris qu'il ne leur était plus permis de mépriser et d'injurier un culte auquel étaient attachés tant d'hommes qu'ils avaient dû apprendre à respecter. Ce leur était sans doute un singulier sujet d'étonnement que ce sentiment nouveau de déférence que leur raison imposait à leur cœur, pour la profession et la pratique du catholicisme; mais ils y avaient été préparés en quelque sorte par leurs négociations avec le Canada. Pour attirer à eux les Français de la rive gauche du Saint-Laurent, ils avaient été contraints de parler le langage de la tolérance, de la bienveillance même; et quand ils eurent renoncé à l'espoir de l'alliance qu'ils avaient publiquement sollicitée, pour obtenir au moins la neutralité des Canadiens, ils s'étaient étudiés à écarter toutes les oc-

casid
mesu
Ils a
étran
toyer
et d
ceme
quell
Nous
dans

1 U
de dir
Wash
5 N
qu'on
coutur
pêche
et les
comm
action
sollici
l'allia
comm
la lib
une i
peut
faire
notre
comm
une e
dans

casions de dissidence en mettant la plus grande mesure dans leurs paroles et dans leur conduite¹. Ils avaient offert la liberté de conscience à des étrangers ; pouvaient-ils la refuser à leurs concitoyens ? Aussi bien, les catholiques du Maryland et de la Pensylvanie s'étaient dès le commencement jetés avec résolution dans la lutte à laquelle l'Angleterre avait provoqué ses colonies. Nous avons déjà nommé parmi les plus célèbres, dans la première province, Carroll de Carrolton ;

¹ Un exemple suffira pour appuyer ce que nous venons de dire. Nous le prendrons dans l'ordre du jour suivant de Washington :

5 Novembre 1775. Le commandant en chef ayant appris qu'on a formé le dessein d'observer la ridicule et puéride coutume de brûler l'effigie du pape, il ne peut pas s'empêcher d'exprimer sa surprise de voir que les officiers et les soldats de cette armée sont assez privés de sens commun pour ne pas comprendre l'imprudencé d'une telle action dans les conjonctures présentes, pendant que nous sollicitons et que peut-être nous avons obtenu l'amitié et l'alliance du peuple canadien que nous devrions considérer comme un frère engagé dans la même cause, la défense de la liberté générale de l'Amérique. Dans ces circonstances une insulte à leur religion est si monstrueuse qu'elle ne peut être ni soufferte ni excusée. En vérité, au lieu de leur faire l'injure même la plus indirecte, il est bien plutôt de notre devoir de leur adresser des remerciements publics comme à des hommes envers qui nous avons contracté une dette pour le dernier succès contre l'ennemi commun dans le Canada.

nous nommerons ici, dans la seconde, Fitz Simons, qui fut membre du premier congrès, le général Stephen Mayland et le commodore Barry. Les catholiques n'avaient pas moins contribué que les citoyens des autres dénominations chrétiennes au succès de l'insurrection. Ils n'avaient ni montré moins de dévouement, ni porté moins de charges, ni souffert moins de douleurs, ni accompli moins de sacrifices. Il y aurait eu aussi peu de sagesse que de justice et de patriotisme à les priver des fruits d'une victoire qu'eux aussi ils avaient généreusement poursuivie et chèrement payée.

Ce n'est pas à dire que la population protestante ait été tout entière animée des mêmes sentiments, dirigée par les mêmes principes que les hommes d'État américains et ceux qui avaient été engagés le plus avant dans les ardeurs de la lutte ; non, certes. Le fanatisme n'avait pas abdiqué ; il continuait de dominer au contraire dans les classes où le soutenaient ses deux plus puissants auxiliaires : l'intérêt et l'ignorance. Les ministres de toutes les sectes, toujours divisés entre eux, mais toujours unis contre le catholicisme, n'avaient pas cessé de dénoncer aux peuples crédules *la nouvelle Babylone maudite dans l'Apocalypse*. Pour eux, l'Église romaine n'était encore qu'un impur ramas d'imposteurs et de dupes, de corrupteurs et de cor-

rom
tres
le l
des
nati
On
sou
pap
app
ava
sem
de
niat
mis
prêt
une
diss
a ét
viei
poir
Mon
Oh !
vrai
con
eux
l'on
dan

rompus, d'hypocrites, de superstitieux, d'idolâtres; ses doctrines respiraient l'erreur, l'impiété, le libertinage; ses ministres, revêtus de la peau des brebis, étaient des loups ravissants; l'abomination de la désolation s'étalait dans ses temples. On ne désignait jamais la religion catholique que sous le nom de papisme; et on montrait dans la papauté la bête aux sept têtes. Ces déclamations, appuyées de nombreuses citations de la Bible, avaient, au sein des masses, de longs retentissemens. Elles étaient reçues avec d'autant plus de confiance et retenues avec d'autant plus d'opiniâtreté que l'auditoire était plus ignorant. Un missionnaire du diocèse de la Nouvelle-Orléans, prêtre lazariste, l'abbé Odin, racontait en 1824 une anecdote qui fait voir où le préjugé des sectes dissidentes avait pris ses racines : « M. Timon (qui a été depuis évêque de Buffalo) demanda à une vieille dame presbytérienne si elle ne connaissait point de catholiques dans le voisinage. — Non, Monsieur, répondit-elle; et aussitôt elle ajouta : Oh ! je n'aime pas ces catholiques. — J'en suis vraiment fâché, répliqua M. Timon; pourrait-on connaître le motif de votre peu d'affection pour eux ? — Ils sont idolâtres. — Il est malheureux que l'on vous ait donné une telle impression. Il y a dans le monde près de 130 millions de catholiques ;

et parmi eux un nombre prodigieux d'hommes très-éclairés et très-sages. Pouvez-vous croire qu'ils soient si insensés que d'adorer l'ouvrage de leurs mains? — Il semblerait raisonnable, dit la dame, qu'ils ne le fissent pas. M. Timon lui montra le crucifix, lui expliqua le but de nos images, etc. Cette dame tout étonnée lui demanda avec vivacité : — Est-ce la manière dont Jésus-Christ a souffert? oh! bon Dieu, qu'il a souffert! Et appelant tous ses enfants : Venez, mes amis, venez voir combien le bon Dieu a souffert pour nous! »

Il est aisé de comprendre que les préjugés qui ont dans la multitude de tels fondements d'ignorance et de simplicité, ne peuvent être déracinés qu'avec le secours du temps. Parce qu'il a peu de science et beaucoup de bonne foi, le peuple est facile à surprendre et à la fois difficile à convaincre. Il se laisse entraîner par un mot qui éveille ses appétits ou ses passions; et il résiste à un raisonnement que ne pénètrent pas les faibles lumières de son esprit. De là vient qu'il allie à la constance des habitudes la mobilité des impressions. Élevé dans la défiance et la haine du catholicisme, le peuple américain n'était pas revenu tout à coup à des sentiments plus favorables. Il se faisait encore volontiers le complice de ses

prédicateurs; et on aurait trouvé dans ses rangs, sans beaucoup de peine, des hommes qui se seraient montrés très-disposés à écouter les conseils de la violence. Pourtant la disposition générale de l'opinion était incontestablement meilleure. Le premier évêque de Charleston, dans la Caroline du Sud, Mgr England, a rendu en 1832 aux protestants des États-Unis ce témoignage, auquel la supériorité de son intelligence et la sainteté de sa vie donnent la plus puissante autorité : « Après une expérience de plusieurs années, après avoir parcouru vingt-et-un états de l'Union, après avoir étudié chaque classe de la société, allant alternativement de la cité dans les forêts, de la table du président à la chaumière de l'Indien, proclamant les doctrines de l'Église catholique devant l'assemblée du corps législatif, dans les cours de justice, dans les églises des sectes dissidentes, au milieu de la foule qui remplit les bateaux du Mississippi et dans les bois du Kentucky, en un mot, après avoir eu des auditoires de toute espèce, sa conviction lui fait un devoir de déclarer que, malgré les erreurs de sa croyance religieuse, l'Américain est parfaitement disposé en faveur de la religion, et toujours prêt à offrir un accueil bienveillant et amical aux ecclésiastiques dont la conduite sera conforme à la sainteté de leur ministère. »

S'il nous fallait fournir quelques preuves à l'appui de ce témoignage, il nous suffirait presque d'emprunter au biographe du cardinal de Cheverus quelques traits de la vie de l'illustre prélat : « Dans les repas de cérémonie, où les bienséances l'obligeaient à se trouver, et où assistaient également quelquefois jusqu'à trente ministres de sectes diverses, c'était toujours lui que le maître de la maison et les ministres eux-mêmes invitaient, comme le plus digne, à bénir la table ; ce qu'il faisait avec le signe de la croix et la prière accoutumée de l'Église catholique. Lorsque John Adams, président des États-Unis, vint à Boston, M. de Cheverus fut invité au repas solennel par lequel la ville voulut fêter le chef de la République ; et les deux premières places furent pour le président et pour lui. » En 1799, la législature du Massachussets avait alloué à la mission des Indiens de Penobscot et de Passamaquoddy une somme de 200 dollars (plus de 1000 francs) ; et la même année, elle avait, dans la vue de ménager les opinions et les scrupules même des catholiques, confié à M. de Cheverus le soin de dresser la formule du serment des électeurs. Comme Mgr England, le pieux prêtre de Boston a souvent prêché, sur les invitations pressantes des ministres, dans les temples des cultes dissidents. Il n'y a,

pour ainsi dire, pas un prédicateur catholique qui n'ait été de même appelé à faire entendre dans la chaire de l'erreur la vérité de l'Évangile. Les protestants saisissaient avec empressement toutes les occasions qui pouvaient leur être offertes d'assister à un sermon des missionnaires. Quand ils n'avaient ni une église ni un temple à leur disposition, ils faisaient ouvrir les prétoires des cours de justice; ou bien ils se réunissaient dans une salle d'auberge ou dans tout autre lieu d'assemblée publique.

En 1790, le 4 janvier, M. John Thayer débarqua à Boston. Il venait de France. Élevé dans la religion de Calvin, affilié à la secte puritaine, il avait pendant deux ans exercé les fonctions de ministre dans la capitale de Massachussets. Il s'était, après ce temps, senti pressé du désir de voyager en Europe « avec l'intention d'apprendre les langues les plus en usage, d'acquérir la connaissance de la constitution, des mœurs, coutumes, lois et gouvernements des principales nations, de se créer ainsi une plus grande position dans son propre pays, et par là de se rendre plus capable de le bien servir. » En effet il passa en France au commencement de 1781. De là il alla en Angleterre, où il demeura trois mois; puis il revint en France d'où il partit pour visiter l'Italie. La miséricorde

de Dieu l'attendait à Rome. Depuis longtemps frappé « de la parfaite unité de la foi » parmi les catholiques, il résistait encore cependant, quand il eut occasion d'examiner quelques cures miraculeuses obtenues par l'intercession du bienheureux Labre. « La vérité m'apparaissait de tous les côtés, dit-il lui-même ; mais j'étais retenu par les préjugés que j'avais sucés dès mon enfance. Je sentais la force des arguments par lesquels la doctrine protestante est combattue ; mais je n'avais pas le courage d'y céder. Je voyais clairement que l'Eglise catholique est établie sur des preuves nombreuses et irréfutables, que les réponses de ses défenseurs aux objections du protestantisme sont solides et satisfaisantes ; mais il fallait abjurer des erreurs dans lesquelles j'avais été élevé et que j'avais prêchées aux autres. J'étais ministre de ma secte ; et il fallait renoncer à mon état et à ma fortune. J'étais tendrement attaché à ma famille ; et il fallait encourir son indignation. Des intérêts si chers me retenaient. En un mot, mon esprit était convaincu ; mais mon cœur n'était pas changé. » Dans cet état il eut recours à la prière ; et la charité de Jésus-Christ le toucha ; et il fut converti. Revenu en France pour la troisième fois, il entra au séminaire de Saint-Sulpice où il reçut l'onction sacerdotale. C'est alors qu'il songea à

retoi
versi
avec
Mes
mon
été l
tout
trava
n'ai
ques
sieur
de co
atten
qu'ils
sieurs
tées d
qu'ell
ployé
après
et il
décla
de sa
ration
d'aut
serve
Il
nème

retourner en Amérique pour y travailler à la conversion de ses compatriotes. « J'ai été reçu partout avec une très-flatteuse attention, écrit-il encore. Mes parents m'ont témoigné une grande joie de mon retour. Le gouverneur de l'état dont j'avais été le chapelain, m'a promis de me seconder de tout son pouvoir dans mes vues et de favoriser le travail pour lequel j'ai été envoyé à Boston. Je n'ai reçu des ministres de la ville que des marques de considération et de bienveillance. Plusieurs m'ont visité et m'ont exprimé des sentiments de cordialité que je ne devais pas raisonnablement attendre. Les officiers des douanes ont été si polis qu'ils n'ont voulu percevoir aucun droit pour plusieurs grandes caisses de livres que j'avais apportées de France et d'Angleterre, dès qu'ils ont su qu'elles contenaient des objets destinés à être employés pour mon dessein. Le premier dimanche après mon arrivée, j'annonçai la parole de Dieu; et il y eut foule pour m'entendre. » Ce sont les déclarations de M. Thayer dans l'exposé des motifs de sa conversion, publié à Boston même, déclarations qui confirment avec un nouveau caractère d'autorité la remarque du *Boston's catholic observer* et le témoignage de Mgr England.

Il est une chose que l'Américain aime passionnément; c'est l'art de la parole. Il l'aime; et il le

recherche partout, dans les assemblées législatives et dans les églises, dans les cours de justice et dans les tavernes, dans les séances littéraires, dans les banquets, dans les réunions en plein vent. Tout lui est prétexte de discours : une élection, une installation, une fondation, un anniversaire. On peut dire que pour lui il n'y a pas de bonne fête sans harangue. Quand une question de religion ou de politique, d'industrie ou d'agriculture est soulevée au milieu du peuple, des meetings sont convoqués aussitôt pour en parler ; et la foule qui ne vient que pour entendre, ne montre pas moins d'empressement que ceux qui l'ont appelée ; car l'américain écoute très-volontiers. Dès que plusieurs hommes sont réunis, il se trouve parmi eux un orateur ; et aussitôt qu'un orateur ouvre une salle publique, bientôt un auditoire se rassemble autour de lui. Si le lieu qu'il a choisi est un carrefour, si sa chaire est une borne, l'auditoire n'en est que plus nombreux. Il y a des sectes et des partis qui n'ont pas pris naissance ailleurs que dans la rue. Ce goût, cette passion pour la parole a produit un usage qui est tout particulier à l'Amérique. Les hommes d'état, les membres célèbres de l'une et l'autre chambre vont en quelque façon de ville en ville donner des lectures ; c'est l'expression consacrée. Ils font an-

non
pron
sont
ils p
Le d
raler
teur.
appe
les h
néces
obje
catio
non
sour
son
geric
On e
et c'e
rapp
teurs
lectu
lité o
Ma
une
trait
son
lieux

noncer que tel jour, à telle heure, en tel lieu ils prononceront un discours. Ils arrivent en effet ; ils sont salués par les acclamations de la multitude ; ils parlent. La séance est levée ; chacun se retire. Le droit d'entrée dans ces circonstances est généralement de 1 fr. 25 cent. C'est le salaire de l'orateur. Les discours préparés pour ses solennités sont appelés *Orations*, au lieu qu'on nomme *Speechs* les harangues parlementaires. Ils ne traitent pas nécessairement de la politique ; ils ont plutôt pour objet un souvenir patriotique, une question d'éducation ou un point d'histoire ; ils sont écrits et non improvisés. L'auteur y déploie toutes les ressources de sa rhétorique, toutes les élégances de son style. De ce côté de l'océan, nous les rangerions dans la classe des discours académiques. On comprend qu'ils peuvent servir plus d'une fois ; et c'est ce qui arrive d'ordinaire. Il en est qui ont rapporté des sommes considérables à leurs auteurs. Daniel Webster a souvent eu recours aux lectures pour réparer les brèches que sa prodigalité ou son intempérance avaient faites à sa fortune.

Mgr England raconte dans une de ses lettres une anecdote qui peint très-bien, à notre avis, ce trait du caractère américain. Il faisait la visite de son diocèse ; et comme il avait à traverser des lieux où on ne connaissait pas de catholiques, il

voyageait incognito. « Pendant que je dînais à l'auberge où j'étais descendu, un jeune médecin s'approcha de moi pour tâcher de découvrir qui j'étais, et d'apprendre quelques nouvelles. Il avait l'air pénétré de son importance et du rang qu'il occupait dans le village. Je tâchai d'éluder ses questions, parce que je reconnus bientôt qu'il avait moins envie de s'instruire que de faire parade de savoir; mais il n'était pas facile de me débarrasser de lui. Il parla d'abord de religion. Je me tins sur la réserve. Il passa ensuite à la médecine. J'avouai franchement que je n'y entendais rien. Il disserta sur la jurisprudence. Voyant que, malgré le peu de connaissances que j'ai sur cette matière, j'en savais bien autant que lui, je parlai avec plus d'abandon. La conversation durait depuis assez longtemps lorsqu'il me dit : « Milord Mansfeld serait un bon juge s'il n'était pas sous l'influence d'un mauvais principe. — Quel est donc ce principe ? lui demandai-je. — C'est le principe fondamental adopté par une secte religieuse très-répendue. — Mais enfin quel est ce principe ? — Que la fin justifie toujours les moyens. — Je ne connais pas de secte qui soit coupable de cette détestable erreur; et je doute que Milord Mansfeld l'ait adoptée. — Tout le monde sait que les papistes n'agissent jamais que d'après ce principe. — Je

vous
renc
jours
et se
ceux
qu'il
celui
une r
corpo
dans
pitole
des E
du cr
été in
porat
et je s
de ma
les co
fit à
catho
qui j'
pas ai
lique.
trême
je, j'a
d'être
précip

vous demande pardon : j'ai beaucoup voyagé ; j'ai rencontré souvent des catholiques ; je les ai toujours entendus condamner cette funeste doctrine et se plaindre amèrement d'être calomniés par ceux qui la leur attribuent. — Vous avouerez bien qu'il existe chez les catholiques un ordre religieux, celui des Jésuites, qui adopte ce principe comme une règle de conduite ? — Les Jésuites ont été incorporés par le congrès. Ils ont un établissement dans le district de Colombia, à côté de notre Capitole, sous les yeux même du premier magistrat des États-Unis. S'ils étaient réellement coupables du crime que vous leur imputez, le Congrès aurait été infidèle à ses devoirs en leur accordant l'incorporation. J'ai vu souvent des Jésuites en Europe ; et je suis convaincu qu'on les calomnie sinon avec de mauvaises intentions, du moins parce qu'on ne les connaît pas. — La réponse que mon adversaire fit à ces paroles, fut tellement dirigée contre le catholicisme que je ne crus plus pouvoir cacher qui j'étais. Je lui dis donc qu'il ne s'exprimerait pas ainsi s'il savait qu'il parlait à un évêque catholique. « Alors, s'écria-t-il avec un étonnement extrême, vous êtes Mgr England ? — Oui, répondis-je, j'ai le bonheur d'être catholique et l'honneur d'être évêque de Charleston. — Là-dessus il sortit précipitamment et alla publier mon arrivée. Il re-

vint bientôt accompagné de deux ou trois dames des plus respectables du pays qui me prièrent au nom des habitants du village de leur donner un sermon. J'y consentis ; et je décidai que la réunion aurait lieu le soir après souper dans la salle de l'auberge qu'on voulut bien nous céder. »

La réputation dont jouissait Mgr England suffit et par delà pour expliquer cet empressement. C'était un prélat d'une grande éloquence ; et il était naturel que des Américains même protestants ne résistassent pas au désir de l'entendre. Nous croyons pourtant qu'il y avait à tout le mouvement provoqué par la présence de l'évêque catholique une autre cause encore. Si on parcourt l'intéressant et précieux recueil des *Annales de la Propagation de la Foi*, on ne peut pas s'empêcher de remarquer que l'arrivée des missionnaires au milieu des populations dissidentes a presque toujours causé une émotion semblable. Les principaux habitants du pays qu'ils traversaient ou qu'ils visitaient, ne manquaient guère de les inviter à prêcher la parole de Dieu ; et quand ils avaient obtenu la promesse d'un sermon, ils se mettaient en quête du lieu le plus convenable pour la réunion d'une nombreuse assistance. Ils rassemblaient leurs parents, leurs amis, leurs voisins. Souvent en quelques heures un auditoire de quatre ou cinq

cent
de v
tous
Mgr
Est-
plut
le v
danc
gran
régul
de so
comp
pour
mém
const
de dé
le pic
tenti
la de
tivité
tion.
une
ainsi
stitut
par l'
multi
cette

cents personnes était groupé autour de la chaire de vérité. Les missionnaires cependant n'étaient tous ni aussi éloquents ni aussi renommés que Mgr England. Mais l'Américain est chercheur. Est-ce une disposition particulière à sa race? ou plutôt n'est-ce pas un besoin de sa position sur le vaste continent où il s'est établi dans l'abondance des produits naturels du sol, mais dans une grande pénurie des moyens d'en tirer un profit régulier? Un besoin de sa condition dans un état de société qui l'a obligé, qui l'oblige encore à ne compter pour se gouverner, pour se protéger, pour s'élever, en quelque façon, que sur lui-même? Toujours est-il que l'Américain cherche constamment. Son esprit est sans cesse en travail de découverte; et ce mot *en avant!* (*go ahead*) que le pionnier fait entendre dans les forêts, dont retentissent les ateliers de l'industrie, est également la devise du législateur et du politique. Cette activité merveilleuse devient aisément de l'agitation. Elle imprime aux hommes et aux choses une mobilité souvent regrettable. Il n'y a, pour ainsi dire, rien de stable aux États-Unis. Les constitutions des républiques y sont modifiées moins par l'action du temps que par les caprices de la multitude; et les hommes, qu'on nous permette cette expression juste dans sa vulgarité, les hom-

mes n'y tiennent pas en place. En quelque lieu qu'on les rencontre, on peut croire qu'ils ne font qu'y passer. Ils y sont aujourd'hui attachés, à ce qu'il semble, par la famille, par la profession, par le bien-être, par l'habitude; ils n'y seront pourtant plus demain. Ils ne font également que passer par les emplois publics, par la fortune, et nous ajoutons par les sectes; car l'Américain porte dans la religion le même esprit de recherche. Nous ne voudrions pas dire qu'il a de la piété; mais il a le sens religieux. Il est d'ordinaire assez indifférent sur tous les cultes; mais il veut en avoir un. Les mœurs publiques d'ailleurs lui en font une obligation stricte. Il arrive souvent que dans une famille le père est épiscopalien par exemple, la mère presbytérienne, les enfants unitariens ou anabaptistes. Le dimanche, ils se dispersent dans des directions différentes; mais chacun se rend au temple qu'il a adopté, se réunit à sa congrégation; chacun assiste régulièrement à l'office divin. Dans cette promiscuité des cultes les essais paraissent tout naturels. L'Américain ne répugne point à en faire. C'est une alliance de famille, un rapport de société, quelquefois le hasard d'une rencontre qui le décide. Il ne comprend guère qu'on puisse refuser d'entrer dans le lieu d'assemblée d'une communion chrétienne,

quell
bien
qui e
ricair
Misso
aimer
plus l
porte
touro
gues,
sacre
cérém
pense
comm
rendr
mons
quefo
frança
conter
Qua
testan
dre le
de l'in
forme
pagne
villes.
enfant

quelle qu'elle soit. Il va donc à la messe aussi bien qu'au prêche. C'est le sermon en tout cas qui est pour lui l'affaire principale : « Les Américains, dit Mgr Rosati, évêque de Saint-Louis du Missouri, dans une lettre de 1835, les Américains aiment beaucoup la prédication. Les sermons les plus longs sont toujours de leur goût. Aussi n'importe pourquoi on s'assemble à l'église, il faut toujours prêcher. Les cérémonies les plus longues, telles que la consécration d'une église, le sacre d'un évêque, l'ordination d'un prêtre, les cérémonies de la semaine sainte ne nous dispensent pas de monter en chaire. Au contraire, comme pour les protestants, il faut tout expliquer, rendre raison de tout, dans ces occasions les sermons n'en sont que plus longs. Il m'arrive quelquefois qu'après avoir prêché assez longtemps en français, il faut recommencer en anglais pour contenter tout le monde. »

Quand l'Américain n'a point de ministre protestant dans son voisinage, il va volontiers entendre le prêtre catholique. Or, aux premiers temps de l'indépendance surtout, les pasteurs de la réforme étaient très-peu nombreux dans les campagnes de l'ouest ; car ils ne s'éloignent guère des villes. Que feraient-ils de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs domestiques dans la solitude des

forêts où le missionnaire, qui sait être pauvre et seul, a tant de peine à vivre? L'Américain fréquentait donc sans répugnance les églises catholiques pour le sermon; puis il y était retenu par l'éclat des solennités, par la grandeur des cérémonies, par la majesté du chant. Tout cet appareil, toute cette magnificence que le catholicisme déploie dans ses jours de fête, frappaient ses sens et exaltaient son imagination. Il en était touché, attendri; car il aime le spectacle, la pompe, l'harmonie; il aime les processions, dont la belle ordonnance se développe à travers les flots pressés de la foule. Son goût pour les processions n'est pas moins vif que celui qu'il montre pour les harangues. Il mêle les unes et les autres à toutes ses démonstrations, à toutes ses joies. Ce qui lui plait dans ces immenses cortèges qui précèdent ou qui suivent le président des États-Unis dans ses visites officielles, les orateurs en tournée, les triomphateurs des hustings, tous les héros de la popularité, toutes les célébrités de l'insurrection ou du théâtre, ce sont les bannières déployées; ce sont les insignes des corporations et des associations. Un franc-maçon n'aurait garde de jamais manquer ces occasions d'étaler en public son tablier et ses rubans. Qu'on juge de l'effet que produisent sur la multitude les proces-

sion
nes
de th
et de
men
choe
nies
soit,
proté
du M
Pour
joint
Vinc
Loui
de C
comm
qu'à
cessi
vieill
ficale
temp
aux
dans
le q
tées
et da
soler

sions catholiques avec leurs longues files de jeunes filles voilées, de lévites en tuniques blanches, de thuriféraires faisant fumer l'encens, de prêtres et de prélats revêtus de leurs magnifiques ornements de soie et d'or, avec leurs nombreux chœurs de chant et leurs majestueuses harmonies! Aucune cérémonie alors, si prolongée qu'elle soit, ne peut lasser la patience du peuple, même protestant. La troisième cathédrale de Saint-Louis du Missouri fut consacrée le 26 octobre 1834. Pour ajouter à l'éclat de la solennité, on y avait joint le sacre de Mgr Bruté, évêque nommé de Vincennes. Trois prélats, Mgr Rosati, de Saint-Louis; Mgr Flaget, de Bardstown; Mgr Purcell, de Cincinnati, présidèrent aux cérémonies, qui, commencées à 7 heures du matin, ne finirent qu'à 3 heures de l'après-midi. Il y eut une procession pour porter les reliques des saints de la vieille église dans la nouvelle, une messe pontificale et quatre sermons : deux devant la porte du temple pendant la consécration pour expliquer aux fidèles et aux curieux réunis ce qui se passait dans l'intérieur, le troisième après l'évangile, et le quatrième après les Vêpres, qui furent chantées à 6 heures du soir. Pendant tout ce temps, et dans cette succession si variée des actes les plus solennels, les plus pompeux, les plus touchants

du catholicisme, l'assemblée conserva une attitude de silence, de recueillement et de respect que les plus pieux ecclésiastiques ne pouvaient assez admirer; et les protestants ne se distinguaient pas des catholiques. « A la vue d'un concours si étonnant dans une ville dont les habitants sont protestants en grande partie, vous auriez cru, dit un témoin oculaire, qu'à Saint-Louis il n'y avait qu'une seule foi et un seul culte, il n'y avait qu'un seul troupeau sous un même pasteur. » Les missionnaires rendent unanimement aux membres des autres communions chrétiennes en Amérique ce témoignage que, s'ils entrent dans une église, c'est pour y assister aux offices avec gravité, avec décence, pour y écouter le sermon avec une attention soutenue.

Dieu, sans aucun doute, avait marqué dans son infinie miséricorde le temps où son Église s'établirait aux États-Unis pour ramener à la pratique de ses commandements tant d'âmes qu'il ne voulait pas perdre; et ce temps était arrivé. On ne peut pas nier qu'il n'y eût au cœur de ce peuple une admirable disposition à rentrer dans le sein de la foi catholique; mais ce serait vraiment fermer les yeux à la lumière que de n'y pas reconnaître surtout une action directe de la Providence. Où le doigt de Dieu peut-il être plus visible que dans

l'accr
comp
qui
dans
verne
édifié
en 18
res,
pour
n'a p
la sci
ni la
et tou
expli
èles
longt
de la
mani
Sauv
seign
conse
est p
tait p
et de
à leu
il for
breb

l'accroissement de ce petit troupeau, qui en 1789 comptait quelques milliers de brebis à peine, et qui en compte aujourd'hui plusieurs millions; dans les développements de cette Église, qui, gouvernée au commencement par un seul évêque, édifiée par un petit nombre de prêtres, comprend, en 1855, 41 diocèses, 1712 paroisses, 34 séminaires, 20 collèges et 112 communautés religieuses pour l'éducation des jeunes filles. Non, l'homme n'a point fait tout cela sans l'assistance divine; ni la science, ni l'éloquence, ni le zèle, ni la piété, ni la charité des prêtres, ni toutes ces qualités et toutes ces vertus ensemble, ne suffisent pour expliquer cette merveilleuse multiplication des fidèles serviteurs de Jésus-Christ sur une terre si longtemps fermée en quelque sorte aux ministres de la véritable Église. Il faut y voir un nouvel et manifeste accomplissement de la parole que le Sauveur a adressée à ses Apôtres: « Allez et enseignez... Et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Mais Dieu, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, ne se contentait pas d'être avec les missionnaires catholiques et de bénir leurs travaux; il travaillait lui-même à leur frayer les voies; il éclairait les ignorants; il fortifiait les faibles; il ramenait au bercail les brebis qui en avaient été détournées; ou il y rete-

nait celles qui semblaient impatientes d'en sortir. Nous en citerons deux exemples seulement entre beaucoup d'autres. Il existait dans le territoire de l'Ohio une famille française qui s'y était établie peu après la révocation de l'édit de Nantes ; elle était calviniste. Un de ses membres rencontra par hasard un livre catholique sur la controverse. Il le lut ; et son esprit fut frappé de la solidité des preuves qui y étaient développées. Excité par l'attrait de cette première lecture, il se procura d'autres livres. Ce n'était peut-être que de la curiosité d'abord ; ce fut bientôt un vif désir de s'instruire. Il étudia donc ; il compara les objections des protestants aux réponses des catholiques ; et parce qu'il cherchait simplement et de bonne foi la vérité, il ne tarda pas à se convaincre que l'Église qui a pour chef visible le vicaire de Jésus-Christ, est la véritable Église. Il fit part de ses réflexions à quatre frères qui demeuraient avec lui. Les études furent reprises en commun. On examina ; on discuta ; et tous enfin annoncèrent leur résolution de faire profession du Catholicisme. Mais il n'y avait pas auprès d'eux de prêtres entre les mains de qui ils pussent abjurer. Ils persévérèrent pourtant, et si bien, qu'ils avaient converti plusieurs de leurs voisins quand Mgr Fenwich, qui venait d'être nommé évêque de Cincinnati, alla les visiter. « Il les trouva

parfaitement instruits, dit M. l'abbé Rezé. Il reçut la profession de foi de sept ou huit familles et eut la consolation de fonder dans le village une nouvelle paroisse qui, depuis, n'a pas cessé de s'accroître. Le zèle de ces nouveaux catholiques est si fervent que plusieurs parmi eux consacrent une partie de leurs ressources à acheter de bons livres qu'ils font circuler dans le voisinage; ce qui produit toujours de nouvelles conversions. Les missionnaires, à cause de la distance, ne peuvent visiter cette paroisse que trois fois par an; mais chaque fois ils y trouvent plusieurs individus suffisamment instruits et reçoivent leur abjuration ou leur profession de foi. »

Le second exemple appartient au diocèse de Charleston. Nous le tirons d'une lettre de Mgr England. Une dame très-respectable, femme de l'un des hommes les plus distingués de la Caroline du Sud, avait été élevée dans le Catholicisme par sa mère; et elle avait été baptisée par un prêtre que des affaires particulières avaient conduit dans son voisinage; mais elle n'avait jamais vu d'église. Elle était pourtant fort attachée à sa religion. Très-bien instruite des vérités de la foi, elle aimait à enseigner ceux qui se confiaient à sa charité; elle eut en diverses circonstances le bonheur d'opérer de solides conversions. Ses soins les plus pieux, on

le comprend, avaient été donnés à sa propre fille. Cette jeune personne, alors âgée de quinze ans, était vivement affligée de ne pouvoir assister à l'office divin. Elle s'en plaignait souvent à sa mère. « Tous nos voisins, disait-elle, participent aux prières de leurs congrégations chaque dimanche ; serai-je toujours privée de cette consolation ? ne recevrai-je jamais les sacrements ? » Et elle insistait pour qu'il lui fût permis de choisir une église à laquelle elle pût se réunir pour prier Dieu. La mère s'efforçait de la retenir par le raisonnement, par les supplications, par les larmes ; mais tant de combats épuisaient ses forces. Un jour, elle se vit comme contrainte de promettre à sa fille qu'elle lui laisserait toute liberté de faire un choix entre tous les cultes dissidents, après un délai qui fut fixé d'un commun accord. Le temps approchait où cette promesse devait être tenue, quand elle apprit que Charleston avait été érigé en évêché et qu'elle ne tarderait pas à recevoir la visite de l'évêque. « La mère redoubla ses instructions et ses prières, ajoute Mgr England. Ai-je besoin de dire de quelle manière elle me reçut à mon arrivée ? Ai-je besoin de dire quelle émotion j'éprouvai en donnant la communion à cette heureuse mère et à sa fille ? J'ai marié cette demoiselle ; j'ai baptisé ses enfants ; je lui ai souvent donné la communion,

quoid
Charl
d'une

Ma
tants
l'acti
vertis
colle
mont
nuer
sein
fidèle
avaie
puis
parol
avaie
ges,
avaie
à la
culte
ment
blié
ensei
jour
la pa
au pe
raco

quoique sa résidence soit à plus de 400 milles de Charleston. Que de fois elle a remercié le Seigneur d'une protection si spéciale ! »

Mais ce n'était pas seulement parmi les habitants d'origine européenne que se manifestait ainsi l'action de la divine Providence. Les Indiens convertis autrefois par les Jésuites français, par les Récollets, par les prêtres du diocèse de Québec se montraient impatients de reprendre et de continuer l'œuvre de la régénération catholique au sein des tribus indigènes. Ils s'étaient maintenus fidèlement dans la pratique de la prière ; et ils y avaient élevé leurs enfants, quoiqu'ils fussent depuis bien longtemps privés d'entendre prêcher la parole de Dieu. « Les jésuites missionnaires qui avaient planté la foi parmi ces peuplades sauvages, dit le biographe du cardinal de Cheverus, les avaient si solidement instruites, si bien formées à la pratique de la religion et aux exercices du culte que, même après cinquante ans de délaissement, ces pauvres gens n'avaient pas encore oublié leur catéchisme. Les pères et mères l'avaient enseigné à leurs enfants ; et pas un dimanche ou jour de fête ne s'était passé sans être célébré par la partie de la messe et des offices qu'il est permis au peuple de chanter. » Ailleurs, le même auteur raconte que Mgr de Cheverus, voyageant dans l'é-

tat du Maine, marchait depuis plusieurs jours à travers les forêts, quand tout à coup les sons lointains d'une harmonie religieuse vinrent frapper son oreille. Le vénérable prêtre s'arrête étonné; il écoute; puis il avance; et bientôt il reconnaît que les voix partent d'une petite île formée par la rivière Penobscot. C'était un dimanche. On chantait à Indian-Oldtown, la messe royale de Dumont. Les Indiens de ce village appartenaient à la nation des Abenakis, dont nous avons dit dans notre premier chapitre l'héroïque fidélité à la religion catholique et à la France. Ils avaient dès 1791 envoyé à Baltimore une députation pour prier Mgr Carroll de leur donner un prêtre.

En 1830 l'abbé Richard, qui était dans l'État du Michigan vicaire général de l'évêque de Cincinnati, reçut à Détroit la visite de cinq sauvages Powtawotamee, habitants du village de Saint-Joseph. « Mon père, mon père, lui dit leur chef Pokegam, je viens encore te supplier de nous donner une *Robe noire* qui nous fasse connaître la parole de Dieu..... Si tu n'as pas pitié de nous autres hommes, aie donc pitié de nos pauvres petits enfants qui vont vivre comme nous avons vécu, dans l'ignorance et dans le vice..... Il y a un ministre américain qui voudrait nous attirer à sa religion; mais ni moi, ni aucun de mon vil-

lage,
son
serv
qui
ancè
ma t
aupr
man
avan
hom
de r
von
Jose
si je
Pok
puis
ria,
T
étai
dier
con
lac
dit-
sui
s'at

lage, nous n'avons voulu envoyer nos enfants à son école, ni aller à son prêche. Nous avons conservé la coutume de prier comme la *Robe noire* qui était jadis à Saint-Joseph et qui a instruit nos ancêtres. Tous les matins et tous les soirs, avec ma femme et mes enfants, nous prions ensemble auprès d'un crucifix que tu m'as donné. Le dimanche, nous prions plus souvent. Deux jours avant le dimanche, nous jeûnons jusqu'au soir, hommes, femmes et enfants, suivant la tradition de nos pères et de nos mères, puisque nous n'avons jamais vu nous-mêmes la *Robe noire* à Saint-Joseph. Voici la prière qu'il leur a apprise ; vois si je la sais comme il faut. » Et se jetant à genoux, Pokegam fit le signe de la croix avec respect ; puis il récita dans sa langue le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo* et les Commandements de Dieu.

Tous les souvenirs des anciens missionnaires étaient conservés pieusement par ces bons Indiens. L'abbé Vincent Badin visitait en 1825 les congrégations indigènes établies sur les bords du lac Supérieur et Michigan. « Durant le voyage, dit-il, je me plaisais à m'entretenir des pères jésuites avec un vieillard qui les avait connus. Il s'attachait surtout au père Dujaunay ¹, qui l'avait

¹ Le père Pierre Luc Dujaunay avait été supérieur de la

préparé, admis à la première communion et à qui souvent il avait servi la messe. Il me fit remarquer l'endroit où le père disait ordinairement son bréviaire en se promenant. » L'abbé Badin raconte que la croix plantée près de l'ancienne église de l'Arbre-Croche, village des Ottawas sur le lac Michigan, n'avait pas cessé d'être en grande vénération parmi les Indiens qui avaient pris soin de la relever de temps en temps, aidés même par les membres de la tribu « qui n'étaient pas de la prière. » La même année, il avait encore trouvé dans l'île Mackinac douze ornements d'église dont plusieurs étaient encore très-frais, quatre chandeliers argentés et un crucifix. La congrégation de Vincennes, dans l'Indiana, possédait vers la même époque deux volumes manuscrits de format in-8, œuvre d'un père jésuite demeuré inconnu. L'un était une grammaire indienne ; l'autre un recueil d'homélies en langue sauvage, avec la traduction française, pour tous les dimanches de l'année et pour tous les jours du carême. Peut-être avaient-ils été écrits par le père Vivien dont le corps reposait dans l'église. Sans doute beaucoup d'objets précieux avaient péri pendant le

mission de Saint-Joseph jusqu'en 1774. Auparavant il avait desservi la mission des Illinois depuis 1748 jusqu'en 1754.

long
gran
du te
ces
respe
truct
De
cinés
gner
leur
du p
Rich
de l'
au c
l'inte
nistr
et le
dise
exer
péch
soin
s'ac
tre
pass
mer
pre
ave

long veuvage des chrétientés indigènes ; mais un grand nombre de chapelles avait résisté à l'action du temps, malgré le peu de solidité de ces édifices presque toujours en bois et en feuillage. Le respect des Indiens les avait préservés de la destruction.

Deux sentiments restaient profondément enracinés dans les cœurs des tribus catholiques : l'éloignement pour les ministres du protestantisme et leur amour pour la France. On a vu un exemple du premier dans le discours de Pokegam à l'abbé Richard ; et ce n'était pas un préjugé vulgaire né de l'ignorance, entretenu par l'habitude ; c'était au contraire le résultat d'un jugement porté par l'intelligence et mûri par la réflexion. « Les ministres protestants traînant partout leurs femmes et leurs enfants sont des hommes comme nous, disent les sauvages, tandis que les *Robes noires*, exemptes de ces embarras, n'ont rien qui les empêche de donner tout leur temps et tous leurs soins aux objets spirituels, et peuvent bien mieux s'acquitter du ministère dont les a chargés le Maître tout-puissant qui est lui-même un esprit. » Ce passage du *Catholic miscellany* est bien exactement l'expression de leur pensée. En voici la preuve : Quand les Indiens de Chicago conclurent avec les États-Unis le traité de 1821, le gouver-

neur du territoire de l'Illinois qui traitait avec eux, leur offrit un ministre presbytérien au lieu d'un prêtre catholique qu'ils demandaient. Portait-il une robe noire? A-t-il une femme et des enfants? ce furent leurs premières questions; et parce que les réponses du magistrat américain ne les avaient pas satisfaits, ils ne voulurent pas en entendre davantage. Tout prêtre catholique alors était pour l'Indien un Français. A ce titre il recevait dans toutes les tribus un accueil respectueux, bienveillant, amical. « Je ne sais ni lire ni écrire, disait en 1838 à l'abbé Simonin un vieux chef des Arkansas; mais je garde là (et il mettait la main sur son cœur) ce que nos pères m'ont dit : Le Français a toujours été bon pour nous. L'Américain m'a trompé bien souvent; mais toi, je le vois bien, tu ne veux pas me tromper. Non, tu ne veux pas me tromper. J'étais bien content lorsqu'au matin j'ai vu se lever le soleil si beau. C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie parce que je revois des Français. »

Il est aisé de comprendre que les catholiques de toutes les origines et de toutes les langues ne pouvaient que voir avec joie l'édification de l'Eglise américaine. Ils devaient y puiser avec abondance la vie spirituelle qu'ils n'avaient reçue jusque là que difficilement et qui souvent leur avait manqué

tout à
tion c
tifiée
résolu
s'assu
ligion
parto
veau
tout
sence
territo
absen
bien
comm
vices
pend
mais
de q
pelés
leur
étaie
espé

tout à fait. Leur foi avait été ranimée par l'érection d'un évêché à Baltimore ; leur espérance fortifiée, leur charité affermie. Ils se montraient résolus à tous les efforts, à tous les sacrifices pour s'assurer les consolations et les secours de la religion. La disposition des esprits était donc bonne partout. La terre que devaient cultiver les nouveaux apôtres, était bien préparée ; elle l'était surtout pour les prêtres français qui par leur présence réveillaient dans la plupart des Etats et des territoires de l'Union des souvenirs de la patrie absente, dont le nom seul rappelait les grands bienfaits du catholicisme en Amérique et que recommandaient auprès de la nation entière les services rendus par la France à la cause de l'indépendance. Elle promettait une moisson abondante, mais au prix de quels travaux, de quelles fatigues, de quelles privations ! A quels devoirs étaient appelés les ministres de Dieu ! Quelles obligations leur étaient imposées ? Quelles ressources leur étaient offertes ? Quelle assistance pouvaient-ils espérer et attendre ?

CHAPITRE IV.

SITUATION GÉNÉRALE DE LA POPULATION DES ÉTATS-UNIS. — OBLIGATIONS DU CLERGÉ. — RESSOURCES.

Le diocèse des États-Unis, c'est ainsi que l'appelaient un des premiers Sulpiciens établis à Baltimore, le R. M. Dilhet, le diocèse des États-Unis était assurément le plus vaste du monde. Il s'étendait en 1789 de la rive droite du Saint-Laurent aux frontières de la Floride et de l'Océan Atlantique au Mississipi. Il enfermait déjà un territoire plusieurs fois grand comme la France. En 1803 il reçut l'adjonction de la Louisiane, c'est-à-dire du pays compris entre la rivière du Missouri et le golfe du Mexique. On y comptait très-peu de villes ; encore ces villes étaient-elles situées pour la plupart sur le littoral ; et c'était beaucoup quand leur population s'élevait à quelques milliers d'âmes.

Les
cip
Mis
sur
de
n'é
con
un
d'u
for
dée
rass
me
col
des
obs
qu'i
naie
me
qui
pro
cha
que
teri
S
ma
tés

Les autres centres d'habitation se trouvaient principalement au bord des lacs et dans la vallée du Mississippi. Ils n'étaient guères que des stations sur la grande voie qui avait relié les deux foyers de la colonisation française. L'intérieur des terres n'était, pour ainsi dire, pas habité. A peine y rencontrait-on çà et là, à des distances considérables, un village, une ferme comme perdus au milieu d'un désert immense. Le sol était couvert de forêts dont la profondeur n'avait jamais été sondée, entrecoupé de larges cours d'eau, embarrassé de marais qu'avaient formés les débordements des fleuves et des rivières. De courageux colons s'étaient pourtant enfoncés dans ces solitudes infinies, bravant toutes les difficultés, tous les obstacles, tous les périls pour chercher des terres qu'ici ils achetaient à bon marché, que là ils prenaient sur les Indiens. Ils y avaient fixé leurs demeures par groupes, par familles, sans trop s'inquiéter du voisinage, pourvu qu'ils pussent se promettre d'abondantes récoltes; car la culture des champs était leur principale occupation. Toutefois quelques-uns y ajoutaient le commerce des pelleteries et un mince trafic avec les tribus indigènes.

Si un petit nombre de routes mal tracées et plus mal entretenues conduisait de l'une à l'autre des cités les plus importantes, partout ailleurs le terrain

avait été laissé dans son état natif. Il n'y avait de sentiers que ceux qui avaient été frayés par les sauvages. Le voyageur était obligé de s'ouvrir un chemin presque au hasard à travers les hautes herbes des savanes ou la végétation luxuriante des bois. Quelquefois il était arrêté par des amas de troncs d'arbres, tombés de vétusté ou renversés par la tempête. Ailleurs c'était un marais qui s'opposait à son passage ; et après avoir inutilement essayé de le franchir, après s'être épuisé d'efforts et de patience dans les détours du labyrinthe fangeux, il fallait qu'il le tournât au risque de se perdre dans ces contrées inconnues. S'il arrivait au bord d'une rivière, il devait, pour la passer, s'abandonner à l'intelligence et à la vigueur de son cheval, à moins qu'il n'aimât mieux la traverser à la nage ; car il n'y avait pas de ponts ; et les bateaux étaient rares. Tout au plus quelques barques grossières et quelques canots d'Indiens se montraient-ils de temps en temps sur ces grands fleuves que les navires à vapeur sillonnent aujourd'hui par centaines. Les communications étaient donc difficiles et peu fréquentes. La nécessité seule poussait les habitants à se jeter dans les aventures d'une excursion lointaine. A l'exemple des premiers explorateurs, on suivait alors plus volontiers le cours des eaux qu'on ne se hasardait à pénétrer dans les ter-

res. C'était à la fois plus de sécurité et moins de fatigue. Souvent on se trouvait ainsi porté, sans bien s'en rendre compte, à des distances énormes. Si le lieu paraissait favorable à un établissement, on s'y fixait néanmoins ; on y construisait une maison ; on y élevait un fort ; on y traçait une enceinte. Voilà comment la population des États-Unis s'était disséminée sur la vaste étendue de son territoire.

Impatiemment supportés dans les villes où dominait le fanatisme protestant, les Catholiques surtout s'étaient dispersés dans les campagnes. A part les agglomérations que les Français avaient formées sur la frontière canadienne et sur les deux rives du Mississipi, à part aussi celles qui devaient leur origine à la colonisation du Maryland par lord Baltimore, ils ne possédaient que des habitations isolées. Pauvres pour la plupart, ils avaient dû s'éloigner des lieux où la valeur des terres s'était accrue par la concurrence. Privés des droits de citoyens, étrangers par conséquent à la vie publique, ils n'avaient eu aucun intérêt qui leur eût commandé de se rapprocher les uns des autres pour s'appuyer, pour se soutenir ; et leur religion proscrite n'avait pu leur offrir en aucun endroit un centre autour duquel ils eussent été sollicités de se réunir. Cet éparpillement de la population

catholique opposait à l'action du clergé des obstacles nombreux. D'abord il était très-difficile aux missionnaires de connaître tous ceux qui appartenaient à leur communion ; et puis quand ils les connaissaient, il ne leur était pas moins difficile de les rassembler pour les instruire, de les visiter pour leur porter les secours spirituels, de les organiser en congrégations pour pourvoir aux besoins du culte et les entretenir dans la pratique de la piété.

Une lettre écrite par un missionnaire sur les établissements des Jésuites dans le Michigan peut donner une idée des distances que ces Pères avaient à parcourir, des fatigues et des périls qu'ils avaient à affronter : « Les jésuites, dit M. de Bruyn, avaient un établissement dans la petite ville de Mackinac, et un autre à trois milles de là, à la Pointe-Saint-Jacques. Ils en avaient encore à la Baie verte, à Saint-Joseph, au Sault-Sainte-Marie, à l'Arbre-Croche, à la Prairie-du-Chien et au fort Saint-Antoine... De Mackinac à l'Arbre-Croche, il y a environ 50 milles ; de Mackinac à la Croix-Verte, 200 ; de Mackinac à Saint-Joseph, 400 ; à la Prairie-du-Chien, 600 ; et de là au lac Saint-Antoine, 300 ;... on ne saurait s'imaginer combien les courses de ces missionnaires doivent avoir été pénibles. Ne pouvant partir de Québec

qu'à
vières
des m
mois
seul a
nouri
cines
voir c
Missis
repré
et dan
saurai
même
Verte
C'é
chiga
Richa
presq
Détro
Chica
négo
s'em
nord
ensui
orien
des é
passa

qu'à une saison bien avancée, ils suivaient des rivières et côtoyaient des lacs presque semblables à des mers. Ils étaient quelquefois trois et quatre mois sur l'eau dans de petits canots taillés d'un seul arbre; et ils n'avaient bien souvent qu'une nourriture misérable, telle que du maïs et des racines. Ils arrivaient à Mackinac trop tard pour pouvoir continuer leurs courses vers les Illinois ou le Mississipi. Ils étaient obligés d'y passer l'hiver et reprenaient au printemps leurs voyages fastidieux et dangereux tant à cause des accidents qu'on ne saurait imaginer, qu'à cause des Indiens eux-mêmes. Deux jésuites furent martyrisés à la Baie-Verte. »

C'était exactement la même chose dans le Michigan en 1789 et bien longtemps après. L'abbé Richard, qui resta pendant trente-cinq ans chargé presque seul de la Mission, faisait sa résidence à Détroit. En 1821, il fut prié par les Indiens de Chicago d'assister à la conclusion d'un traité qu'ils négociaient avec le gouverneur de l'Illinois. Il s'embarqua le 4 juillet, remonta le lac Huron au nord et arriva bientôt à l'île Mackinac. Entrant ensuite dans le lac Michigan, il en côtoya la rive orientale sur un grand bateau qui dans la crainte des écueils s'arrêtait tous les soirs et mettait ses passagers à terre pour camper. Enfin il débarqua

à Chicago après un mois de navigation. Il était trop tard ; la convention était signée. L'abbé Richard ne songea plus alors qu'à regagner sa demeure ; mais il ne devait pas trouver d'embarcation avant quarante ou cinquante jours. Il fut contraint, pour hâter son retour, de descendre la rivière Illinois et le Mississipi afin de revenir à la frontière du Michigan non loin de Détroit par la Wabash. C'était un détour de plusieurs centaines de lieues. L'abbé Richard avait sous sa juridiction toutes les missions des jésuites dont parle M. de Bruyn. Il avait par conséquent à faire les mêmes voyages, si ce n'est qu'il ne partait pas de Québec. Mais les jésuites trouvaient à Mackinac un établissement qui manquait au missionnaire sulpicien. Dans toutes les contrées de l'intérieur, les congrégations ou paroisses n'avaient jamais guères moins de vingt lieues d'étendue ; quelquefois elles en embrassaient cinquante et même davantage. Le prêtre qui avait la charge des Catholiques de Boston, devait également instruire les Indiens de Penobscot et de Passamaquody, à la frontière septentrionale du Maine. Quand l'abbé Théodore Badin évangélisait le Kentucky, de 1793 à 1803, il n'avait pas de plus proches voisins que l'abbé Rivet qui résidait à Vincennes, et l'abbé Ollivier qui desservait les églises de la Prairie-du-

Roch
paré
de l'a
Cham
nois e
cents
lation
« L
Théod
de ce
oblig
de l'a
des fo
des sa
congr
même
villes
missio
des ti
daient
lage e
che d
d'exer
tre ca
d'aucu
saurai
rieux

Rocher, de Kahokia et de Kaskaskias. Il était séparé de l'un par soixante-dix lieues de désert, et de l'autre par cent trente. En 1825, l'abbé Léon Champonnier était le seul missionnaire pour l'Illinois et l'Indiana. Il ne faisait pas moins de douze cents lieues, chaque année, pour visiter les populations confiées à sa charité.

« Les missionnaires du Kentucky, dit l'abbé Théodore Badin, dans un mémoire sur la mission de cet État, les missionnaires du Kentucky sont obligés de monter à cheval presque tous les jours de l'année et de braver souvent seuls la solitude des forêts, les ténèbres de la nuit et l'intempérie des saisons pour assister les malades et visiter les congrégations aux jours marqués. » Il en était de même à peu près partout, excepté dans quelques villes comme Baltimore et New-York. La vie des missionnaires se passait en voyages. Ils avaient des titres de résidence; mais, de fait, ils ne résidaient nulle part, courant incessamment de village en village, de ferme en ferme, à la recherche des fidèles auprès desquels ils avaient charge d'exercer le ministère sacré. Les devoirs du prêtre catholique ne peuvent se comparer à ceux d'aucun ministre des sectes dissidentes. Ils ne sauraient s'accomplir tous dans le silence laborieux du cabinet ou dans le repos occupé du tem-

ple. La célébration des saints mystères et l'office de la prédication n'en constituent qu'une partie. Dans le bercail de Jésus-Christ, le véritable pasteur appartient, pour ainsi parler, esprit et cœur, corps et âme, à son troupeau. Dès qu'une brebis ne peut pas venir à lui, il faut qu'il aille à elle, sans s'inquiéter de la distance, sans consulter ses forces; car il en répond à Dieu. Et le Sauveur n'a pas dit à ses Apôtres : « Laissez venir; » il leur a dit : « Allez et enseignez. » Ce n'est pas seulement quand la brebis est empêchée par la maladie que le pasteur doit quitter sa maison et l'église pour aller auprès d'elle; c'est quand elle est éloignée, quand les difficultés du chemin l'arrêtent, quand l'embarras des affaires la retient; c'est aussi quand elle est livrée à l'affliction, ou qu'elle s'abandonne à l'ignorance, à la tiédeur, à l'indifférence, à l'hostilité même. Dans tous ces états elle a besoin que la parole de Dieu l'assiste, l'encourage, l'éclaire, la console, la touche. Qui la lui portera, si le pasteur ne se souvient pas qu'il a été envoyé pour cela, comme son divin Maître et son modèle ?

Fidèles à ce grand devoir du sacerdoce, les missionnaires ne se refusaient à aucun travail, à aucune privation, à aucune souffrance, à aucun péril. Disons mieux : ils les recherchaient

avec
à rép
Amér
dité p
profo
Missis
romp
hasar
dant
que lu
souve
sité d
poser
tain d
de se
cune
Quelq
trouva
faim;
une e
peaux
prairie
vières
tagne
prix d
les em
blaien

avec cette ardeur de la charité que Dieu se plaît à répandre dans le cœur de ses ministres. En Amérique, à cette époque, il fallait une intrépidité peu commune pour oser s'enfoncer dans les profondeurs des terres qui séparent l'Océan du Mississipi. Le voyageur le plus courageux, le plus rompu aux habitudes de la vie nomade ne s'y hasardait pas sans crainte. Il avait à lutter pendant de longs jours contre les obstacles divers que lui présentait partout une nature sauvage; et souvent ses nuits s'écoulaient sans que la nécessité de veiller à sa sûreté lui permit de se reposer dans le sommeil. Presque toujours incertain de la route qu'il devait suivre, il tremblait de se perdre dans ces solitudes immenses où aucune voix humaine n'aurait répondu à ses cris. Quelquefois, après une pénible journée, il ne trouvait que des racines amères pour tromper sa faim; et sa soif ne pouvait être éteinte que dans une eau corrompue et fétide. D'énormes troupeaux de buffles lui disputaient le passage des prairies; il rencontrait l'alligator au bord des rivières, le tigre dans le désert, l'ours dans la montagne; et ce n'était qu'à force de précautions, au prix de fatigues inouïes qu'il parvenait à éviter les embuscades des Indiens. Les difficultés semblaient naitre sous ses pas. Les dangers le pres-

saient à la fois de tous les côtés. L'air était infesté d'insectes ailés qui s'acharnaient à sa poursuite¹; les herbes de la terre cachaient une variété infinie de reptiles venimeux; les grands serpents s'agitaient dans la vase des marais et dans les broussailles des bois; enfin les exhalaisons putrides qui s'échappaient d'un sol humide et fan-

¹ Nous ne croyons pas que ce supplice des maringouins soit nulle part mieux et plus exactement décrit que dans la lettre suivante du père Poisson, missionnaire aux Arkansas :

« Le plus grand supplice, un supplice qui passe toute croyance, ce sont les maringouins. La plaie d'Égypte n'était pas plus cruelle : « J'enverrai contre toi et contre tes serviteurs et contre ton peuple et dans toutes les maisons toutes les espèces de mouches; et les demeures des Égyptiens seront remplies de mouches de divers genres, ainsi que toute la contrée qu'ils habitent. » *Exode*. Il y en a ici qu'on appelle des *Frappe-d'abord*; il y a des *brûlots*, dont la piqûre est si vive, ou, pour mieux dire, si brûlante qu'il semble qu'une étincelle est tombée sur la partie qu'ils ont piquée. Il y a des *moustiques*, plus petits que les *brûlots*, qu'on voit à peine et qui attaquent particulièrement les yeux. Il y a des *guêpes*; il y a des *taons*. Il y a, en un mot, *omne genus muscarum*. Mais on ne parlerait point des autres sans les *maringouins*.

Ce petit animal a plus fait jurer depuis que les Français sont dans le Mississipi que l'on n'avait juré jusqu'alors dans tout le reste du monde. Quoi qu'il en soit, une bande de maringouins s'embarque sur le fleuve avec le voyageur. Quand on passe à travers la saulée, une autre bande se jette avec fureur sur la pirogue et ne la quitte plus. Il

geux,
comme
misère
n'avan
reculé

Plus

faut faire
ne les é
sur-le-ch
Quand o
tière qu
à-dire u
feuilles
l'on veu
mieux, e
faire un
du repos
rembarq
terre. Au
du bois e
de lit, la
Alors ce
que l'on
On est m
narines,
en sont e
une marc
pas enco
hâte, on
au risqu
qu'on s'y
n'en fait

geux, viciaient l'atmosphère et y repandaient comme des germes de mort. Ainsi enveloppé de misère, de douleurs et de menaces, le voyageur n'avancait qu'avec hésitation; et il n'aurait pas reculé sans effroi.

Plus calmes, sinon plus intrépides, les mission-

faut faire continuellement l'exercice du mouchoir; ce qui ne les épouvante guère. Ils font un petit vol et reviennent sur-le-champ à l'attaque. Le bras se lasse plus tôt qu'eux. Quand on met pied à terre pour dîner, c'est une armée entière que l'on a à combattre. On fait de la boucane, c'est-à-dire un grand feu que l'on étouffe ensuite avec des feuilles vertes. Il faut se mettre dans le fort de la fumée si l'on veut éviter la persécution. Je ne sais lequel vaut le mieux, du remède ou du mal. Après dîner, on voudrait faire un petit sommeil: absolument impossible. Le temps du repos se passe à lutter contre les maringouins. On se rembarque avec eux. Au soleil couchant, on se remet à terre. Aussitôt il faut courir pour aller couper des cannes, du bois et des feuilles vertes pour faire son *bair*, espèce de lit, la chaudière et la boucane. Chacun y est pour soi. Alors ce n'est plus une armée; ce sont plusieurs armées que l'on a à combattre. C'est le temps des maringouins. On est mangé, dévoré. Ils entrent dans la bouche, dans les narines, dans les oreilles. Le visage, le corps, les mains en sont couverts. Leur aiguillon pénètre l'habit et laisse une marque rouge sur la chair qui enfle à ceux qui ne sont pas encore faits à leurs piqûres. Après avoir soupé à la hâte, on est dans l'impatience de s'ensevelir sous son *bair*, au risque d'y étouffer de chaleur. Avec quelque subtilité qu'on s'y glisse, il en entre toujours quelques-uns; et il n'en faut qu'un ou deux pour passer une mauvaise nuit. »

naires parcouraient dans tous les sens les vastes contrées qu'ils étaient chargés d'évangéliser, la nuit comme le jour, à pied ou à cheval, tantôt seuls et tantôt avec un guide. Ils se sentaient sous l'œil et dans la main de la Providence. Ils étaient sans crainte. L'abbé Odin raconte ainsi un épisode du voyage qu'il fit en 1824 de la Nouvelle-Madrid à la Grande-Prairie dans l'État du Missouri : « Accompagnés d'un guide, nous entreprîmes de traverser un marais qui a au moins treize lieues de largeur, pour aller à la Prairie de l'Ouest... Point de chemin ouvert ou tracé; une vaste étendue d'eau s'offrant presque continuellement à notre vue; partout un borbier profond et tenace; des arbres si rapprochés que nous pouvions à peine pénétrer à travers; leurs racines d'un côté faisant trébucher nos chevaux presque à chaque pas, les branches de l'autre côté abattant les chapeaux presque à chaque instant; voilà la route qu'il nous fallut suivre. Les chevaux quelquefois enfonçaient si profondément qu'il fallait mettre pied à terre pour leur donner la facilité de se relever. D'autres fois, en trébuchant, ils s'abattaient et nous faisaient goûter un peu du plaisir de fouler la boue aux pieds. Ici c'était un bayou¹ qu'il

¹ On appelle *bayou* un canal naturel par lequel le Mississipi se décharge dans les lacs ou dans la mer.

fallait traverser sans en connaître la profondeur ; là une rivière qu'il fallait passer à la nage. Dans ce désert, rien ne s'offrait à la vue, si ce n'est l'ours qui fuyait quelquefois devant nous, ou les débris de la tente où avait campé le pauvre sauvage. La nuit nous surprit dans ce triste marais. La Providence cependant nous ménagea un petit emplacement assez sec pour goûter quelque repos. Le grand appétit que nous avait procuré cette marche longue et pénible, nous aurait fait accepter une petit souper avec plaisir ; mais nous étions sans provisions. Nous nous endormîmes tranquillement. »

Ce n'était pas là un épisode extraordinaire d'un voyage de missionnaire, pas plus que la pieuse sérénité de l'abbé Odin n'était une disposition particulière à ce bon prêtre. Un marais dans lequel on devrait passer la nuit sans abri et sans vivres ; une forêt dont il semblerait impossible de sortir, tant on perdrait de pas à en explorer les détours ; une rivière qu'on ne pourrait traverser sans péril de mort ; les apôtres de l'Amérique étaient journellement en quelque sorte exposés à de pareilles rencontres ; et ils n'en avaient point de souci. Nous avons reproduit le récit de l'abbé Odin précisément parce qu'il n'a rien que de commun, pour ainsi parler. C'est pour la même raison que nous

citons encore le passage suivant d'une lettre du père Van Quicken Born. On verra mieux par là ce qu'étaient les courses apostoliques de nos prêtres émigrés aux États-Unis. Le père Van Quicken Born revenait d'une mission chez les Indiens de l'Est. Il ramenait à Florissant le fils d'un chef dont l'éducation était confiée aux pères jésuites du diocèse de Saint-Louis : « Après quelques jours de marche, nous trouvâmes les rivières hautes; et on ne pouvait plus les passer à gué... Une circonstance augmentait notre embarras. Dans ces sortes de voyages, il faut toujours porter sa chappelle, une peau d'ours, des couvertures et des provisions. Avec ces fardeaux, nos chevaux ne pouvaient pas nous porter à la nage. Il fallut donc lier nos bagages sur leur dos et les faire nager sans cavalier. Mais lorsque ces pauvres animaux furent au milieu de la rivière, se sentant incommodés de leurs fardeaux, l'un commença à reposer sa tête sur le cou de l'autre; ce qui força celui-ci à plonger. Puis, s'étant dégagé, il voulut faire la même chose à son compagnon, qui à son tour allait au fond; de sorte que nous les vîmes en grand danger de se noyer tous les deux. Cependant, à force de leur jeter des pierres, on les fit sortir; mais le malheur voulut qu'ils revinssent au bord d'où ils étaient partis. Il fallut essayer de

nouve
loux;
enfin
décha
ser à
premi
à chev
fatigu
milieu
charg
geant
mand
rivière
fois d
vais q
pourt
jours
rent d
Et
étaient
sionna
de l'é
trême
der ou
de l'
c'éta
chain

nouveau. Nous fîmes une bonne provision de cailloux ; et, à force de leur en jeter, nous les fîmes enfin parvenir de l'autre côté. Là notre guide les déchargea ; puis il nous les renvoya. Il fallait passer à notre tour. Je fis partir mon petit prince le premier. Il ne fit pas de difficulté. Il se tint bien à cheval ; et cela fut fort heureux ; car le cheval, fatigué de tant de traversées, lorsqu'il fut au milieu de la rivière, fit tous ses efforts pour se décharger de son fardeau. Cela n'était pas encourageant ; mais il fallait bien suivre. Je me recommandai à mon ange gardien ; et j'entrai dans la rivière. Le pauvre animal essaya aussi plusieurs fois de se débarrasser de moi ; et souvent je n'avais que la bouche hors de l'eau. Je tins ferme pourtant ; et j'arrivai à l'autre bord. Quelques jours après, un bon nageur et son cheval se noyèrent dans le même endroit. »

Et il faut le répéter : ces accidents de voyage étaient assez ordinaires ; et les voyages des missionnaires étaient de tous les jours. Ni les ardeurs de l'été, ni les rigueurs de l'hiver, toujours extrêmes dans ces climats, ne pouvaient les retarder ou les interrompre. Ce n'était pas la volonté de l'homme qui en réglait l'ordre et la durée ; c'étaient les besoins du service de Dieu et du prochain. On se mettait en route parce qu'il y allait

du salut des âmes ; et on ne s'arrêtait pas même sous ces pluies abondantes et continues qui remplissent les marais et font déborder les fleuves. Ce voyage où le P. Van Quicken Born trouva les rivières si hautes qu'il ne put en traverser une qu'en se plongeant dans l'eau jusqu'à la bouche, eut lieu au mois de février 1829. Quelle vigueur de constitution ou quelles grâces spéciales de Dieu il fallait pour résister à tant de fatigues ! On ne s'étonnera pas d'apprendre que le diocèse de la Nouvelle-Orléans a perdu en dix ans quinze prêtres sur soixante-quinze. Quand après une, quelquefois deux journées de route laborieuses et pénibles, le missionnaire arrivait au chef-lieu d'une congrégation, ce n'était pas le repos qui l'attendait ; c'était le travail. Il appelait d'abord au tribunal de la pénitence et de la réconciliation ceux qui s'étaient préparés à recevoir le saint sacrement de l'Eucharistie : les confessions duraient quelquefois jusqu'à midi et même plus tard. Lorsqu'elles étaient finies, il disait ou chantait la messe. Comme il n'y avait aucune raison de retard, de jeûne ou de souffrance qui pût le dispenser de faire entendre aux fidèles quelques paroles d'édification, il prêchait. Il devait être toujours prêt à improviser sur la controverse, sur la morale, sur la discipline de l'Église. La messe ter-

miné
fants
çaien
ses d
des c
lait v
à des
chist
form
leur
chap
naire
moin
catéc
struc
dans
ensui
plir,
No
de la
rels c
tôt d
C'éta
et, s
camp
qu'u
supe

minée, il enterrait les morts ; il baptisait les enfants ; il bénissait les mariages. Alors commençaient les entretiens dans lesquels celui-ci exposait ses doutes, celui-là réclamait des consolations et des conseils. C'étaient aussi des malades qu'il fallait visiter, parfois dans des directions opposées et à des distances considérables. Cependant les catéchistes, quand le prêtre avait eu le bonheur d'en former, instruisaient les enfants et les ignorants, leur faisaient chanter des cantiques et réciter le chapelet. Mais cela n'empêchait pas le missionnaire de paraître dans la pieuse réunion, au moins pendant quelques instants, d'interroger les catéchumènes et de leur adresser une courte instruction. Tout cela devait être fait nécessairement dans la même journée ; car il fallait qu'il partît ensuite pour une autre station où il avait à remplir, le lendemain, le même ministère.

Nous n'avons parlé que des besoins spirituels de la mission. Il y avait aussi des intérêts temporels qui exigeaient l'intervention du prêtre, ou plutôt dont il était obligé de prendre toute la charge. C'était avant tout la construction d'une chapelle, et, s'il était possible, d'un presbytère. Dans les campagnes, la chapelle n'était ordinairement qu'une grande cabane faite de troncs d'arbres superposés ; le presbytère, une cabane plus petite.

Mais encore fallait-il un terrain pour les asseoir. Généralement les sauvages le donnaient volontiers. Ailleurs le missionnaire l'achetait bien souvent des deniers de l'évêque ou des siens. Il dirigeait les ouvriers et les payait ; il fournissait la croix et les chandeliers de l'autel, les petits cadres qui couvraient mal la nudité des murs du temple. Il était le distributeur obligé des chapelets, des médailles, des images dont se montrait avide la piété des fidèles. Quelquefois on lui demandait des catéchismes, des livres de prières ou de controverse ; et il ne lui était pas permis de refuser. C'était lui encore qui veillait à la conservation des biens de la petite congrégation, à l'entretien des édifices. Et combien de fois sa pauvreté a dû se dépouiller pour soulager la misère des membres souffrants de son église ! Dans les villes ses obligations étaient presque toujours les mêmes. Il bâtissait la maison du Seigneur ; il la meublait ; il la décorait ; il la pourvoyait des objets nécessaires au Saint-Sacrifice ; en un mot il faisait tous les frais du culte. Sa charité cependant s'étendant à plus de malheureux devait s'exercer avec plus d'abondance. Pour tout cela il était contraint d'emprunter, d'engager sa parole, de contracter des dettes ; et il est arrivé que de pieux et simples missionnaires, traités comme des débiteurs vul-

gair
toya
atte
Q
son
gen
pale
de B
lui.
tion
siast
lectiv
incom
d'un
avaie
Or, o
accor
n'ava
ou d'
pas,
C'éta
quisi
ordon
c'éta
tous l
les é
naire

gaires, ont été poursuivis par des créanciers impitoyables, condamnés à l'expropriation ou même atteints dans leur liberté.

Quand Mgr Flaget dut prendre possession de son évêché de Bardstown, il n'avait même pas l'argent nécessaire pour se rendre à sa ville épiscopale. « Je ne puis rien demander à l'archevêque de Baltimore, disait-il; car je suis plus riche que lui. Je n'ai rien; et il a des dettes. » La législation américaine n'admettait point de biens ecclésiastiques; elle ne reconnaissait de propriétés collectives que celles des associations qui avaient été incorporées par un acte spécial du Congrès ou d'une législature particulière, c'est-à-dire qui avaient été élevées au rang de personnes civiles. Or, on comprend que l'incorporation n'avait été accordée à aucune congrégation catholique. Il n'avait même pu venir à la pensée d'un prêtre ou d'un laïque de la demander. Le temps n'était pas, ne pouvait pas être arrivé encore en 1789. C'était donc au nom de l'évêque que toutes les acquisitions étaient faites, toutes les constructions ordonnées, tous les engagements pris. De même, c'était lui qui recevait tous les dons, qui recueillait tous les legs. Il avait la propriété nominale de tous les édifices religieux, églises, presbytères, séminaires, couvents, collèges, et de toutes les terres

qui en dépendaient. Nous avons vu qu'à l'arrivée des Sulpiciens, la petite maison et les quatre acres de terrain qu'acheta M. Nagot, furent placées sur la tête de Mgr Carroll. Comme l'évêque était le propriétaire universel, il était aussi le débiteur universel. Il répondait de toutes les obligations contractées par les missionnaires pour le service de Dieu et les besoins du culte dans l'étendue de son diocèse. Dans la pratique pourtant la règle fléchissait quelquefois. Nous aurons à parler de l'emprisonnement que souffrit l'abbé Richard pour la construction de l'église de Sainte-Anne, à Détroit.

Mais il n'en reste pas moins qu'un évêque, au début de son épiscopat, commençait par emprunter, souvent pour payer son premier voyage dans son diocèse ; il achetait à crédit le terrain sur lequel il devait bâtir sa cathédrale ; il acceptait la responsabilité des acquisitions faites par ses prêtres pour l'organisation des congrégations. Il n'était pas plutôt en possession de son évêché qu'il était déjà accablé de dettes ; et chaque jour, pour ainsi parler, ajoutait à la pesanteur du fardeau dont l'amour de Dieu et le zèle du salut des âmes avaient chargé ses épaules. Il nourrissait le clergé de sa ville épiscopale ; s'il ouvrait un séminaire, il était obligé de fournir aux pauvres élèves, avec la nourriture, le vêtement, les livres et

tous
com
son
imp
Cep
que
plus
on d
abs
ou t
miss
sémi
leurs
faibl
du p
infin
lis d
celle
été l
tuck
ce q
celui
Sa
qui
c'est
étern
des é

tous les objets nécessaires à leurs études. Les communautés religieuses qui se consacraient sous son autorité à l'éducation des jeunes filles, lui imposaient également des dépenses considérables. Cependant il suffisait à tout ; et il ne paraissait pas que ses fondations toujours plus nombreuses et plus hardies dérobaient rien à sa charité. « Quand on calcule, dit l'abbé Théodore Badin, la dépense absolument nécessaire pour l'entretien de deux ou trois cents personnes (outre les évêques et les missionnaires, on comprend dans ce nombre les séminaires et les couvents avec leurs élèves et leurs domestiques), quand on les compare à nos faibles ressources, on ne peut trouver la solution du problème que dans les soins de cette Providence infinie qui nourrit les oiseaux du ciel et donne au lis des champs une splendeur plus éclatante que celle de Salomon. » L'abbé Théodore Badin qui a été le véritable fondateur de la mission du Kentucky, était alors vicaire général de Mgr Flaget ; ce qu'il a écrit, il l'avait vu. Son témoignage est celui d'un témoin oculaire.

Sans aucun doute, c'est la divine Providence qui a fécondé l'œuvre du clergé en Amérique ; c'est elle qui a pourvu selon les conseils de son éternelle sagesse aux besoins des missionnaires et des évêques ; mais elle s'est servie de moyens hu-

mains. Les miracles ne sont pas nécessaires à Dieu pour l'accomplissement de ses desseins. Quand il lui plaît d'en montrer au monde, ce n'est pas une satisfaction qu'il donne à sa puissance ; c'est un secours qu'il accorde à notre faiblesse. Les prêtres catholiques aux États-Unis étaient pauvres, si pauvres que souvent ils n'avaient pas un toit pour s'abriter ni un morceau de pain pour se nourrir. « Depuis un an, écrivait en 1831 l'abbé Paillasson, je n'ai point de demeure fixe. Je vais, comme un pèlerin, vivre tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. » Cette pauvreté si dénuée n'était pas le partage des seuls missionnaires. Quand Mgr Edouard Fenwick, nommé évêque de Cincinnati, voulut s'établir dans sa ville épiscopale, il loua une petite maison dont il ne réserva pour son usage personnel que le grenier où il couchait. Le reste servait de chapelle et de parloir. « Mais il trouva bientôt, dit l'abbé Rézé, qu'il ne pouvait pas payer le loyer ni faire acheter au marché ce qu'il fallait pour sa nourriture ; ce qui l'obligea souvent à aller demander à dîner à quelque catholique aisé. » Cette assistance hospitalière était en beaucoup de lieux à peu près la seule que les prêtres pussent recevoir des fidèles ; car les congrégations n'étaient pas assez riches pour faire un traitement à leur pasteur ; et excepté dans les

villes
lumen
cinq p
les de
penda
somm
fleuve
ceci :
grand
m'env
table d
bleme
France
comme
j'ai po
une so
y a se
l'honn
son di
déjeuner
ceau c
teille
donné
table
deux
conviv
verre.

viles de quelque importance, le casuel était absolument inconnu. L'abbé Paillason qui desservait cinq petites paroisses de 2,500 âmes environ sur les deux rives du Mississipi, raconte qu'il n'a pas, pendant l'espace d'une année, reçu seulement la somme nécessaire pour payer ses traversées du fleuve. Il y a une lettre de Mgr Flaget où on lit ceci : « Dites bien à Son Eminence (le cardinal grand-aumônier de France) que l'argent qu'on m'envoie, ne sert pas à entretenir le luxe de ma table ou la vanité de mes habits et de mon ameublement. Il n'y a peut-être pas à Paris ou en France un ecclésiastique sur cent qui pût s'accommoder de mon ordinaire ; et l'hiver dernier, j'ai porté tous les jours que j'ai été au séminaire, une soutane qui me fut donnée à Saint-Flour, il y a seize ans. » En 1830, le curé de Mobile eut l'honneur de recevoir l'évêque qui arrivait dans son diocèse pour prendre possession du siège. Le déjeuner qu'il lui offrit, se composait d'un morceau de pain, d'une seule pomme et d'une bouteille de vin qu'un catholique de la ville avait donnée à cette intention. Il était servi sur une table sans nappe ; et une planche appuyée sur deux tréteaux tenait lieu de chaises. Tous les convives furent obligés de boire dans le même verre.

Cette pauvreté pieusement acceptée et supportée non pas seulement avec résignation, mais avec joie, était la première ressource du clergé catholique. Dans quelques circonstances qu'ils fussent placés, les missionnaires savaient se contenter de ce que daignait leur accorder la divine Providence. Un peu de lard et de maïs bouilli, c'était toute leur provision de voyage. Souvent encore cette provision venait à manquer, soit qu'ils eussent été dans l'impossibilité de s'en procurer une quantité suffisante, soit que la longueur et les difficultés de la route eussent mis leur prévoyance en défaut. Alors ils savaient souffrir la faim. Ceux qui avaient la charge de plusieurs congrégations, et c'était le plus grand nombre, ne pouvaient se passer d'un cheval. Ils en avaient un ; mais pour l'acheter, ils avaient quelquefois vendu même une partie de leurs vêtements. « J'avais eu dès le commencement, dit l'abbé Paillason, le bonheur de me procurer un excellent petit cheval pour 20 piastres (100 fr. environ). Je l'ai prêté à quelqu'un qui me l'a tué. N'ayant pas d'argent, j'ai été obligé, pour en avoir un autre, de vendre plusieurs de mes effets. » Les missionnaires, cependant, n'hésitaient pas à faire à pied, quand il le fallait, de longs et pénibles voyages. En 1823, Mgr Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, avait obtenu des Jé-

suite
qu'il
dans
subv
effet
nie,
et un
gent
matt
répo
mand
nière
rurer
pays
qu'à
merc
apost

A
gnaie
de se
dessé
des a
dans
rache
dienn
rude
néces

suites du Maryland une petite colonie de novices qu'il se proposait d'établir au village de Florissant, dans le Missouri; mais il était trop pauvre pour subvenir aux frais de la route. Les voyageurs, en effet, avaient à traverser une partie de la Pensylvanie, les États de l'Ohio, de l'Indiana et de l'Illinois; et un pareil voyage aurait demandé beaucoup d'argent. « Comment ferez-vous ? dit Mgr Dubourg au maître des novices. — Oh ! ne vous inquiétez pas, répondit celui-ci; nous irons à pied; et nous demanderons l'aumône. » C'est aussi de cette manière que le bon Père et ses jeunes élèves parcoururent 400 milles, dont 200 environ à travers des pays inondés où ils avaient souvent de l'eau jusqu'à la ceinture; « et loin d'en murmurer, ils remerciaient Dieu de leur accorder un début aussi apostolique. »

A l'esprit de pauvreté, les missionnaires joignaient l'amour du travail. Ils ne dédaignaient pas de se servir de leurs bras pour défricher des terres, dessécher des marais, ouvrir des routes, abattre des arbres, construire des cabanes; ils allaient dans les forêts cueillir des fruits sauvages ou arracher des légumes pour leur nourriture quotidienne. Il n'y avait pas de labeur si humble ou si rude qu'ils ne fussent tout prêts à s'y vouer dans la nécessité. M. de Cheverus écrivait de Boston, le

26 janvier 1797, à Mgr Caroll : « Envoyez-moi où vous pensez qu'on aura le plus besoin de moi, sans vous inquiéter des moyens de fournir à ma subsistance. Je suis très-résolu à travailler de mes mains si cela est nécessaire ; et je crois que j'en ai la force. Je jouis d'une bonne santé ; et j'ai trente ans. » Nous aurons plus d'une occasion de parler des travaux manuels exécutés par les missionnaires pour leur établissement ou pour leur entretien ; mais en attendant voici une lettre de M. Massi, alors professeur au séminaire de Spring-Hill, près de Mobile dans l'Alabama : « A force de sueurs et de fatigues nous sommes parvenus à dessécher un marais. Nous serons bien payés de nos peines par les avantages que nous en retirerons. C'était un ouvrage immense ; et je ne sais de quelle comparaison me servir pour vous en donner une idée. Mais enfin nous en sommes venus à bout. Notre évêque, la hache à la main, était toujours à notre tête. Les habitants du pays admirent notre courage et notre constance. Comme nous l'avions espéré, la terre de ce marais se trouve excellente. On a commencé à en faire un jardin qui sera une ressource précieuse pour le collège. Chacun des missionnaires a son coin à cultiver. Nous y employons nos moments de loisir. Un autre travail va encore nous occuper. Dernièrement plusieurs de nos mes-

sie
qu
déc
gue
No
une
I
dan
voit
fût,
bill
piét
d'un
suff
mar
« Te
tre
182
adm
ceu
cha
Nou
Bad
Bar
tion
néc
Tho

sieurs, dans une excursion vers un autre marais qui se trouve à peu de distance du séminaire, ont découvert un beau lac d'une demi-lieue de longueur. Il y a une énorme quantité de poisson. Nous allons nous mettre à l'ouvrage pour tracer une route. »

Les élèves du séminaire avaient aussi leur part dans ces travaux. Nous avons dit que loin de recevoir d'eux une pension, quelque modique qu'elle fût, l'évêque était obligé de les nourrir, de les habiller, de leur donner les livres de classe ou de piété et tout ce qu'exige d'objets différents le soin d'une solide instruction. Comment y aurait-il suffi s'il n'avait pas trouvé dans leurs services manuels une compensation à tant de dépenses ? « Tous les jours de l'année, pendant trois ou quatre heures, écrit Mgr Flaget dans une lettre de 1826, nos pauvres élèves s'emploient avec un zèle admirable tantôt aux travaux du jardin, tantôt à ceux de la moisson. Aujourd'hui ils feront de la chaux, et demain ils mouleront des briques. » Nous apprenons par un mémoire de M. Théodore Badin que ce sont les séminaristes du diocèse de Bardstown qui, dans le temps de leurs récréations, ont préparé le bois, les briques, la chaux nécessaires à la construction de l'église de Saint-Thomas, du séminaire et du couvent de Nazareth.

C'était pour l'administration diocésaine une précieuse ressource ; mais il est aisé de comprendre qu'elle était loin encore de satisfaire à tous les besoins. Quand les circonstances le permettaient, un collège était joint au séminaire. Il était consacré aux enfants des familles aisées qui ne se destinaient pas à l'état ecclésiastique. On y donnait généralement une éducation aussi complète que dans les bons collèges de France. Les évêques se proposaient dans la création de ces établissements un double but : d'abord élever la jeunesse jusque-là tout à fait négligée, principalement dans les contrées de l'ouest ; puis obtenir par le paiement d'une pension, souvent bien modique, un allègement aux charges qu'ils supportaient avec tant de peine. Ils atteignaient toujours le premier point de leur sollicitude ; mais sur le second leurs espérances étaient quelquefois trompées. Dans tous les cas il y avait pour leurs prêtres un surcroît de travail ; car le nombre en était si petit que le séminaire et le collège devaient nécessairement avoir les mêmes professeurs.

Disons-le à la louange du catholicisme : Les missionnaires catholiques ont seuls accepté avec amour et porté avec allégresse d'aussi lourds fardeaux ; et ils l'ont fait dans tous les temps, dans tous les pays, sous tous les climats, au milieu des

pop
lang
Les
en
nos
Nou
peu
de l
touj
c'es
rita
qu'i
néce
resta
depu
vine
par
rité,
en o
vilis
dica
que
d'ab
suite
la se
Il
pau

populations de toutes les origines, de toutes les langues, de tous les cultes, de tous les caractères. Les missionnaires des États-Unis ne diffèrent point en cela de ceux qui ont évangélisé les barbares, nos aïeux, ou de ceux qui annoncent la Bonne Nouvelle aux nations infidèles de l'Orient, aux peuples idolâtres de la Chine, aux tribus sauvages de l'Océanie. C'est que l'esprit de Dieu, partout et toujours, accompagne les ministres de son Église; c'est que Jésus-Christ qui les a réellement et véritablement envoyés, ne les abandonne pas; c'est qu'ils sont les héritiers légitimes et les successeurs nécessaires des Apôtres. Le sacerdoce catholique reste en tous les lieux et tous les jours le même depuis le commencement de son institution divine : animé par la même foi, soutenu et fortifié par la même espérance, embrasé de la même charité, il ne cesse point d'avoir en dépôt et de mettre en œuvre les graves et éternels principes de la civilisation du monde. Il les enseigne par ses prédications; et il les répand par ses exemples. Quelque part qu'il s'établisse, il montre en lui-même d'abord, dans les sectateurs de ses doctrines ensuite, ce que doivent être, ce que sont l'homme et la société régénérés par le christianisme.

Il était impossible que ces grands exemples de pauvreté, de renoncement, d'amour du travail

que donnaient partout les missionnaires, restassent sans influence sur les populations. Le bien a aussi sa contagion. Il est comme enveloppé d'une atmosphère qui porte au sein des masses les germes de la vie morale ; son action y rayonne mystérieusement ; elle y répand des vertus secrètes qui pénètrent les cœurs et les dilatent et les fécondent. L'homme a conservé dans sa chute le sentiment de sa grandeur originelle. Il a je ne sais quelle perception instinctive des vérités vers lesquelles il est appelé à s'élever ; et souvent pour qu'il les reconnaisse, pour qu'il les embrasse avec un généreux courage, il suffit de les lui montrer. Les catholiques s'instruisaient donc dans la science de la charité et s'encourageaient aux sacrifices par le spectacle quotidien des souffrances du prêtre volontairement acceptées. Ils étaient pauvres généralement ; leurs dons ne pouvaient être que peu abondants ; mais ils s'efforçaient de les multiplier, d'en varier les formes ; et le clergé y trouvait encore une précieuse ressource. Quand une souscription était ouverte, quand une quête était faite pour la construction d'une église, bien peu refusaient d'y verser l'obole de leur pauvreté. Les uns donnaient le travail de leurs mains ; Mgr Flaget fonda dans le diocèse de Bardstown une congrégation d'ouvriers dont les membres n'étaient

emp
les
quel
car
des
nard
Orlé
sian
Il es
dess
la N
en 1
fin
était
L
prin
min
sieu
blis
ains
Mis
M.
1
nist
vois
Lou
de l

employés qu'à construire des édifices religieux ; les autres offraient des matériaux, vieux débris quelquefois de maisons ruinées et abandonnées ; car rien n'était dédaigné. Les plus aisés faisaient des concessions de terrain. On cite un père Bernard qui en 1824 donna à l'évêque de la Nouvelle-Orléans mille arpents de terre dans la Basse-Louisiane pour la fondation d'un institut d'orphelins. Il est permis de croire que c'est le même Père qui desservait la mission de Sainte-Geneviève et de la Nouvelle-Madrid en 1778, celle de Cahokia en 1782, en 1784 la paroisse de Kaskaskias, enfin celle de Saint-Louis du Missouri en 1789. Il était de l'ordre des Franciscains ¹.

Les protestants qui dans les solitudes de l'ouest principalement n'avaient pas été suivis par les ministres de leur culte, se montraient en plusieurs lieux très-empressés de contribuer à l'établissement des missionnaires catholiques. C'est ainsi que l'église du cap Girardeau, dans l'État du Missouri, a été bâtie sur un terrain qu'avait donné M. André Gibboney. Mgr Portier, premier évêque

¹ Il y a un autre père Bernard qui exerça le saint ministère à Cahokia en 1808 ; mais il était Trappiste ; et je ne vois pas que les Trappistes aient jamais été dans la Basse-Louisiane. Le père Bernard, d'ailleurs, n'était pas supérieur de la communauté.

de Mobile, reçut en 1830 d'un protestant de sa ville épiscopale trente arpents de terre pour y asseoir son séminaire. Quelquefois c'étaient des villages entiers qui, comme Waldborough, Warren et Thomastown, dans l'État du Maine, proposaient de défrayer un prêtre pendant une année, ou, comme dans l'Ohio, Urbano, Hamilton, Tiffin et Clinton offraient des terrains à l'évêque sous la seule condition qu'il y ferait élever des églises auxquelles il enverrait des desservants. Le gouvernement fédéral lui-même ne fit pas difficulté d'accorder aux missionnaires une part des allocations que le Congrès avait votées pour tâcher d'introduire chez les Indiens les principes et les habitudes de la vie civilisée. En 1819, la *Loi de civilisation* avait mis à la disposition du président des États-Unis une somme de 19,000 dollars (environ 95,000 fr.) pour être répartie entre les différentes personnes ou associations charitables qui se proposeraient de civiliser les sauvages par l'agriculture et les arts en dehors de tout moyen religieux. Dès l'année suivante, sur la demande de l'abbé Richard, l'administration présidentielle décida que l'exclusion des moyens religieux n'avait été écrite dans le bill que par obéissance aux règles constitutionnelles qui obligent les pouvoirs législatif et exécutif à une stricte neutralité entre

tous les cultes; qu'il fallait l'entendre en ce sens que le président n'avait point à s'enquérir de la religion de ceux qui sollicitaient les secours du gouvernement; en conséquence elle consentit à supporter les deux tiers des dépenses nécessaires à l'éducation des Ottawas et à payer en outre 20 dollars par chaque enfant qui serait reçu dans l'école catholique. Trois ans après, elle alloua à l'évêque de la Nouvelle-Orléans une somme annuelle de 200 piastres pour chaque prêtre qu'il emploierait aux missions indiennes dans sa maison des Jésuites de Florissant.

Mais toutes ces ressources étaient encore bien insuffisantes. Pourtant on imaginerait difficilement dans quelles minces proportions étaient conçus et exécutés les établissements des missionnaires. Nous avons sous les yeux deux dessins à la plume dans lesquels M. l'abbé Edmond Saulnier a représenté la première église et la première cathédrale de Saint-Louis du Missouri. L'une a été bâtie en 1770 par le Révérend M. Gibault, alors vicaire général de l'évêque de Québec; l'autre en 1819 par Mgr Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans. Le terrain d'une forme à peu près carrée et d'une assez vaste étendue est entouré d'une palissade en bois. Il se partage en deux parties presque égales. La plus petite

est consacrée à la sépulture des catholiques. A l'un des angles et sur la ligne de séparation, s'élève un petit édifice percé de cinq croisées seulement dans sa longueur et surmonté d'un clocher que couronne la croix ; c'est l'église de 1770. Un peu en arrière, mais dans la partie réservée à la culture, est une maison faite de troncs d'arbres superposés. Elle se compose d'un rez-de-chaussée divisé en deux chambres et d'un grenier : c'est le presbytère. En 1819, l'église fut convertie en collège. On y ajouta une galerie couverte sur un des grands côtés et un réfectoire entièrement séparé de la maison. Le réfectoire est étroit et bas ; c'est une cabane. Une portion du cimetière attenante au collège fut renfermée par une palissade pour la récréation des écoliers. Dans le même temps une cathédrale en briques fut construite à l'angle opposé, mais non, comme l'église, dans l'alignement du terrain. Le raison de cette différence se découvre aisément : en 1770, le pays tout entier était catholique ; en 1819, il était sous la domination d'un gouvernement protestant. Cinq arcs en plein cintre sont tracés sur les murs latéraux ; après le cinquième, en approchant du chevet, s'ouvre une petite porte, probablement celle de la sacristie qui est éclairée par une grande croisée. Le clocher que supporte le

mur
quat
pas
éleva
cont
En 1
voyo
men
mém
gren
la m
tit u
et da
ont
périe
évêq
O
et de
mal
rer
port
il n'
tés
lass
froi
les
rec

mur de la façade, a une baie sur chacun de ses quatre côtés. En somme, la cathédrale ne manque pas d'une certaine grandeur et d'une certaine élévation ; mais il n'y a pas un village de notre continent qui ne possède une plus belle église. En 1820, le presbytère devint l'évêché. Nous ne voyons pas qu'il ait été apporté aucun changement dans sa construction. Ce sont toujours les mêmes chambres du rez-de-chaussée et le même grenier. Seulement le terrain qui s'étend derrière la maison, fut planté en jardin ; au fond on bâtit une étable, une petite cabane pour les bains ; et dans la cour on creusa un puits. Voilà quels ont été successivement les établissements du supérieur de la mission du Mississipi et du deuxième évêque de la Nouvelle-Orléans.

On peut juger par là du dénûment des prêtres et des congrégations catholiques aux Etats-Unis, malgré les ressources que nous venons d'énumérer et dont nous n'avons certes pas diminué l'importance. Cependant beaucoup de bien se faisait, il n'y a pas à en douter ; mais combien de difficultés éprouvaient le zèle des missionnaires sans le laisser ? Combien d'obstacles l'arrêtaient sans le refroidir ? On le savait en France. On y avait entendu les gémissements des prêtres émigrés ; on y avait recueilli leurs plaintes ; et plus d'une fois de géné-

reuses aumônes étaient allées s'ajouter au petit trésor des fidèles américains. C'est ainsi que l'église de Saint-Pierre de New-York, la première où se soient rassemblés les catholiques de la cité impériale, fut bâtie en partie avec les fonds fournis par la munificence du roi Louis XVIII. Mais ces secours étaient rares. Ils n'avaient rien de certain, rien de régulier; c'était l'occasion qui les faisait naître. Une pieuse femme eut enfin l'idée de fonder une institution charitable qui les provoquerait, qui en organiserait la perception, qui en régulariserait la distribution. L'Association de la Propagation de la Foi fut établie à Lyon en 1823. Les missions d'Amérique en ressentirent la salutaire influence. Les évêques secourus purent donner à leurs fondations les développements que demandaient le service de Dieu et le salut des âmes. Ils augmentèrent le nombre de leurs coopérateurs; ils organisèrent de nouvelles paroisses; ils les pourvurent d'églises et de desservants; ils ouvrirent des séminaires, des couvents, des collèges, des écoles; ils reprirent avec plus d'ardeur l'œuvre de la conversion et de la civilisation des Indiens. L'Église catholique se revêtit de science et de charité, de majesté et de splendeur. Elle eut les maisons d'éducation les plus célèbres, les établissements de bienfaisance les plus nom-

breux, les mieux dirigés, les plus populaires, comme les temples les plus magnifiques ; et la France encore une fois put se glorifier d'avoir la part la plus active et la plus décisive dans le travail d'expansion du catholicisme en Amérique.

r au petit
i que l'é-
première
de la cité
les fonds
is XVIII.
aient rien
'occasion
nme eut
haritable
it la per-
on. L'As-
établie à
e en res-
èques se-
les déve-
e Dieu et
mbre de
ouvelles
e desser-
ouvents,
vec plus
civilisa-
vétit de
endeur.
élèbres,
as nom-

CHAPITRE V.

MGR CAROLL ASSIGNE DES POSTES AUX PRÊTRES FRANÇAIS ÉMIGRÉS. — LES SULPICIENS A BALTIMORE.

Une lettre écrite de Londres le 25 septembre 1791 par Mgr Carroll nous fait connaître en termes assez précis les arrangements conclus entre l'illustre prélat et M. Emery, par l'intermédiaire de M. Nagot, pour l'établissement des Sulpiciens à Baltimore : « Nous avons réglé que deux ou trois de leurs Messieurs, choisis par M. Emery, viendront à Baltimore le printemps prochain. Ils seront munis de fonds pour acheter des terrains à bâtir, et, je l'espère, pour doter un séminaire de jeunes ecclésiastiques. Je crois qu'ils amèneront avec eux trois ou quatre séminaristes qui sont Anglais ou qui parlent la langue anglaise. Ils se-

ront amplement fournis de livres, de vases sacrés, d'ornements d'églises et en état de professer la philosophie et la théologie. Je me propose de les établir très-près de ma propre demeure et de la cathédrale, afin qu'ils soient le clergé de l'église et qu'ils contribuent à la dignité du service divin.» Toutes ces conventions furent remplies exactement. Il n'y eut que l'espérance d'une dotation pour le séminaire que les difficultés du temps ne permirent pas de réaliser. Nous avons vu que quatre membres de la société de Saint-Sulpice, partis de Saint-Malo en avril, étaient arrivés à Baltimore en juillet 1791. Ils étaient accompagnés de trois Anglais aspirants au sacerdoce : MM. Floyd, John Cardwel et Francis Tulloh. Ce dernier avait servi dans l'artillerie ; il était peintre, musicien, mathématicien ; il avait voulu suivre en Amérique M. Nagot qui l'avait converti au catholicisme. Des quatre Sulpiciens, trois au moins étaient en état d'enseigner la théologie : M. François-Charles Nagot que le commencement de la révolution avait trouvé supérieur des Robertins à Paris : il était né à Tours le 20 avril 1734 ; M. Jean Tessier, né à la Chapelle-Blanche dans le diocèse d'Angers le 20 juin 1758, qui avait été professeur à Viviers dès 1783 ; et M. Antoine Garnier, originaire de Villiers au diocèse de La Rochelle,

où il naquit le 28 avril 1762, qui avait occupé la chaire de théologie au séminaire de Saint-Irénée de Lyon.

M. Emery avait remis à M. Nagot au moment du départ de la petite colonie 30,000 francs qui lui avaient été donnés, disait-il, pour cette destination par une personne pieuse, mais qui, suivant la tradition de Saint-Sulpice, étaient plutôt un don de sa piété et de son zèle. C'était tout ce dont il lui avait été possible de disposer. L'ambassadeur des Etats-Unis à Paris, Gouverneur Morris, voulut bien se charger de faire passer une partie de cet argent en Amérique. Le reste fut gardé pour le voyage. On comprend qu'après avoir payé tous les frais de la traversée, après avoir acquitté le prix de leur petite maison dans la banlieue de Baltimore, les Sulpiciens eurent à peine le moyen de pourvoir à leur subsistance; car ils étaient neuf; et ils ne recevaient rien de l'évêque. Ils formaient pourtant le clergé de la cathédrale, comme on le voit par la lettre de Mgr Carroll, lettre dans laquelle il leur rend déjà ce témoignage « qu'ils attirent un grand concours de peuple de toutes les sectes par la dignité et l'exactitude qu'ils apportent dans les cérémonies; » mais ils n'étaient ni curés ni missionnaires proprement dits. C'était le R. Sewall, un ancien jésuite, qui exer-

çait les fonctions curiales. Le séminaire avait été ouvert la même année ; mais ils n'avaient qu'un seul élève. Ils furent donc dès 1792 obligés d'avoir recours à leurs confrères du Canada qui leur envoyèrent 22,000 francs. Malgré ce secours important, leur situation n'en demeura pas moins fort difficile, d'autant plus difficile que vers cette époque ils furent rejoints par six nouveaux membres de la compagnie. En 1793, ils eurent l'idée d'essayer de l'agriculture. Ils prirent à ferme la terre de Bohemia, dans le comté de Cecil, qui appartenait aux Jésuites. Ils y réunirent tous les éléments d'une grande exploitation ; ils la pourvurent de bestiaux et d'instruments de labour. La maison de Montréal leur vint alors encore une fois en aide ; elle leur fit remettre 3,200 francs qui furent probablement versés dans cette entreprise. Les premiers Sulpiciens employés à la direction de Bohemia furent M. Tessier, M. Ambroise Maréchal et M. Jean-Baptiste Chicoisneau. Celui-ci qui était originaire d'Orléans, quitta le Maryland le 2 mai 1796 pour aller au Canada où il mourut le 2 mars 1818. Nous ne savons pas combien de temps messieurs de Saint-Sulpice exploitèrent la terre des Jésuites ; mais nous ne croyons pas qu'il leur ait été donné de recueillir le fruit de leurs travaux et de leurs dépenses.

Les difficultés d'un premier établissement avaient en 1792 engagé Mgr Caroll à changer pour un temps la destination de quelques-uns des compagnons de M. Nagot et à leur assigner des postes dans les missions. Ainsi M. Maréchal qui, suivant les instructions de M. Emery, devait enseigner les mathématiques à Baltimore, avait été envoyé dans le comté de Sainte-Marie. M. David avait reçu la charge de plusieurs congrégations dans le Bas-Maryland; l'auteur de la *Vie de M^{me} Seton*, M. Charles White, fait remarquer qu'il fut le premier à établir aux Etats-Unis la salubre pratique des retraites spirituelles. M. Ciquard avait été donné aux Indiens de Passamaquoddy. Il resta parmi ces pieux enfants des Abénakis jusqu'en 1797. Il passa alors dans le village de Saint-Régis, en Canada. Il entra ainsi sous la juridiction de l'évêque de Quebec; mais comme il n'avait pas demandé le consentement du gouvernement anglais, il fut arrêté et reconduit au delà de la frontière, avec injonction très-expresse de n'y plus revenir. Nous ne voyons pas qu'il ait été depuis ce temps-là parlé de lui dans l'histoire des origines de l'église américaine.

En 1793, M. Flaget fut appelé au poste de Vincennes dans l'Indiana, en même temps que M. Richard et M. Levadoux partaient pour l'Illinois.

Il paraît que les trois missionnaires firent ensemble le voyage d'abord jusqu'à Pittsburg, dans la Pensylvanie, où pendant un séjour de quelques semaines, le premier assista au moment de leur mort deux soldats déserteurs dont l'un était catholique et dont il convertit l'autre ; puis jusqu'à Louisville qui n'était alors qu'un pauvre village du Kentucky. Là, ils se séparèrent. Avant de se dire le dernier adieu, M. Flaget et M. Levadoux qui étaient compatriotes, se confessèrent l'un à l'autre au pied d'un arbre. Ainsi armés contre les périls de la route et contre les douleurs de la séparation, ils s'embrassèrent en pleurant et s'éloignèrent ; M. Levadoux continuant de descendre l'Ohio avec M. Richard pour remonter ensuite le Mississipi ; M. Flaget prenant le chemin de Vincennes à travers les plaines de l'Illinois. La population de Vincennes à cette époque ne se composait que de treize cents Canadiens environ et d'un petit nombre d'Indiens qui campaient dans la prairie à l'extrémité du village ; mais elle avait une église qui avait été bâtie par les Jésuites. M. Flaget resta trois ans à peu près chargé de la mission. Il n'avait pas de confrère plus voisin que ses compagnons de voyage qui desservaient les paroisses du Mississipi. On comprend assez toute la peine qu'il ressentait de cet isolement pesant et dangereux ; mais, « deux

choses me soutenaient, disait-il plus tard, au rapport d'un de ses biographes anonymes : d'abord la visite au Saint-Sacrement qui chaque jour me consolait et réparait mes forces, puis le souvenir de M. Emery ; car je pensais souvent en moi-même : Que dirait M. Emery si tu allais faire quelque sottise? » M. Flaget ne se borna pas à instruire les habitants de Vincennes des vérités de la religion ; il apprit aux jeunes gens à cultiver la terre, aux jeunes filles à filer et à tisser le lin, la laine et le coton. Il était tour à tour prêtre, maître d'école, fermier et au besoin magistrat. Sa charité sut trouver dans sa pauvreté même des secours contre les ravages d'une épidémie. Non content de soigner les malades, de nourrir les pauvres, il se dépouilla de ses vêtements et de son linge pour les couvrir. Aussi Dieu permit qu'il reçut dès cette vie la récompense de ses vertus et de son zèle. Jamais pasteur ne fut plus chéri de son troupeau ; et quand Mgr Carroll l'eut rappelé à Baltimore, trois fois les Canadiens supplièrent l'illustre prélat de rendre à la population de Vincennes son apôtre bien-aimé.

Il ne se voit pas que M. Levadoux ait été employé longtemps au service des missions. Nous n'avons rencontré qu'une seule fois son nom dans les notes de M. l'abbé Edmond Saulnier. C'est sous

la d
de
née
tion
dans
pita
en
M.
gne.
D
din
Son
États
beso
aussi
où s
énig
bord
ness
de l
que
fard
qu'e
d'or
past
étai
un g

la date de 1793. Il desservait alors la congrégation de Cahokia. On peut croire qu'il retourna l'année suivante à Baltimore où il remplit les fonctions de procureur du séminaire. Il passa ensuite dans le Michigan en 1798. Enfin il quitta la capitale du Maryland le 23 mai 1803 pour rentrer en France où il mourut en 1815 à Saint-Flour. M. Michel Levadoux était originaire d'Auvergne.

Dans la même année 1793, l'abbé Théodore Badin avait été ordonné prêtre le 23 mai à Baltimore. Son ordination est la première qui ait été faite aux États-Unis. L'Église américaine avait un si grand besoin de missionnaires que Mgr Carroll conçut aussitôt la pensée de l'envoyer dans le Kentucky où s'étaient réunies plusieurs familles catholiques émigrées du Maryland. L'abbé Badin opposa d'abord quelque résistance. Il représentait sa jeunesse, son inexpérience, son peu de connaissance de la langue anglaise; il pria, il supplia l'évêque de ne pas charger ses épaules d'un si lourd fardeau, de ne pas exposer son âme aux dangers qu'elle courrait infailliblement dans le soin ardu d'organiser, de diriger des chrétientés privées de pasteurs depuis tant d'années. La mission en effet était difficile. Le père Whelan y avait travaillé avec un grand zèle pendant deux ans et demi, de 1788

à 1791, sans avoir eu la satisfaction de voir construire une seule petite chapelle. Après avoir écouté les représentations du jeune missionnaire avec douceur, Mgr Caroll proposa de ne prendre une résolution définitive qu'après neuf jours pendant lesquels ils uniraient leurs prières et recommanderaient l'affaire à Dieu. La neuvaine fut commencée le soir même. Elle fut continuée avec ferveur de part et d'autre. Enfin le délai expiré, l'abbé Badin se rendit auprès de Mgr Caroll; et la conversation suivante s'établit entre eux. C'est Mgr Spalding, deuxième évêque de Louisville, qui nous l'a conservée.

L'ÉVÊQUE. — Eh ! bien, M. Badin, j'ai prié ; et je persiste dans ma pensée.

M. BADIN, souriant. — J'ai prié aussi, Monseigneur ; et je garde mon sentiment. A quoi donc ont servi nos prières de neuf jours ?

L'évêque sourit à son tour. Après un moment de silence, il reprit avec ce ton de dignité affectueuse et douce qui lui était familier : « Je ne veux pas ordonner ; mais je pense que c'est la volonté de Dieu que vous partiez.

— Je veux partir alors, répondit joyeusement M. Badin ; » et tout de suite il fit les préparatifs nécessaires pour son voyage. Il était fort jeune ; il n'avait que vingt-cinq ans à peine. Mgr Caroll lui

donna pour compagnon l'abbé Barrière qui avait le titre de vicaire général. Les deux missionnaires se mirent en route le 6 septembre 1793. Ils traversèrent, le bâton à la main, un petit paquet sur l'épaule, tout le pays entre Baltimore et Pittsburg dans la Pensylvanie. Ils trouvèrent dans cette dernière ville un bateau plat qui transportait au Kentucky une troupe d'émigrants. Ils y prirent passage et descendirent l'Ohio jusqu'à Gallipolis, colonie française dans l'État du même nom. Ce fut pour la pauvre et pieuse population un véritable jour de fête. Elle avait le bonheur de recevoir des prêtres après avoir été bien longtemps privée de tous secours spirituels ; et ces prêtres étaient des compatriotes. MM. Barrière et Badin eurent la consolation d'administrer à une quarantaine d'enfants le sacrement de baptême. Puis reprenant leur chemin, ils continuèrent à suivre le cours de la rivière et atteignirent enfin le territoire de la mission à Maysville. Là ils entrèrent dans le Kentucky. Ils gagnèrent à pied Levington d'où ils allèrent s'établir à Bardstown. L'abbé Barrière eut d'abord le soin des familles catholiques dispersées dans le voisinage ; mais au bout de quatre mois, dégoûté des difficultés et des obstacles qu'il rencontrait dans l'exercice de son saint ministère, il abandonna la contrée et se retira vers la Nou-

ville-Orléans. Depuis lors son nom n'est plus prononcé parmi ceux des fondateurs et des Pères de l'Église américaine. Il est mort à Bordeaux en 1814. L'abbé Badin fixa sa résidence auprès de la seule maison qui eût été élevée au Seigneur dans ces régions reculées. « C'était, dit Mgr Spalding, une misérable cabane mal couverte et plus mal fermée. Il n'y avait pas de vitres aux fenêtres. Une masse de bois grossièrement taillée servait d'autel. » L'abbé Badin resta presque seul chargé des fonctions ecclésiastiques jusqu'à l'arrivée de Mgr Flaget en 1811. MM. Fournier et Salmon qui furent envoyés à son aide de 1797 à 1799, moururent presque aussitôt; et M. John Thayer qui parut dans le Kentucky en 1799, n'y demeura que jusqu'en 1803.

On comprend toute la peine que Mgr Caroll avait à pourvoir de desservants toutes les Congrégations catholiques disséminées sur un territoire si étendu. Il avait pu pourtant placer l'abbé Matignon à Boston en 1792. Il lui adjoignit en 1796 M. de Cheverus. L'abbé Dubois qui avait dû aux recommandations de Lafayette l'amitié de James Monroë et de Patrick Henry, avait obtenu dès 1791 la permission d'offrir le saint sacrifice à Richmond et à Norfolk dans la Virginie. Il résidait alors chez le premier de ces deux illus-

n'est plus
des Pères
Bordeaux
ce auprès
Seigneur
Mgr Spal-
te et plus
aux fenê-
aillée ser-
esque seul
squ'à l'ar-
ournier et
de 1797 à
M. John
1799, n'y
gr Caroll
les Con-
un ter-
nt placer
lui adjoi-
ubois qui
yette l'a-
nry, avait
saint sa-
Virginie.
eux illus-

tres Américains; et il recevait du dernier par occasion des leçons de langue anglaise. En 1794, il fut chargé des réunions de fidèles dont Frédéricktown dans le Maryland était le point central. Vers la fin de la même année ou au commencement de 1795, l'abbé Charles Duhamel fut pourvu de la charge pastorale d'Hagerstown, aussi dans le Maryland sur la frontière de la Pensylvanie. Nous avons dit qu'il était venu de la Guyane française d'où l'avaient chassé les persécutions révolutionnaires. En 1810, il fut appelé à Emmitsburg dont il desservit la paroisse et où il assista par surcroît le directeur des Sœurs de Saint-Joseph. D'une santé faible et délicate, il s'épuisa promptement dans ce double travail. La mort l'enleva à la vénération et à l'édification des fidèles en 1818. L'abbé Charles Duhamel appartenait à la société du séminaire du Saint-Esprit qui l'avait envoyé à la Guyane en 1784. Dans les premiers temps de son arrivée à Baltimore, M. Dubourg qui ne savait pas assez bien l'anglais pour être employé dans les missions, se vit obligé d'accepter les fonctions de précepteur dans la famille du chevalier Bernabeu, consul d'Espagne, et à la fois celles de professeur dans l'établissement de M^{me} Lacombe. « C'était, dit M. Bernard U. Campbell, une créole accomplie de Saint-Domingue qui

avait perdu son mari et sa fortune dans la sanglante révolution de cette île. Elle ouvrit en 1795 une école de plus haut rang où furent élevées beaucoup de demoiselles de Baltimore et qui contribua grandement à la bénédiction et au charme de la société. » Ce fut également dans cette école que M. Moranvillé trouva d'abord un asile. Il y enseigna la géographie et la langue française. Il étudiait cependant l'anglais avec ardeur ; et quand devenu capable de le parler sans trop de peine, il jugea qu'il pouvait donner moins de temps au soin de son instruction, il se proposa à Mgr Carroll pour prêcher en français et dire la messe de huit heures dans l'église de Saint-Pierre. Sa proposition fut acceptée avec joie ; et de ce moment il fut en quelque façon le curé des émigrés de France et de Saint-Domingue. En 1798, Mgr Carroll rappela l'abbé Richard de la mission des Illinois et l'envoya dans le Michigan avec M. Dilhet, récemment arrivé en Amérique. Nous ne savons rien des travaux de ce dernier si ce n'est qu'il s'appliqua avec un grand zèle, avec une grande activité à instruire les Indiens aux bords des lacs et qu'il fit en 1806 l'ouverture du collège de Pigeon-Hill. M. Dilhet partit des États-Unis le 24 avril 1807 pour revenir en France où il est mort. Il a laissé un précieux manuscrit qui est

intitulé
des *E*
et que
les a
Baltim
Cep
licitud
plus p
n'y a
struct
clarati
receva
quels
fance
Carroll
même
qu'éta
jour d
encore
avait
distric
collég
avait,
frères
partie
n'éta
les de

intitulé : *État de l'Église catholique au diocèse des États-Unis dans l'Amérique septentrionale*, et que l'on conserve encore, croyons-nous, dans les archives de la maison de Saint-Sulpice à Baltimore.

Cependant d'autres besoins provoquaient la sollicitude de Mgr Caroll. Un des premiers et des plus pressants était l'éducation de la jeunesse. Il n'y avait point d'établissement catholique d'instruction dans les colonies anglaises avant la déclaration d'indépendance; seulement les Jésuites recevaient à Bohemia quelques élèves parmi lesquels l'illustre prélat avait été admis dans son enfance avec ses deux cousins, Charles Caroll de Carrolton et Robert Brent. Ce n'était pas assez, même au temps de la servitude de l'Église; qu'était-ce quand avait commencé à se lever le jour de la liberté? Dès 1788 et lorsqu'il n'était encore que directeur de la mission, Mgr Caroll avait jeté à Georgetown, aujourd'hui dans le district de Columbia, les fondements d'un grand collège qui ne put être ouvert qu'en 1791. Il y avait, avec le consentement de ses anciens confrères de la Compagnie de Jésus, appliqué une partie des biens de la société. Mais les Jésuites n'étaient pas assez nombreux pour suffire à tous les devoirs de l'enseignement; il fallut appeler à

leur aide quelques-uns des prêtres français émigrés. Le premier que nous ayons à nommer est M. Babad ; il donnait en 1794 des leçons d'espagnol. En 1796, M. Dubourg qui venait d'entrer dans la congrégation de Saint-Sulpice, eut la présidence du collège. M. Flaget, rappelé de Vincennes, y professa dans le même temps la philosophie. A son tour, M. Maréchal y occupa la chaire de mathématiques en 1799. M. David enfin y enseigna la théologie en 1803.

De leur côté les Sulpiciens fondèrent en 1799 le collège de Sainte-Marie à Baltimore. Ils avaient essayé, l'année précédente, d'en établir un à la Havane. Pressés peut-être par la nécessité de se créer des ressources qui leur manquaient aux États-Unis, sollicités en tous cas par plusieurs familles considérables de Cuba, ils avaient envoyé dans la ville capitale de l'île M. Flaget, M. Dubourg et M. Babad ; mais ils avaient rencontré de la part du gouvernement espagnol une opposition sourde ; l'évêque lui-même, vieillard perclus de tous ses membres, s'était laissé circonvenir ; on lui avait fait redouter l'esprit du clergé français ; et il était allé dans sa faiblesse jusqu'à défendre aux pieux Sulpiciens d'offrir le saint sacrifice. Il avait donc été nécessaire de renoncer à l'entreprise. En quittant la Havane, M. Dubourg avait

emm
qui l
de là
Marie
tienn
faire
qu'ai
nière
En co
de se
sociét
conve
Dès q
comm
tôt le
Quoiqu
reçus
Georg
soins
inconv
de l'É
des éc
en ann
locale
qu'elle
les gra
Les pr

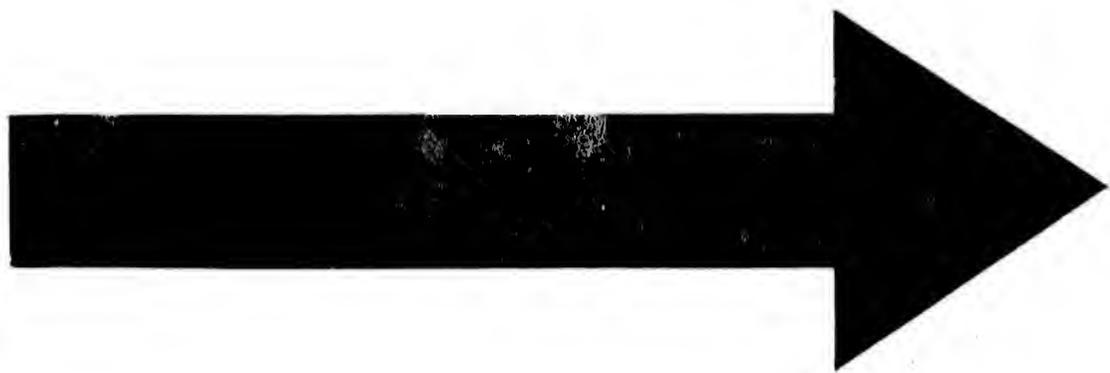
emmené avec lui à Baltimore plusieurs enfants qui lui avaient été confiés par leurs familles. C'est de là que vint l'idée d'ouvrir le collège de Sainte-Marie. On pensa que l'éducation solidement chrétienne qui y serait donnée aux élèves, pourrait faire naître quelques vocations ecclésiastiques et qu'ainsi le collège deviendrait comme une pépinière d'aspirants au sacerdoce pour le séminaire. En conséquence M. Dubourg, avec l'autorisation de ses supérieurs, construisit sur les terres de la société de Saint-Sulpice des bâtiments spacieux et convenablement appropriés à leur destination. Dès que la maison fut achevée, les professeurs commencèrent leurs leçons. Le public prit aussitôt le nouvel établissement sous son patronage. Quoique les jeunes Américains n'y fussent pas reçus d'abord, parce que l'institution naissante de Georgetown avait été jugée suffisante pour les besoins des nationaux et qu'il n'avait pas paru sans inconvénient de lui créer dans la circonscription de l'État du Maryland une concurrence, le nombre des écoliers ne cessa pas de s'accroître d'année en année ; et le 13 janvier 1806, la législature locale érigea le collège en université, c'est-à-dire qu'elle lui attribua le pouvoir de conférer tous les grades qui sont du ressort des quatre facultés. Les premiers gradués de Sainte-Marie furent le

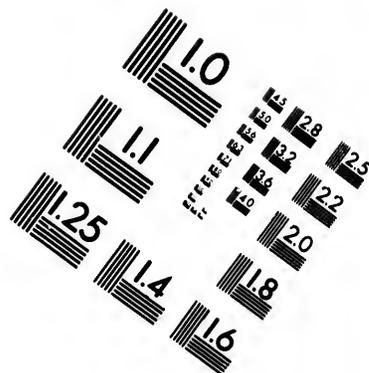
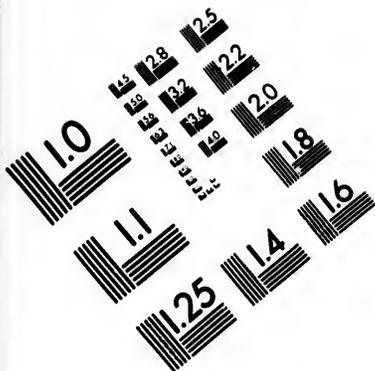
comte Jules de Menou et M. Robert Walsh qui prirent leurs degrés dans le mois de septembre suivant. En 1821, sur la demande de Mgr Maréchal, alors archevêque de Baltimore, le pape Pie VII à son tour accorda le titre d'université catholique à la grande école des Sulpiciens; en même temps il y établit une faculté de théologie en instituant quatre docteurs qui furent l'abbé Louis Régis-Deluol, l'abbé Edouard Pamphoux, l'abbé Simon-Gabriel Bruté et l'abbé Jacques Withfield : trois Français et un Américain. Le premier qui était arrivé aux Etats-Unis le 18 octobre 1817, devint en 1829 supérieur du séminaire après avoir enseigné la théologie, la philosophie, l'Écriture sainte, l'hébreu, et avoir rempli successivement les premières charges de la compagnie; le second occupa trois fois la présidence du collège de Sainte-Marie; le troisième dont le nom est mêlé à l'histoire de presque toutes les grandes fondations du catholicisme en Amérique de 1810 à 1839, fut sacré évêque de Vincennes le 28 octobre 1834; enfin le quatrième succéda en 1828 à Mgr Maréchal sur le siège de Baltimore. M. Bruté se refusa au choix que le souverain Pontife avait fait de lui pour l'élever au doctorat. Les trois autres furent installés le 25 janvier 1824 dans l'église métropolitaine après la grand'messe. Il y eut à

cette
Eccle
Etats
Le
grand
Saint
lège
Whit
Ses l
P'afec
par u
paren
habile
tion
fonde
l'évén
et per
M. Du
vane,
joign
théolo
premi
Tessie
M. Da
un co
chant
belle

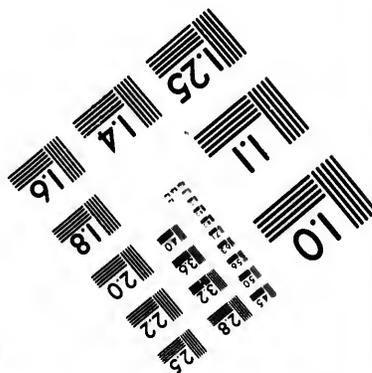
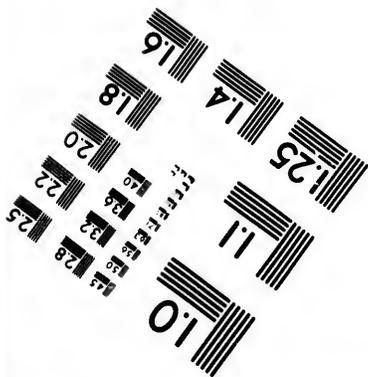
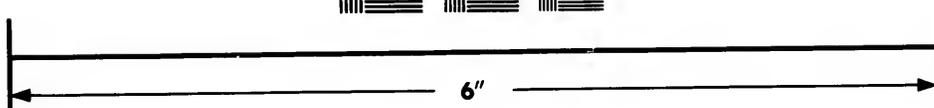
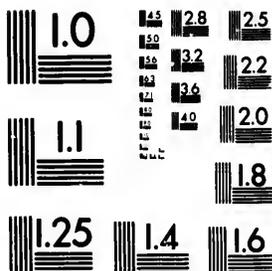
cette occasion un sermon que prêcha l'abbé Samuel Eccleston, plus tard le cinquième primat des États-Unis.

Les Sulpiciens avaient donc dès 1799 deux grands établissements à Baltimore : le collège de Sainte-Marie et le séminaire. Le directeur du collège était M. Dubourg : « Il avait, dit M. Charles White, une aptitude particulière pour l'éducation. Ses heureuses manières gagnaient promptement l'affection des enfants confiés à ses soins. Il savait par un tact admirable se concilier la confiance des parents et s'assurer la coopération de professeurs habiles. La sagesse générale de son administration ne pouvait manquer d'asseoir sur de bons fondements son entreprise et de la placer, comme l'événement l'a prouvé, dans une situation solide et permanente. « Les coopérateurs principaux de M. Dubourg étaient ses deux collègues de la Havane, M. Flaget et M. Babad. M. Maréchal se joignit à eux en 1800 ou 1801. Il enseigna la théologie. Au séminaire, M. Nagot, fondateur et premier supérieur, était assisté de MM. Garnier, Tessier, revenu de Bohemia, et Levadoux. En 1806, M. David y fut rappelé de Georgetown pour faire un cours de théologie, pour instruire le chœur de chant et diriger les cérémonies. Il avait une fort belle voix, chantait avec beaucoup de goût; et





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 28 25
16 32 22
18 20

11
12
13
14
17
19
21
23
24
26
27

son instruction musicale était assez étendue pour lui permettre de s'essayer quelquefois dans la composition. C'est à lui que les Américains doivent l'hymne de Pâques qui commence ainsi : *Sion rejoice with grateful lays.*

Sous ces maîtres habiles, le séminaire prit un rapide essor. Ses destinées étaient assurées quand, en 1810, M. Nagot, épuisé par le travail, peut-être un peu découragé par l'insuccès d'une école qu'il avait fondée à Pigeon-Hill et dont nous aurons à parler plus tard, résigna ses fonctions de supérieur. Il continua pourtant à édifier la maison par les pratiques de sa piété; mais les deux dernières années de sa vie furent tristes à cause du grand affaiblissement de ses facultés. Enfin il mourut à Baltimore, le 9 avril 1816. Son successeur fut M. Jean Tessier qui avait d'abord enseigné la théologie et qui avait eu ensuite la charge du temporel. Il continua à gouverner le séminaire jusqu'au 10 septembre 1829, qu'il fut remplacé par l'abbé Deluol. Pendant son administration, M. Tessier s'était occupé très-activement du ministère extérieur. Il avait surtout pris soin des hommes de couleur. Il n'abandonna pas cette œuvre excellente après s'être démis de son emploi. On peut dire au contraire qu'il s'y attacha plus étroitement jusqu'à sa mort, qui arriva le

19 m
pieux
rité d
plus
dre d
sagac
carac
qualit
foi et
à tra
ont su
au mi
étrang
religi
tous.
que t
renom
simpl
assez
lonté
formé
struits
avec l
un ét
conse
sur l'
more

19 mars 1840. L'éloge de ces deux savants et pieux Sulpiciens est tout dans la grande prospérité du séminaire de Baltimore. Quel témoignage plus haut et plus éclatant pourrions-nous rendre de leur science, de leur intelligence, de leur sagacité; de leur activité, de l'énergie de leur caractère, des ressources de leur esprit, des qualités de leur cœur, de la puissance de leur foi et de l'ardeur de leur charité? Ils ont eu à traverser bien des mauvais jours; et ils en ont surmonté toutes les épreuves. Ils ont vécu au milieu d'une population à laquelle ils étaient étrangers par la langue, par les mœurs, par la religion; et ils ont été respectés et aimés de tous. Les services de l'enseignement sont presque toujours obscurs; ils ne donnent guère la renommée et la gloire; et ils s'y sont voués avec simplicité, sans le moindre retour sur eux-mêmes, assez contents, assez récompensés dès que la volonté de Dieu était faite. Ils n'ont pas seulement formé pour l'Église américaine des prêtres instruits, dévots, zélés, charitables; ils lui ont laissé, avec les meilleures traditions du clergé de France, un établissement important où ces traditions se conservent, se perpétuent, d'où elles se répandent sur l'Amérique entière. Le séminaire de Baltimore n'a pas cessé d'être une des principales co-

lonnes du vrai temple de Jésus-Christ sur la terre des États-Unis.

M. Maréchal que nous avons vu successivement missionnaire dans le comté de Sainte-Marie, professeur de mathématiques à Georgetown, professeur de théologie à Sainte-Marie de Baltimore, reprit sa place au séminaire en 1812. Il avait quitté l'Amérique en 1803 et avait occupé tour à tour les chaires de Saint-Flour, d'Aix et de Lyon jusqu'à l'année 1811 où la Compagnie de Saint-Sulpice ayant été supprimée par un décret impérial, il fut renvoyé aux États-Unis. M. Tessier le chargea de l'enseignement théologique. « Tous ceux qui ont été ses élèves, dit M. C. Jenkins, parlent de ses leçons avec une admiration voisine de l'enthousiasme. La théologie n'était pas dans sa bouche une science ardue, obscure, embarrassée. Il la rendait attrayante et facile par la beauté de sa méthode, par la sagesse ingénieuse de ses réflexions et par les sentiments pieux qui débordaient de son cœur. Il était comme le miroir de tout ce qu'il y a de plus sublime dans la divinité, de plus aimable et de plus séduisant dans la vertu. » Il se livrait tout entier à ses paisibles fonctions lorsqu'il reçut de Rome la nouvelle qu'il était appelé à remplacer Mgr Égan sur le siège de Philadelphie. Cet honneur auquel son humi-

lité r
mis
le S
Mgr
timo
pour
porta
et qu
bulle
lut o
mém
son
vant
lui q
Balti
par M
Le m
lui a
ciens
cette
seill
cède
maît
obje
ce.
orne
surt

lité n'était pas préparée, l'effraya. Il lui fut permis de le décliner; mais, peu de temps après, le Souverain Pontife le nomma coadjuteur de Mgr Léonard Neale, deuxième archevêque de Baltimore. Vainement M. Maréchal se retrancha, pour refuser encore une fois, derrière un important travail de théologie qu'il avait commencé et qu'il voulait donner au clergé américain. Ses bulles étant arrivées le 10 novembre 1817, il fallut obéir. Il fut donc sacré le 14 décembre de la même année par Mgr de Cheverus; et parce que son prédécesseur était mort cinq mois auparavant, il prit aussitôt possession de son siège: C'est lui qui eut le bonheur d'achever la cathédrale de Baltimore, commencée au mois de juillet 1806 par Mgr Carroll. Il en fit la dédicace le 31 mai 1821. Le même jour, il consacra un autel en marbre qui lui avait été offert par quelques-uns de ses anciens disciples d'Aix en Provence et qui portait cette inscription : *Donné par les prêtres de Marseille à Ambroise, archevêque de Baltimore, précédemment leur professeur en théologie.* Deux maîtresses pièces de peinture et d'autres excellents objets d'art lui furent également envoyés de France. Ce sont, aujourd'hui encore, les plus beaux ornements de la cathédrale; c'est ce qui y attire surtout les curieux étrangers.

Nous ne pouvons mieux faire connaître le savant et célèbre prélat qu'en reproduisant le portrait qu'en a tracé l'historien déjà cité, M. C. Jenkins : « Avec des talents d'un ordre supérieur et des connaissances de la plus vaste étendue, M. Maréchal possédait ces qualités aimables et engageantes qui font le charme de la société. Toujours prêt pour la discussion des questions qui se posaient devant lui, jamais il ne les abandonna sans les avoir couvertes de clarté aux yeux de ses auditeurs. Il n'était pas seulement savant dans les sciences ecclésiastiques. Son esprit avait encore été nourri des plus fortes études en philosophie, en histoire, en littérature générale. Il était surtout profondément instruit de tout ce qui touche aux diverses branches des mathématiques ; et il en a laissé de précieux manuscrits. Avec toutes ces grandes qualités, quelle modestie et quelle simplicité ! Son caractère se prêtait à toute espèce de relations. Dans la compagnie de ses amis, les plus riches trésors coulaient abondamment de son admirable mémoire ; et la cordialité de sa conversation ne leur donnait jamais aucune occasion de sentir leur infériorité. Il se distinguait toujours par la même aisance, la même dignité, la même contenance vraiment épiscopale. Que dire de cette piété tendre et éclairée qui faisait le principe de

toutes
formé
événé
ligion
tes le
l'amb
geait
médi
l'info
nigni
les à
Dieu.
pâtre

L'é
prélat
marq
n'est
minis
à la r
avec
leure
jusqu
préte
réch
que
dévi
prin

toutes ses actions? Son âme semblait avoir été formée pour la vertu. Il ne regardait jamais les événements de la vie que des hauteurs de la religion. De là cette parfaite indifférence pour toutes les choses que poursuivent avec tant d'ardeur l'ambition et l'intérêt; cette libéralité qui partageait si largement les ressources d'une existence médiocre avec les victimes de la pauvreté et de l'infortune; cette paternelle disposition, cette bénignité de manières qui s'attachaient à gagner les âmes commises à sa charge et à les attirer à Dieu. De là, en un mot, cette fidélité constante à paître le troupeau de Jésus-Christ. »

L'épiscopat de Mgr Maréchal dura dix ans, ce prélat étant mort le 29 janvier 1828. Il ne fut marqué par aucun événement considérable, si ce n'est qu'en 1819 les *trustees*, c'est-à-dire les administrateurs temporels de la cathédrale, cédèrent à la malheureuse tentation de se mettre en lutte avec leur évêque. Nous aurons plus tard une meilleure occasion de dire ce qu'étaient les *trustees* et jusqu'où il leur arrivait parfois de porter leurs prétentions. Qu'il suffise ici de savoir que Mgr Maréchal montra autant de sagesse et de prudence que de zèle pour la défense de ses droits. Il ne dévia jamais un seul instant de la ligne des vrais principes; mais à force de douceur et de patience,

par les témoignages les plus sincères et les plus persévérants de son attachement au troupeau qui lui était confié, par son attention à éclairer les consciences de ceux que la passion avait pu égayer, il eut enfin le bonheur de rendre la paix à son église. Son administration fut à la fois pleine de fermeté et de sollicitude. Elle affermit et développa tout le bien qu'avaient commencé ses prédécesseurs. Les intérêts de son diocèse le conduisirent à Rome en 1821 et au Canada en 1826. C'est dans ce dernier voyage qu'il contracta les germes de la maladie dont il mourut. Mgr Ambroise Maréchal était né à Orléans le 5 décembre 1768. Il avait donc vécu soixante ans. Ses parents qui jouissaient de toute la considération attachée à leur position dans le monde et à leur fortune, lui avaient fait donner une excellente éducation. Ils le destinaient au barreau ; mais après avoir terminé ses études, il avait demandé à entrer dans le sacerdoce ; et il avait été ordonné prêtre pendant les premières ardeurs de la Révolution. A peine avait-il reçu l'onction sacerdotale qu'il avait été obligé de se déguiser pour gagner le Havre d'où il s'était rendu en Amérique. Nous croyons qu'il avait dit sa première messe à Baltimore.

Il était le troisième évêque que la société de

Saint-Sulpice donnait à l'Église américaine et le quatrième de l'émigration française. Une courte statistique du séminaire de Baltimore fera connaître assez exactement les services que les Sulpiciens des États-Unis ont rendus au catholicisme de 1791 à 1850. On y a compté quatre supérieurs, tous français : M. Nagot, M. Tessier, M. Deluol et M. Lhomme ; 42 directeurs et professeurs, dont 31 français, 10 américains et 1 irlandais. 230 jeunes gens y ont été élevés ; et il en est sorti 117 prêtres. Les évêques ont été au nombre de 8, savoir : 7 français, Mgr Flaget de Bardstown en 1808 et plus tard de Louisville, Mgr David, son premier coadjuteur sous le titre d'évêque de Mauricastre *in partibus infidelium* en 1812, Mgr Dubourg de la Nouvelle-Orléans en 1815, Mgr Maréchal de Baltimore en 1817, Mgr Dubois de New-York en 1826, Mgr Bruté de Vincennes en 1834, et Mgr Chanche de Natchez en 1844 ; 1 américain, Mgr Samuel Eccleston, cinquième archevêque de Baltimore en 1834. Quatre de ces évêques ont été les véritables créateurs de leur diocèse : ce sont MMgrs Flaget, Dubourg, Bruté et Chanche. Nous pourrions en dire autant d'un cinquième, Mgr Dubois, qui en 1826 trouva le diocèse de New-York dans une sorte d'état d'abandon et de confusion.

Mais les Sulpiciens à Baltimore ne renfer-

maient pas leur zèle dans les pénibles et difficiles fonctions de l'enseignement; ils donnaient aussi au ministère extérieur une part de leur activité. Nous avons déjà parlé du soin que M. Tessier prenait des hommes de couleur. M. Dubourg se consacrait plus particulièrement aux émigrés de Saint-Domingue, ses compatriotes. L'auteur de la *Vie de M^{me} Seton*, M. Charles Withe, fait un grand éloge des discours de doctrine et de controverse par lesquels « il cherchait, dit-il, à fortifier la foi des catholiques et à détruire les préjugés des dissidents. » Il le loue également des efforts qu'il ne cessait de faire « pour établir le cérémonial de l'Église avec une solennité convenable. » Outre qu'il partageait quelquefois avec les autres membres du clergé les fonctions curiales, M. Flaget avait en quelque sorte le douloureux privilège de porter aux prisonniers des consolations et d'exhorter les condamnés qui marchaient au dernier supplice. Il y a de lui à ce sujet une lettre dont on ne lira pas le fragment suivant sans intérêt : « Vous paraissez étonné, écrivait-il le 1^{er} décembre 1808 à l'un de ses frères, du grand nombre d'exécutions qui se font dans les États-Unis, et encore plus de ce que ce soit moi qui accompagne les condamnés. Quant au premier point, il faut que vous sachiez que, malgré la dou-

ceur de notre gouvernement, peu de criminels échappent à la justice des lois... Pour ce qui concerne le second, si j'ai été jusqu'à présent presque le seul chargé d'accompagner ces malheureux à l'échafaud, ce n'est pas comme curé de Baltimore ou comme aumônier des prisons, quoique de temps en temps je remplisse les fonctions de l'un et de l'autre; mais ayant été, il y a environ quinze ans, dans la nécessité de m'acquitter de ce devoir, faute de tout autre prêtre, à l'égard de cinq ou six malheureux, on a cru que mon expérience passée était un titre suffisant pour me confier ce ministère; et je n'ai pas osé le refuser, malgré la grande répugnance que j'éprouvais à le remplir. » M. Babad desservait également les congrégations de la ville; mais nous ne voyons ni quelles fonctions spéciales lui étaient attribuées, ni à quel quartier il était attaché d'une manière plus particulière. Tout ce que nous savons, c'est qu'il eut une part assez considérable à la direction de M^{me} Seton et de son institut naissant et qu'il remplit d'ailleurs ses doubles devoirs de prêtre et de professeur jusqu'au 27 août 1820. Ce jour-là, il s'embarqua pour revenir en France. Après avoir été pendant quelques années directeur du séminaire de Reims, il se retira à Lyon où il mourut le 13 janvier 1846. M. Pierre Babad était

né vers 1763, à Pont-de-Veyle. La Révolution qui l'avait trouvé membre de la société de Saint-Sulpice, l'avait contraint d'émigrer en Espagne.

Jusqu'en 1796, il n'y eut qu'une seule église à Baltimore, la cathédrale qui était placée sous l'invocation de saint Pierre. On donnait le nom d'église de Saint-Patrick à une petite chambre au troisième étage, dans le quartier de Fell'spoint; et messieurs de Saint-Sulpice avaient consacré à la célébration du service divin une salle du séminaire où étaient reçus aux heures des offices les fidèles du voisinage. Nous avons dit dans le premier chapitre que les catholiques se réunissaient d'abord, pour entendre la messe, dans une maison appelée *Fotteral's house*. Voici ce que Griffith (*Annales de Baltimore*) raconte de cette maison : « Elle fut bâtie vers 1740 par un gentilhomme irlandais, nommé Édouard Fotteral, qui en avait importé les matériaux. Elle fut dans la ville la première maison en briques avec arêtes en pierre, la première qui eût deux étages sans charpente. » Elle est marquée dans une vue gravée de *Baltimore tel qu'il était en 1752*. « Ce bâtiment, ajoute M. Bernard U. Campbell, n'était pas destiné à devenir une église; mais le propriétaire étant retourné en Irlande où il mourut sans l'avoir achevée, c'était une maison abandonnée quand, en

1756, quelques *Français neutres* ou Acadiens, cruellement chassés de la Nouvelle-Écosse par les Anglais, arrivèrent à Baltimore dans le plus misérable état. Ces malheureux s'y établirent comme ils purent, nettoyant et accommodant pour leur habitation les chambres les moins délabrées. A cette époque, le R. P. Ashton venait une fois par mois dans la ville célébrer le saint sacrifice. Il apportait avec lui ses vêtements sacerdotaux, les ornements de l'autel, les vases sacrés; et c'était dans une pièce au rez-de-chaussée de la maison Fotteral qu'il disait la messe. On avait soin de préparer cette pièce avant son arrivée. Une partie de la préparation consistait à en chasser les cochons qui y faisaient leur séjour habituel. » En quel temps ce lieu de réunion fut-il délaissé par les catholiques? Nous ne saurions le dire. Toujours est-il qu'en 1792, ceux qui étaient trop éloignés de la cathédrale, s'assemblaient au troisième étage dans une maison de Fell'spoint. L'année suivante, la petite congrégation s'était assez accrue pour que le propriétaire craignît de voir le plancher s'effondrer sous le poids des fidèles, et lui donnât congé. On chercha alors une autre maison dans le même quartier; et on descendit au second étage. Enfin, en 1796, une petite église fut bâtie par souscription. Les paroissiens ne se contentè-

rent pas de contribuer par leurs dons à l'édification du temple ; ils voulurent y travailler de leurs mains ; et ils y mirent tant de bonne volonté que la charpente fut posée dans un seul jour. C'étaient messieurs de Saint-Sulpice qui exerçaient les fonctions curiales à Saint-Patrick. C'était surtout M. Garnier. Il y disait assidûment la messe, quoiqu'il continuât de résider au séminaire.

« Tous ceux qui ont connu M. Garnier, dit M. Bernard U. Campbell, peuvent rendre témoignage de ses grands talents et de ses connaissances profondes. Il ne possédait pas seulement à un très-haut degré la science de la philosophie morale et naturelle ; il avait aussi fait une heureuse étude des langues et particulièrement des langues orientales.

» Le R. M. Garnier a été un remarquable exemple de l'union de l'instruction la plus forte et la plus étendue avec une parfaite humilité, avec une indifférence complète pour les honneurs et les plaisirs du monde, avec une piété vive autant que sincère. Ses longs et laborieux services dans la paroisse de Saint-Patrick ont montré combien son désintéressement était entier ; car ils ont été tout à fait gratuits. Il était si libre de tout attachement à l'argent qu'il ne comprenait même pas qu'il fût possible ou permis de s'entre-

ten
ma
sen
bén
just
trav
dan
une
pen
tôt
oub
au r
mèn
Le
men
Balti
ferve
parle
faire
fatig
les c
pagn
mina
lui. I
bles
les fi
ment

tenir sur un pareil sujet. Un jour, il fut contraint, malgré toutes ses résistances, d'accepter un présent de cinq dollars pour un mariage qu'il avait béni. Il garda cette petite somme dans sa main jusqu'à ce qu'ayant rencontré le directeur des travaux de l'église, il la lui remit pour la verser dans la caisse de la souscription. Il lui arriva, une autre fois, de recevoir un billet de banque pendant qu'il récitait son office. Il le plaça aussitôt entre deux pages de son bréviaire ; et il l'y oublia si bien qu'il le retrouva, l'année suivante, au même endroit, en ouvrant son livre pour le même jour de la férie. »

Les travaux de M. Garnier à Fell's point commencèrent presque aussitôt après son arrivée à Baltimore, c'est à-dire au plus tard en 1792. Le fervent sulpicien n'avait attendu que de savoir parler l'anglais avec assez de facilité pour se faire entendre par la petite congrégation sans fatigue. Son premier soin fut de visiter tous les catholiques l'un après l'autre. Il était accompagné dans ces visites par M. Floyd, l'un des séminaristes anglais que M. Nagot avait amenés avec lui. Il excitait les indifférents ; il soutenait les faibles ; il réchauffait les tièdes ; il louait et fortifiait les fidèles ; il les exhortait tous à remplir exactement leurs devoirs de chrétien. Sa charité lui in-

spirait le langage qui convenait le mieux à chacun dans sa situation ; car si elle était ardente, elle était également prudente et éclairée. Aussi son entreprise fut-elle bénie. Dieu accorda le premier accroissement de la paroisse au zèle de son serviteur. En 1795 M. Floyd qui venait d'être élevé au sacerdoce, fut nommé curé de Saint-Patrick ; mais il mourut, l'année suivante, de la fièvre jaune. M. Garnier dut reprendre les fonctions curiales qu'il avait à peine résignées. Il les conserva jusqu'en 1803. Il desservait en même temps la congrégation de Doughoregan - Manor, à cinquante milles de Baltimore. Il disait la messe une fois par mois dans la chapelle qu'avait construite à côté de sa résidence Charles Caroll de Carrollton. Nous apprenons par des notes qu'a bien voulu nous communiquer un pieux sulpicien, qu'il fut plusieurs fois à cette époque envoyé comme missionnaire à Emmitsburg ; mais nous ne savons précisément ni à quelle occasion ni dans quelles circonstances. Il est à croire qu'il avait été appelé par M. Dubois établi dans cette contrée depuis 1794, ou en tout cas qu'il avait été chargé de l'agréable devoir d'alléger les fatigues de son intrépide confrère.

Enfin M. Garnier quitta Baltimore le 23 mai 1803 et revint à Paris où le rappelaient ses supérieurs.

De ce moment il n'appartient plus à notre sujet. C'est à l'histoire générale de l'Eglise de France, c'est à l'histoire particulière de la société de Saint-Sulpice à dire tout ce que cet homme éminent a rendu de services à la religion. C'est à elles à célébrer les vertus dont il a été un modèle excellent dans sa longue carrière. Elles inscriront son nom à côté de ceux des plus illustres et plus vénérables enfants de M. Olier. Nommé supérieur général en 1826, M. Garnier a gouverné la Compagnie pendant près de vingt ans. Il est mort le 16 mars 1845.

Il arrivait fréquemment qu'aux grandes fêtes du Catholicisme les Sulpiciens se groupaient dans la cathédrale autour de l'évêque pour ajouter par leur présence à l'éclat et à la pompe des cérémonies. Ils se hâtaient, après les offices, de quitter la petite chambre de Saint-Patrick, la salle du séminaire et de courir à Saint-Pierre où se déployaient les solennités du culte : là ils garnissaient le chœur ; ils entouraient l'autel ; ils se mêlaient aux processions. L'église de Baltimore alors n'avait rien à envier aux basiliques les plus renommées de l'ancien continent pour la régularité, pour la dignité du service divin, pour la science et pour l'illustration, comme pour la piété simple et la

gravité modeste du clergé. « Saint-Pierre n'était qu'une petite église, dit M. Bernard U. Campbell; mais elle était remplie par une constellation d'astres brillants, les Nagot, les Garnier, les Dubourg, les David, les Flaget, les Maréchal et autres dont la carrière féconde autant que glorieuse a répandu la lumière et les bénédictions sur la contrée. »

Après M. Garnier, le curé de Saint-Patrick fut un Américain, élève du séminaire de Sainte-Marie, M. Cuddy ; mais, comme M. Floyd, il fut enlevé par la fièvre jaune dès la première année de son sacerdoce. C'était pendant le jubilé de 1804. Mgr Carroll n'avait pas un seul prêtre pour le remplacer. M. Moranvillé offrit alors de présider aux exercices de la solennité et de porter les secours spirituels aux fidèles de Fell's point. On comprend avec quel empressement sa proposition fut acceptée. Il reçut aussitôt les pouvoirs nécessaires de l'évêque ; et deux Sulpiciens, MM. Flaget et David, voulurent l'assister dans ses pénibles et périlleux devoirs. M. Moranvillé a été curé de Saint-Patrick pendant vingt ans environ. Il n'a plus eu d'autre titre et rempli d'autres fonctions jusqu'à sa mort; mais il a été mêlé à tous les grands actes de l'Église américaine. On peut presque dire qu'il a donné l'exemple de tous les dévouements, qu'il a

pris une part à toutes les œuvres pieuses, qu'il a ouvert la voie à toutes les saintes entreprises. Son savant biographe américain l'appelle « le pionnier de ce nombreux corps de prêtres zélés qui ont embelli le pays et servi la religion par la construction de tant de nobles églises. »



e n'était
Campbell;
on d'as-
Dubourg,
res dont
répandu
rée. »

Patrick fut
te-Marie,
ut enlevé
ée de son
le 1804.
r le rem-
sider aux
s secours
omprend
ut accep-
saires de
et David,
périlleux
t-Patrick
a d'autre
sa mort;
s de l'É-
e qu'il a
, qu'il a

CHAPITRE VI.

L'ABBÉ MORANVILLÉ CURÉ DE SAINT-PATRICK,
A BALTIMORE.

L'abbé Jean-François Moranvillé naquit le 19 juillet 1760, à Cagny, près d'Amiens en Picardie. De bonne heure il manifesta le désir de se consacrer aux missions d'outre-mer. Il entra donc au séminaire du Saint-Esprit en 1778. Ordonné prêtre en 1784, il fut envoyé presque aussitôt après à Cayenne en compagnie de MM. Hérard et Duhamel. Sa charité s'y exerça particulièrement en faveur des pauvres nègres qu'il s'appliqua à instruire avec un zèle tout apostolique. Il n'épargna dans cet ingrat et pénible travail ni soins ni fatigues ; et il eut la consolation de voir la doctrine de son divin Maître goûtée et pratiquée par les humbles disciples que sa douceur et sa patience

lui avaient formés. Les esclaves qui avaient en lui une confiance absolue, obéissaient à ses moindres conseils. Sa présence seule était pour eux une consolation ; et il ne paraissait jamais dans une case sans y être l'objet des démonstrations les plus touchantes de la joie des petits enfants, du respect et de la vénération de tous. Son caractère aimable et bon, sa piété simple, son amour de la paix, son dévouement à toutes les infortunes, sa tendresse pour toutes les afflictions le rendirent cher à la population coloniale entière. Fonctionnaires et habitants, toutes les classes le respectaient, l'aimaient ; et quand en 1792 l'ordre arriva de faire prêter le serment à la constitution civile du clergé, les personnages les plus importants de la colonie se concertèrent pour surprendre à sa confiance une signature qu'ils n'auraient pas obtenue de sa fidélité, et en le trompant ainsi, le retenir au milieu d'eux. L'abbé Moranvillé était tout à fait étranger aux choses du monde. Il crut, parce qu'on le lui dit, qu'il ne s'agissait que d'une reconnaissance officielle des autorités constituées. Il signa ; mais peu de temps après, éclairé par les observations de quelques amis, il comprit qu'il avait donné un grand scandale. Il prit aussitôt la résolution de le réparer. Il commença par rédiger une rétractation dont les termes précis et énergiques ne pou-

vaient laisser le moindre doute ni sur le motif de sa faute ni sur la sincérité de son repentir ; il la fit imprimer dans le dessein d'en adresser un exemplaire au gouverneur et à chacun des membres du Conseil et de répandre le reste par la ville ; car il voulait que la réparation fût aussi générale et aussi complète que l'avait été le dommage. Après avoir rempli ce premier devoir, il se prépara à quitter Cayenne dont le séjour ne lui était plus possible. Il s'embarqua en effet pour Demerara sur un navire hollandais ; mais par l'imprudence d'une des personnes qu'il avait chargées de distribuer sa rétractation, la nouvelle de son départ était déjà connue qu'il était encore en vue du port. Un vaisseau français fut envoyé à sa poursuite. La vivacité de son langage et la fermeté de sa résolution avaient irrité quelques amours-propres. On ne lui pardonnait pas surtout d'avoir découvert l'artifice dont il avait été un moment la victime. On l'accusait d'ingratitude parce qu'il s'était soustrait à une offense. Enfin on craignait que le bruit de son évasion n'allât éveiller à Paris les colères du gouvernement. Le ressentiment et la peur ne méditaient rien moins que de le livrer à la justice révolutionnaire. Heureusement le navire hollandais était bon voilier. Il put arriver le premier à Demerara ; M. Moran-

vill
qui
clar
sou
O
asile
mer
gini
tim
pas
Sain
mair
gara
d'ex
persé
Nous
gna
dans
qu'en
cueil
mess
l'égli
Saint
le zél
office
défec
être a

villé était débarqué quand le capitaine français qui l'avait suivi de près, se présenta pour le réclamer. Il fut autorisé à rester dans la colonie sous la protection du gouverneur.

Cependant son intention était de chercher un asile aux Etats-Unis. Après un court séjour à Demerara, il reprit la mer et gagna Norfolk en Virginie, vers la fin de 1794. De là il se rendit à Baltimore. Il était si pauvre qu'il ne put seulement pas payer son passage. Ce furent Messieurs de Saint-Sulpice qui retirèrent son petit bagage des mains du capitaine à qui il avait dû le laisser en garantie. Le séminaire était déjà en possession d'exercer l'hospitalité envers les prêtres que la persécution jetait sur les rivages américains. Nous avons dit comment l'abbé Moranvillé enseigna d'abord la langue française et la géographie dans le pensionnat de madame Lacombe. Presqu'en même temps Mgr Carroll qui l'avait accueilli avec empressement, le chargea de dire la messe et de faire entendre la parole de Dieu dans l'église Saint-Pierre aux émigrés de France et de Saint-Domingue. Ce n'était pas encore assez pour le zélé ministre de Jésus-Christ. Il y avait dans les offices de l'église aux Etats-Unis une partie très-défectueuse qui ne demandait pas seulement à être améliorée, mais à être créée en quelque sorte :

le service du chant. Les chœurs manquaient complètement d'instruction ; ils n'avaient ni mesure ni méthode ; ils ne savaient pas chanter. L'abbé Moranvillé qui avait de la science et du goût, qui surtout avait fait de la musique sacrée une étude particulière, entreprit de les former ; et il y réussit peut-être au delà de ses espérances. En peu de temps il eut dans la cathédrale une masse de voix disciplinées dont l'harmonie ajoutait à l'éclat et à la beauté des cérémonies. Il ne se bornait pas à les instruire, à les diriger ; il les accompagnait souvent ; car il était chanteur habile autant que musicien érudit. Quelquefois il lui est arrivé de faire exécuter des airs qu'il avait composés lui-même. Il est l'auteur du bel hymne de Noël qui, comme celui dont la musique est due à M. David, commence par ce vers : « *Sion, rejoice with grateful* » *lays.* » Ces deux excellents prêtres sont les véritables créateurs du chant religieux dans l'Église américaine ; mais M. Moranvillé a l'avantage de l'antériorité ; il a précédé M. David de quelques années.

En 1801 la paix et quelques formes de liberté ayant été rendues à l'église de France par le Concordat, l'abbé Moranvillé profita de cette circonstance pour revoir sa famille. Il vint à Amiens ; mais il y resta peu. Il était fort incertain du parti qu'il devait prendre. Son inclination la plus forte

le portait à rentrer sous la juridiction de son évêque : il demeurerait au milieu de ses parents, des amis de son enfance, des témoins et des protecteurs de sa pieuse jeunesse ; il serait fidèle à tous ses devoirs naturels ; il servirait Dieu et son pays. Sa charité, pourtant le sollicitait vivement de retourner en Amérique : il connaissait les besoins des Catholiques dans ces contrées ; il avait pu en mesurer l'étendue ; il entrevoyait l'avenir promis à la religion. N'était-il pas appelé à être un des instruments de la miséricorde divine sur des populations trop longtemps égarées ? et ne se rendrait-il pas coupable envers Dieu s'il résistait à sa vocation ? Dans cette incertitude, désireux de bien connaître, pour l'embrasser, le dessein de la Providence sur lui, il consulta les ecclésiastiques les plus éclairés, les plus dévots. Il lui fut répondu généralement qu'il ferait plus de bien aux Etats-Unis, qu'il y serait plus utile à l'Eglise, qu'il y sauverait plus d'âmes, qu'il contribuerait dans une plus large mesure à établir le règne de Jésus-Christ en terre. Il partit. Nous ne savons pas précisément à quelle époque l'abbé Moranvillé reparut à Baltimore. Nous avons dit qu'il succéda à M. Cuddy dans la cure de Saint-Patrick. C'est là que nous le retrouvons livré aux rudes travaux du jubilé.

Son premier soin fut de fixer sa demeure au milieu de sa congrégation. Il prit à rente une petite maison dans le quartier de Fell's point. Il y était peu connu encore, sa vie s'étant écoulée jusque là, pour ainsi parler, à l'ombre de la cathédrale. Ce n'en fut pas moins pour les fidèles qui n'avaient pas eu avant lui de prêtres résidents, une grande joie de le voir parmi eux. Il leur semblait qu'il leur appartenait plus réellement et d'une manière plus étroite que ses prédécesseurs. Ils lui firent un accueil très-empressé ; et de bonne heure la confiance s'établit entre le pasteur et son troupeau. Dès qu'il fut en possession de sa cure, M. Moranvillé se fit un devoir de chanter la grand'messe et de prêcher régulièrement tous les jours de dimanche et de fête ; il indiqua les heures qu'il passerait de règle au confessionnal ; il appela les enfants au catéchisme ; il visita ses paroissiens, pressant les indifférents et les tièdes de retourner à Dieu avec sincérité ; en un mot, il s'appliqua de toutes ses forces à remplir, dans un esprit ardent de fidélité et de charité, les fonctions du saint ministère. M. Bernard U. Campbell dit qu'il avait dans ces circonstances une puissance de persuasion « qui a été assez prouvée par la vie réformée et la conduite exemplaire de plusieurs. » « Ses sermons qu'il écrivait avec soin et dont il confiait

la ga
qual
ense
stru
mou
en a
impo
parlé
ranv
excit
instr
puiss
des p
tions
bles
l'Am
actio
prêtr
more
audi
Mora
On
influ
lique
plus
avec
un r

la garde à sa mémoire, étaient, ajoute-t-il, remarquables de solidité et de force. Ils abondaient en enseignements d'une utilité pratique. Dans ses instructions au confessionnal, son cœur cédant aux mouvements de l'inspiration divine, s'épanchait en accents si affectueux et si tendres qu'il était impossible de résister. » Ailleurs, le même auteur parle en ces termes des sermons français de M. Moranvillé : « On ne pouvait pas mieux prêcher pour exciter les négligents, réveiller les impénitents, instruire les ignorants, consoler les affligés. Si la puissance de ses arguments ébranlait la conviction des pécheurs endurcis, l'onction de ses exhortations conduisait avec douceur les chrétiens humbles et fidèles dans les voies de la piété qui mènent l'âme à Dieu. Sa diction était vive, énergique ; son action, pleine d'élégance et de grâce. Parmi les prêtres éminents qui se trouvaient alors à Baltimore, il n'y en avait aucun qui s'adressât à un auditoire français avec plus de succès que l'abbé Moranvillé. »

On ne tarda pas à s'apercevoir de la salutaire influence que le bon curé exerçait sur les catholiques de Fell's point. L'assistance aux offices était plus régulière ; les sacrements étaient fréquentés avec plus d'édification ; la congrégation prenait un rapide accroissement. En 1806 enfin il devint

nécessaire de construire une église plus vaste que celle qui avait été bâtie par M. Garnier. L'entreprise présentait des difficultés de plus d'un genre. Le troupeau était pauvre ; le pasteur ne l'était pas moins ; et on devait craindre que les ressources extérieures ne fussent absorbées par la construction de la cathédrale que Mgr Carroll commençait précisément en ce temps-là. L'abbé Moranvillé se mit résolûment à l'œuvre. Il sollicita d'abord la charité des catholiques qu'il connaissait ; puis il se fit conduire par les plus zélés chez ceux qu'il ne connaissait pas. S'il était admis auprès de quelque habitant favorisé des dons de la fortune, il lui remontrait l'obligation imposée aux riches de consacrer au service de Dieu une partie des biens qu'ils ont reçus ; et il lui rappelait que nous n'avons rien en dehors de nous comme en nous, dont nous ne devons un jour rendre compte. Avec les Français, il s'entretenait des plus doux et des meilleurs souvenirs de leur jeunesse, des grandes solennités de la religion dans nos basiliques si majestueuses, des pompes du culte au milieu des merveilles de l'architecture ; et il leur demandait s'ils n'éprouveraient pas un véritable bonheur à retrouver sur la terre d'exil l'éclat des fêtes qui les avaient émus et charmés dans la patrie. Il parlait aux Irlandais de la joie qu'ils ressentaient de pou-

voir
il le
de d
à éd
pliq
une
disc
tout
men
mèn
com
pas
que
rite
ques
nièr
pou
lent
reli
se p
tion
de :
le r
M
nir
dep
sui

voir servir Dieu librement dans un pays libre ; et il les exhortait à la manifester par un acte public de dévotion et de reconnaissance en contribuant à édifier, à orner la maison du Seigneur. Il s'appliquait ainsi avec un admirable à-propos et dans une excellente mesure de piété, de sagesse, de discrétion à éveiller tous les bons sentiments, toutes les bonnes pensées qui trop souvent dorment au fond du cœur de l'homme. Il ne craignit même pas de s'adresser aux membres des autres communions chrétiennes ; et sa confiance ne fut pas trompée. Plusieurs de ceux qui savaient ce que méritaient de respect sa vie sainte et son mérite personnel, souscrivirent avec libéralité. Quelques-uns furent séduits par la grâce de ses manières et l'affabilité de son langage. Ce n'était pas pour lui-même qu'il recueillait de la sorte le talent du riche et l'obole du pauvre ; c'était pour la religion et pour Dieu. Personne ne s'étonnait, ne se plaignait surtout de l'ardeur de ses sollicitations que tempérait d'ailleurs la dignité affectueuse de son entretien. Bien peu eurent le courage de le refuser.

M. Moranvillé réussit par ses seuls efforts à réunir tous les moyens d'élever l'édifice de son église depuis les fondements jusqu'à la croix du clocher, suivant les expressions de M. Bernard U. Camp-

bell ; et un peu plus d'une année lui suffit pour achever entièrement cette œuvre difficile qui encore rencontra dans les événements de la politique les contrariétés les plus imprévues. Les États-Unis avaient conclu, à la fin de 1806, un traité de paix avec l'Angleterre ; mais comme cette puissance était en guerre avec la France, ils s'aperçurent bientôt que leur commerce n'avait fait que changer d'entraves. Baltimore eut à souffrir autant que les autres ports de l'Atlantique de la situation nouvelle dans laquelle s'était placé le gouvernement américain. La première pierre de l'église de Saint-Patrick fut bénie dans le mois de juillet 1806 par Mgr Carroll ; et la dédicace eut lieu le 29 novembre 1807. Le temple était complètement terminé. Un concours immense de peuple attiré par l'imposante cérémonie de la consécration remplissait l'enceinte sacrée qui, à peine ouverte, se trouva trop petite pour contenir la foule accourue de tous les points de la province. Mgr Carroll célébra la messe pontificalement. Il était entouré d'un nombreux clergé, dans les rangs duquel les fidèles aimaient à reconnaître et à se montrer les futurs évêques d'Amérique. Le sermon fut prêché par M. Dubourg qui, en descendant de chaire, alla de banc en banc avec M. Moranvillé, recueillir les dons de la charité pour le paiement des derniers travaux ;

car dans les embarras où l'avaient jeté les incertitudes des affaires commerciales, le bon curé avait été obligé de recourir au crédit. La libéralité de l'assistance n'eut pas de moins heureuses inspirations que l'éloquence du prédicateur.

« Quoique la bonté divine ait assez béni depuis ce temps-là le zèle et la piété des catholiques pour que de nobles temples aient pu être élevés au Seigneur sur la terre des États-Unis, il n'y avait pas à cette époque dans Baltimore, dit M. Bernard U. Campbell, une seule église qui pût être comparée à celle de Saint-Patrick. Excepté à Philadelphie, on n'en connaissait pas au nord de la Nouvelle-Orléans une seule qui lui fût égale. » M. Moranvillé ne mit pas moins de soins à l'orner qu'il n'en avait mis à la construire ; car il n'étendait pas son amour de la pauvreté jusqu'à la maison de Dieu. Il pensait, au contraire, que l'autel sur lequel le divin Rédempteur s'offre à nos adorations, ne peut jamais être entouré de trop de magnificence. Il fit venir de France le crucifix et les chandeliers du tabernacle. Il eut des vases sacrés d'un beau travail, des ornements d'une élégance et d'une richesse inconnues avant lui à Baltimore. Enfin il plaça dans le sanctuaire un christ de grandeur naturelle « présentant aux yeux de la foi, ajoute

l'historien américain, l'image vivante de celui qui porta volontairement dans son corps nos péchés sur la croix. » En même temps, M. Moranvillé entreprit de réformer le chant religieux suivant la méthode qu'il avait introduite à Saint-Pierre. Il prit en conséquence la peine de donner lui-même, chaque semaine, une leçon à son chœur de musique. Il tenait l'orgue alors et remplissait avec autant de zèle que d'habileté et de goût la double fonction d'organiste et de maître de chapelle. Jaloux de toutes les beautés et de toutes les grandeurs du culte, il voulait que les règles et les cérémonies prescrites par l'Église pour la célébration du saint office fussent toujours observées ponctuellement. Aussi, quand il officiait, il s'appliquait à donner l'exemple de la régularité, comme il était un modèle de dignité et de noblesse ; et dans l'ardeur de sa sollicitude à procurer la gloire de Dieu par tous les moyens, il ne dédaignait pas de déployer à l'autel les ressources de sa voix forte, sonore, harmonieuse. L'historien que nous avons cité souvent et que nous citerons encore, rappelle avec émotion le charme sous lequel M. Moranvillé tenait ses auditeurs quand il chantait la préface et le *Pater noster* à la grand-messe ou qu'il entonnait les vêpres. Il assure qu'il

n'y avait pas de solennités qui n'attirassent, par l'espoir de l'entendre, une affluence considérable de peuple à Saint-Patrick.

Le bon curé s'étudiait avec un admirable zèle à instruire, à édifier, à toucher ceux que lui amenait ainsi la recherche d'une satisfaction mondaine. Il ne manquait aucune occasion de rompre à son troupeau le pain de la parole ; et, désireux d'ouvrir à la multitude qui se pressait autour de la chaire de vérité, toutes les voies du salut, il était toujours empressé d'appeler à son aide les prédicateurs les plus célèbres. Parmi les noms que cite M. Bernard U. Campbell, nous remarquons celui du savant et pieux M. David. « Son excellente prononciation, dit-il, ajoutait au caractère instructif et pratique de ses sermons. Elle fit bien vite de lui un orateur populaire et lui acquit une autorité assez prouvée par la complète réformation de plusieurs personnes qui, après avoir eu le bonheur de l'entendre, avaient pris la sage résolution de se placer sous sa conduite. » M. David prêchait en ce temps-là à Saint-Patrick tous les premiers dimanches du mois.

Avons-nous besoin de dire que M. Moranvillé remplissait avec une assiduité égale et une égale ferveur toutes les fonctions du saint ministère ? S'il était un soin qui lui fût plus cher et qu'il prît

avec une plus tendre sollicitude, c'était celui d'enseigner aux petits enfants le catéchisme. Il aimait à les réunir autour de lui, à leur faire réciter des prières et chanter des cantiques, à leur rendre familiers, pour ainsi parler, les préceptes de l'Évangile et à les préparer de la sorte à leur première communion. Son esprit naturellement élevé descendait sans effort à ce modeste enseignement de l'enfance et de la jeunesse. C'est qu'il avait à un degré éminent cette vertu chrétienne dont le monde a fait une infirmité et un défaut, la simplicité. On a remarqué que souvent, bien souvent il a eu la consolation de ramener des pères à Dieu par les exemples des fils qu'il avait formés aux habitudes de la piété.

Ce furent messieurs de Saint-Sulpice qui les premiers en 1809 se hasardèrent à faire une procession autour des terres du séminaire et du collège. L'entreprise était hardie. Elle réussit complètement. M. Moranvillé se hâta d'imiter un exemple que son zèle comprenait si bien. Il décida que la fête du très-saint Sacrement, cette fête si joyeuse où le Catholicisme étale toutes ses pompes, que la terre embaume de tous ses parfums, que le soleil éclaire de ses rayons les plus purs et que nous appelons du nom populaire de la Fête-Dieu, serait célébrée dans sa paroisse par une procession

publique; mais avec sa prudence ordinaire il se renferma d'abord dans l'enclos de Saint-Patrick qu'un mur de briques pouvait protéger à la fois contre les violences et contre les indiscretions de la multitude. Après deux ans de ces heureux essais, confiant dans les dispositions favorables qu'avait manifestées la population de Fell's point, il conçut le projet de conduire à travers les rues de la ville le cortège du très-Saint-Sacrement. C'était en 1811 : ayant obtenu la permission de Mgr Carroll, il pria le clergé de Sainte-Marie de se joindre à lui; il forma des chœurs de chant parmi les jeunes filles de la congrégation et invita plusieurs musiciens amateurs à lui prêter leur assistance. « Le jeudi 16 juin, après vêpres, la procession fit le tour de l'église; puis elle sortit. Elle était précédée d'enfants de chœur qui jetaient des fleurs sur son passage; les séminaristes venaient ensuite, chantant à l'unisson des hymnes sacrés et les litanies; et sous un riche dais, l'hostie sainte dans un brillant ostensor était portée par M. Nagot dont le maintien dévot et la tête vénérable, blanchie par les ans, inspiraient le respect à ceux même qui ne connaissaient pas l'étendue de sa science et l'éminence de ses vertus. Deux longues files de jeunes filles vêtues de blanc, la tête couverte d'un voile, accompagnaient les dames du chœur dans

le même chaste costume. Au chant grégorien succédait à intervalles réguliers une musique d'un style excellent et d'une très-remarquable exécution. C'est pour cette solennité que fut faite la traduction anglaise du *Pange lingua* :

Sing, o mi tongue! adore and praise
The depth of God's mysterious ways.

Une foule nombreuse se pressait dans les rues où passait la procession. Son attitude fut partout silencieuse et recueillie. Elle rendait ainsi un hommage extérieur à la foi de concitoyens dont la sincérité était assez attestée par la gravité pieuse de leur maintien. Les protestants ne comprenaient pas qu'on pût refuser de se montrer respectueux devant des cérémonies auxquelles des hommes placés parmi les plus savants, les plus intelligents, les plus vertueux de leur communauté prenaient un si grand et si religieux intérêt. »

De ce moment la procession de la Fête-Dieu n'a pas cessé de se faire annuellement à Baltimore. Ce n'est pas la seule dévote pratique dont M. Moranvillé prit l'initiative. Il établit dans sa paroisse l'usage de sonner les cloches trois fois par jour pour annoncer la prière de l'*Angelus*. Il y fonda la congrégation du scapulaire; et par ses soins la récitation du rosaire devint un des exercices publics et réguliers dans l'église de Saint-Patrick.

Il institua également une société pour l'adoration perpétuelle du sacrement de l'Eucharistie. Il se plut à mettre en honneur le culte des saints; et la piété de ses paroissiens répondit si bien à l'empressement de son zèle qu'il n'y avait guère de semaine où une grand'messe ne fût chantée pour la dévotion de quelque personne à un saint particulier. Chaque année au Vendredi-Saint, une petite réunion de fidèles passait la nuit entière en prières dans l'église devant le tombeau du Sauveur Jésus-Christ. L'admirable charité du bon curé ne se lassait jamais. Elle entraînait avec ardeur dans toutes les voies de la perfection; et elle s'efforçait d'y conduire les âmes dont elle était chargée de procurer le salut éternel.

Il n'y avait à Baltimore en ce temps-là aucun établissement d'éducation pour les filles. Ni l'État, ni la ville n'avaient ouvert une seule école; et les Sœurs de charité étaient en quelque façon inconnues dans le Maryland. C'était pour M. Moranvillé un grand sujet de douleur. Il y pensait souvent. Il gémissait sur le sort de tant d'enfants qu'il se voyait obligé d'abandonner à tous les dangers, à tous les maux de l'ignorance. Mais comment faire? Ses ressources si modiques ne suffisaient pas même aux plus pressantes nécessités du ministère sacré. En 1815 enfin il put, avec le con-

cours de trois dames pieuses de sa paroisse, fonder la société charitable de Saint-Patrick. Cette société fit les frais d'une école libre où furent admises sans exception les jeunes filles de toutes les dénominations chrétiennes. Elle eut après quelques succès des jours difficiles ; mais la volonté persévérante de M. Moranvillé surmonta tous les obstacles. Les dames patronnesses veillaient d'une manière plus particulière sur les pauvres orphelines ; elles les habillaient dans le temps qu'elles leur faisaient donner une éducation solide ; elles les plaçaient après les avoir instruites ; et souvent elles continuaient à les protéger, à les soutenir dans la condition qu'elles leur avaient procurée. M. Moranvillé se chargeait de toutes celles que la société ne pouvait pas entretenir. Il faisait à l'école des visites fréquentes, répandant avec bonté sur les maîtresses et sur les élèves la lumière de ses instructions, la fécondité de ses encouragements et de ses conseils. Tous les ans il offrait une petite fête aux enfants qui dans cette circonstance étaient servis par les dames patronnesses. C'était la plus douce et presque la seule distraction qu'il se permit aux travaux et aux fatigues de ses fonctions curiales.

Sa congrégation devint bientôt une excellente auxiliaire pour les Sœurs de charité dont ma-

da
En
des
sie
ran
tou
bon
pou
aux
com
rois
trav
avid
blie
vers
de B
se p
nais
le vo
pous
perfe
Mais
plus
vouer
rance
Un
émigr

dame Seton avait commencé l'établissement à Emmitsburg en 1809. Elle fournit quelques-uns des premiers membres à la communauté et plusieurs des premières élèves à l'école. L'abbé Moranvillé se prêtait à toutes les entreprises utiles, à toutes les institutions charitables, à toutes les bonnes œuvres sans hésitation, sans exclusion, pour le seul amour du bien. Il étendait sa sollicitude aux parties les plus recuées de l'église américaine, comme au diocèse de Baltimore, comme à sa paroisse. Dès qu'on lui présentait une occasion de travailler à la gloire de Dieu, il la saisissait avec avidité. Quand en 1812 les Loretaines furent établies dans le Kentucky par M. Nerinckx, quand vers le même temps M. David donna au diocèse de Bardstown les Sœurs de charité de Nazareth, il se plut à encourager, à aider les communautés naissantes; et plus d'une fois il lui arriva de payer le voyage des pieuses femmes que leur vocation poussait à aller s'enfermer dans ces asiles de la perfection chrétienne et que retenait leur pauvreté. Mais l'institut auquel il sembla s'attacher avec le plus d'espérance, qu'il assista avec le plus de dévouement, qu'il soutint avec le plus de persévérance, fut celui des Trappistes.

Une petite colonie de cet ordre sévère avait émigré aux États-Unis en 1803. Elle se composait

de huit prêtres et de dix-sept frères laïcs que trois autres prêtres et plusieurs frères rejoignirent bientôt après. Elle s'était établie d'abord à Pigeon-Hill près de Hanovre dans l'état de Pensylvanie ; mais par des raisons qui nous sont inconnues, après douze mois de séjour, elle avait passé dans le Kentucky sur la crique Pottinger. Là elle avait ouvert une école pour l'instruction gratuite des garçons. C'était la première qu'on eût vue dans cette partie de l'Union-Américaine. En même temps les pieux Trappistes édifiaient la contrée par leur vie de travail et de prière ; mais ils n'avaient voulu rien changer à l'austérité de leur règle ; ils avaient maintenu toute la rigueur de leurs observances malgré l'inclémence du climat ; et ils avaient eu la douleur de perdre successivement cinq prêtres et trois frères. Ils avaient compris enfin par ces malheurs qu'ils ne pouvaient pas tarder davantage à chercher une autre résidence. D'ailleurs le père Urbain Guillet, leur supérieur, éprouvait un ardent désir de contribuer à la conversion et à la civilisation des sauvages. Il lui paraissait qu'il n'avait pas de meilleur moyen d'accorder l'esprit de son institut avec les mœurs et les institutions du peuple qui l'avait accueilli. La petite colonie avait donc pris le parti de s'enfoncer dans l'ouest. — Traversant l'Ohio et le Mississipi, elle était allée fixer sa

demeure sur le territoire du Missouri à Florissant. C'était au printemps de 1809, suivant Mgr Spalding; mais nous trouvons dans les notes de l'abbé Saulnier que les pères Urbain Guillet, F.-M. Bernard et Marie-Joseph Dunant desservaient les Congrégations de Florissant, de Saint-Louis et de Cahokia dès l'année 1808. Il semblerait également, d'après ces notes, que les Trappistes se rendirent directement du Kentucky dans l'Illinois et qu'ils ne parurent dans le Missouri que comme missionnaires. Mgr Spalding croit, au contraire, qu'ils demeurèrent un an à Florissant. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils eurent un établissement sur la rive gauche du Mississipi, entre Saint-Louis et Colinsville, auprès d'une colline qui a retenu de leur séjour le nom de *Monk'smound*, mont des Moines. Ils étaient presque à égale distance des trois paroisses dont les notes de l'abbé Saulnier leur attribuent la charge, et assez près d'une réunion de *wigwams* indiens. « Quoique très-exposée dans ce lieu aux maraudeurs sauvages qui infestent le pays, leur maison, dit Mgr Spalding, n'a pourtant jamais souffert du voisinage. »

Mais le climat ne leur était pas plus favorable que celui du Kentucky. Deux prêtres et cinq frères succombèrent en peu de temps. Il devint encore une fois nécessaire de transporter la petite

colonie dans une autre contrée. Sainte-Marie, dans le comté de Charles, état du Maryland, fut choisie alors. Les Trappistes y arrivèrent pendant l'année 1811. C'est là que l'abbé Moranvillé les connut personnellement et commença à leur rendre les premiers services. Les bons pères continuaient à traîner une vie languissante sous la double influence des rigueurs de la température et des austérités de leur règle. On leur conseillait de se réfugier à Baltimore ; et ils hésitaient. M. Moranvillé alla les visiter justement dans le temps que mourut le père François-Xavier. Il présida à l'enterrement du vénérable serviteur de Dieu dont la dépouille mortelle fut déposée derrière l'église au pied du calvaire. Puis il emmena tous les survivants à Fell's point. Il les installa dans sa propre maison ; et parce qu'elle était trop petite, il loua tout auprès une sorte de cabane pour leur usage particulier. Cet établissement n'était que provisoire. Il fut pourtant de quelque durée, M. Moranvillé remplissant toujours avec une tendre charité tous les devoirs de l'hospitalité envers les bons pères. Enfin, grâce aux soins du zélé pasteur, les Trappistes purent entrer en possession d'une grande maison connue sous le nom de *Whitehall*, qui était située en face de l'église de Saint-Patrick et à laquelle attenait un vaste jar-

din
niti
aim
joie
don
répa
cati
être
prop
mur
l'ins
ils fu
leur
pauv
New
men
ble t
essay
dans
la rés
de se
villé
conn
de le
atten
étaien
siège

din. Ils se flattaient de l'espoir que ce serait définitivement le lieu de leur repos : le curé les aimait ; la population catholique les voyait avec joie ; ils menaient en toute liberté la vie sainte dont leurs statuts leur avaient tracé la règle ; ils répandaient autour d'eux la consolation et l'édification. Bientôt quelques hommes demandèrent à être admis dans leur société. De pieuses femmes se proposèrent pour jeter les fondements d'une communauté qui serait gouvernée d'après les lois de l'institut ; mais après deux ans de séjour environ, ils furent contraints de reconnaître que la ville ne leur offrait point de ressources dont leur esprit de pauvreté même pût se contenter. On leur dit qu'à New-York ils trouveraient ce qu'ils avaient vainement cherché jusque là : un air sain, une favorable température et du travail. Ils voulurent en essayer. Ils s'établirent à quatre milles de la ville dans une habitation qui avait été précédemment la résidence du consul français. Leur intention était de se livrer à l'éducation de la jeunesse. M. Moranvillé qui les avait accompagnés, se chargea de faire connaître leur plan, d'en exposer les avantages, de le recommander, en un mot, à la bienveillante attention des catholiques. Les circonstances étaient tout à fait propices. New-York dont le siège était vacant, où n'avait jamais paru le pre-

mier évêque nommé en 1808, n'avait point d'école ; mais sur ces entrefaites la nouvelle arriva que les Bourbons avaient été rendus à la France. Les Trappistes, ne doutant pas que la religion ne se relevât avec le trône, résolurent de retourner dans leur patrie. Ce fut une grande douleur pour le bon abbé Moranvillé. Il avait pour les pieux enfants de Rancé une affection et une vénération qui le portèrent plus tard dans les épreuves d'une longue maladie à nourrir la pensée de se retirer à la Trappe. Il fit quelques efforts pour ébranler la volonté du père supérieur ; mais il dut à la fin consentir à une séparation qui lui parut être dans les desseins de Dieu. Toutefois il demeura jusqu'au dernier jour avec la petite colonie, continuant de lui prodiguer les consolations et les conseils, l'aidant surtout avec une admirable sollicitude à surmonter les obstacles d'un départ que n'adouçissait point l'espoir du retour. Quand tout fut enfin terminé, il retourna à Baltimore, suivi des novices américains qui n'étaient liés encore par aucun vœu et qui n'avaient pas pu se décider à passer en Europe. Les femmes ayant exprimé le désir de se réunir aux Sœurs de charité, il obtint leur admission dans la communauté de Saint-Joseph d'Emmitsburg ; et il se fit un devoir de les y présenter lui-même. Si les espérances qu'il

avait placées sur l'établissement des Trappistes en Amérique, furent trompées, il put se dire au moins avec un pieux sentiment de reconnaissance envers la miséricorde divine que leur passage à travers les catholiques des États-Unis n'avait pas été sans utilité pour le service de Dieu et le salut des âmes. Aussi bien ce premier essai ne fut pas entièrement perdu. Il y a eu effet à cette heure une abbaye de la Trappe près de Dubuque, dans l'état d'Iowa, et une maison du même ordre à côté de Newhaven, comté de Nelson, dans l'état du Kentucky.

La petite maison dans laquelle M. Moranvillé avait reçu les Trappistes à Fell's point, avait été bâtie par lui et pour lui, dans l'année 1806, en même temps que l'église de Saint-Patrick; on peut aisément imaginer dans quelles proportions; elle était pauvrement meublée : quelques chaises en bois, une table commune couverte de livres et de papiers, sur les murs un petit nombre d'estampes représentant des sujets religieux, sur le parquet un vieux tapis tout usé, un lit aussi modeste que la garde-robe; tel était le mobilier du bon curé. Si étroite et si dénuée que fût cette maison, l'abbé Moranvillé y exerçait avec simplicité une hospitalité véritablement chrétienne. Suivant l'exemple des évêques de la primitive Église, il admettait volontiers à sa table les pauvres et les

voyageurs. C'est ainsi qu'il avait souvent pour commensal un vieillard respectable qu'avait ruiné la révolution de Saint-Domingue. C'est ainsi encore que pendant plusieurs années il partagea ses sobres repas avec plusieurs personnes qui s'étaient vouées, sous sa direction, à la conduite des œuvres de charité. Sa porte était toujours ouverte aux prêtres étrangers qu'amenaient à Baltimore le soin de leurs affaires ou le dessein de s'offrir à Mgr Caroll pour servir Dieu dans l'église américaine. Il voulut en 1817 être l'hôte des missionnaires qui accompagnaient l'évêque de la Nouvelle-Orléans, Mgr Dubourg. Tous ceux qui connaissaient l'exiguïté de ses ressources, s'étonnaient qu'il pût suffire à tant de charges. Lui-même, il en était quelque peu surpris; mais il se confiait en la divine Providence; l'avait-elle jamais abandonné?

Et le bien qu'il faisait de la sorte, n'était que la moindre partie de celui qu'il aimait à répandre autour de lui. L'empressement de son hospitalité ne lui était en aucune circonstance une raison ou une occasion de réduire l'abondance de ses aumônes. Il ne comprenait pas qu'on pût renvoyer un mendiant sans l'avoir secouru. C'est qu'il ne chérissait pas seulement les pauvres; il les vénérail comme les membres souffrants de Jésus-Christ. Quand ses amis ou la pieuse femme qui

avait le gouvernement temporel de sa maison, essayaient de le mettre en garde contre les imposteurs : « Donnez, répondait-il, donnez à tous de peur de refuser Jésus-Christ lui-même. » Mgr Bruté raconte dans les précieuses notes qu'il a laissées sur les premiers temps de l'église des États-Unis, que souvent il a vu l'abbé Moranvillé recevoir les pauvres pendant son dîner qu'il suspendait avec une patience pleine de douceur pour les écouter, et même se lever de table et sortir avec eux dans l'intention de s'assurer des moyens qu'il pouvait avoir de les servir. Souvent le bon curé achetait de grandes pièces de coton, de laine, de flanelle et les portait chez lui pour les distribuer ensuite aux malheureux qu'il savait en avoir besoin. Les plus pauvres habitations de sa paroisse étaient celles qu'il visitait le plus exactement ; et il y avait bien peu de misères qu'il n'eût pas, pour ainsi parler, touchées du doigt. Il ne manquait jamais de découvrir celles qui se cachaient avec le plus de timidité ou de honte ; sa charité s'enveloppait alors de tant de précautions ingénieuses, elle prenait une expression si touchante de commisération et de tendresse que la fierté fléchissait et que l'orgueil s'abaissait devant elle. Il arriva qu'un jour une femme veuve de sa paroisse, qui était dans une situation très-doulou-

reuse, le pria de lui prêter une petite somme, offrant une montre pour sûreté du remboursement. M. Moranvillé, sans faire aucune observation, donna la somme et prit la montre. Il avait vu qu'elle était en mauvais état; il la fit réparer à ses frais; puis il la rendit à la veuve. Celle-ci se défendait de l'accepter. Elle disait que ce n'était pas là leur convention. « N'y faites pas attention, répondit le charitable prêtre. Elle va bien maintenant; reprenez-la; vous la vendrez mieux si la nécessité vous contraint encore une fois de vous en défaire. » Quand M. Moranvillé voyait des enfants marcher pieds nus, il les faisait entrer dans une boutique et leur donnait des souliers. Plus souvent encore il les conduisait chez lui; là il leur choisissait lui-même, parmi les chaussures dont il avait toujours une ample provision, celles qui convenaient le mieux à leur taille. Son plus grand soin était de dérober à tous les regards le secret de ses aumônes. Il avait eu pour cela l'idée de déposer dans un coin obscur de la sacristie des étoffes et des vêtements; et il les remettait mystérieusement aux pauvres qu'il recevait au tribunal de la pénitence. On s'apercevait bien dans l'église que le dépôt diminuait de temps en temps, qu'il finissait même par être épuisé; mais on ne savait pas dans quelles mains il avait passé.

Dans son empressement à subvenir aux besoins des pauvres, l'abbé Moranvillé oubliait souvent ses propres besoins. La joie qu'il ressentait d'avoir soulagé quelque souffrance, le rendait insensible à ses souffrances personnelles. Ses privations allaient jusqu'à la misère ; et il semblait ne pas s'en apercevoir. On raconte qu'un hiver le trouva sans autres vêtements que ceux dont on a coutume de se couvrir pendant les plus ardentes chaleurs de l'été ; encore étaient-ils vieux et usés. Un de ses amis qui en fut prévenu, se hâta de lui envoyer des habits plus convenables pour la saison. M. Moranvillé les reçut pendant qu'il était à table. Se levant aussitôt, il les prit, en fit un paquet et sortit. Sa femme de charge ne douta pas qu'il ne se fût retiré dans sa chambre pour s'en revêtir ; mais quel ne fut pas son étonnement quand, après une longue absence, elle le vit revenir dans le même costume ! Elle lui était fort attachée ; et elle n'avait pas, dans les sacrifices que s'imposait son maître, la même patience que lui. Elle ne put apprendre sans colère que les habits avaient été portés à quelques pauvres qui résidaient à environ un mille de Baltimore. « Au moins, dit-elle avec humeur, monsieur aurait pu donner les vieux et garder les neufs. » — « Les pauvres malades, répondit le bon curé, n'ont personne pour raccom-

moder leurs hardes quand elles sont usées. Les habits neufs leur conviennent beaucoup mieux qu'à moi qui ai pour femme de charge une habile couturière. »

M. Moranvillé avait arrangé sa vie de manière que chacun de ses jours pût suffire à toutes les ardeurs de sa charité comme à tous les devoirs de son ministère. Et d'abord il en avait retranché les visites inutiles. Sa distraction la plus ordinaire était de se promener dans l'enclos de l'église. Il se levait à quatre heures du matin ; il priait, méditait, étudiait jusqu'à sept dans sa chambre qui était en même temps son cabinet et sa bibliothèque et qui n'était jamais chauffée, quoiqu'il souffrît beaucoup du froid. Sa messe dite, il déjeunait ; puis il allait visiter les malades et les pauvres. Il recevait au retour les personnes qui étaient désireuses de l'entretenir ; il passait à l'église, au confessionnal, suivant qu'il était appelé. Tout le temps qui lui restait ensuite, était consacré à l'étude et à la prière. Si quelquefois on le voyait entrer dans une maison où ne l'avait précédé ni la misère ni la maladie, c'était qu'il avait entrepris d'apaiser des haines ou de concilier des différends ; et il y réussissait presque toujours, tant il possédait à un haut degré l'esprit de douceur, de discernement, de prudence, de patience !

tant la bonté de son cœur se communiquait sûrement à ceux qui l'écoutaient ! Aucune peine, aucune fatigue ne lui coûtaient quand il s'agissait de l'intérêt de ses paroissiens. Sa santé, déjà affaiblie par les travaux de la mission de Cayenne, n'avait pu résister aux austérités dont il surchargeait le poids de ses fonctions curiales. Il tomba malade vers le commencement de 1813. Les médecins lui ayant ordonné de prendre du repos et de changer d'air, il se rendit à Emmitsburg où il savait trouver auprès des Sœurs de Saint-Joseph et dans la compagnie de messieurs du collège de Sainte-Marie le calme et la paix nécessaires à son rétablissement ; mais il venait à peine d'y arriver quand il apprit qu'une flotte anglaise menaçait d'attaquer Baltimore. Il résolut aussitôt de retourner auprès de son troupeau. Sans permettre à la sollicitude de ses amis de le retenir, pour ne pas perdre de temps, il partit à cheval et fit ainsi toute la route qui est de plus de cinquante milles.

Si un malade le faisait demander, que ce fût le jour ou la nuit, dans la ville ou à la campagne, il était toujours prêt. Deux fois Baltimore vit la fièvre jaune se jeter et comme s'acharner sur sa population. C'était pendant les étés de 1819 et de 1821. Le mal sévissait avec une violence devant laquelle la science était contrainte de s'avouer im-

puissante ; la plupart de ceux qu'il atteignait, succombaient. Ses coups étaient si précipités, si soudains qu'il sembla bientôt impossible d'y échapper autrement que par la fuite. La ville fut en quelque façon abandonnée ; les riches se retirèrent dans les villages voisins ; les pauvres de la paroisse de Fell's point particulièrement campèrent sur une petite éminence au bord de la baie de Chesapeake. Dans cette désolation universelle, l'abbé Moranvillé resta inébranlablement au poste que la religion lui avait confié. Ses amis le conjurèrent, le pressèrent en vain de songer à sa sûreté ; à toutes leurs sollicitations, à toutes leurs prières, il répondit toujours : « Le bon pasteur donne sa vie pour son troupeau ! » Paroles sublimes et touchantes qu'un saint évêque a fait retentir au milieu de nous pendant les dernières journées de nos guerres civiles ! paroles pourtant presque vulgaires dans le sacerdoce catholique et qui à elles seules suffiraient pour prouver que nos prêtres sont véritablement les disciples du Maître divin et les continuateurs des Apôtres ! M. Moranvillé ne fut jamais plus assidu au chevet des malades. « Il sembla, dit M. Bernard U. Campbell, s'être élevé au-dessus de ce qu'il est donné à la nature de montrer de courage et d'énergie. Et ce n'était pas dans un amour vague de l'humanité, dans une philan-

throp
vait
surna
messe
formé
été vi
se lev
fois,
reten
été fr
qui l
l'appe
dait à
mesti
curé s
franc
mais
tout
l'atte
avec
cette
a pu
nous
guéri
à la
pour
devo

thropie vaporeuse qu'il puisait sa force. Il la recevait de la grâce; il l'entretenait par ces faveurs surnaturelles dont son esprit avait obtenu la promesse et le gage dans l'onction sacerdotale. » Informé un jour que des malades n'avaient encore été visités par aucun prêtre, malade lui-même, il se leva de son lit pour aller les assister. Une autre fois, les premiers symptômes de la fièvre jaune le retenaient dans son lit depuis une semaine. Il avait été frappé assez violemment pour causer à ceux qui l'entouraient, de vives inquiétudes. On vint l'appeler de la part d'un pauvre homme qui résidait à deux milles environ de Baltimore. Son domestique, effrayé des dangers auxquels le bon curé s'exposerait en sortant dans son état de souffrance et de faiblesse, refusa même de l'avertir; mais la maison était petite; et M. Moranvillé avait tout entendu. Il courut sans hésiter au lieu où l'attendait une âme impatiente de se réconcilier avec Dieu. Un savant Sulpicien qui l'a connu à cette époque dans la capitale du Maryland et qui a pu recueillir les récits des témoins oculaires, nous a assuré qu'au retour il était complètement guéri. L'abbé Moranvillé croyait très-fermement à la contagion de la fièvre jaune; il ne laissait pourtant pas de rendre aux morts même tous les devoirs de la charité; quelquefois il les ensevelis-

sait de ses mains. Demandé trop tard pour un malade, il eut beau se hâter, il ne trouva plus en arrivant qu'un cadavre; et ce cadavre était nu. Ce spectacle l'affligea. La nudité du corps manquait en effet au respect et à la décence; elle contristait la pensée et blessait les yeux. Le bon curé en fit doucement la remarque aux personnes présentes qui répondirent qu'elles n'avaient pas de linge. Il les pria alors de sortir un moment de la chambre. Resté seul, il ôta sa chemise et en revêtit le pauvre délaissé qui avait été un temple vivant de Jésus-Christ.

Il avait auprès des malades une voix si douce, un regard si tendre, son attitude était si bienveillante, son maintien si recueilli qu'on ne pouvait le voir sans en être touché profondément. Il était plus qu'un consolateur, plus qu'un ami; il était vraiment un messenger de paix, un ange de miséricorde. Dans une visite qu'il fit à l'hôpital du Maryland, il attira l'attention d'un homme qu'y avaient conduit ses habitudes d'intempérance. Cet homme appartenait à une famille respectable du sud; il avait un frère ministre protestant; son éducation avait été brillante; et on l'avait vu tour à tour officier dans l'armée et juge dans les territoires de l'ouest. Les soins pieux que M. Moranvillé prodiguait à ses camarades d'infortune, lui inspirè-

rent d'abord une estime et une vénération singulière pour le prêtre catholique ; il en vint bientôt à concevoir un désir ardent de connaître la religion qui engendre de tels dévouements ; il eut avec M. Moranvillé plusieurs entretiens. Enfin il mourut peu de jours après avoir fait son abjuration.

Mais le curé de Saint-Patrick ne bornait pas son zèle à l'accomplissement de ses devoirs spirituels envers les membres souffrants de son église ; il leur distribuait des secours temporels avec une abondance dont il était impossible de n'être pas surpris, pour peu que l'on connût la modicité de ses ressources, réduites encore par la détresse générale au milieu des ravages de la maladie. Tout travail avait cessé ; tout commerce était suspendu ; les esprits abattus et consternés s'abandonnaient aux douleurs du présent, sans souci d'un avenir sur lequel on semblait ne devoir plus compter. A peine avait-on une autre pensée que de se soustraire à l'épidémie. On vivait un peu au hasard, de ce qu'on avait, quand on avait quelque chose. Aucune occasion ne s'offrait aux pauvres de gagner l'argent nécessaire au soutien de leur existence, devenue, hélas ! si précaire. M. Moranvillé répandit dans leur sein tout ce qu'il en avait. Il fit préparer chez lui par son domestique des soupes pour

les indigents, des tisanes pour les malades. Il paya au pharmacien des médicaments ; et souvent il les porta lui-même aux pauvres gens qui manquaient des soins de leur famille ou dont la misère se résignait à ne pas même faire appeler les médecins. Il se chargea de la nourriture d'un bon nombre de convalescents ; puis, quand le fléau eut disparu, il s'appliqua à consoler, à soutenir ceux qui survivaient, à procurer de l'ouvrage à ceux qui pouvaient travailler, intercédant pour eux avec toute l'ardeur de sa charité auprès des riches habitants de la cité, auprès des magistrats, mais en même temps s'enveloppant de tant de silence que ses amis mêmes n'eurent connaissance de la multiplicité de ses démarches qu'après sa mort par un officier de la ville que ses fonctions y avaient mêlé.

Nous ne voulons pas insulter, Dieu nous en garde, à la faiblesse des ministres des sectes dissidentes. Non-seulement leurs cultes n'exigent pas d'eux de pareils sacrifices ; mais ils ne les permettent pas. Toute religion qui engage ses prêtres dans les liens du mariage, leur interdit par là même de se dévouer tout entiers à leur troupeau. Elle les condamne à rétrécir le cercle de leurs affections, à restreindre la portée de leurs dévouements, à rapprocher d'eux-mêmes, de leurs personnes la limite de leurs devoirs. Loin de dilater

leur cœur, elle le resserre. En leur donnant une famille née de leur sang, elle enlève la meilleure part de leurs pensées, de leurs sentiments, de leurs actions à la famille qu'ils doivent engendrer dans la charité de Jésus-Christ. Elle peut faire des orateurs, des moralistes, des philosophes; elle ne fait point de pasteurs. Nous trouvons donc tout naturel et tout simple que les ministres protestants aient fui devant le fléau, qu'ils aient cherché avant tout à éviter la contagion de la maladie. Ils le pouvaient, ils le devaient peut-être : n'avaient-ils pas des femmes et des enfants à préserver? et leur vie leur appartenait-elle bien, quand ils avaient promis par serment de la consacrer à des êtres si chers? Mais nous trouvons également simple et naturel que la population ait concentré sur M. Moranvillé tous les élans de sa reconnaissance et que les dissidents eux-mêmes aient rendu publiquement au prêtre catholique des témoignages d'admiration qu'ils étaient contraints de refuser à leurs ministres. Quand le curé de Saint-Patrick visitait le camp de Fell's point, c'était toujours autour de lui un empressement dans lequel se confondaient tous les cultes comme tous les âges. On s'attachait à ses pas; on le suivait partout; on ne pouvait se lasser de le voir et de l'écouter. Il avait été quelques jours sans paraître au camp;

et le bruit s'était répandu qu'à son tour il était atteint de la fièvre jaune. On demandait, on attendait des nouvelles avec anxiété : comment allait-il ? quelles espérances avait-on de le conserver ? On l'aperçut enfin marchant lentement et de ce pas incertain auquel s'essaie la convalescence. Ce fut alors, parmi cette population souffrante et désolée, une joie universelle. En peu d'instants le bon M. Moranvillé fut entouré de groupes nombreux qui l'interrogeaient et dont l'impatience ne lui laissait pas seulement le loisir de répondre pour l'interroger encore. On voulait savoir ce qu'il avait ressenti de douleurs, comment il avait été sauvé, s'il n'y avait plus rien à craindre pour une vie si précieuse. On voulait en même temps le féliciter et se féliciter avec lui de la grâce que Dieu avait faite à tous. On élevait la voix pour attirer son attention ; on le touchait pour obtenir de lui un regard ; on ne se trouvait jamais assez près de sa personne, et on luttait d'efforts pour en approcher davantage. C'était un mouvement, une agitation, une confusion où éclataient en transports joyeux l'amour et le bonheur. Cependant, d'un autre côté, l'évêque anglican qu'on n'avait pas vu encore, qui s'était tenu à l'écart pendant les phases les plus redoutables de la maladie, se promenait seul et silencieux auprès de cabanes désertes ; et quelques

passants se demandaient entre eux, sans s'arrêter, quel était ce monsieur qu'ils ne connaissaient pas. Les témoignages que le curé de Saint-Patrick recueillit pendant la durée de la fièvre, produisirent des fruits abondants de salut pour les protestants. Dieu toucha le cœur de quelques-uns; il les convertit à lui. Plus tard, M. Moranvillé parlait de ce temps comme de la moisson des âmes; et il disait à M. Bruté qu'il avait eu la consolation de ramener plus de quarante brebis égarées dans le bercail de Jésus-Christ.

Deux fois il fut frappé par l'épidémie; deux fois il ne donna au soin de sa santé que la part d'attention qui lui était laissée par les devoirs laborieux de son ministère. Au commencement il continuait à remplir avec le même zèle toutes les fonctions du sacerdoce. S'il consentait ensuite à écouter les représentations de ses amis et à obéir aux ordres de son médecin, c'était seulement quand les étreintes du mal l'obligeaient de s'aliter; et dès que ses forces ranimées par les secours de l'art semblaient renaître, il se hâtait d'en abuser pour reprendre avec une ardeur nouvelle le cours de ses travaux. Il ne tardait guères à retomber dans les mêmes accidents. « Le bon curé, dit M. Bernard U. Campbell, prouva bien à cette époque qu'il était véritablement le prêtre une fois

offert qui désire suivre Jésus-Christ, comme le grand saint Paul, jusqu'à s'immoler et à être immolé pour le salut des âmes. » M. Moranvillé avait naturellement une constitution robuste; mais si forte qu'elle fût, elle ne put résister à tant de secousses. Vainement un vicaire lui prêta vers ce temps son assistance; ce qu'il s'était réservé de sa charge curiale, était trop encore pour sa faiblesse; la fièvre jaune l'avait, pour ainsi parler, marqué du sceau de la mort. Aussi, quand en 1822 les souffrances que le froid lui firent endurer pendant les fêtes de Noël et les exercices du Carême, le mirent dans la nécessité de renoncer tout à fait au ministère sacré, on reconnut que les paroles par lesquelles il avait annoncé son sacrifice à l'origine de l'épidémie, avaient été en quelque sorte prophétiques et qu'il avait réellement donné sa vie pour son troupeau. Il quitta Baltimore au printemps de 1823 et alla d'abord jouir de l'hospitalité de la famille Caroll dans le manoir de Doughoregan. Il consentit ensuite à suivre M^{me} Harper, l'une des filles de Charles Caroll de Carrolton, aux eaux de Berkely près de Martinsburg, dans la Virginie. Ces eaux sont fort renommées. On lui avait fait espérer qu'il y trouverait au moins quelque soulagement à ses maux; mais il sembla au contraire que sa santé s'y affaiblissait encore. Il

demanda alors un asile au séminaire de Sainte-Marie d'Emmitsburg. C'était là que dix ans auparavant, les médecins l'avaient envoyé respirer la paix du cloître et l'air pur des montagnes. Ce nouvel essai ne fut pas plus heureux que le premier ; le bon curé s'éteignait lentement ; ses amis désolés lui conseillèrent enfin de faire un voyage en France.

La séparation devait être éternelle ; M. Moranvillé le sentait bien. Il voulut donc régler ses affaires comme il l'aurait fait sur son lit de mort. Il donna à l'église de Saint-Patrick, pour l'usage de ses successeurs, sa bibliothèque et son mobilier ; seulement il se réserva de vendre quelques pièces d'argenterie pour subvenir aux frais de son voyage ; car il n'avait d'ailleurs que cent cinquante dollars entre les mains d'un ami. Or sa vieille et fidèle servante restait ; et il entendait qu'elle fût payée pendant son absence, comme s'il eût dû revenir. Ses pauvres ne le reverraient plus ; et il se proposait de leur laisser un dernier témoignage de sa tendresse. Pour tout cela, il fallait plus d'argent qu'il n'en possédait. Les marguilliers et quelques personnes de sa paroisse qui vivaient dans sa familiarité assez pour le savoir, ouvrirent une souscription à l'intention de pourvoir à tous ses besoins pendant la traversée ; mais ils

étaient très-décidés à ne lui en remettre le produit qu'au dernier moment, parce qu'ils n'ignoraient pas que, s'il en avait la libre disposition, il ne manquerait pas de le dépenser en aumônes. Le jour des adieux arriva au milieu de ces préparatifs. M. Moranvillé avait le cœur déchiré de douleur. Craignant de ne pouvoir maîtriser son émotion devant ce peuple qu'il avait gouverné avec tant de consolation et qu'il aimait tant, il partit furtivement en quelque sorte pendant que ses paroissiens étaient rassemblés dans l'église pour le chant des Vêpres ; mais l'office terminé, tous ceux qui furent informés de son départ, coururent après lui et l'atteignirent à plus d'un mille de Baltimore. Combien cette dernière entrevue fut touchante ! que de paroles d'affection et de reconnaissance y furent échangées ! que de larmes répandues ! Le bon curé ne pouvait se lasser de dire à tous ces amis, à tous ces enfants de sa charité avec quels regrets amers il se séparait d'eux. Il se recommandait à leurs prières ; il promettait de ne jamais les oublier dans le saint sacrifice de l'autel. De leur côté, ils se pressaient affectueusement autour de lui ; ils serraient ses mains avec attendrissement ; ils touchaient ses vêtements avec respect. Tout à coup ils tombèrent tous à genoux ; et M. Moranvillé leur donna, d'une voix entrecoupée par les sanglots, sa bénédiction.

Voici la dernière lettre qu'il écrivit à Baltimore ; elle mérite d'être conservée : « Je n'ai point d'argent ; et je ne puis rien donner à mes amis affligés, les pauvres. Ayez donc la bonté de m'envoyer des dollars, demi-dollars et quarts de dollars pour trois billets de banque et une pièce d'or que je vous fais remettre par une bonne âme. »

M. Moranvillé s'embarqua le 1^{er} octobre 1823, à New-York, sur le vaisseau qui ramenait en France Mgr de Cheverus. La traversée fut des plus mauvaises ; et on peut dire qu'il dut principalement aux soins du saint prélat d'avoir pu en supporter les accidents. Une effroyable tempête accueillit les voyageurs à l'entrée de la Manche ; de tous les navires qu'elle surprit en mer, celui qu'ils montaient, échappa seul ; il réussit à entrer dans un petit port d'Angleterre. Enfin, M. Moranvillé descendit sur la terre de France à Oderville ; de là, il se rendit à Amiens et à Cagny. Sa santé avait été trop profondément altérée par les fatigues et les austérités de sa carrière apostolique ; l'air natal ne put pas ranimer ses forces épuisées. Le vénérable prêtre ne traîna plus pendant l'hiver de 1823 qu'une vie languissante ; il succomba le 17 mai 1824 avant d'avoir accompli sa soixante-quatrième année.

Quand la nouvelle de sa mort parvint à Baltimore, ce fut dans toute la ville, et particulière-

ment dans son ancienne paroisse de Saint-Patrick, un deuil universel. Les protestants s'en montrèrent affligés comme les catholiques. On en jugera par la lettre suivante que le secrétaire du conseil de fabrique écrivit aussitôt à M. Bruté, en ce moment à Rennes : « Mon cher Père, la triste nouvelle est arrivée jusqu'à nous. Le fidèle serviteur de Dieu est allé au lieu de son repos : nous le savons. Je n'ai pas besoin de vous dire combien sa perte a été douloureusement sentie par sa congrégation ; mais vous serez surpris, comme je l'ai été, d'apprendre à quel point elle est généralement, universellement déplorée par ceux des autres communions qui l'ont connu. Ils ne parlent de lui qu'avec les plus grands éloges ; ils admirent presque autant que ses propres paroissiens ces vertus héroïques qu'il a pratiquées au milieu de nous et dont ils ont été les témoins.

» Nous nous réjouissons sans doute de ce qu'il est mort en France où il a été entouré de tant de soins et où sa sollicitude pour les besoins de son troupeau n'a pas interrompu sa dernière préparation. Pourtant je regrette bien vivement, avec tous ses enfants affligés, que ses cendres ne reposent pas au milieu de nous : elles nous sont dues ; nous avons droit de les posséder. Il nous avait consacré les plus belles années de sa vie, si éminente en piété, si éclatante, si glorieuse en

charité. Toutes les affections de son cœur sur la terre étaient pour sa congrégation ; il lui a donné ses dernières pensées ; son dernier désir a été d'être enterré au milieu d'elle. Toutefois, si ses amis veulent garder ses ossements dans sa terre natale, ils doivent au moins nous envoyer son cœur ; et nous le déposerons dans un monument de notre amour sous les voûtes de Saint-Patrick, près de l'autel que son zèle a élevé au Dieu vivant et sur lequel il a si souvent offert le sacrifice du cœur brûlant de notre Sauveur Jésus. »

Pourquoi ce vœu si touchant des fidèles catholiques de Saint-Patrick n'a-t-il pas été exaucé ? nous l'ignorons. On ne possède dans l'ancienne paroisse du bon M. Moranvillé qu'un peu de ses cheveux ; et le prêtre qui a recueilli l'héritage de son zèle, a fait poser dans le mur de l'église sur une table de marbre l'inscription suivante :

I. H. S.

Consacré à la mémoire de

LE BON MORANVILLÉ,

*l'ami des pauvres, le consolateur des affligés
et pendant vingt ans le bien-aimé pasteur
de cette congrégation.*

A Amiens (France), il rendit son âme à Dieu.

Le 17 mai 1824.

R. I. P.

CHAPITRE VII.

L'ABBÉ MATIGNON A BOSTON; L'ABBÉ DE CHEVERUS
CHEZ LES INDIENS.

Pendant que M. Moranvillé rentrait en France pour y mourir, Mgr de Cheverus y revenait pour continuer ses travaux apostoliques et réjouir l'Église qui avait nourri sa jeunesse, par la bonne odeur de ses vertus. Tous deux avaient vécu en Amérique pendant près de trente ans; et ils y laissaient tous deux un admirable renom de science, de sagesse, de piété et de charité. C'étaient en effet de ces âmes d'élite que Dieu envoie de temps en temps au monde pour l'instruire et pour le consoler. L'un avait fondé une modeste paroisse dans la terre de Marie; l'autre avait été élevé sur le trône épiscopal dans la contrée colonisée par les pèlerins de Plimouth, par les puri-

tains de la Nouvelle-Angleterre. Leurs carrières ainsi avaient été bien différentes ; et la distance qui les séparait, devait être augmentée encore par les honneurs qui en Europe attendaient Mgr de Cheverus ; mais dans leurs courses inégales l'humble curé de Saint-Patrick et l'illustre évêque de Boston avaient montré la même simplicité, la même bonté, la même activité dans les œuvres, la même douceur et la même patience dans les épreuves, le même amour des affligés et des pauvres ; et comme ils avaient été souvent mêlés ensemble dans les actes par lesquels l'église des États-Unis a été établie, de même les Américains les confondaient dans les mêmes sentiments de respect et de reconnaissance. Aujourd'hui encore leurs mémoires sont également vénérées, également chéries de l'autre côté de l'Océan.

Quand Dieu, voulant faire entrer dans le giron de son Église les peuples de l'Union américaine, leur envoya, pour les diriger et les conduire, des prêtres français émigrés, il donna les uns tout entiers ; il prêta les autres seulement pour un temps, se réservant de les ramener dans leur patrie, comme pour montrer par leurs exemples quelle pureté de doctrine et quelle sainteté de vie il avait accordées aux instruments de sa miséricorde sur l'Amérique, et aussi pour resserrer les

CHEVERUS

en France
venait pour
et réjouir
r la bonne
t vécu en
s ; et ils y
renom de
arité. C'é-
eu envoie
struire et
e modeste
e avait été
trée colo-
les puri-

liens qui doivent unir les deux mondes dans la profession du catholicisme. Mgr de Cheverus a été du nombre des derniers. Parmi les premiers il faut compter son prédécesseur à Boston, le véritable fondateur de la congrégation catholique dans cette ville, l'apôtre de l'église du Massachusets, le pieux et savant abbé Matignon.

Le Massachusets était peut-être de toutes les provinces anglo-américaines celle qui excitait le plus vivement la sollicitude inquiète de Mgr Carroll et qui présentait le plus de difficultés à l'administration épiscopale. C'était en quelque façon le centre de la résistance protestante à l'action du catholicisme. Les préjugés que les pèlerins de Plimouth y avaient portés, n'avaient rien perdu de leur force, rien de leur entêtement et de leur intolérance depuis les luttes violentes de la Réforme. Peut-être s'étaient-ils au contraire irrités dans les douleurs de l'émigration que les compagnons de Smith avaient acceptée plutôt que de modifier la moindre de leurs opinions, de laisser fléchir la plus indifférente de leurs pratiques. En tout cas il est certain que les catholiques ne rencontraient dans aucun autre pays autant d'obstacles au libre exercice de leur culte. Ce n'était pas seulement la haine de ce qu'on appelait leur idolâtrie, qui les tenait dans l'oppression ; c'était aussi

le m
de le
pulat
de fa
et de
idées
angla
lonté
étaier
ries p
mal ;
secou
taient
voirs
allianc
quelqu
affecté
sion p
courb
était in
repub
Cep
après
vers 1
s'orga
tre qu
saint

le mépris de leur pauvreté, de leur grossièreté, de leur ignorance. Ils formaient comme une population distincte, séparée à Boston surtout; et de fait ils étaient presque tous de pauvres Français et des Irlandais plus pauvres. Ils n'avaient ni les idées, ni les mœurs, ni les habitudes de la race anglaise. On les soupçonnait de peu de bonne volonté pour les aspirations républicaines; et ils étaient convaincus de peu d'estime pour les rêveries protestantes. Les lois de l'État les protégeaient mal; car ils n'étaient pas citoyens. Privés des secours spirituels depuis longues années, ils s'étaient accoutumés à vivre dans l'oubli de leurs devoirs religieux; et ceux qui avaient contracté des alliances avec des familles dissidentes, allaient quelquefois jusqu'à cacher sous une indifférence affectée leur caractère catholique. Objets d'aversion pour les uns, de dédain pour les autres, ils se courbaient sous la double humiliation qui leur était imposée au nom de la religion, au nom de la république; et ils s'abandonnaient eux-mêmes.

Cependant nous avons vu que peu de temps après le triomphe de l'indépendance américaine, vers 1788, les plus zélés firent un effort pour s'organiser en congrégation; mais le premier prêtre qui remplit auprès d'eux les fonctions du saint ministère, était sous le coup d'une inter-

diction fulminée contre lui en France par son évêque ; il ne sut ni se concilier la bienveillance des magistrats par sa prudence, ni se conserver le suffrage de l'autorité ecclésiastique par sa soumission. Le second, frappé également de suspense, dut abandonner un poste où il s'était glissé par surprise. M. John Thayer qui vint après eux, était un prêtre pieux et savant. Appliqué à tous ses devoirs de missionnaire, il édifiait par sa conduite tous ceux qu'il instruisait par sa parole ; mais il était né à Boston ; et il y avait été ministre. Il fit pourtant quelque bien. Ses controverses avec Georges Leslie et John Gardner eurent du retentissement. « La petite congrégation, dit un auteur américain, commença à jouir de quelque considération ; et le nom de catholique ne fut plus synonyme d'ignorant. » Plusieurs conversions augmentèrent successivement le nombre des fidèles.

Mgr Caroll fit sa première visite à Boston dans l'année 1791. Il fut moins réjoui par la piété des catholiques qui professaient ouvertement leur foi, qu'attristé par la tiédeur, par la faiblesse, par l'indifférence des autres. Toutefois il ne renonça pas aux espérances que les travaux de M. Thayer avaient pu faire concevoir ; mais il lui fallait, pour les réaliser, un prêtre qui réunit des qualités diffi-

cile
dan
Eta
« S
com
men
suit
tude
l'av
con
ici u
auss
de
dem
ses
R. I
E
réve
Ang
sidé
en
Sorb
fesse
mais
delà
tions
peut

ciles à rencontrer partout, impossibles peut-être dans le clergé peu nombreux et peu préparé des États-Unis. Il écrivait en effet à cette occasion : « Si tous les catholiques étaient rassemblés, on en compterait environ cent vingt. Très-probablement il y en a davantage qui se cachent, qui, par suite de mariages mixtes, par une longue habitude, par des motifs mondains, refusent de faire l'aveu et la profession de leur foi. Dans ces circonstances je suis vraiment fâché de n'avoir pas ici un prêtre de manières aimables et conciliantes aussi bien que d'une habileté réelle. » Le regret de l'illustre prélat cessa bientôt. Le prêtre qu'il demandait, lui fut envoyé de Londres par un de ses anciens confrères de la société de Jésus, le R. P. Thomas Talbot. C'était l'abbé Matignon.

Entre les membres du clergé français que la révolution avait forcés de chercher un asile en Angleterre, l'abbé Matignon tenait un rang considérable. Né à Paris en 1753, ordonné prêtre en 1778, il avait été reçu en 1785 docteur de Sorbonne. Peu de temps après il fut nommé professeur royal de théologie au collège de Navarre; mais sa santé était délicate : il ne put résister au-delà de quelques années à la fatigue de ses fonctions qu'il aimait pourtant et qu'il remplissait peut-être avec trop d'assiduité. Il se retira avec

une petite pension que le cardinal de Brienne lui obtint de l'infortuné Louis XVI. Simple dans ses goûts, cette pension suffisait à ses besoins. Il vivait modeste et paisible au milieu d'amis que ses talents et son caractère lui avaient faits, quand l'impiété révolutionnaire prétendit changer la constitution et entreprit de violer la liberté de l'Église. Devant les nouveaux devoirs que lui dicta alors sa conscience, M. Matignon n'hésita pas. Il échangea sans trouble et sans regrets les douceurs de sa vie tranquille contre les douloureux et pénibles hasards de l'exil ; il se réfugia à Londres. Là il connut plusieurs jésuites anglais, anciens confrères de Mgr Caroll, et particulièrement le P. Thomas Talbot. Sa science le fit rechercher ; et sa vertu le fit aimer. On admirait en lui l'excellent théologien ; on vénérât le saint prêtre ; on chérissait l'homme spirituel, aimable et bon. Le P. Thomas Talbot surtout avait pour lui une estime singulière. Il écrivit en ce temps-là à l'évêque de Baltimore dont il était un des correspondants les plus actifs : « Les horribles persécutions et massacres de France ont chassé ici des milliers d'excellents hommes ; mais je n'y trouve pas un Matignon. »

Rempli de zèle pour les intérêts de l'église américaine, il avait pressé vivement l'abbé Ma-

tignon
venu
non
vena
avon
de B
term
P. T
« C'é
Dieu
dont
était
Maltr
tout à
les, n
de so
abond
tuple
jamai
les ca
dents
est de
pas tr
tholig
jourd
encor
la re

tignon de passer aux États-Unis; et il était parvenu à l'y décider. Sa lettre avait pour but d'annoncer à Mgr Caroll la nouvelle acquisition qu'il venait de faire pour le diocèse de Baltimore. Nous avons eu le bonheur d'entendre l'évêque actuel de Boston, Mgr Fitz Patrick, confirmer dans les termes du plus profond respect le jugement du P. Thomas Talbot sur l'apôtre du Massachusetts « C'était, nous disait-il, un véritable homme de Dieu en qui la science s'unissait à la sagesse et dont la bonté s'alliait à une patiente énergie. Il était doux et humble de cœur comme notre divin Maître. A l'exemple du grand Apôtre, il se faisait tout à tous, n'épargnant ni ses soins, ni ses veilles, ni ses fatigues, ni ses sacrifices pour le bien de son troupeau. Sa parole a été une semence abondante que nous avons vue fructifier au centuple. Il a su, avec une habileté extrême qui n'a jamais rien coûté à sa fidélité, instruire et édifier les catholiques sans irriter, sans blesser les dissidents. La petite congrégation qu'il a organisée, est devenue un grand peuple. Peut-être n'a-t-il pas trouvé dans Boston, à son arrivée, 300 catholiques; nous en comptons plus de 60,000 aujourd'hui. » Le pieux et savant prélat nous disait encore que l'abbé Matignon n'avait d'égal, dans la reconnaissance des fidèles du Massachusetts,

que Mgr de Cheverus. « Sa mémoire, ajoutait-il, n'est pas gardée parmi nous avec moins de respect et d'amour que celle de notre premier évêque. »

Cédant aux conseils du P. Thomas Talbot, M. Matignon se prépara au commencement de 1792 à se rendre aux États-Unis. Il rentra secrètement en France pour y régler quelques affaires; puis, de retour en Angleterre, il s'embarqua pour Baltimore. Heureux d'avoir trouvé le prêtre qu'il désirait donner aux catholiques de Boston, Mgr Caroll l'envoya dans cette ville vers le milieu du mois d'août. La nouvelle mission fut ouverte le 20. L'abbé Matignon n'avait encore qu'une connaissance très-imparfaite de la langue anglaise. Il se mit aussitôt à l'étude avec toute l'ardeur que demandait le grand intérêt qui lui était confié; et en quelques mois il se rendit capable non-seulement de converser avec facilité, mais encore de prêcher publiquement dans cette langue. Dès ses premiers débuts, on put remarquer que son style ne manquait ni de correction ni d'élégance.

Ses travaux d'abord avaient été obscurs. Ils s'étaient bornés à peu près à dire la messe, à administrer les sacrements, à adresser des instructions, les jours de dimanche et de fête, aux Français et aux Irlandais qui composaient presque

tout
quan
habi
diffic
secte
venti
se co
dans
de l'A
ment
donc
crut
versie
leur
Catho
churc
velle-
grand
légen
mises
nisati
répug
ce qui
les esp
une p
monde
avec c

toute sa congrégation ; mais ils prirent de l'éclat quand il put appeler autour de la chaire sacrée les habitants d'origine anglaise. Sa situation était difficile. Il la connaissait ; il savait tout ce que la secte puritaine nourrissait de préjugés et de préventions contre l'Église de Jésus-Christ ; mais il se connaissait lui-même ; il se sentait assez fort dans le Dieu qui le fortifiait, suivant l'expression de l'Apôtre, pour ne pas craindre d'exposer librement la véritable doctrine de l'Évangile. Il prêcha donc en anglais. Il fut écouté : son auditoire s'accrut dans des proportions considérables. Les conversions s'annoncèrent bientôt. « Quand le docteur Matignon vint à Boston, est-il dit dans le *Catholic magazine (Early history of the Catholic church in Boston)*, il trouva le peuple de la Nouvelle-Angleterre rempli de défiance contre le grand objet de sa mission. De sottes et obscures légendes sur le Pape et la papauté s'étaient transmises de génération en génération depuis la colonisation du Massachusetts ; et un sentiment de répugnance indéfinie et indéfinissable contre tout ce qui avait quelque rapport avec Rome, dominait les esprits de la communauté puritaine. Il fallait une parfaite connaissance des hommes et du monde pour se mettre sans dommage en contact avec ces dispositions d'un peuple entier. L'indis-

création et la violence auraient fait disparaître de prime-abord toute espérance de succès ; l'ignorance ou la faiblesse auraient exposé la cause de la vérité au sarcasme et au mépris, et des exagérations du zèle, même le plus notoirement pur, serait née une réaction qui aurait ruiné les fondements de l'Église naissante. Le docteur Matignon avait précisément toutes les qualités nécessaires dans une telle conjoncture. Il désarma les superbes par son humilité et par sa douceur ; les calomniateurs furent contraints de se taire devant sa prudence et sa sagesse ; les critiques n'osèrent pas s'attaquer à sa science ; et sa conduite en tout fut si mesurée et si juste que la malignité renonça bientôt à l'observer, que la méchanceté même se garda de toucher à un homme si bien armé pour sa défense. »

M. Matignon demeura pendant quatre ans seul chargé de la mission qui comprenait toute la Nouvelle-Angleterre, c'est-à-dire un territoire plus grand que la moitié de la France. Ses forces ne pouvaient pas suffire à tant de travaux. De bonne heure il l'avait compris ; mais Mgr Carroll n'avait point d'aide à lui donner. Il fallut se soumettre. Pendant tout ce temps M. Matignon n'avait, pour ainsi dire, pas de résidence fixe. C'étaient tous les jours de nouveaux déplacements, de nouveaux

voyages ; car les catholiques étaient dispersés sur ce territoire immense ; et il n'y avait point d'églises. Il était nécessaire d'évangéliser en quelque sorte chaque famille à son tour, de célébrer le saint sacrifice sur chacune des habitations, sans parler des malades qui demandaient, qui attendaient les consolations et les secours de la religion. Le bon pasteur était pauvre. Il ne trouvait que très-peu de ressources dans la charité des fidèles aussi pauvres que lui. Ses courses apostoliques se faisaient à pied ; il y perdait beaucoup de temps par conséquent. Dans cet état la mesure du bien qu'il entrevoyait, qu'il embrassait par la pensée, ne pouvait pas être remplie par un seul homme. De quelques succès que ses efforts fussent couronnés, son cœur était abreuvé d'amertume à la vue de tant d'âmes qui lui étaient confiées et qu'il était en danger de laisser perdre.

En 1796 enfin il eut la joie de voir arriver auprès de lui l'abbé de Cheverus. C'était plus qu'un auxiliaire, c'était un ami que la divine providence lui envoyait pour partager ses fatigues et ses veilles. Il l'avait connu à Paris ; il l'avait aidé par ses leçons et par ses conseils à se préparer aux redoutables fonctions du sacerdoce ; il savait ce que cette âme grande et simple, ce cœur sensible et bon, cette vive intelligence, cette nature excellente, re-

levée et perfectionnée par l'influence de la charité divine, promettaient de triomphes à l'Église. Aussi dès qu'il avait été informé que l'abbé de Cheverus, fuyant les persécutions révolutionnaires, s'était réfugié en Angleterre, il lui avait écrit pour l'inviter à se rendre à Boston. Les lettres qui furent échangées entre les deux saints prêtres, ne nous ont pas été conservées ; nous le regrettons. Avec quelle édification et quel profit nous les aurions interrogées ? N'eût-il pas été admirable en effet d'entendre le respectable M. Matignon parler du besoin de cette Église américaine qu'il contribuait à fonder, de ces fidèles catholiques qu'il s'efforçait de consoler et d'instruire, de ces chrétiens égarés qu'il était si désireux de ramener au bercail du bon Pasteur ? et M. de Cheverus exprimer à son vénérable ami l'ardeur du zèle qui le portait à se dévouer au salut de tant d'hommes qu'il ne connaissait pas, mais qui étaient ses frères en Jésus-Christ et comme lui les cohéritiers du Fils de Dieu ?

Nous n'essaierons point après le pieux et savant biographe du cardinal-archevêque de Bordeaux de raconter la vie de M. de Cheverus en Amérique. M. Hamon ne nous a rien laissé à dire. Et qui n'a pas lu ces pages pleines à la fois de simplicité et d'éloquence dans lesquelles l'illustre prélat

semble s'être peint lui-même ? Qui n'a retenu au moins ces anecdotes charmantes qui mettent si heureusement en relief les qualités nobles et délicates de son cœur et de son esprit ? Mais le *Catholic magazine* de Boston a publié cinq lettres qui se rapportent aux deux premières années pendant lesquelles l'abbé de Cheverus a prêché l'Évangile aux Indiens de Penobscot et de Passamaquoddy. Nous les reproduirons parce que ce sont les seuls documents que nous ayons sur cette époque de sa vie, et parce que nous les croyons peu connues en France.

La première est adressée à Mgr Carroll, sous la date de Boston le 26 janvier 1797. L'abbé de Cheverus était depuis près de quatre mois dans la capitale du Massachusetts, aidant M. Matignon à porter le fardeau de ses travaux apostoliques et attendant la réponse à une lettre qu'il avait écrite précédemment. Il se met à la disposition de l'évêque de Baltimore :

« Aussitôt que j'ai été arrivé en ce pays, j'ai fait ma première affaire d'écrire à mon nouveau pasteur et de le prier de m'admettre parmi ses brebis. Cette lettre, je le vois, ne vous est jamais parvenue. Il y avait dans le même paquet une lettre de l'illustre évêque Douglas, vicaire apostolique de Londres, et une autre du R. M. Talbot.

Toutes deux vous étaient adressées. J'ignore entièrement ce que M. Talbot vous écrivait ; pour l'évêque Douglas, il ne vous disait rien de particulier, si ce n'est qu'il vous assurait de son respect et qu'il voulait bien rendre de moi un témoignage favorable. Si sa lettre arrive jamais entre vos mains, je vous prie d'en rabattre beaucoup sur le dernier point ; il est en effet de ces amis prévenus et indulgents qui surfont grandement mon faible mérite. J'ai été employé par lui dans la mission anglaise pendant deux ans et demi. Il m'honorait de son amitié ; et son souvenir est toujours cher à mon cœur. J'ai quitté son diocèse avec regret ; mais mon respectable ami M. Matignon m'a bien souvent écrit que vous aviez besoin de prêtres qui connussent la langue anglaise. J'ai cru qu'il était de mon devoir de venir sans délai.

» Je me rendrai au poste qu'il vous plaira de m'assigner, aussitôt que j'aurai reçu vos ordres. Soyez assez bon pour me faire connaître la manière la plus économique de voyager, de faire porter ma malle, etc. Je pense qu'il faudra aller à pied. Envoyez-moi d'ailleurs où vous savez qu'on a le plus besoin de moi, sans vous occuper des moyens de pourvoir à ma subsistance. Je suis tout disposé à travailler de mes mains si cela est absolument nécessaire. Je crois que j'en ai la force.

Je jouis d'une bonne santé ; et j'ai trente ans.

» Je n'ai aucune des choses nécessaires pour célébrer le saint sacrifice de la messe. En trouverai-je où j'irai ? M. Matignon est d'avis que je porte constamment une soutane parce que les habitants sont accoutumés à voir leurs prêtres en habit long. Cela me sera assez difficile ; car je n'ai qu'une soutane ; mes autres vêtements étant tels que les missionnaires les portent en Angleterre.

» Je suis fâché de vous occuper de ces détails, vous qui avez la sollicitude de toutes les églises ; mais je suis sûr que votre charité m'excusera. Je conserverai dans mon esprit comme un trésor les avis que contiendra votre lettre. J'emploierai tous mes efforts à accorder les dispositions du peuple confié à mes soins avec toutes les mesures du gouvernement humain et libéral sous lequel il vit. Je me montrerai en toute occasion attaché cordialement aux intérêts des États-Unis et du gouvernement fédéral ; et je rechercherai toujours la paix du pays où la volonté de Dieu m'aura placé.

» N'interrompez pas, je vous en prie, vos importantes occupations pour me répondre. J'attendrai à entendre parler de vous que vous ayez décidé de ma future destination. Cependant j'assisterai ici le cher M. Matignon du mieux que je pourrai.

Vous le connaissez. Je n'ai pas besoin de vous dire ses sentiments pour moi.

» Vous priant de me bénir et de vous souvenir de moi dans vos prières, j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, très-révérénd Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

» John CHEVERUS, *prêtre*,

» Né et recteur dans la ville de Mayenne,
» diocèse du Mans (France). »

M. de Cheverus reçut le pouvoir d'exercer le ministère sacré auprès des tribus indiennes de Passamaquoddy, sur la frontière du Nouveau-Brunswick, à l'extrémité septentrionale de l'État du Maine, et de Penobscot sur le fleuve du même nom. Ses lettres nous le montrent en effet chez la première dans l'été de 1797, et chez la seconde l'année suivante. Ces deux tribus se composaient, nous l'avons déjà dit, des descendants de la grande nation Abénakis qui avaient survécu à la défaite et aux massacres de 1724. Restées catholiques malgré les mauvais traitements que leur infligeait à cause de leur culte la colonie puritaine du Massachusetts, et quoiqu'elles n'eussent plus vu de missionnaires depuis la mort du P. Rasle, elles avaient, en 1791, envoyé à Mgr Caroll une députation pour lui demander un prêtre. Leur lettre

était datée de l'embouchure de la rivière Cobsecook et signée par les chefs de la rivière Saint-Jean et Passamaquoddy et les députés des Indiens Mackinac. Elles furent visitées alors par l'abbé Rousselet qui dirigeait la mission de Boston; puis, en 1792, confiées aux soins de l'abbé Ciquard. M. de Cheverus fut appelé à remplacer ce dernier qui venait de passer sous la juridiction de l'évêque de Québec. Arrivé au chef-lieu de la mission indienne le 20 juillet 1797, il écrivit le lendemain à l'abbé Matignon :

« J'ai pris le bateau hier ; et je suis arrivé ici à une heure. Dès que mes pieds ont eu touché la terre, les Indiens se sont mis à tirer des coups de fusil en signe de joie. Ils m'ont fait un accueil tout à fait amical et touchant. Nous sommes ensuite allés à l'église. Après avoir offert nos remerciements à Dieu et l'avoir prié de bénir ma mission, après avoir adressé quelques paroles aux sauvages, j'ai été introduit dans mon presbytère. Il est près de l'église. Tous deux sont bâtis sur une colline, au-dessus des cabanes indiennes. Ma maison (et je le dis avec orgueil ; car bien du temps s'est écoulé depuis que je n'ai été dans ma maison), ma maison donc a environ dix pieds carrés en surface et huit en hauteur. L'église est un peu plus large, mais pas beaucoup plus haute. Il n'y entre pas

d'autres matériaux que de l'écorce, avec quelques troncs d'arbre et des bâtons en croix pour la soutenir. La seule ouverture est la porte ; aussi l'église est-elle sombre ; à peine peut-on lire à l'autel. La seule pièce d'ameublement qui existe dans la maison, est une grande table faite de planches grossières. J'ai mis, la nuit dernière, mon matelas sur la table ; et j'ai dormi passablement. L'église est tapissée de deux pièces de drap, l'une écarlate, l'autre bleue, auxquelles sont attachées avec des épingles quelques images.

» Les Indiens étaient, hier, si joyeux de me voir qu'ils oubliaient de manger. Ils n'avaient rien préparé pour notre repas. Heureusement j'avais mes deux barils de biscuits ; on nous a rapporté d'une ferme voisine de bon lait et de bon beurre, de sorte que nous avons pu dîner et souper parfaitement. Aujourd'hui je suis traité avec des pigeons sauvages.

» De loin, cela paraît plaisant ; mais je crains bien que les observations de M. Ciquard ne soient vraies. J'ai chanté une grand'messe pour les morts ; et j'ai parlé contre l'ivrognerie. J'ai déclaré à mes Indiens que je ne recevrais à la communion que ceux qui auraient été longtemps sans boire, par exemple une année. Je crois que j'aurai peu de communicants ; mais je ne veux pas expo-

ser les sacrements à une profanation certaine.

» Les sauvages ont chanté toutes les parties de l'office auxquelles le peuple mêle sa voix ; et ils l'ont fait exactement sur le même ton que nous. Au *Kyrie* ils ont gardé les mêmes mots ; ils ont répondu en latin à la préface. Quel courage et quelle patience dans les premiers missionnaires !

» J'ai relevé, ce matin, dix femmes. J'ai mis en pénitence publique devant la porte de l'église une fille qui, devenue enceinte dans un état d'ivresse, sans savoir des œuvres de qui, est accouchée, il y a environ un an. Je compte qu'elle y restera quelques jours avant que je ne l'en retire.

» J'ai parlé aux Indiens comme nous en étions convenu. Je n'ai rien demandé ; mais je recevrai ce qu'ils m'offriront de bon cœur. Ils m'ont apporté, hier au soir, sept dollars comme un présent des hommes. Ils m'ont dit que les jeunes gens suivraient leur exemple. Je ne connais pas précisément leur nombre ; mais ils paraissent être une centaine. Il est vrai que plusieurs en ce moment ne sont pas au camp général. »

Le 10 août suivant, M. de Cheverus écrivit encore à l'abbé Matignon. Il lui rendait compte de sa situation et de la disposition des Indiens :

« Ce que les autres appellent misère, est pour moi le luxe de la vie ; et cela me convient extrê-

mement bien. L'autre nuit, je me suis éveillé : j'étais presque à la nage dans mon lit. La violence de la pluie avait fait un trou dans le toit de ma cabane ; et j'avais été inondé. Ce bain froid m'a fortifié ; au lieu de me donner un rhume, il ne m'a rendu que plus vigoureux et plus dispos.

» Les Indiens feront ce que nous voudrons, M. Allan et moi, pour avoir un prêtre... Je serais heureux d'être désigné pour cette mission. Ce que M. Ciquard dit, est vrai ; mais si la corruption a augmenté parmi les sauvages, c'est qu'ils n'ont pas de prêtre pour les gouverner. Plusieurs se sont confessés directement ou par interprète. Généralement j'ai trouvé qu'ils avaient été bons et fidèles pendant un an après leur dernière communion ; ils ne sont retombés dans leurs fautes antérieures que parce qu'ils n'avaient personne pour prendre soin de leur conduite. Ce sont littéralement de petits enfants, mais bien élevés. Je pense qu'ils seront obéissants et soumis à l'avenir : ils l'ont été depuis le peu de temps que je suis leur père. Ils m'aiment ; je leur suis attaché ; je le suis beaucoup à quelques-uns ; et je ne les quitterais pas sans les arroser de mes larmes. »

La mission de l'abbé de Cheverus n'était que temporaire. C'était simplement une visite dont la durée devait être mesurée sur les besoins immédiats

de la population. Nous apprenons par la lettre du 31 juillet que le pieux missionnaire ne comptait pas rester parmi les Indiens plus de deux ou trois semaines. On peut croire qu'en effet il retourna à Boston vers la fin du mois d'août ; mais, dans l'été suivant, il quitta de nouveau la ville pour se diriger vers Indian-old-town, village de la tribu Penobscot. Une lettre du 7 juin 1798, adressée également à l'abbé Matignon, contient un curieux et charmant récit de son voyage :

« Deux canots de Passamaquoddy et trois de Penobscot formaient notre escadre. Leurs équipages se composaient de huit hommes, trois femmes, trois enfants et moi. Nous avons campé dans le bois pendant trois nuits employées à traverser le désert. Nous avons eu beaucoup de pluie ; et les moustiques nous ont fort tourmentés ; mais je n'ai reçu de leurs attaques aucun inconvénient sérieux. Les deux dernières nuits, j'ai dormi sans interruption depuis le moment où je me suis couché, jusqu'au lever du jour. Nous n'avions pas le temps de bâtir des *wigwams* (cabanes) ; nous dormions sous l'abri d'un canot ; et je m'en trouvais très-bien. Une vieille Indienne qui faisait ma cuisine à Quoddy, était à ma suite ; elle a pris de

¹ Village des Indiens Passamaquoddy.

moi le plus grand soin. Depuis le vendredi à midi jusqu'au lundi soir, nous n'avons pas vu une seule habitation ; toujours des arbres et de l'eau ! Ce n'était cependant pas une vue désagréable. La terre était presque toute couverte de grands bois qui réjouissaient nos yeux par leur magnifique verdure ; et sur le sol s'étalait une herbe splendide, comme je n'en ai jamais vu. Mon esprit cherchait à entrevoir dans les profondeurs de l'avenir le temps où cette contrée sera toute colonisée. Je me plaisais à l'idée qu'elle pourrait devenir l'asile de la vertu et de l'innocence, maintenant persécutées presque partout. Plein d'espérance et désireux de la consacrer d'avance en quelque sorte, je célébrai la grand'messe et les vêpres avec mes bons Indiens en l'honneur de la sainte Trinité.

» Nous avons traversé six lacs, dont deux assez larges à travers lesquels coule la rivière Schoudick. De la fin du dernier lac au ruisseau Penobscot, comme disent les sauvages, on compte que la route est d'environ quatre milles ; mais je crois bien que j'en ai fait douze. Vous ne pouvez pas avoir une idée de l'état de cette route ; les yeux perçants des Indiens peuvent à peine en découvrir la trace. Il faut toute leur agilité et toute leur force pour surmonter les obstacles qui l'embar-

rass
nots
quel
qui
mar
tom
de m
dien
hom
je cr
con.
autre
pren
aura
nobs
sour
de fr
mill
est p
sauv
A
tout
le 2
tem
van
«
mer

passent, chargés, comme ils le sont, de leurs canots et de leurs bagages. De grands arbres dont quelques-uns sont pourris et cèdent sous le pied qui les presse, encombrent la voie. Ici c'est un marais fangeux ; là des rochers glissants. Je suis tombé une douzaine de fois, mais sans me faire de mal. Je me croyais bon marcheur ; et les Indiens disent que je le suis certainement pour un homme blanc ; mais quand je me compare à eux, je crois que je me traîne à peine comme un limacon. Outre cette route, nous en avons suivi neuf autres dont deux auraient pu être évitées en prenant plus au large à travers les lacs ; ce qui aurait été meilleur à mon avis. Le ruisseau Penobscot est si étroit à quelque distance de sa source que deux canots ne peuvent pas y passer de front ; mais il devient un grand fleuve à trente milles de la mer. Comme la rivière Schoudick, il est plein de chutes ; et c'est pour les éviter que les sauvages prennent des routes de terre. »

Arrivé à Old-town, M. de Cheverus se livra tout entier aux devoirs de sa mission. Pourtant, le 29 juin, il trouva au milieu de ses travaux le temps d'écrire à l'abbé Maignon la lettre suivante :

« Depuis ma dernière lettre, j'ai été constamment occupé des Indiens. La nécessité d'un inter-

prêtre rend très-long le travail des confessions. J'ai été assis pendant six heures chaque jour depuis une quinzaine pour confesser un peu plus de cent sauvages. J'entends maintenant les enfants qui se préparent à recevoir le saint sacrement de l'autel ; j'espère avoir huit premières communions à la fête de saint Pierre et saint Paul.

» J'ai beaucoup de peine à écrire le catéchisme indien. Je commence à le comprendre passablement bien et à prononcer les mots d'une manière assez intelligible pour que le sens en soit saisi par les enfants que je catéchise deux ou trois fois par jour. Leur instruction a été honteusement négligée. Je suis effrayé d'en être chargé. Heureusement ils semblent apprendre avec quelque zèle ; ce qui me console et m'encourage. Si je n'avais pas été excité par un motif supérieur, j'aurais renoncé dix fois à écrire le catéchisme. Mes maîtres ne pouvaient pas me dire si ce qu'ils me dictaient, était un mot ou deux, une question ou une réponse. Par bonheur le catéchisme est très-court : il n'a pas plus de six pages. Partie par conjecture, partie par quelques explications de mes maîtres, je crois que j'ai traduit assez bien.

» ... La corruption et la licence ont fait des progrès parmi les Indiens, quoique plusieurs soient exempts de vices ; mais sans un prêtre qui

réside ou qui les visite fréquemment, il n'en peut pas être d'une autre façon. Les hommes sont presque toujours meilleurs que les jeunes gens. C'est tout le contraire à Quoddy où M. Ciquard prenait soin de la jeunesse. Ici il est venu seulement deux fois; la première pour trois semaines, la seconde pour dix jours. Heureusement le peuple a encore du respect pour le prêtre. Celui qui voudra vivre sur une ferme, se soutiendra s'il est assisté au commencement. Il n'y a rien à attendre des Indiens : ils sont trop pauvres.

» Les moustiques ne me laisseront, je pense, que les os. Je cherche à dormir pendant qu'ils me dévorent. Pour me débarrasser d'eux, les nymphes des forêts ont allumé dans ma cabane un feu de bois de cèdre qui répand une excellente odeur, mais qui me suffoque et m'aveugle. Ne vous inquiétez pas cependant; je n'ai qu'à quitter ma cabane pour revenir à la vie et à la lumière. »

Il ne paraît pas que depuis M. Ciquard les Indiens aient eu un prêtre résident. On en a vu la raison dans la lettre qui précède : ils étaient trop pauvres. Mais les missionnaires et même les évêques de Boston se sont toujours empressés de les visiter aussi souvent que l'ont permis les devoirs impérieux de leur ministère. Mgr de Cheverus en particulier n'a point oublié, jusque dans les rudes

travaux de son épiscopat, les bons sauvages qui lui avaient fait goûter les premières joies de l'apostolat en Amérique. En 1833, son successeur, Mgr Fenwich, fit élever à Norridgewook, l'ancienne Nanrantzouak, sur le lieu où fut enterré le P. Rasle, dans l'enceinte de l'église ruinée en 1724, un modeste monument à la mémoire de ce pieux martyr de la foi et du patriotisme. La première pierre fut posée le 23 août, jour anniversaire de la mort de l'intrépide jésuite, en présence des chefs des principales tribus répandues encore à cette époque dans les limites du diocèse. Ce simple monument atteste une fois de plus combien a été fécond le passage de la domination française sur le sol américain. La France n'a plus l'empire de ces contrées; mais son nom reste cher aux nations indigènes qu'elle a converties au vrai Dieu; et la gloire de ses enfants est proclamée de génération en génération.

Dans les intervalles des visites qu'il faisait aux Indiens, l'abbé de Cheverus exerçait les fonctions sacerdotales à Boston, nous ne voulons pas dire sous l'autorité de M. Matignon qui avait pourtant et le titre et le droit de l'ancienneté, mais en la société, en la compagnie de son vénérable ami. Il y avait entre les deux pieux missionnaires une communauté si entière de sentiments et de vues,

un accord si parfait de volonté, une amitié si sainte qu'il est impossible de faire la part de l'un et de l'autre dans le gouvernement des congrégations catholiques qu'ils instruisaient, qu'ils dirigeaient ensemble. C'étaient une seule pensée et une seule action. Comme ils avaient la même habitation, ils avaient aussi la même vie et la même conduite. On ne saurait concevoir à qui appartenait la direction ou seulement l'initiative, tant leur union était complète. Ils se comprenaient sans se parler ; ils s'entendaient sans se concerter ; on eût dit une seule âme animant deux corps ; ou plutôt leurs deux âmes, également pleines de foi et de charité, recevaient de Dieu la même inspiration et la suivaient avec la même obéissance. « Ceux qui ont été témoins de la manière dont ils vivaient ensemble, lisons-nous dans le *Boston Monthly magazine*, n'oublieront jamais la délicatesse et l'élévation de leur amitié. Elle surpassait les attachements dont la fable nous a tracé de si charmants tableaux, et égalait la touchante union de David et de Jonathas. »

Et l'exact biographe de M. de Cheverus dit à son tour : « Deux hommes, modèles de toutes les vertus, vivant ensemble comme des frères, sans distinction du mien et du tien, sans dissidence de vues et de volonté, toujours attentifs à condes-

« cendre l'un à l'autre, à se prévenir mutuellement d'égards et d'attentions aimables, formant en toute vérité un seul cœur et une seule âme; avec les mêmes désirs, ceux du bien; les mêmes inclinations, celles de la vertu; le même attrait, l'amour de ce qui est bon, honnête et charitable; c'était entre ces deux belles âmes le plus doux commerce, l'intimité la plus touchante; jamais cependant de familiarité. La simplicité des rapports avait toujours quelque chose de noble et de grave en harmonie avec l'élévation et la dignité du caractère. »

Une anecdote que M. Hamon raconte, prouve que les protestants eux-mêmes avaient été frappés de la pieuse harmonie de ces deux cœurs si généreux, de ces deux esprits si éminents, et qu'ils ne savaient pas trouver de séparation, pas faire de distinction entre eux. Un ministre se rapprocha de M. Matignon et de M. de Cheverus dans l'intention de les convertir à son culte. Il les voulait l'un et l'autre; car il comprenait bien que sa victoire serait sans fruit si un seul lui échappait. Il eut accès dans leur maison; il les visita souvent; il les vit dans la liberté des relations privées; il eut avec eux plusieurs conférences; mais ses espérances ne se réalisaient pas. Il crut devoir se retirer; et en avouant à ses amis l'inutilité de ses démarches, il leur disait : « Ces hommes sont si

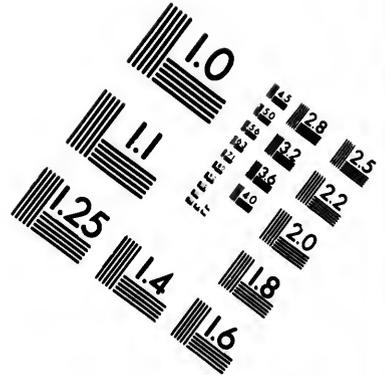
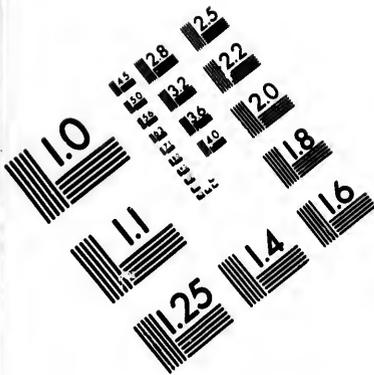
savaient
eux ;
n'y a
l'influ
scienc
barra

Les
s'accu
dité q
prévu
s'était
de con
missio
menes
tit ten
avaient
avait
mier c
alors r
pulation
de M.
le tem
ger à
vrit pa
présid
ment
le pré

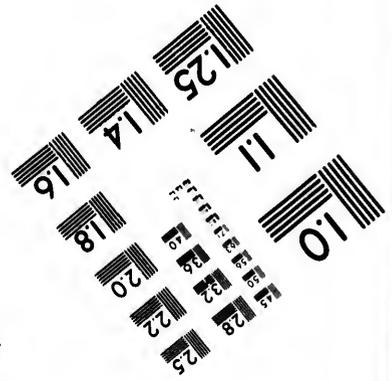
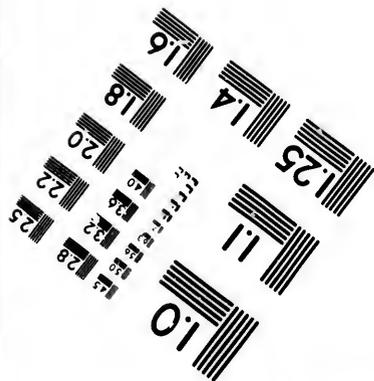
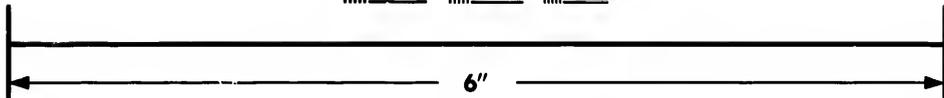
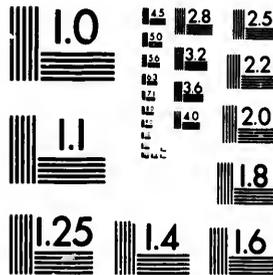
savants qu'il n'y a pas moyen d'argumenter avec eux ; leur vie est si pure et si évangélique qu'il n'y a rien à leur reprocher. Je crains bien que par l'influence de tant de vertus, jointes à tant de science, ils ne nous donnent ici beaucoup d'embarras. »

Les embarras avaient déjà commencé ; mais ils s'accrurent et se développèrent avec plus de rapidité que peut-être le ministre lui-même ne l'avait prévu. Dès 1803, la petite congrégation catholique s'était augmentée au point qu'il devint nécessaire de construire une nouvelle église ; et, en 1808, la mission de Boston fut érigée en évêché. Au commencement, les fidèles s'assemblaient dans un petit temple que des protestants réfugiés de France avaient bâti en 1716, que l'abbé de la Poterie avait trouvé fermé en 1788 et où il avait le premier obtenu la permission de dire la messe. C'était alors un lieu de réunion bien suffisant pour la population orthodoxe ; mais Dieu bénit les travaux de M. Matignon et de M. de Cheverus ; et bientôt le temple fut décidément trop étroit. Il fallut songer à en édifier un autre. Une souscription s'ouvrit par les soins des deux zélés missionnaires. Le président des Etats-Unis, John Adams, en ce moment dans la capitale du Massachusets, s'inscrivit le premier sur la liste ; d'autres protestants sui-



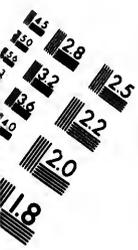


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



virent son exemple; les catholiques de leur côté s'empressèrent de répondre à l'appel de leurs pasteurs. Le 29 septembre 1803, la nouvelle église fut consacrée solennellement sous le titre de Sainte-Croix.

Cinq ans après, le Souverain Pontife créa, par un décret daté du 8 avril 1808, un évêché à Boston; et l'abbé de Cheverus fut appelé à monter sur le trône épiscopal. L'Eglise américaine avait grandi; elle avait vu le troupeau des fidèles se multiplier des rives de l'Ohio aux frontières du Canada et de l'Océan au Mississipi. Quoique vingt années ne se fussent pas écoulées encore depuis que la première organisation lui avait été donnée, le temps était venu de la reconstituer sur une base plus large. Ce n'était plus assez d'un seul diocèse et d'un seul évêque; les progrès du catholicisme demandaient une hiérarchie plus puissante; les besoins des âmes exigeaient que l'autorité spirituelle, plus rapprochée des centres divers autour desquels se groupaient les populations catholiques, imprimât aux travaux des missionnaires une direction plus sûre, une impulsion plus forte, et exerçât sur les congrégations une surveillance plus immédiate. New-York, Philadelphie, Bardstown furent choisis avec Boston pour être les chefs-lieux des nouvelles circonscriptions diocé-

sain
dev
N
gno
vell
rain
éta
liqu
n'y
ver
sibl
glo
aus
pas
il p
nain
Ce
mon
dan
mai
pré
M.
plac
le p
més
une
châ

saines ; et Baltimore, élevé au rang d'archevêché, devint le siège du primat des Etats-Unis.

Mgr Carroll avait songé d'abord à l'abbé Matignon pour le gouvernement spirituel de la Nouvelle-Angleterre. Il voulait le proposer au Souverain Pontife ; et il lui en avait donné avis. Ce choix était approuvé par toute la congrégation catholique ; il l'était plus encore par le clergé ; personne n'y applaudissait plus sincèrement que M. de Cheverus ; personne n'en éprouvait une joie plus sensible à la fois et plus chrétienne. Il y trouvait la gloire de son ami et le bien de l'Église. Peut-être aussi la satisfaction qu'il en ressentait, n'était-elle pas exempte de quelque retour sur lui-même ; et il pensait que le fardeau qui menaçait les missionnaires de Boston, ne tomberait pas sur ses épaules. Ce secret sentiment qui dans les convoitises du monde est égoïsme, se glisse quelquefois jusque dans l'humilité, tant est imparfaite notre nature ! mais heureuses les âmes qui ne cherchent leurs préférences que dans l'abaissement et l'obscurité ! M. Matignon seul s'opposa à ce que son nom fût placé sous les yeux du Souverain Pontife. Son soin le plus assidu avait toujours été de cacher son mérite et ses œuvres. Tout éclat l'effrayait comme une tentation ; toute récompense lui semblait un châtiment ou une épreuve. Son humilité fut in-

vincible. Mgr Carroll ne put être consolé de la résistance qu'il avait rencontrée de la part de M. Matignon, que par le consentement de l'abbé de Cheverus.

Après le sacre de ce dernier qui eut lieu en 1810 dans la cathédrale de Baltimore le jour de la fête de tous les saints, l'abbé Matignon resta ce qu'il était avant. Il fut l'ami de son évêque, comme il l'avait été de son confrère, de son auxiliaire, sans qu'aucun changement parût dans l'activité de ses travaux ou dans la simplicité de sa vie. Nous ne dirons pas que sa conduite fut habile; car il n'y entra point de calcul; elle fut naturelle, sans efforts, sans contrainte, sans étude; et la tendre amitié de Mgr de Cheverus la rendit facile. La touchante union de ces deux grandes âmes, leur confiance réciproque, leur mutuelle condescendance ne furent en rien altérées. Descendu au second rang, l'abbé Matignon garda toute l'autorité que lui avait accordée le respect de la population catholique et que lui laissèrent les prévenances affectueuses de l'évêque. L'estime dont il avait joui parmi le clergé des Etats-Unis, s'accrut de toute l'admiration qui s'attachait à son pieux désintéressement; et les protestants eux-mêmes se montrèrent plus empressés de l'entourer de la considération que ses vertus lui avaient méritée.

Nous n'essaierons pas d'établir un parallèle entre l'abbé Matignon et M. de Cheverus; nous croirions nous rendre coupable d'offense envers ces deux hommes illustres qu'unissait sur la terre une amitié si sainte et dont les âmes se confondent au ciel, nous en avons la ferme espérance, dans l'union éternelle avec Dieu. Mais il doit nous être permis de dire que le premier, en refusant l'épiscopat, n'a peut-être pas rendu un moindre service à la religion que le second en prenant avec autorité, en exerçant avec force et suavité le gouvernement spirituel de la Nouvelle-Angleterre. Cette crainte salutaire de la puissance, cet humble éloignement pour les dignités que l'Église confère, étaient inconnus aux sectes dissidentes. L'exemple ne pouvait pas leur en être donné sans une grande utilité. Il répondait en effet au préjugé général qui faisait redouter l'ambition et l'esprit de domination des prêtres catholiques; il éveillait l'attention des protestants de bonne foi, ébranlait leurs préventions et leur apprenait à respecter une doctrine qui inspire des sentiments si contraires à l'orgueil de notre nature. C'est la gloire de M. Matignon de s'être constamment effacé et d'avoir accompli dans l'humilité l'œuvre de Dieu; c'est la gloire de M. de Cheverus de ne s'être point refusé à la responsabilité des grandeurs qui ont été le chercher

dans la simplicité de sa charité et de son zèle ; et ces deux gloires sont dans l'ordre des conseils de la Providence.

» Les talents de M. Matignon étaient d'un ordre supérieur, dit l'anonyme américain du *Catholic magazine*. Le célèbre docteur joignait à une grande intelligence une raison forte, un jugement excellent. Son savoir était vaste, exact et profond. Ses discours, composés avec art, se paraient magnifiquement des couleurs de la poésie. On comprenait, en l'entendant, qu'il avait vécu dans la familiarité des Pères de l'Église et des beaux génies de tous les âges. Sa théologie n'était ni purement spéculative ni purement pratique ; elle était un mélange de pensée, de sentiment et d'action. Il s'était fait une méthode où s'alliaient heureusement l'étendue et l'élévation de ses connaissances avec l'humble recherche de l'esprit de ses dévotions. C'était un homme de manières accomplies, né au sein de l'élégance et de la politesse, formé dans la compagnie des cardinaux, des prélats, des gentilshommes ; possédant une bonté et une délicatesse de cœur qui le portaient à se faire une étude des besoins, et à aller sans cesse au-devant des désirs de tous ceux qu'il connaissait... De ses prédécesseurs dans la mission de Boston, les uns avaient manqué de

pru
con
viva
de p
lente
M
scop
vaux
et la
lui-r
mais
sant
dans
saint
fran
mort
cong
doul
de s
les c
quel
de D
teur
Bost
lund
et m
qui

prudence dans leur zèle ; les autres n'avaient pas connu le génie du peuple au milieu duquel ils vivaient ; et tous étaient tombés dans des erreurs de politique que le sage et pieux Matignon racheta lentement et sûrement. »

M. Matignon vécut encore dix ans sous l'épiscopat de Mgr de Cheverus, poursuivant ses travaux apostoliques avec la même ardeur à la fois et la même simplicité, continuant de s'oublier lui-même pour ne penser qu'au salut des âmes ; mais, en 1817, sa santé toujours un peu languissante s'altéra d'une manière visible ; il fut bientôt dans l'impossibilité de remplir les fonctions du saint ministère ; enfin, après de longues souffrances, il succomba le 19 septembre 1818. Sa mort fut édifiante comme l'avait été sa vie. La congrégation catholique tout entière partagea la douleur que Mgr de Cheverus ressentit de la perte de son vénérable ami ; et les dissidents de tous les cultes, au jour des funérailles, montrèrent en quelle estime ils avaient tenu le pieux serviteur de Dieu. « Les restes mortels du respectable docteur Matignon, dit la *Gazette du Commerce de Boston* sous la date du 24, ont été inhumés, lundi dernier, avec les cérémonies solennelles et magnifiques de l'Eglise romaine. La procession qui précédait et suivait le corps de ce savant,

pieux et vrai disciple de notre Dieu et Sauveur, était extraordinairement longue et excitait l'intérêt public à un plus haut degré que tout ce que nous avons pu voir en des occasions semblables. Peut-être peu de personnes sont descendues dans la tombe plus aimées pour leur piété, pour leur ce chrétienne et leur résignation, ou plus honorées pour leur zèle et leur active charité. »

Cet hommage s'adressait sans aucun doute à la mémoire de l'abbé Matignon ; mais il était aussi un témoignage public de l'amour que la population de Boston portait à Mgr de Cheverus. C'était comme une consolation que les catholiques surtout offraient à la douleur de leur évêque. Et peut-être comprenaient-ils déjà qu'ils ne tarderaient pas à le perdre lui-même. Ils savaient, en effet, qu'il avait été vivement pressé par l'ambassadeur du roi Louis XVIII de rentrer en France et d'accepter un évêché dans sa patrie. L'éminent prélat avait refusé ; mais la mort, en lui enlevant un ami si cher, venait de rompre un des liens les plus doux qui l'attachaient à l'Amérique. Une séparation aussi cruelle devait troubler profondément son existence. Son cœur déchiré saignerait longtemps. Résisterait-il à une pareille blessure ? Mgr de Cheverus lutta pendant six ans contre l'affliction qui l'avait frappé. Sa santé s'al-

téra à la fin. Son âme n'avait pas fléchi ; mais son corps était épuisé. D'ailleurs un ordre du roi lui enjoignit de venir prendre possession du siège de Montauban auquel il avait été nommé par le Souverain Pontife. Il fallut céder. Il partit en octobre 1823. « Avant de quitter Boston, dit son savant biographe, il donna au diocèse l'église, la maison épiscopale et le couvent des Ursulines dont il avait la propriété. Il laissa aux évêques, ses successeurs, sa bibliothèque ;... il distribua tout le reste de ce qui lui appartenait à ses ecclésiastiques, à ses amis, aux indigents ; et comme il était venu pauvre à Boston, il voulut en partir pauvre, sans autre bien que la même malle qu'il y avait apportée vingt-sept ans auparavant. »

On ne doit pas juger de la mission de M. Mattignon et de l'épiscopat de Mgr de Cheverus par le petit nombre d'établissements religieux que l'évêque laissa dans son diocèse. Il y a un monument plus certain de l'heureuse influence qu'ils exercèrent sur les catholiques, et par les catholiques dans la république entière. Il est de la première époque ; c'est la formule du serment des électeurs que Mgr de Cheverus dressa en 1799 à la demande de l'assemblée législative. Les zélés et savants missionnaires ne bâtirent pas d'édifices, mais ils élevèrent les vrais disciples de Jésus-Christ

dans l'opinion publique ; ils les établirent solidement dans un état d'estime et de considération qu'ils n'avaient pas connu auparavant. Ils apaisèrent les haines et ébranlèrent les préventions des dissidents sincères. » Sous l'évêque Cheverus, a écrit l'historien protestant de la ville de Boston, l'Eglise catholique crut en nombre et en considération. Des citoyens nés à Boston et des étrangers établis parmi nous s'y agrégèrent ; et ils lui firent honneur par leurs vertus. » Pour emprunter une image familière aux écrivains des Etats-Unis, M. Matignon et Mgr de Cheverus ont été les pionniers du catholicisme dans la Nouvelle-Angleterre. « Ils ont défriché le terrain, nous disait Mgr Fitz-Patrick ; ils l'ont labouré ; ils ont jetté la semence ; et nous avons récolté. »



Les
nisées
vu d'
la fin
franç
arran
Bosto
tholic
avait
coutu
glais
gré
franç
lieu
n'éta

nt solide-
sidération
Ils apaisé-
ntions des
everus, a
e Boston,
n considé-
étrangers
s lui firent
unter une
tats-Unis,
té les pio-
lle-Angle-
ous disait
ont jetté la

CHAPITRE VIII.

L'ABBÉ RICHARD AU DÉTROIT.

Les provinces de la Nouvelle-Angleterre, colonisées par la race anglo-saxonne, n'avaient guère vu d'étrangers s'établir sur leurs rivages jusqu'à la fin du dernier siècle. A peine quelques matelots français et quelques émigrants irlandais s'étaient arrangés péniblement une existence précaire à Boston. C'était tout le noyau de la population catholique. Hors de leur petite congrégation il n'y avait rien que d'anglais. Les lois, les mœurs, les coutumes, les traditions, la langue étaient anglaises. Les sectes religieuses même avaient émigré d'Angleterre. Pourtant ce sont deux prêtres français qui ont implanté le catholicisme au milieu de cette civilisation protestante, à laquelle ils n'étaient pas moins étrangers par leur origine que

par leur culte. M. Matignon et Mgr de Cheverus laissèrent un troupeau florissant là où ils n'avaient trouvé qu'un petit nombre de brebis dispersées et abandonnées. L'Eglise qu'ils ont fondée, n'a pas cessé de grandir et de s'étendre par la bénédiction divine. La succession des évêques s'est continuée dans la liberté et dans la gloire. Chose bien digne de remarque assurément : c'est la Révolution qui les chassés vers les contrées qu'ils devaient évangéliser ; c'est Londres qui les a formés aux difficiles travaux de l'apostolat.

Dans les provinces de l'Ouest, sur les rives du Mississipi, parmi les tribus illinoises, aux bords des grands lacs, la civilisation était toute française; elle était toute catholique par conséquent. Les habitants d'origine européenne se souvenaient toujours de la France, leur première patrie. Ils en avaient conservé la religion, le caractère, les habitudes, le costume, le langage. Ils s'appelaient indifféremment Français ou Canadiens. Les indigènes aimaient la France qui les avait amenés à la lumière de l'Évangile. Ils faisaient profession de la même foi ; ou, pour nous servir de leur expression, ils étaient de la même prière. Les prêtres français dans ces pays n'avaient en quelque sorte changé que de climat ; ils étaient encore chez eux, pour ainsi parler. Ils trouvaient partout des amis,

des f
press
reco
devo
nume
Pères
presq
trasse
ou de
naires
pas m
conna
même
tions
licism
C'e
posen
gleten
ouest
le lac
tre, a
lacs.
tion,
tant
termi
un c
d'eau

des frères ; partout un accueil hospitalier, un empressement filial, une obéissance chrétienne. Ils rencontraient en tous les lieux où les retenait le devoir de la prédication, des témoins et des monuments du passage des Pères Récollets ou des Pères Jésuites qui les avaient précédés. Il n'y avait presque pas de centre d'habitation où ne se montrassent des empreintes de la grandeur, de l'activité ou de la piété française. Les succès des missionnaires peuvent moins nous étonner ; ils ne doivent pas moins exciter notre admiration et notre reconnaissance. Ils ont une fois de plus uni dans les mêmes élans d'amour, dans les mêmes acclamations de joie les noms de la France et du catholicisme.

C'est en 1796 que les deux péninsules qui composent l'État du Michigan, ont été cédées par l'Angleterre à l'Union américaine. L'une, au nord-ouest, est formée de la langue de terre qui sépare le lac Supérieur des lacs Michigan et Huron ; l'autre, au midi, est comprise entre les deux derniers lacs. Son extrême frontière, dans la même direction, est marquée par une ligne droite qui, partant de la pointe méridionale du lac Michigan, se termine à l'extrémité occidentale du lac Érié. C'est un charmant pays, arrosé de nombreux cours d'eau, entrecoupé de gracieuses collines qui s'élè-

vent en ondulant jusqu'au centre de la péninsule. La région du milieu, parfaitement plane, ressemble à une table. Elle est couverte de belles prairies et de magnifiques forêts. Au bord du lac Michigan, des dunes entièrement nues et stériles prennent, sous le souffle du vent, les formes les plus fantastiques, tandis que la côte aux environs de la baie Saginaw, dans le lac Huron, est basse et marécageuse. Une partie de la péninsule septentrionale présente des scènes de ce sublime aspect qui appartient aux contrées comparativement plus élevées du continent. Les montagnes et les lacs, les plaines, les rivières, les forêts s'y étendent avec cette hardiesse de lignes qui constitue au plus haut degré le type particulier de la géographie nord américaine. C'est la région des minéraux. De larges baies et d'excellents ports s'ouvrent dans les rives du lac Supérieur. Au temps de la domination française, les deux péninsules étaient le passage ordinaire des missionnaires, des voyageurs, des aventuriers, des détachements armés qui se rendaient du Canada dans l'ouest par la rivière de l'Illinois et par le fleuve du Mississipi. Le premier établissement européen fut fondé au Sault-Sainte-Marie en 1647. Le Détroit, qui est la capitale de l'État, date de 1683. Les Jésuites établirent, à différentes époques, des missions in-

dien
autr
dem
chig
Q
sion
viro
répa
le la
péni
riviè
riviè
la ba
Le 4
Détro
six
pays
avait
les en
fut i
tés, i
naire
ciens
pour
et il
missi
M.

diennes sur les rives des lacs. Nous citerons entre autres la mission de l'Arbre-Croche dont les fondements furent jetés, en 1673, au nord du lac Michigan, par le P. Marquette.

Quand le Gouvernement américain prit possession de son nouveau territoire, on y comptait environ six mille catholiques, Canadiens et sauvages, répartis inégalement entre l'île Drummond dans le lac Supérieur, le Sault-Sainte-Marie dans la péninsule septentrionale, Mickilli-Mackinac, la rivière Clinton, la rivière Saint-Clair, Détroit, la rivière aux Raisins, l'Arbre-Croche, la baie Verte, la baie Miamis, la rivière Miamis et Saint-Joseph. Le 1^{er} mai de chaque année amenait de plus au Détroit, pour le commerce des pelleteries, cinq ou six cents Canadiens qui retournaient dans leur pays au 1^{er} octobre. Enfin l'émigration irlandaise avait jeté à peu près trois cents catholiques dans les environs du lac Saint-Clair. Dès que Mgr Caroll fut informé de l'état de ces nombreuses chrétiens, il eut hâte de leur envoyer quelques missionnaires. Il fit donc revenir des Illinois deux Sulpiciens, M. Richard et M. Levadoux. Il leur donna pour compagnon M. Dilhet qui arrivait de France; et il leur confia, sous la direction du premier, la mission du Michigan.

M. Gabriel Richard naquit à Saintes, le 15 oc-

tobre 1767¹. Il était le troisième fils de François Richard, ancien écrivain de la marine à Rochefort, et de Marie-Geneviève Bossuet dont la parenté avec le grand évêque de Meaux est attestée par des papiers de famille. Après avoir fait ses premières études au collège que dirigeait, dans sa ville natale, un respectable prêtre, M. Hardy, il passa au séminaire d'Angers en octobre 1784. Messieurs de Saint-Sulpice avaient fait alors de ce séminaire une école célèbre de théologie. Entré dans les ordres en 1785, il prit peu de temps après la résolution de s'agrégér à la Compagnie de ses illustres maîtres. En conséquence, il vint à Paris au commencement de 1790 et reçut l'onction sacerdotale le 15 octobre 1791, précisément le jour anniversaire de sa naissance. Il avait vingt-quatre ans. Déjà les mauvais jours de la Révolution s'étaient levés sur l'Église catholique. Des prêtres fidèles avaient dû fuir devant la persécution ; et la première colonie de Sulpiciens était arrivée à Baltimore. M. Richard n'ignorait pas les dangers auxquels il allait s'exposer, les combats qu'il aurait à soutenir. S'il avait pu être assez étranger au monde pour n'avoir rien

¹ M. Guérin, curé de Surgères en Saintonge, a publié en 1850, sous le titre de *le Martyr de la charité*, une notice sur M. Richard qui n'est pas assez connue et qui nous a été d'une grande utilité.

entendu des coups, pour n'avoir rien vu des éclairs de la tempête que l'impiété avait déchaînée, le secret de son ordination aurait suffi pour lui ouvrir les yeux et les oreilles ; mais il savait tout ; et sa foi n'avait pas été ébranlée ; et la crainte n'était pas montée jusqu'à son cœur que gardait le pur amour de Dieu. Il apprit avec joie qu'il avait été dispensé de l'âge prescrit par les canons. Il regarda même comme une bénédiction particulière la faveur d'être ordonné en cachette et de commencer ainsi la carrière de son apostolat dans l'humiliation et dans la douleur. Les souffrances de la sainte épouse de Jésus-Christ n'étaient pas, Dieu en soit loué, sans consolation. Des enfants innocents lui naissaient pour remplacer ceux que lui enlevait la corruption du siècle ; de nouveaux combattants, pleins d'ardeur et de courage, prenaient la place des lâches que faisaient trembler les puissants de la terre ; et de la sorte la parole du divin Sauveur se vérifiait encore une fois avec une évidence presque miraculeuse : « Voilà que je suis toujours avec vous jusqu'à la consommation des temps. »

Vers cette époque, le collège de Saintes fut abandonné par les prêtres qui jusque là en avaient eu la direction et qui refusaient de prêter le serment à la constitution civile du clergé. M. Richard y avait un neveu. Il le fit venir auprès de lui et

François
ochefort,
parenté
e par des
premières
ville na-
passa au
ssieurs de
naire une
es ordres
olution de
s maîtres.
encement
e 15 octo-
aire de sa
a les mau-
és sur l'É-
vaient dû
ré colonie
M. Richard
llait s'ex-
S'il avait
avoir rien
ge, a publié
, une notice
qui nous a

le plaça dans une école préparatoire que M. Dubourg avait établie à Issy avec l'assentiment et en quelque sorte sous le patronage de Messieurs de Saint-Sulpice. Il donnait lui-même aux écoliers des leçons de mathématiques ; mais au commencement de 1792 M. Émery jugea nécessaire de l'envoyer aux États-Unis. Le savant supérieur général appréciant avec une remarquable intelligence l'esprit et les tendances de la société américaine, de cette société tout occupée de son organisation extérieure, de l'aménagement en quelque sorte de son territoire, toute livrée au soin de ses intérêts matériels, avait conçu le projet de fonder une académie des sciences mathématiques à Baltimore. Il joignit dans cette pensée M. Richard à M. Maréchal. Tous deux partirent du Havre le 2 avril. Parvenus dans la capitale du Maryland, ils trouvèrent que le travail des missions les réclamait ; et pendant que le second se rendait dans le comté de Sainte-Marie, le premier allait résider dans l'Illinois avec M. Levadoux.

Il y arriva le 14 décembre 1792 et y demeura six ans. Nous n'avons que très-peu de détails sur cette partie de sa vie ; mais on peut aisément comprendre au milieu de quelles fatigues, de quelles privations, de quels sacrifices elle dut s'accomplir, et aussi avec quel zèle le pieux Sulpicien en accepta

toutes les charges, avec quelle fidélité il en remplit tous les devoirs, avec quelle patience il en supporta toutes les épreuves. Les notes de l'abbé Edmond Saulnier nous le montrent à la Prairie du Rocher de 1793 à 1798 ; c'était apparemment sa résidence principale ; à Kaskaskia en 1792 et en 1796 ; à Cahokia dans les premiers mois de cette dernière année ; à la Nouvelle-Madrid et à Sainte-Geneviève en 1797. Il desservait ainsi cinq paroisses, dont trois sur la rive gauche et deux sur la rive droite du Mississippi. M. Richard n'avait probablement pas pensé, en entrant dans la Congrégation de Saint-Sulpice, qu'il deviendrait un jour missionnaire. Les liens qui avaient rattaché le grand établissement du Canada à la métropole, étaient en effet rompus depuis plus d'un quart de siècle ; et la maison de Paris n'envoyait plus personne à Montréal. Cependant une rencontre qu'il fit, en 1787, au séminaire d'Angers, avait pu le préparer, comme à son insu, à la carrière laborieuse des missions qu'il a parcourue. Mgr Pigneaux de Brehaine, évêque d'Adran et coadjuteur de la Cochinchine, avait amené en France un jeune fils de l'empereur qu'une révolte avait détrôné. Il avait sollicité du Gouvernement, au nom du prince malheureux, un secours de troupes, promettant que cette intervention dont il garantissait le succès,

tournerait à l'avantage de la religion, à la gloire du nom français, au profit de notre commerce ; et Louis XVI lui avait accordé quatre régiments. Pendant que se prenaient les derniers arrangements pour cette entreprise dont la Révolution devait bientôt après détruire les espérances, le fils de l'empereur avait été conduit au séminaire d'Angers ; M. Richard l'y vit. Il connut les besoins des fidèles dans ces contrées lointaines, les misères des peuples idolâtres, les souffrances et les joies des missionnaires. Il fut témoin de la piété du jeune prince, de la fermeté et de l'intelligence dont il donnait des gages, des instances avec lesquelles il ne cessait de demander la grâce du baptême. Son cœur s'en émut ; et, dans une lettre à ses parents, il laissa échapper ce cri qui peut-être annonçait le missionnaire : « Quel espoir pour la religion ! » Ces souvenirs durent se retracer souvent dans sa mémoire pendant le cours de ses travaux apostoliques ; et il est permis de croire qu'ils servirent puissamment à entretenir les pieuses ardeurs de sa charité.

La nomination de M. Richard aux fonctions de supérieur de la mission dans le Michigan est du 12 mars 1798. Obéissant aux ordres qu'il avait reçus, le pieux missionnaire se rendit immédiatement à son poste avec ses deux compagnons. Il

trou
fiées
rons
déch
une
sins
ajou
du-
Wis
là s
d'ég
quit
en 1
de F
temp
M. V
182
prêt
vers
en s
dans
de l
tren
Mich
U
MM
ne s

trouva, dans les douze paroisses qui lui étaient confiées, six chapelles : deux au Détroit et aux environs sur le canal par lequel le lac Saint-Pierre se décharge dans le lac Érié; une à la baie Verte, une à la rivière Clinton, une à la rivière aux Raisins, une enfin à la baie Miamis. Encore faut-il ajouter que sa juridiction s'étendait sur la Prairie-du-Chien, village situé à l'endroit où la rivière de Wisconsin se perd dans le Mississipi. Il comptait là sept cent vingt catholiques; et il n'avait point d'église. Nous avons dit que M. Levadoux avait quitté l'Amérique en 1803. M. Dilhet abandonna en 1806 la mission du Michigan pour le collège de Pigeon-Hill. Nous ne voyons pas que depuis ce temps-là M. Richard ait eu d'autre auxiliaire que M. Vincent Badin qu'il amena de Bardstown en 1821, M. Dejean, M. Théodore Badin et un prêtre dalmate, M. Ravaga, qui lui furent donnés vers 1831 ou 1832 peut-être, l'année de sa mort; en sorte qu'on peut dire après M. de Bruyn, dans une lettre de 1825, au 8^e volume des *Annales de la Propagation de la Foi*, qu'il fut pendant trente-cinq ans le seul missionnaire dans tout le Michigan.

Une première visite des chrétientés, faite avec MM. Dilhet et Levadoux, lui avait démontré qu'il ne suffirait pas à tant de travaux; surtout qu'il lui

serait impossible de prêcher, même une fois l'an, la parole de Dieu à chacune des congrégations dont il avait la charge ; les distances étaient trop grandes ; il n'y avait pas de routes ; et l'inclémence de la saison suspendait la navigation pendant tous les mois d'hiver. D'ailleurs, ce n'était pas assez de dire la messe aux catholiques, de leur adresser des instructions, d'administrer les sacrements ; il fallait les défendre contre les manœuvres dont s'efforçaient de les envelopper les ministres des sectes dissidentes. Le protestantisme, sous toutes ses formes, cherchait à pénétrer dans les missions. Il ouvrait aux enfants des Indiens des écoles gratuites ; il offrait des vêtements, des vivres aux plus pauvres ; il distribuait ces petits livres dont est si prodigue en tous pays la propagande des sociétés bibliques. M. Richard ne pouvait pas lutter dans son indigence contre l'abondance des protestants. Il voulut cependant essayer. Pour établir des rapports plus fréquents entre les catholiques et lui et ainsi suppléer autant qu'il se pourrait, à l'absence de prêtres dans les principaux centres d'habitation, il acheta une petite presse, la première qu'on eût vue dans le pays, et commença la publication d'un modeste journal sous le titre d'*Essais du Michigan*. C'était en 1809. Il était seul alors. Malheureusement le service des

postes se faisait d'une manière très-irrégulière. Le journal arrivait tard ; ou bien il n'arrivait pas à son adresse. La tentative échoua. Sans se décourager, M. Richard prit le parti d'imprimer, au lieu d'une feuille périodique, des ouvrages de piété, d'édification ou de controverse. Le bien qu'il désirait, se fit autrement qu'il ne l'avait conçu ; mais il se fit. Les catholiques plus éclairés résistèrent avec une fermeté invincible aux séductions du protestantisme.

Plusieurs conversions au contraire consolèrent en ce temps-là la foi du pieux missionnaire ; il y eut également parmi les enfants de la véritable Église des retours marqués à la pratique des vertus chrétiennes ; les Indiens, de leur côté, se montrèrent empressés de redire la prière qu'ils avaient apprise des Pères Jésuites. M. Richard embrassait avec joie les espérances que ces heureux succès lui permettaient de concevoir, quand, en 1812, la guerre éclata entre l'Angleterre et les États-Unis. Un jour il tomba entre les mains d'un parti anglais qui l'emmena prisonnier à Sandwich, dans le Bas-Canada. Sa captivité dura jusqu'à la paix. Son biographe raconte qu'il mit à profit les loisirs de sa prison pour évangéliser les sauvages canadiens, et qu'il s'acquitta sur eux tant d'autorité qu'ils n'osèrent pas lui refuser la vie de quelques soldats

anglais tout près d'être massacrés par représailles. Peut-être cet épisode, dont l'authenticité d'ailleurs ne nous semble pas pouvoir être contestée, serait-il mieux placé après le retour de M. Richard dans le Michigan. On sait assez que les Indiens ne laissent pas aisément enchaîner leur vengeance par des traités.

Quoi qu'il en soit, la guerre avait entraîné après elle dans le territoire de la mission son cortège ordinaire de maux et de douleurs. En quelques lieux les terres n'avaient pas été cultivées ; en d'autres les moissons avaient péri. Les substances alimentaires étaient rares partout. M. Richard, en revenant au milieu de ses enfants, les trouva en proie à la famine. Il était pauvre et dénué ; mais la charité des ministres du Seigneur a des secrets admirables. Fondée sur la foi qui transporte les montagnes, elle sait obtenir de la bonté de Dieu des miracles ; active dans ses démarches, patiente et humble dans ses prières, infatigable dans ses œuvres, elle pénètre les cœurs de la douce chaleur de ses paroles ; et elle domine les volontés par l'ascendant de ses exemples. Quiconque l'écoute, lui appartient ; quiconque la regarde, la suit ; et voilà comme en ses mains le bien se multiplie. M. Richard se hâta de solliciter les aumônes de ceux qui, au milieu de la détresse générale, pouvaient

encore donner. Ayant ainsi réuni un peu d'argent, il acheta du blé et le distribua aux plus nécessiteux. Quand ses ressources furent épuisées, il recommença ses quêtes et ses achats. Bientôt ses opérations furent connues au loin. On vint à lui alors; il n'eut en quelque façon plus besoin de demander. Il était comme le trésorier et le pourvoyeur des pauvres qui, grâce à la généreuse initiative de son zèle, purent voir arriver sans trop de souffrances la moisson prochaine.

Il avait fait à la charité un sacrifice auquel il ne s'était pas résigné sans efforts. Depuis 1805 il n'avait plus de chapelle au Détroit, au chef-lieu de sa mission. Celle qu'il y avait trouvée en 1798 et que le P. Simplicius Roque avait bâtie quarante-huit ans auparavant, était devenue la proie des flammes. Son plus grand désir était de la remplacer; et le nombre toujours croissant des catholiques l'y sollicitait avec empire. Il en avait caressé le projet bien longtemps; mais les calamités de la guerre l'avaient contraint d'y renoncer. Pouvait-il le reprendre devant la misère du peuple? Les pauvres missionnaires étaient presque toujours ainsi placés entre les besoins du culte et les nécessités de leur troupeau. Bien souvent leurs modiques ressources ne leur permettaient pas de pourvoir à la fois aux uns et aux autres. Il fallait choisir. Ils

ne construisaient pas de temples alors ; mais leurs brebis étaient nourries. En 1817 enfin, soit qu'il eût jugé les circonstances favorables, soit qu'il n'eût pas pu se décider à ajourner davantage la satisfaction tant de fois promise à sa congrégation et la réalisation de ses espérances tant de fois trompées, l'abbé Richard jeta les fondements d'une nouvelle église qu'il mit sous l'invocation de Sainte-Anne. Les travaux furent poussés avec assez d'activité pour, qu'en 1819, quand Mgr Flaget visita le Michigan qui était en ce temps-là compris dans le diocèse de Bardstown, il put consacrer solennellement la maison de Dieu qui n'était pourtant pas encore tout à fait achevée. Nous avons dit qu'il n'y avait pas en Amérique de solennité religieuse sans sermon. Mgr Flaget adressa donc la parole aux fidèles assemblés ; et dans son discours il annonça que l'église de Sainte-Anne serait la cathédrale du vingt-cinquième État de l'Union. Sa prédiction s'est réalisée. Le Détroit a été érigé en évêché par le pape Grégoire XVI dans le courant de l'année 1822. Il a eu pour premier évêque Mgr Rézé.

M. Richard avait épuisé ses dernières ressources dans la construction de son église : il les avait même un peu dépassées. Quelle qu'eût été la bonne volonté des catholiques, il n'avait pas pu

réunir toute la somme qui lui était nécessaire pour payer les entrepreneurs ; il avait contracté des dettes, de sorte que quand le congrès des États-Unis eut rendu la loi de 1819, dite *loi de civilisation*, il ne se trouva pas en mesure d'en profiter. Cependant il n'hésita pas à présenter au président une requête en faveur des Indiens Ottawas ; et il obtint une décision portant que le Gouvernement fédéral paierait pour les deux tiers les frais de construction d'une école et qu'en outre il accorderait, après l'ouverture de l'école, pour chaque enfant qui y serait admis, une allocation annuelle de vingt dollars (cent francs environ). Le droit, au moins, était reconnu. L'administration supérieure avait pris un engagement dont les circonstances permettraient assurément quelque jour de réclamer l'exécution. C'était la ferme espérance de M. Richard. Il ne ressentit pas moins une véritable douleur de l'impossibilité où il était de travailler immédiatement à l'instruction de ses bons Indiens ; mais l'année 1820 lui réservait deux consolations bien précieuses pour son cœur de Français et de missionnaire.

Nous avons raconté dans notre quatrième chapitre que, demandé par les sauvages de Chicago pour les assister dans la conclusion d'un traité avec le gouverneur de l'Illinois, il partit du Détroit

le 4 juillet. Il suivait la voie des lacs. Arrêté par les vents contraires à l'embouchure de la rivière au P. Marquette, il eut le bonheur de découvrir le lieu où reposent les ossements du célèbre Jésuite, d'y planter une croix et d'y réciter, avec toute la pompe que comportaient les circonstances, les prières de l'Eglise. Nous le laisserons rendre compte lui-même de cet épisode touchant de son voyage : « C'est de la rivière au P. Marquette que je vous écris. Il y a ici une douzaine de familles de la nation des Ottawas ou Courtes-Oreilles. Je les ai fait demander pour m'informer d'eux où avait été enterré ce missionnaire de la Compagnie de Jésus, célèbre parce que, le premier des Européens, il a remonté le Mississipi et visité en 1674 l'embouchure du Missouri, mais plus célèbre encore pour avoir fondé la mission de Mickilli-Mackinac et celle de l'Arbre-Croche, connue sous le nom de Saint-Ignace, et avoir ainsi préparé à plusieurs nations indiennes la voie pour arriver à la connaissance de l'Évangile. Les Indiens Ottawas m'ont conduit à l'endroit où la rivière sortait en 1675 lorsque le P. Marquette y entra le 8 mai et y mourut le 9. Elle sort maintenant au moins trois mille pieds plus haut ou plus au sud, entre deux caps qui ont plus de soixante pieds de hauteur et qui paraissent avoir été séparés par l'effort combiné

des
dési
des
l'anc
men
la ri
gea
P. M
préc
voya
dans
conf
qu'à
une
cath
m'o
élev
reun
celt
ang
le)
les
act
me
po
An
de

des ouragans et des vagues. Le lieu qu'ils m'ont désigné, est à environ deux cent quarante pieds des bords du lac Michigan sur la rive au sud de l'ancien lit de la rivière, mais aujourd'hui réellement au nord et à deux mille huit cents pieds de la rivière actuelle; car il est certain qu'elle changea son cours peu de semaines après la mort du P. Marquette, comme par respect pour les restes précieux du saint homme. C'est la remarque des voyageurs, même protestants, qui l'ont consignée dans les récits de leurs voyages; et le fait est confirmé par la tradition qui s'est conservée jusqu'à ce jour parmi les anciens du pays. J'ai planté une croix en présence de huit Ottawas et de deux catholiques dans la même place où les Indiens m'ont dit en avoir déjà vu une autre qui avait été élevée par des Canadiens et que les vents avaient renversée depuis environ trois ans. J'ai gravé sur cette croix avec mon canif l'inscription suivante en anglais : *Fr. Jh. Marquette died here* (mourut ici le) *9 mai 1675*. Le dimanche suivant, j'ai célébré les saints mystères sous une tente à l'embouchure actuelle de la rivière; et l'après-midi, nous sommes allés en procession de l'autel érigé le matin pour la messe, cinquante personnes, deux à deux, Anglais, Canadiens, sauvages, sur une basse grève de sable bien uni, le long du lac, en chantant les

litanies de la sainte Vierge, à la croix plantée sur le tombeau du pieux missionnaire. Nous y avons chanté un *Libera* ; et nous sommes retournés à notre chapelle et campement en chantant les litanies des Saints. »

Ce pauvre prêtre qui, poussé par le vent des révolutions sur les rivages américains, rend des honneurs funèbres aux restes mortels d'un autre prêtre exilé comme lui, mais exilé volontaire ; cette petite procession où sont représentés pourtant et les peuples indigènes et les deux grandes nations qui se sont substituées à eux au nom de la civilisation ; cette chapelle improvisée au bord du lac ; cette humble croix qui s'élève sur la tombe encore plus humble d'un apôtre de ces contrées ; le saint sacrifice offert pour le salut d'un homme qui à l'exemple de son maître divin s'était dévoué tout entier au salut des hommes ; les chants de l'église retentissant pour implorer la miséricorde de Dieu et pour célébrer la gloire de son ministre ; ces pompes modestes et ces douces harmonies, ces douleurs et ces joies de la prière s'étalant à l'une des extrémités du monde civilisé entre le silence des eaux et la solitude des campagnes, voilà un de ces touchants et poétiques tableaux qu'il appartient à la religion catholique seule de présenter. L'abbé Richard n'a pas songé

seule
rapid
que
P. Ma
appel
la mo
sants
Le zé
par le
fuge
nom.
dema
de se
cheur
des p
avec
dress
gran
pagn
sans
AP
la to
vers
d'ao
nadi
N'éta
puis

seulement à le peindre ; il en a dessiné les traits rapidement, avec simplicité, dans la pensée unique de payer un pieux tribut à la mémoire du P. Marquette dont il admirait les travaux et qu'il appelle ailleurs un homme à miracles. Le récit de la mort du P. Marquette est un des plus intéressants que nous ait conservés l'histoire du Canada. Le zélé missionnaire, ballotté sur le lac Michigan par les vents et les vagues, avait rencontré un refuge à l'embouchure de la rivière qui lui doit son nom. C'était un soir ; la nuit fut calme. Le lendemain, le soleil se leva pur et radieux ; il dora de ses rayons l'azur transparent du ciel, la blancheur lumineuse des eaux, la verdure des bois et des prairies. Le P. Marquette sortit de son canot avec l'intention de célébrer les saints mystères. Il dressa l'autel sur un promontoire, à l'ombre d'un grand arbre. Il s'agenouilla pour prier. Ses compagnons en revenant auprès de lui le trouvèrent sans vie. Il s'était endormi dans le Seigneur.

Après avoir accompli son pieux pèlerinage sur la tombe du célèbre Jésuite, M. Richard fit route vers Chicago où il arriva dans les premiers jours d'août. Il y dit la messe dans la maison d'un Canadien et prêcha devant la garnison américaine. N'étant retenu dans la ville par aucune affaire puisque le traité des Indiens était signé, et ne

pouvant retourner dans sa résidence par la voie des lacs, il se résolut à descendre la rivière d'Illinois pour gagner le Mississipi. Un Italien lazarisite, l'abbé Aquarone le reçut le 4 octobre, après dix-sept jours de navigation, au Portage des Sioux où il chanta la grand'messe et prononça le panegyrique de saint François d'Assise, patron de la congrégation ; puis il le conduisit le lendemain à Saint-Louis du Missouri. Mgr Dubourg y était alors ; mais la semaine suivante, il se rendit à son séminaire de Sainte-Marie des Barrens pour y faire une ordination. M. Richard l'y suivit. De là il alla passer la fête de Tous les Saints à Kaskaskia auprès de ses premiers enfants américains dont en ce temps-là M. Dumoulin avait la conduite ; étant reparti le 3 novembre, il se dirigeait à travers les plaines de l'Illinois sur Vincennes d'où il comptait remonter la Wabash, quand il fit une chute de cheval qui le contraignit de demeurer quinze jours dans cette ville. La saison était fort avancée ; et il n'eût pas été sans péril de chercher à rentrer dans le Michigan presque au cœur de l'hiver. D'ailleurs M. Richard était bien près de Bardstown, résidence de son évêque. Il saisit donc l'occasion qui se présentait si favorablement de s'entretenir avec Mgr Flaget, de lui exposer les besoins de sa mission, de recevoir les instructions

et le
enfin
de la
jour
les F
diacr
désig
Mich
Rich
pieux

En
sacer
ques
à tre
men
ce pa
amér
fond
La f
les p
d'em
L'ab
en d
enco
sort
pita
qua

et les conseils qui pouvaient lui être nécessaires, enfin de se retremper aux sources de la science et de la puissance ecclésiastiques. Pendant son séjour à Bardstown, il visita vers la fin de mars 1821 les Français de Gallipolis, dans l'Ohio. Un jeune diacre, M. Vincent Badin, l'accompagnait. Il était désigné pour être employé dans la mission du Michigan. Mgr Flaget l'avait promis à l'abbé Richard. C'était la seconde consolation que le pieux missionnaire avait trouvée dans son voyage.

En effet, le jeune diacre fut élevé à la dignité sacerdotale le Samedi saint ; et le mardi de Pâques les deux apôtres prirent le chemin du Détroit à travers les forêts de l'Ohio. Les premières semences de l'Évangile avaient été répandues dans ce pays en 1810 par M. Edouard Fenwich, prêtre américain de l'ordre des Dominicains dont il avait fondé un couvent à Sainte-Rose, dans le Kentucky. La ferveur était grande parmi les catholiques ; et les protestants eux-mêmes mettaient beaucoup d'empressement à entendre la parole de Dieu. L'abbé Richard et son compagnon furent retenus en divers lieux par les habitants qui ne recevaient encore que par occasion les secours spirituels, de sorte qu'ils n'atteignirent qu'à la fin d'avril la capitale du Michigan. Ils y étaient à peine arrivés quand ils apprirent qu'un évêché venait d'être

érigé à Cincinnati et que Mgr Fenwich, déjà sacré dans la chapelle de son couvent par Mgr Maréchal, était en route pour prendre possession du siège. La mission du Michigan était comprise dans le nouveau diocèse. L'abbé Richard partit aussitôt pour aller au-devant de son évêque jusqu'à Baltimore. Le vénérable prélat qui le connaissait, l'accueillit avec une tendre bienveillance, l'emmena à Cincinnati et le renvoya quelques jours après au Détroit, avec les pouvoirs de vicaire général.

Deux ans après, une carrière nouvelle s'ouvrit tout à coup devant l'ardent missionnaire, carrière à laquelle ne l'avaient préparé ni ses désirs, ni ses goûts, ni ses études et dans laquelle pourtant il a rendu les plus signalés services à la religion et au Michigan, la carrière de la politique. M. Richard fut élu en 1823 représentant au congrès des Etats-Unis. C'est le premier et jusqu'à présent le seul prêtre catholique qui ait été appelé à un pareil honneur. Les circonstances de son élection sont trop extraordinaires pour que nous ne placions pas notre récit sous la garantie de l'autorité infiniment respectable de qui nous le tenons. Ce que nous allons raconter, nous l'avons entendu de la bouche de l'évêque actuel de Boston, Mgr Fitz Patrick.

On se rappelle que M. Richard avait été con-

trai
stru
n'ét
ava
seri
pen
ava
si l
étai
de s
pris
lère
bor
tern
sent
leur
d'ét
qui
trai
les
met
dép
fuse
cath
pau
par
nom

traint de recourir au crédit pour achever la construction de l'église de Sainte-Anne. Ses dettes n'étaient pas encore payées ; et les entrepreneurs avaient obtenu contre lui un jugement. Nous n'oserions pas affirmer qu'ils l'avaient exécuté ; cependant nous le croyons. Toujours est-il qu'il y avait une sentence de contrainte par corps et que si l'abbé Richard n'avait pas perdu sa liberté, il était au moins très-menacé de la perdre ; un mot de ses créanciers aurait suffi pour le faire jeter en prison. Dans cette extrémité, ses amis lui conseillèrent de se faire nommer député au congrès. « D'abord, lui disaient-ils, vous serez libre ; car aux termes de la constitution, la personne des représentants est inviolable pendant toute la durée de leurs fonctions ; vous n'aurez donc plus à craindre d'être retenu prisonnier ; puis, avec l'indemnité qui vous sera allouée pour votre voyage, avec le traitement affecté à votre titre, vous acquitterez les dernières charges de votre église. » Ils promettaient d'ailleurs un succès facile, l'élection dépendant absolument des Canadiens qui ne refuseraient pas de voter pour un candidat français, catholique et prêtre ; en tous cas la situation du pauvre missionnaire ne pouvait pas être empirée par un échec. L'abbé Richard consentit ; il fut nommé.

Son élection causa une grande joie aux catholiques du Michigan ; mais ceux du dehors montrèrent en général moins de satisfaction que de surprise. Le clergé surtout ne la vit pas sans inquiétude. La raison en est simple. Jusque là les missionnaires n'avaient rien eu à démêler ni avec les assemblées des États ni avec le congrès. Les affaires de la religion n'avaient pas aux yeux des législateurs un caractère public : elles faisaient partie du *self government*, c'est-à-dire qu'elles étaient régies par les principes du droit en vertu duquel tout Américain a le libre gouvernement de sa personne. Pour tout ce qui concernait les besoins et les intérêts temporels de leur culte, prêtres et fidèles usaient de la liberté commune. Devant la justice et la police, ils n'étaient ni catholiques, ni chrétiens même ; ils étaient propriétaires et citoyens. C'est à ce double titre qu'ils bâtissaient des églises, fondaient des couvents, ouvraient des écoles ; en cela ils ne faisaient dans l'ordre légal que disposer selon leur convenance de leur propriété, de leur temps et de leur argent. Cette situation était bonne ; elle était sûre ; et les missionnaires se gardaient avec prudence de toute direction, de toute action qui aurait pu la compromettre. Ils se tenaient donc strictement en dehors de la politique. M. Richard, au contraire,

venai
lui, à
n'alla
pas l
dans
alors
mis d
ne su
Que d
siéga
trône
afferm
la pra
sentir
discus
empon
assem
foi, à
ment
préju
irriter
luttés
ranim
rées e
To
relles
nées

venait d'y entrer. N'allait-il pas susciter malgré lui, à son insu, quelques embarras au catholicisme? n'allait-il pas l'exposer à quelque péril? N'était-il pas lui-même en danger de se laisser entraîner dans la sphère de quelque parti? et ses adversaires alors ne deviendraient-ils pas aisément les ennemis de l'Église? Sa présence seule dans le congrès ne suffirait-elle pas pour soulever des tempêtes? Que diraient les protestants à la vue de ce prêtre siégeant au Capitole, en quelque façon sur le trône de la souveraineté nationale? Étaient-ils assez affermis dans le respect de la constitution et dans la pratique de la tolérance religieuse pour consentir à se taire devant cette nouveauté? Si des discussions s'engageaient, ardentes, passionnées, emportées comme elles le sont dans les grandes assemblées et sur les questions qui touchent à la foi, à l'autorité, à la puissance, quel retentissement auraient-elles au sein des populations? quels préjugés s'en nourriraient? quelles passions s'en irriteraient? Et quand elles ne provoqueraient ni luttes ni colères, ne serait-ce pas déjà trop qu'elles ranimassent des préventions encore si peu éclairées et si mal contenues?

Toutes ces craintes, disons-le, étaient naturelles; mais l'abbé Richard les eut bientôt calmées par la sagesse de sa conduite. Il eut, au

rapport de son biographe, la satisfaction de s'entendre dire par un membre du clergé qu'avait contristé son élection : « Votre présence au congrès nous vaut mieux que dix missionnaires. » On se rappelle que M. Richard avait le premier introduit dans le Michigan une presse et un journal. Il avait compris avec une grande intelligence le parti qu'il était possible de tirer, pour le bien du catholicisme, de ces deux instruments de la liberté. Il comprit également le bon usage qu'il pouvait faire de cet autre instrument, la discussion publique, au sein d'une assemblée législative. Ce n'était pas qu'il eût en aucune façon la pensée de mêler la religion et la politique, de parler le langage de la chaire à la tribune et de porter dans le parlement l'enseignement de l'Église. Aussi bien, nous l'avons déjà dit, les cultes n'entrent par aucun point dans le domaine de la législation. — Mais devait-il être sans avantage de montrer de près à ces hommes d'État, à ces orateurs, lumières et gloires de toutes les sectes protestantes, un prêtre catholique, de le montrer dévoué aux intérêts particuliers de son territoire et aux intérêts généraux de la confédération, appliqué à tous les devoirs d'un gouvernement libre, dirigé par le seul amour de la vérité et de la justice, animé des plus purs sentiments de charité,

sans
la v
qu'e
reste
ract
collé
quel
raien
miss
droi
lage
pas.
liber
et à
cept
vail
libre
Il
men
elle
men
conv
cont
Il fa
au s
text
que

sans prévention, sans coterie, tel en un mot que la véritable doctrine de l'Évangile sait en faire et qu'elle en fait? Lui était-il interdit d'espérer qu'en restant ainsi fidèle aux engagements de son caractère sacré, il se concilierait la faveur de ses collègues et s'acquerrait auprès du Gouvernement quelque crédit, que cette faveur et ce crédit pourraient être employés au profit de ses confrères des missions, qu'ils l'aideraient à faire respecter leurs droits, à seconder leurs desseins, peut-être à soulager leurs misères? M. Richard ne le croyait pas. Il croyait au contraire que dans ce pays de liberté le prêtre ne pouvait que gagner à paraître et à agir librement et qu'il lui appartenait d'accepter pour la société et pour la religion tout travail que lui offrait la pratique des institutions libres.

Il n'y a pas contre le préjugé de meilleur argument que l'exemple. La discussion peut le vaincre; elle ne le désarme pas. Il résiste à tous les raisonnements; c'est qu'il est un entêtement et non une conviction. Mais qu'on agisse au lieu d'argumenter contre lui; s'il nie le mouvement, qu'on marche. Il faudra bien qu'il cède. L'abbé Richard, siégeant au sein du congrès, ne laissait pas le moindre prétexte à ce préjugé général parmi les Américains que les catholiques, et surtout les missionnaires,

avaient pour le gouvernement républicain une répugnance invincible. Il commença par prendre un logement dans le collège de Georgetown. Il y trouvait deux avantages : d'abord de bien marquer sa situation et de montrer à tous qu'il gardait toutes ses habitudes, qu'il remplissait toutes ses obligations, qu'il demeurait dans toute la sévérité de sa vie de prêtre; puis d'économiser la meilleure partie, sinon la totalité de son traitement et de l'appliquer à l'extinction de ses dettes. Les Pères Jésuites lui accordèrent avec empressement une généreuse hospitalité.

Peu de mois, nous dirions volontiers peu de jours, lui suffirent pour obtenir le respect, l'estime, l'amitié même des plus célèbres membres du congrès. Nous en avons un remarquable témoignage. L'abbé Richard parlait anglais, mais non sans difficulté. On ne doit pas oublier qu'il avait toujours résidé au milieu de populations d'origine française, sur les rives du Mississipi et dans le Michigan. Son auditoire de Washington avait peine à l'entendre; et quelquefois sa pensée, sous la forme incorrecte qui l'enveloppait, échappait à l'attention la plus soutenue; mais l'illustre Henri Clay venait à son secours. Il avait soin de se placer tout près de l'orateur; il l'écoutait avec une affectueuse sollicitude; et quand le discours de M. Ri-

cha
les a
L'as
acte
laier
Dét
pas
L
gen
gue
exac
man
ses
mis
repr
rieu
les a
ce q
une
en t
ter;
opin
celle
buen
dan
la c
grès

chard était terminé, il en reprenait un à un tous les arguments et le traduisait en meilleur langage. L'assemblée entière se prêtait très-volontiers à ces actes de bienveillante assistance qui se renouvellaient presque aussi souvent que le bon curé du Détroit prenait la parole. Sa patience ne se lassait pas plus que la complaisance de Henri Clay.

La droiture de l'abbé Richard, sa vive intelligence que rendait plus pénétrante encore sa longue expérience des hommes et des choses, son exactitude à remplir toutes les charges de son mandat, son esprit de simplicité et de douceur, ses manières aimables et conciliantes l'avaient mis en grande considération dans la chambre des représentants et auprès de l'administration supérieure. Il était de tous les comités où se traitaient les affaires du Michigan. Rarement lui refusait-on ce qu'il demandait ; plus rarement s'arrêtait-on à une résolution qui ne fût pas conforme à son avis ; en tous cas on ne manquait jamais de le consulter ; et souvent c'était assez qu'il eût exprimé une opinion pour que cette opinion devînt aussitôt celle de la majorité. Il serait injuste de lui attribuer à lui seul tout le mérite de cette condescendance de ses collègues. Quelque justifiée que fût la confiance des membres protestants du congrès dans les lumières de M. Richard, dans la sa-

gesse de ses intentions, dans la rectitude de ses vues, elle n'en est pas moins très-digne de louange. La raison la plus droite ne s'élève jamais sans efforts au-dessus des préjugés populaires. C'est, au reste, une preuve nouvelle de ce que nous avons dit de l'influence qu'exerçaient alors en Amérique les idées de tolérance et de modération. Pour les hommes qu'avait éclairés l'expérience des temps de la Révolution, dans les conditions qu'avait affermiées, sinon créées, le mouvement de l'organisation sociale, le catholicisme était encore un adversaire; il n'était plus un ennemi. On ne se sentait plus de répugnance à vivre en paix, même avec ses ministres.

M. Richard profita très-habilement de cette disposition pour faire entreprendre dans le Michigan de grands travaux d'utilité publique. Il obtint du Gouvernement fédéral des secours pour ouvrir des routes, construire des ponts et des quais, défricher des terres, dessécher des marais, en un mot, pour imprimer une impulsion vigoureuse à l'agriculture et au commerce. Il avait entrevu à travers les ténèbres qui les couvraient encore, les destinées auxquelles ce territoire était appelé. Il les annonçait ainsi en 1826 : « A partir du mois de mai, six bateaux à vapeur doivent arriver régulièrement chaque semaine au Détroit. Dans l'été, on y voit

plus
beau
clima
conc
s'y fi
en pe
a com
a éle
plus
la gr
vaiss
four
lieue
Rich
haut
Mich
saien
cupa
tude
der
man
me
gers
Ils e
gen
forc
Q

plus de cent cinquante bâtimens marchands. La beauté du pays, la fertilité du sol, la salubrité du climat et la facilité avec laquelle le Gouvernement concède des terrains, invitent les étrangers à venir s'y fixer. Ceux-ci y viennent en foule, comme on en peut juger par le nombre des maisons que l'on a construites. Dans le cours de l'été dernier on en a élevé soixante-douze ; on assure qu'il y en aura plus de cent pour l'année prochaine. Tout annonce la grandeur d'une ville où doivent passer tous les vaisseaux qui voyagent sur trois immenses lacs et fournissent une navigation de plus de trois cents lieues depuis Niagara jusqu'à Chicago. » L'abbé Richard avait élevé ses pensées et ses vues à la hauteur de l'avenir qu'il se plaisait à prédire au Michigan. Il avait conçu des projets que mûrissaient le temps et la réflexion ; surtout il se préoccupait avec une chrétienne et paternelle sollicitude de l'éducation de la jeunesse. Il voulait fonder au Détroit un collège. Malheureusement son mandat dont le terme était arrivé dans cette même année 1826, ne fut pas renouvelé. Les étrangers établis dans le territoire étaient nombreux. Ils eurent un candidat qui triompha par la négligence des Canadiens, trop confians dans leur force apparemment.

Quoi qu'il en soit, M. Richard ne fut pas réélu ;

mais il garda l'honneur d'avoir le premier jeté les fondements de la prospérité du Michigan. On peut dire en quelque façon que c'est lui qui a fait du territoire un État et de la mission un évêché ; double gloire qu'il faut conserver à son nom et dont l'éclat rayonne sur le catholicisme et sur la France. Pendant les trois années qu'il représenta le Michigan au congrès, ses dettes avaient été payées, sa liberté reconquise ; mais il la perdit de nouveau peu de temps après, peut-être en 1827. L'évêque de Cincinnati l'avait chargé de lancer une interdiction contre une personne qui avait encouru les sévérités de l'Église. Il obéit ; mais attaqué en calomnie devant les tribunaux, il fut condamné à une amende de douze cents dollars. Le pauvre prêtre, on le comprend assez, ne put pas payer une somme aussi considérable. Il fut donc mis en prison. Un peu plus tard il obtint de rester prisonnier sur parole dans le comté de Waynes. Nous ne savons ni à quelle époque ni comment il fut enfin relevé de la sentence qui l'avait frappé.

Au milieu même de ses travaux législatifs, l'abbé Richard donnait la meilleure part de ses pensées à sa chère mission. Il était sans cesse à la recherche des moyens d'assurer aux catholiques d'origine européenne une abondante distribution des secours spirituels. Il n'oubliait pas non plus

les
Fen
l'Ar
lui
jou
Mic
que
nion
sait
men
sion
Rich
avai
pen
sion
tion
mes
sanc
la m
en 1
État
à fo
tion
à un
tira
ann
étai

les pauvres sauvages. En 1822, il adressa à Mgr Fenwich un rapport détaillé sur les Ottawas de l'Arbre-Croche. C'était la chrétienté indienne qui lui présentait le plus d'espérances. Il regretta toujours de ne s'y être pas établi à son arrivée dans le Michigan. « J'y aurais fait, disait-il, plus de fruit que dans le lieu où je me trouve. C'était là l'opinion du P. Marquette, homme à miracles. Il pensait que c'était par ce pays que le bien devait commencer, pour être comme le centre d'où les missionnaires partiraient pour aller ailleurs. » L'abbé Richard exposait à son évêque que les Jésuites avaient possédé à l'Arbre-Croche deux mille arpents de terre, que la preuve légale de la concession qui leur en avait été faite, était à sa disposition, que de plus il avait reçu des sauvages la promesse de laisser aux missionnaires la libre jouissance de ce terrain dans la même étendue et dans la même condition que le P. Dujaunay l'avait eue en 1763. Il lui rappelait que le gouvernement des États-Unis s'était engagé par le traité de Chicago à fournir 1,500 dollars pour l'œuvre de la civilisation des Ottawas et à payer en outre 1,000 dollars à un maître d'école et à un maréchal qui consentiraient à résider dans leur village. Enfin, il lui annonçait que deux dames de Mickilli-Mackinac étaient disposées à se charger de l'éducation de

jeunes filles indiennes, promettant de leur enseigner à coudre, à filer, à lire et à écrire dans leur langue maternelle aussi bien que dans les langues française et anglaise, et encore de leur apprendre une cinquantaine de cantiques indiens où se trouvaient contenus les principes de la doctrine chrétienne. Il demandait pour diriger la congrégation dont il projetait l'établissement, deux prêtres zélés ; mais Mgr Fenwich n'en avait pas. Son clergé se composait pour tout l'Ohio de quatre missionnaires et d'un général anglais converti, le R. P. Hill.

Tout ce que M. Richard put faire, ce fut d'envoyer aux Ottawas l'abbé Vincent Badin qui bénit leur petite chapelle le 19 juillet 1825. Les sauvages accueillirent avec une grande joie le jeune vicaire de celui qu'ils appelaient le grand prêtre du Détroit. Ils lui construisirent à la hâte une cabane sur la grève et veillèrent autour de lui la nuit entière. Le lendemain matin, le saint sacrifice fut célébré devant la population attentive et recueillie ; puis on visita le village et le cimetière. Quand le soir fut venu, l'abbé Vincent Badin réunit les catholiques dans la chapelle, leur donna lecture d'une lettre de M. Richard et remit solennellement au grand chef Lapapoua une médaille d'argent qui représentait d'un côté la croix, de l'autre le Sauveur Jésus bénissant les petits enfants. Sa

missi
tait p
dant
de rap
la pr
ner u
eux.

L'a
bre-C
Indie
qu'on
prote
villag
nada
eux.
du la
Ottaw
passé
marc
deme
que l
Quoi
à l'A
pour
chig
récita
canti

mission ne devait durer que peu de jours. Ce n'était pas ce que les sauvages avaient espéré ; cependant ils le laissèrent partir ; mais ils eurent le soin de rappeler à M. Richard, en répondant à sa lettre, la promesse qu'il leur avait faite de leur donner une *Robe-Noire* pour demeurer toujours avec eux.

L'année suivante, M. V. Badin retourna à l'Arbre-Croche. Sa visite fut un peu plus longue. Les Indiens commençaient à se plaindre. Ils disaient qu'on leur manquait de parole ; et un ministre protestant les sollicitait de le recevoir dans leur village. Heureusement un chef algonquin du Canada, nommé Assaguinac, s'était établi parmi eux. Il avait été élevé par les Jésuites à la mission du lac des Deux-Montagnes. Ayant appris que les Ottawas attendaient un prêtre catholique, il était passé sur le territoire américain, renonçant, pour marcher plus sûrement dans la voie des commandements de Dieu, à un traitement considérable que lui faisait le roi d'Angleterre, Georges IV. Quoique le missionnaire qu'il avait espéré trouver à l'Arbre-Croche, n'y fût pas arrivé encore, il avait pourtant fixé sa demeure sur les bords du lac Michigan. Il y faisait le catéchisme aux sauvages ; il récitait la prière avec eux, chantait avec eux des cantiques et les affermissait ainsi dans leur réso-

lution de ne point permettre l'accès de leur village à des pasteurs qui ne seraient pas de la religion des *Robes-Noires*. Qui pourrait dire ce que M. Richard souffrait de ne pouvoir satisfaire aux impatiences de cette foi si forte et si persévérante ? Ces pauvres Indiens qui imploraient son secours avec de pieuses instances, il les laisserait donc périr ? Il livrerait aux convoitises de l'hérésie et du schisme le précieux héritage des R. P. Jésuites ? Il n'empêcherait pas le protestantisme de semer l'ivraie dans cette petite, mais fertile portion du champ du Père de famille ? Les sauvages ne se lassaient pas de lui écrire ; et lui, hélas ! il ne pouvait répondre à l'ardeur de leur zèle que par des paroles de consolation et d'espérance : il n'avait pas de *Robe-Noire* à leur donner. « Ah ! pourquoi faut-il que je sois retenu dans les limites du comté de Wainnes ? » écrivait-il à cette occasion. *Ego vincit Christus*. Si j'étais libre, comme je volerais au secours des habitants de l'Arbre-Croche ! » Enfin il eut, vers 1832, le bonheur de leur envoyer un prêtre, M. Dejean, et un jeune minoré, M. Fauvel. Aidés par Assaguinac, les deux missionnaires travaillèrent avec tant de succès qu'à la fin de la même année, le prêtre dalmate qui leur succéda, M. Ravaga, comptait sept cents catholiques dans la congrégation indienne.

D
la v
Saint
trien
leur
auss
moi
du
Robe
touj
t-ell
lons
atten
peine
mier
voula
seph
velir
miss
pren
trouv
l'abb
cong
miss
rable
inter
selle

Deux ans auparavant, l'abbé Richard avait reçu la visite de cinq Powtawatomies du village de Saint-Joseph. Nous avons cité dans notre quatrième chapitre le discours simple et touchant de leur chef, Pokegam. Les Powtawatomies, eux aussi, demandaient un prêtre. « Mon Père, dis-moi la vérité, reprit Pokegam après avoir entendu la réponse du vénérable vicaire-général. La *Robe-Noire* que tu nous enverras, restera-t-elle toujours avec nous, tes enfants? ou bien ne sera-t-elle parmi nous que pour un temps? Nous voulons une *Robe-Noire* pour toujours. » M. Richard attendait l'abbé Théodore Badin, celui qui, à peine ordonné prêtre, avait jeté en 1792 les premiers fondements de la mission du Kentucky. Il voulait bien le donner à la chrétienté de Saint-Joseph; mais il ne pouvait pas s'engager à y ensevelir en quelque sorte la verte vieillesse du pieux missionnaire. Il promit seulement de ne pas le reprendre aux Powtawatomies avant de lui avoir trouvé un successeur. Nous ne croyons pas que l'abbé Théodore Badin ait pris la direction de la congrégation bien avant 1832. Il consacra à la mission du Michigan les restes d'une vie admirablement remplie des œuvres de la charité. Son interprète à Saint-Joseph était une vieille demoiselle qui avait soixante-huit ans et en avait passé

trente à l'école de M. Richard. Elle s'appelait M^{lle} Campaux ; et elle était probablement d'origine canadienne. En 1832, cent Powtawatomies avaient été baptisés ; et deux cents environ se préparaient à recevoir la grâce du baptême.

C'était toujours le manque de ressources qui arrêtait l'abbé Richard dans l'exécution de ses desseins. « Nous ne pouvons rien demander à Mgr Fenwich, notre évêque, écrivait-il à M. Rigagnon, alors vicaire à Saint-Louis de Bordeaux ; car il est toujours endetté pour sa cathédrale ; et, malgré la bonté de son cœur, il ne peut rien pour nous. »

L'excellent prélat, en effet, n'avait point d'argent ; mais sa parole pouvait être écoutée. Il se faisait volontiers solliciteur pour son vicaire général. On lit dans une lettre qu'il adressait, peut-être en 1829, au grand aumônier de France, en ce temps-là protecteur de l'*Association pour la Propagation de la Foi* : « En vous parlant de la mission du Michigan, je ne puis m'empêcher, Monseigneur, de vous dire deux mots en faveur du plus ancien comme du plus méritant des missionnaires de ce quartier ; c'est de l'excellent M. Richard, résidant au Détroit, et qui depuis trente ans au moins travaille au salut des âmes dans ce pays. Cet homme apostolique se voit depuis longtemps comme enchaîné pour l'exercice

de son ministère faute d'avoir des ressources pécuniaires suffisantes. Si, par l'entremise de votre Éminence, quelques secours pouvaient lui être alloués afin de le mettre à même d'utiliser son zèle dans toute son étendue, la religion en ressentirait les heureux effets. »

Il n'y a pas à douter que cette prière n'ait été entendue et que M. Richard n'ait reçu de France un peu d'argent ; mais les besoins du pauvre missionnaire étaient plus grands encore que la puissance de l'association sur qui reposaient ses meilleures espérances. Il avait pu avec le concours de ses habitants bâtir quatre chapelles dans des chrétiennetés au bord des lacs ; il avait fondé au Détroit un couvent pour l'éducation des jeunes filles ; quelques collaborateurs lui étaient promis ; et il comptait que ses ressources lui permettraient de les recevoir ; mais combien de congrégations restaient sans prêtre et sans église ? Mais son collège ne se construisait pas. « Dieu sait, écrivait-il en 1825, combien de projets, grands et petits, d'écoles et de missions, me passent par la tête, pour les sauvages, pour les sourds-muets, pour les enfants des pauvres... Mais les moyens manquent dans un pays nouveau où il faut, pour ainsi dire, tout créer avec rien. Mon esprit, mon imagination et encore plus mon cœur sont pleins de projets qui demeurent

tous stériles. Que de châteaux en Espagne j'ai bâtis en Amérique depuis trente-quatre ans ! »

M. Richard s'était appliqué avec un admirable zèle à l'étude de la méthode enseignée par l'abbé Sicard pour instruire les sourds-muets. Il s'en était si bien pénétré qu'il avait pu en faire l'objet d'une lecture raisonnée dans l'école normale du Détroit ; et il se préparait à l'essayer lui-même. Nous ne voyons pourtant pas qu'il ait jamais ouvert à ces infortunés l'asile qu'il projetait de fonder pour eux. Apparemment l'argent lui a manqué. Deux magnifiques terrains étaient à sa disposition pour l'établissement de son collège : l'un de quatre cents arpents à deux milles du Détroit ; l'autre de trois cent cinquante près de la Rivière-aux-Raisins. Plusieurs protestants offraient de l'aider dans la construction des bâtiments et promettaient de lui confier leurs enfants dès qu'il pourrait faire commencer les classes ; mais c'était seulement une aide dont on lui présentait l'espérance. Il fallait que de son côté il pût trouver une partie de la somme à laquelle les travaux étaient estimés. En 1832 il crut toucher au moment où ses vœux si ardents, si persévérants seraient remplis. Chaque semaine, c'est lui qui nous l'apprend lui-même, chaque semaine amenait de Buffalo au Détroit, à travers le lac Érié, un bateau à vapeur chargé de trois ou

quat
pau
rout
tion
elle
le ch
le dr
pend
solut
trera
tous
il écr
la co
voie
vingt
Saint
vous
pice
ment
Michi
une b
mence
campa
jour u
tres qu
stance
voient

quatre cents émigrants. Quelques Européens plus pauvres ou moins favorisés suivaient la même route sur des bâtimens de commerce. La population du Michigan augmentait donc avec rapidité; elle ne pouvait manquer d'atteindre promptement le chiffre fixé par la Constitution pour lui donner le droit de prendre rang parmi les membres indépendans de la jeune république. M. Richard résolut de saisir l'occasion aussitôt qu'elle se montrerait; et pour être en mesure de le faire avec tous les avantages d'une situation bien préparée, il écrivit à M. Garnier, alors supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice: « Je vous envoie mon neveu Joseph Richard, jeune prêtre de vingt-neuf ans, curé de Saint-Jean-d'Angle, en Saintonge. Il vous remettra la présente lettre pour vous demander deux ou trois prêtres de Saint-Sulpice qui puissent avec nous fonder un établissement solide et permanent dans le territoire du Michigan. J'ai, pour recevoir ces bons prêtres, une bonne maison dans laquelle on pourra commencer nos exercices pendant que l'on bâtera à la campagne. Cet établissement sera peut-être un jour un pied-à-terre pour vous et pour bien d'autres qui pourront être commandés par des circonstances que toutes sortes de personnes ne prévoient pas. »

Nous avons déjà dit que c'était en 1832. M. Richard se souvenait que quarante ans auparavant une autre révolution l'avait jeté sur les rives américaines ; et il songeait avec une touchante sollicitude à préparer sur les mêmes rives un asile à des prêtres peut-être émigrés comme lui.

A cette époque tout semblait sourire au pieux missionnaire. Il ne doutait pas que son collège ne fût bientôt ouvert à la jeunesse ; et il avait commencé, à la demande de plusieurs pères de famille des autres dénominations chrétiennes, une suite de sermons sur le dogme catholique. Ainsi toutes les générations venaient à lui en même temps. Elles le pressaient de les éclairer, de les conduire ; elles avaient hâte d'accepter sa direction, de marcher dans sa voie. « J'ai commencé le jour de Pâques, lisons-nous dans une de ses lettres, et continué chaque dimanche. Hier, c'était pour la cinquième fois. J'ai le plaisir de les voir écoutant de toutes leurs oreilles. C'est une semence qui portera des fruits en temps opportun. » Ce n'était ni dans sa science, ni dans sa vertu que M. Richard mettait sa confiance ; c'était dans la grâce de Jésus-Christ qui féconde la parole de ses ministres. Voilà pourquoi il annonçait, sans le marquer toutefois, le temps où on verrait germer la semence qu'il répandait du haut de la chaire de vérité ; car il

avait déjà reconnu, pour lui, des effets admirables de la miséricorde divine ; et il savait le bien que Dieu opérait dans les âmes.

Il s'abandonnait avec une douce sérénité aux espérances que faisaient naître ces dispositions favorables du peuple confié à ses soins, quand tout à coup éclata dans le Michigan le choléra asiatique. Le fléau, comme un oiseau de carnage, sembla s'être abattu sur le pays tout entier et l'avoir en quelque façon enveloppé de ses fortes ailes. Il frappa avec violence les villes et les campagnes à la fois. La plupart de ceux qui étaient atteints, mouraient. Les survivants traînaient dans l'épouvante, dans les larmes, dans la douleur une existence misérable. C'était du lac Érié au lac Michigan une désolation universelle. Devant ces grands spectacles de la mort, l'abbé Richard sentit redoubler son courage. Il s'était dévoué dès le commencement au salut de son troupeau. Il fit son unique occupation de visiter les malades, d'assister les mourants, de consoler les affligés. On le vit, pendant trois mois, courir, la nuit et le jour, partout où sa présence pouvait apporter quelque soulagement à des cœurs blessés, à des âmes pénitentes. Personne ne réclama jamais en vain son assistance. Que le lieu où il était appelé fût éloigné de sa demeure, que des torrents de pluie inondassent la

terre, qu'il fût plongé dans le sommeil ou qu'au contraire l'inquiétude, le chagrin, la fatigue le tinsent éveillé, il était toujours prêt. Accablé enfin, brisé, épuisé par tant de pénibles travaux, par tant d'émotions douloureuses, il fut attaqué à son tour le 9 septembre 1832. Les progrès rapides du mal l'avertirent bientôt que l'heure de sa délivrance était arrivée. Le 13, il demanda les secours de l'Église qu'il avait si souvent distribués lui-même avec une foi profonde. Il reçut dans les sentiments de l'humilité la plus sincère le sacrement de l'Extrême-Onction. Après avoir murmuré le cantique du vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, il rendit paisiblement son âme à Dieu.

La nouvelle de sa mort répandit la tristesse et le deuil au sein de la population catholique. Tous le connaissaient en effet; et tous l'aimaient. Il était trois heures et dix minutes du matin quand M. Richard expira. Son corps fut exposé le jour même, revêtu de ses ornements sacerdotaux; et la chambre mortuaire ne cessa d'être remplie d'une foule empressée de contempler une dernière fois les traits de l'homme vénérable que chacun se plaisait à appeler son père. « On croyait, dit son pieux biographe, voir sur son visage le sourire d'un auge. On n'avait pas le courage de prier. On

se se
déjà
séqu
que p
Le co
la vi
noml
tants
respe
conn
zèle,
taient
des s
M. R
fermé
tion s

Vene
dissin
Obit
ferè
septen
M.
et tre

se sentait plutôt porté à l'invoquer comme un élu déjà en possession de la gloire éternelle. » Les obsèques furent célébrées le 15 avec toute la pompe que permettait la pauvreté de l'église du Détroit. Le cortège parcourut lentement plusieurs rues de la ville entre les rangs serrés d'une multitude nombreuse et recueillie dans laquelle les protestants se confondaient avec les catholiques; car le respect des premiers pour le bon curé, leur reconnaissance pour les actes de sa charité et de son zèle, surtout depuis l'invasion du choléra, n'étaient pas moindres que la vénération et l'amour des seconds. Le plus ancien collaborateur de M. Richard, l'abbé Vincent Badin qui lui avait fermé les yeux, fit graver sur sa tombe l'inscription suivante :

D. O. M.

Hic jacet

Gabriel Richard,

Venerabilis sacerdos Sulpiciensis Parisii, reverendissimi episcopi Cincinnati vicarius generalis. Obiit die tertiâ decimâ septembris 1832, annos ferè 65 natus; hic repositus die quintâ decimâ septembris 1832.

M. Richard avait vécu quatre ans au Kentucky et trente-sept au Michigan. Il en avait ainsi em-

LES PRÊTRES FRANÇAIS

ployé quarante et un au service de Dieu dans l'église des États-Unis. On sait quelles œuvres ont rempli sa longue carrière apostolique. Il était savant théologien, mathématicien profond, littérateur plein d'érudition et de goût. Ses sermons qui abondaient en enseignements d'une utilité pratique, se faisaient surtout remarquer par une simplicité élégante et par une sage correction. L'ardeur de son caractère était égale à la vigueur de son tempérament. Aussi ne s'épargnait-il aucun travail et ne redoutait-il aucun danger, aucune fatigue. « Il est intarissable et infatigable soit en chaire, soit au confessionnal, soit au catéchisme, écrivait en 1832 l'abbé Théodore Badin. Je ne connais pas de prêtre plus laborieux, plus mortifié, plus savant, plus solidement pieux que lui dans tout ce pays. » M. Richard ne connaissait, pour ainsi dire, pas le repos ; et ses nuits étaient presque sans sommeil. Il se couchait à deux heures du matin et se levait à quatre. Ceux de ses confrères qui avaient à lui parler, ne pouvaient le voir que de minuit à deux heures. Tout le reste de la journée était consacré aux devoirs du saint ministère. Par cette rigoureuse et sainte distribution de son temps, non-seulement il suffisait à tout ; mais encore il trouva souvent le loisir de publier dans les journaux des articles de con-

traverse qui, au témoignage de son biographe, lui ont assuré une place parmi les apologistes les plus intrépides et les plus éclairés de la foi. Dès qu'on put espérer de voir ériger le Détroit en évêché, on commença à désirer, à demander que l'abbé Richard fût revêtu de la dignité épiscopale; et c'étaient ses prêtres qui l'appelaient avec le plus d'empressement à cet honneur. « Il nous faudrait un évêque au Détroit, écrivait l'abbé Dejean, missionnaire au lac Huron. Si M. Richard, notre digne supérieur, était nommé évêque, il pourvoirait plus facilement à nos besoins. » C'était si bien l'opinion générale qu'en 1828 sa nomination fut annoncée dans les *Annales de la Propagation de la Foi*. Cette nouvelle ayant ensuite été démentie, un autre missionnaire écrivit : « Si M. Richard n'est pas l'évêque du Michigan, il en sera toujours bien le martyr. »

CHAPITRE IX.

ÉVÊCHÉ DE BARDSTOWN ET LOUISVILLE. — MGR FLAGET.

L'évêché du Détroit était le troisième démembrement que le Souverain Pontife faisait du diocèse de Bardstown. Il ne fut pas le dernier. Un siège épiscopal avait été élevé en 1821 à Cincinnati, et un autre à Saint-Louis du Missouri en 1827. Celui de Vincennes fut créé en 1834; ceux de Nashville et de Dubuque en 1837; ceux de Chicago, de Little Rock et de Milwaukie en 1843; enfin en 1847 celui de Clèveland. La circonscription du diocèse de Bardstown n'enveloppait pourtant pas indistinctement et sans désignation tous les territoires de l'Ouest. Elle se bornait dans les termes de la bulle d'institution aux États du Kentucky et du Tennessee; mais à cause du grand

éloignement de l'archevêque de Baltimore, la juridiction de Mgr Flaget avait été étendue sur l'Ohio, l'Illinois, le Michigan, l'Arkansas, le Missouri et les terres qui depuis ont reçu les noms de l'Iowa et du Wisconsin. Il est donc vrai de dire avec un de ses biographes anonymes ¹ que le prélat français fut pour toutes les régions de l'Ouest ce que Mgr Carroll avait été pour les pays du littoral. « Premier évêque de cette seconde moitié des États-Unis, il alluma le premier phare d'où devait rayonner pour elle la lumière. Sa foi vive et son cœur d'apôtre comprirent admirablement la mission qui lui avait été confiée. Le Ciel lui donna, pour l'accomplir, quarante ans dont il ne perdit pas un jour; et la grâce qui l'accompagna dans toutes ses démarches, fit fleurir sous chacun de ses pas quelque établissement utile pour la gloire de l'Eglise. »

Nous avons dit que l'évêché de Bardstown était un des quatre qui avaient été érigés en 1808. L'abbé Flaget fut désigné, la même année, pour monter sur le trône épiscopal; mais il opposa pendant deux ans à son élévation une vive, une

¹ L'auteur du livre intitulé : *Mgr Flaget, sa vie, son esprit et ses vertus*. Nous invoquerons souvent son témoignage.

opiniâtre résistance. Il professait alors la philosophie au collège de Sainte-Marie de Baltimore en même temps qu'il exerçait dans la ville les fonctions du saint ministère. Cette vie humble et cachée avait trop d'agitation encore, trop d'éclat pour sa piété. Il aspirait au repos et au silence de la solitude; et peu auparavant il avait fait des démarches pour se joindre à la petite colonie de trappistes que le P. Urbain Guillet avait conduite dans le Maryland. A la nouvelle de sa promotion, son âme fut profondément troublée. Sa santé s'altéra. « Je faillis en perdre la tête, écrivait-il le 12 août 1809 à l'un de ses frères, curé de Billom. Ma première pensée fut de retourner en France pour me jeter dans les bras de M. Emery afin qu'il détournât l'orage qui me menaçait. » Il avait déjà obtenu le consentement du supérieur de la Congrégation aux Etats-Unis, M. Nagot, et l'approbation de la plupart de ses confrères, quand l'abbé Dubourg, directeur du collège, déclara qu'il ne pouvait absolument pas le laisser partir. Cette opposition qu'aucune sollicitation ne put faire fléchir, fit naître des scrupules dans l'esprit des autres membres de la société qui revinrent sur leur premier avis. Il fallut se soumettre. L'abbé Flaget demanda qu'au moins messieurs de Saint-Sulpice appuyassent sa réso-

lution de refuser l'honneur auquel il était appelé. Cette demande lui fut accordée après d'assez longues délibérations; et M. Nagot se chargea d'exposer à Mgr Caroll les motifs de la décision qui avait été adoptée. Il supplia l'illustre prélat de vouloir bien remarquer que l'opinion des Sulpiciens était unanime et qu'avant de s'y arrêter, la Congrégation avait fait une neuvaine de prières pour invoquer les lumières du Saint-Esprit. « Eh ! quoi, Messieurs, vous avez prié, répondit l'évêque; mais pensez-vous donc qu'avant de présenter votre confrère, je n'ai pas prié, que les cardinaux qui entourent le Saint-Père n'ont pas prié, que le Souverain Pontife lui-même n'a pas prié? Eh ! bien moi je vous dis qu'il faut que l'abbé Flaget accepte. »

Cette réponse était trop ferme, trop nette; M. Nagot n'insista plus; mais l'abbé ne se rendit pas tout à fait. Il ne comprenait pas dans son humilité qu'on pût véritablement le juger digne de l'épiscopat. « Il faut bien, disait-il encore dans la lettre que nous avons déjà citée, il faut bien que nous soyons dans le temps des révolutions les plus étonnantes pour croire aux événements dont nous sommes les témoins... quel est celui qui aurait pu deviner, il y a quarante ans, que mon nom irait un jour retentir aux oreilles des cardi-

naux en consistoire et que Sa Sainteté se donnerait la peine de m'envoyer des bulles? En vérité tout cela me paraît si merveilleux qu'en l'écrivant je crois encore rêver. » Il était fermement persuadé que M. Emery partageait son étonnement. Il lui renvoya donc toute l'affaire; et peut-être, pour se donner un argument de plus contre son acceptation, il lui déclara qu'il persisterait dans son refus à moins que trois ou quatre confrères ne fussent envoyés de France pour « lui aider à porter la mitre et lui prêter leurs conseils dans toutes les affaires de ce nouveau diocèse. » C'était son dernier recours; mais il y comptait beaucoup. Quand le vaisseau qui avait porté ses lettres à M. Emery, fut de retour en Amérique et qu'il ne reçut point de réponse, il ne douta pas qu'il ne fût décidément libre du pesant fardeau qu'on avait voulu lui imposer; et dans sa joie il réclama les compliments de son frère et de tous ses amis d'Auvergne : « Je les attends, écrivait-il, dans les premières lettres qui me viendront de vos contrées. »

Il se trompait : le silence de M. Emery ne mit point de relâche aux instances de Mgr Caroll pour lui faire accepter l'évêché de Bardstown. Les bulles étaient arrivées : on n'admettait point d'excuses ni de délai. Il fallait obéir. L'abbé Flaget se

donnerait
vérité tout
écrivait je
t persuadé
ement. Il
peut-être,
contre son
terait dans
confrères
lui aider
s conseils
diocèse. »
y comptait
porté ses
Amérique et
douta pas
nt fardeau
s sa joie il
et de tous
écrivait-il,
endront de
ery ne mit
Mgr Caroll
stown. Les
point d'ex-
Flaget se

retranchait pourtant encore derrière le respect qui ne lui permettait pas de prendre son parti avant d'avoir connu l'avis du supérieur général entre les mains de qui il avait fait abandon de sa volonté. Enfin il lui fut accordé de faire le voyage de France et d'aller chercher lui-même la réponse qu'il avait attendue vainement jusque-là. Il partit vers la fin de 1809, plein d'espérance encore ; il se rendit à Paris directement. « Monseigneur, vous devriez être dans votre diocèse, lui dit M. Emery en le voyant entrer dans son cabinet. Le Pape vous fait un commandement d'accepter. Si vous le voulez, je puis vous montrer ses ordres. » Toutes les illusions du pauvre Mgr Flaget s'évanouirent à ces paroles. Il était donc nécessaire qu'il fût évêque ! M. Emery lui-même le voulait ; et le Pape l'ordonnait expressément. Son cœur fut saisi de tristesse ; il baissa la tête ; et dans sa douleur il n'eut de force que pour laisser échapper ces mots : « Voyez si je ne suis pas bien malheureux ! jusqu'ici j'ai scrupuleusement observé nos règlements qui nous prescrivent d'offrir trois fois le saint sacrifice à la mort de chacun de nos confrères ; et maintenant que je serai évêque, on ne me regardera plus comme étant de la Compagnie ; et à ma mort personne ne priera pour moi. » M. Emery fut touché de ce candide re-

gret. Heureusement il y avait un remède facile : il fit consigner sur les registres de Saint-Sulpice que l'évêque de Bardstown ne cessait pas d'appartenir à la Congrégation et qu'il gardait par conséquent tous ses droits au saint sacrifice et à la prière.

Dès que l'ordre exprès du Souverain Pontife lui avait été connu, Mgr Flaget n'avait pas même eu une pensée de résistance. C'était pour lui l'expression de la volonté de Dieu ; en l'entendant, il avait obéi : toutes les facultés de son âme s'étaient soumises avec humilité ; il avait pris un esprit et un cœur d'évêque. Il songea donc aussitôt, après qu'il eut quitté M. Emery, à s'acquitter des devoirs de l'épiscopat et à pourvoir aux besoins du diocèse qui lui était confié. L'abbé Benoit-Joseph Flaget était né le 7 novembre 1763 en Auvergne, au village de Contournat dans la paroisse de Saint-Julien près de Billom. Il avait commencé ses études dans cette petite ville et les avait terminées à Clermont où il était resté jusqu'à son entrée dans la Société de Saint-Sulpice qui l'avait fait d'abord professeur de théologie à Angers suivant quelques-uns et, selon un de ses biographes anonymes, économiste à Nantes. Dans le temps qu'il acceptait par obéissance l'évêché de Bardstown, le compagnon de ses premiers tra-

vaux apostoliques, l'abbé Levadoux, était supérieur du séminaire de Saint-Flour. Deux raisons puissantes l'appelaient ainsi dans son pays natal : le bonheur de revoir quelques jours encore son excellente famille ; l'espérance de rencontrer parmi ses anciens condisciples ou de recevoir d'un pieux et savant confrère qui connaissait l'Amérique, des sujets capables de le seconder dans le gouvernement de son peuple. Il alla donc passer les premiers mois de 1810 en Auvergne. Pendant son séjour, il recruta trois prêtres, MM. Deidier, Derigaux et Romeuf, un jeune diacre dont le nom nous est inconnu, et un sous-diacre, M. Chabrat, que nous retrouverons plus tard son coadjuteur. Il revint ensuite à Paris d'où il se rendit à Bordeaux pour s'embarquer le 10 avril. Ses adieux à M. Emery furent pleins d'effusion : l'illustre supérieur général l'embrassa tendrement ; et au moment de la dernière séparation il lui offrit une petite boîte avec un livre. La boîte renfermait des aiguilles ; le livre était un *Cuisinier Bourgeois* : « Ces aiguilles, Monseigneur, pourront vous être grandement utiles au milieu de vos sauvages, lui dit-il ; et comme je me défie de leur cuisine, prenez encore le livre que voici. » En rapportant cette anecdote, nous avons voulu montrer la simplicité de cœur de ces hommes éminents dont l'un

allait entrer en lutte pour le service de Dieu et pour la liberté de l'Église avec la toute-puissance de Napoléon, et dont l'autre devait avoir une part si grande et si éclatante à la diffusion du catholicisme aux Etats-Unis. Le présent de M. Emery fait d'ailleurs comprendre à quelle vie de privations, de pauvreté, de dénûment, de sacrifice se dévouaient les apôtres de l'Amérique. Il s'élève par là à la dignité de l'histoire.

Un des plus saints prêtres que la France ait donnés à l'Union-Américaine, un saint prêtre dont nous ne raconterons pas la vie parce qu'il n'a pas fui devant les violences de la Révolution, mais que nous rencontrerons dans nos récits, M. Simon-Gabriel Bruté, mort évêque de Vincennes en 1839, s'était joint à la petite troupe de Mgr Flaget. La traversée fut heureuse, sans aucun incident digne de remarque, si ce n'est que le navire fut arrêté deux fois par des croiseurs de l'Angleterre, alors en guerre avec la France, et deux fois relâché à la considération de l'évêque de Bardstown. On arriva enfin à Baltimore le 9 août 1810 : Mgr Flaget reçut la consécration épiscopale le 4 novembre, jour où se célèbre la fête de saint Charles Borromée, des mains de Mgr Carroll qu'assistaient l'évêque de Philadelphie, Mgr Egan, et Mgr de Cheverus, évêque de Boston. L'épiscopat améri-

cain se
Mgr L
tibus,
cinq év
nir le
nécess
C'est a
session

Mgr
rendre
pas un
more à
moins
land au
pour at
dait ju
town p
des vo
manda
avait p
Théod
vicaire
et autr
très-ch
de qua
sou. N
viendr

cain se composait alors de ces quatre prélats et de Mgr Léonard Neale, évêque de Gortyne *in partibus*, coadjuteur du primat des États-Unis. Les cinq évêques profitèrent de leur réunion pour tenir le premier concile et rédiger les règlements nécessaires à l'administration de leurs diocèses. C'est ainsi que l'église d'Amérique prenait possession de la liberté.

Mgr Flaget avait un grand empressement de se rendre au milieu de son peuple ; mais ce n'était pas une entreprise facile. Pour passer de Baltimore à Bardstown, on ne faisait pas à cette époque moins de trois cents lieues. En sortant du Maryland au nord-ouest, on entrait dans la Pensylvanie pour atteindre Pittsburg sur l'Ohio qu'on descendait jusqu'à Louisville ; de là on gagnait Bardstown par des chemins à peine praticables pour des voyageurs à pied. Un aussi long trajet demandait beaucoup d'argent ; et Mgr Flaget n'en avait pas. « Nous aurons, écrivait-il à l'abbé Théodore Badin qu'il avait nommé son grand vicaire, nous aurons huit ou neuf malles de livres et autres effets ; la distance est grande et le port très-cher ; le voyage et le roulage coûteront plus de quatre mille francs ; et nous n'avons pas le sou. Nous avons lieu d'attendre que la Providence viendra à notre secours. Afin de diminuer les

frais, je laisserai à Baltimore le domestique qui m'offre ses services. Je laisserais même mes livres si je ne les regardais pas comme essentiels à notre établissement. Pour ne pas multiplier les dépenses, je n'emmènerai avec moi que M. David ; et nous sommes bien résolus l'un et l'autre de nous contenter de votre ordinaire, quelque modique qu'il soit. Si l'épiscopat ne m'avait présenté que des difficultés de cette nature, je n'aurais pas fait tant de façons pour l'accepter.» L'abbé Théodore Badin essaya d'ouvrir une souscription parmi les fidèles du Kentucky ; mais ils étaient si pauvres, en général, qu'il dut bientôt y renoncer. Cependant la confiance que Mgr Flaget avait mise en la Providence, ne fut pas trompée. Le vénérable prélat reçut des secours de divers côtés ; et il trouva un jour que, toutes ses ressources réunies, il ne lui manquait plus que deux mille francs : il les emprunta. Par là il devint assez riche pour se faire accompagner de tous les coopérateurs qui s'étaient donnés à lui ; mais à quelle simplicité il avait réduit son cortège d'évêque ! Il annonçait ainsi à l'abbé Théodore Badin son prochain départ de Baltimore : « Remarquez bien qu'entre sept ou huit personnes à peine aurons-nous un cheval. Je le destine à M. David, comme le moins ingambe. Pour moi et ces autres messieurs, nous irons à pied avec plai-

sir, s'il y a la moindre difficulté à nous faire voyager autrement. Le pèlerinage serait fort de mon goût : et je ne crois pas qu'il déroge à ma dignité. » C'était vraiment commencer sa carrière épiscopale en apôtre. Quels saints prêtres la Révolution a enlevés à l'Église de France ! Mais Dieu a permis qu'il en fût ainsi, afin que la nation qui lui avait servi d'instrument pour appeler le peuple des États-Unis à l'indépendance, lui en servît encore pour appeler les chrétiens égarés de la grande république américaine à la liberté des enfants de la grâce.

Six mois et plus avaient été employés à réunir les quelques milliers de francs indispensables pour le voyage des pauvres missionnaires. Mgr Flaget ne put partir de Baltimore que le 12 mai 1811. Il emmenait avec lui M. David, M. Derigaux, M. Chabrat et deux jeunes étudiants. Arrivé à Pittsburg, il acheta un bateau pour descendre la rivière. Un autel fut dressé à l'avant ; et chaque matin, le pieux évêque ou l'un de ses prêtres y célébra la sainte messe. C'était déjà en quelque façon la maison épiscopale, avec sa chapelle, avec ses offices, avec ses heures de prière et de travail, en un mot avec ses exercices qui se faisaient au son de la cloche. On aime à se représenter, glissant sur les flots de l'Ohio, cette mo-

deste barque qui portait l'espérance d'une grande église. L'auguste sacrifice est consommé ; la victime sans tache s'est immolée ; le célébrant la tient respectueusement élevée devant Dieu ; et la petite assistance, agenouillée avec humilité, courbe son front dans la poussière. Le bateau cependant continue à courir entre les deux rives désertes. Quel touchant et quel poétique tableau ! Comprendons ici la cause de ce courage indomptable qu'ont montré partout les missionnaires catholiques : le sauveur Jésus-Christ, le souverain maître de la vie, est, quand ils le veulent, réellement et substantiellement avec eux. Il vient dès qu'ils l'appellent. Que craindraient-ils ? La navigation dura treize jours. A Louisville Mgr Flaget trouva un carrosse pour lui, des chevaux pour ses compagnons, des chariots pour ses bagages : « C'était la première fois que je voyais le côté brillant de l'épiscopat et que je commençais à en sentir les dangers, écrivait-il à son frère quelques jours après sa prise de possession ; cependant, grâce à Dieu, si quelques mouvements de vaine gloire se glissèrent dans mon cœur, ils n'eurent pas le temps d'y faire un long séjour. » Les chemins en effet étaient si détestables que le bon évêque fut obligé de faire à pied la meilleure partie de la route. Vers le milieu de la seconde journée pourtant, il put monter en voi-

ture
tait-
écriv
fond
pend
taien
Er
ville
tique
lique
lieue
voya
donn
blant
s'étai
moni
moin
quait
point
l'entr
sur l'
Les f
blanc
que l
qu'el
voir
évêqu

ture. « Je n'en étais pas plus fier pour cela, ajoutait-il. L'idée qu'il me faudrait désormais parler, écrire, agir en évêque me jetait dans la plus profonde tristesse. Que de soupirs ne poussai-je pas pendant les quatre ou cinq lieues qui nous restaient encore à faire ? »

Enfin on arriva le 6 juin à Saint-Étienne, petite ville un peu en avant de Bardstown. Un ecclésiastique du diocèse, accompagné des principaux catholiques, avait rencontré Mgr Flaget à une demi-lieue. Tous ils étaient descendus de cheval en le voyant pour recevoir sa bénédiction. « Je la leur donnai, dit-il encore ; mais avec quelle main tremblante et quel serrement de cœur ! » Le cortège s'était remis en marche aussitôt après cette cérémonie. Bien que plus nombreux, il n'en restait pas moins toujours simple et modeste. On n'y remarquait point de faste, mais un pieux recueillement ; point de pompe, mais un respectueux silence. A l'entrée de Saint-Étienne, les fidèles agenouillés sur l'herbe chantaient des cantiques en anglais. Les femmes avaient presque toutes des vêtements blancs ; quelques-unes étaient encore à jeun, quoique la quatrième heure du soir eût sonné, parce qu'elles avaient espéré entendre la messe et recevoir la sainte communion des mains de leur évêque. Un autel s'élevait dans la première cour

de la mission sous l'abri de quatre petits arbres qui le couvraient de leur feuillage. Là, Mgr Flaget revêtit ses habits pontificaux. Après l'aspersion de l'eau bénite, il fut conduit à la chapelle en procession au chant des litanies de la sainte Vierge; et la cérémonie se termina par les prières que prescrit le Pontifical romain. « En entrant dans la ville, dit le pieux prélat que nous ne pouvons nous lasser de citer, je me vouai à tous les anges qui y résident; et je priai Dieu de tout mon cœur de me faire mourir mille fois si je ne devais pas être l'instrument de sa gloire dans ce nouveau diocèse. »

A cette époque la population catholique du Kentucky se composait, au rapport du second évêque Mgr Spalding, de six mille âmes environ. Elle était divisée en trente congrégations que desservaient six prêtres, outre le vicaire général M. Théodore Badin. Les six prêtres étaient M. Charles Nerinckx, du diocèse de Malines, établi à Saint-Étienne depuis 1804, et cinq dominicains qui, avec le consentement de leur général, étaient passés aux Etats-Unis en 1805 après la destruction du collège de Boonheim en Belgique par les troupes de la république française. Ces derniers résidaient à Sainte-Rose près de Bardstown. Deux étaient anglais. Ils s'appelaient, l'un le P. Wilson,

l'autre le P. Tuite. Nous avons dit précédemment que leur couvent avait été fondé par le P. Fenwich, l'apôtre de l'Ohio, mort évêque de Cincinnati. Pour les trente congrégations il n'y avait que dix églises en construction. Six pourtant étaient à peu près terminées. La mission possédait d'ailleurs plusieurs résidences pour le clergé, six plantations de médiocre importance et des terrains qui, faute d'argent et de bras, n'avaient pas encore pu être mis en culture. Une de ces plantations, de la contenance de 400 hectares, était située à Saint-Etienne. L'abbé Théodore Badin s'y était construit une petite habitation. Il avait même commencé à y bâtir un couvent vers 1803 ou 1804; mais par la négligence des ouvriers, cet édifice avait été la proie d'un incendie avant d'être achevé.

L'évêque n'ayant à Bardstown aucune propriété, il fut décidé qu'il se fixerait provisoirement à Saint-Etienne. Son palais se composa de deux cabanes en bois d'un peu plus de cinq mètres carrés, blanchies intérieurement à la chaux. Il contenait pour tout mobilier un lit, six chaises, deux tables et quelques planches pour la bibliothèque. Un des missionnaires dut coucher dans le grenier sur un matelas. Mgr Flaget demeura un an dans cette résidence, « heureux, dit son savant successeur, de vivre ainsi dans la pauvreté apostolique. » A peine

installé, son premier soin fut pour l'éducation de la jeunesse. Il n'y avait pas alors dans tout le Kentucky une seule école catholique. Les enfants ne pouvaient recevoir des leçons que de maîtres protestants. C'était pour leur foi et bien souvent pour leurs mœurs un danger auquel il était urgent de les soustraire. L'occasion s'en présenta bientôt. Un M. Thomas Howard vint à mourir, laissant à l'évêque, pour en faire sa maison de campagne, une plantation dans le voisinage de Bardstown. Mgr Flaget décida que cette plantation serait un séminaire ; et dès 1811, il y plaça M. David qui eut le titre de supérieur, avec trois élèves. L'année suivante, le nombre des écoliers auxquels était donnée une éducation cléricale, s'éleva jusqu'à douze. L'établissement avait été, en souvenir du donateur, mis sous l'invocation de saint Thomas.

Cette même année 1812 vit jeter au village de Lorette les fondements de la première communauté de femmes qui fut établie dans le Kentucky. M. Nerinckx qui la forma, donna aux religieuses le nom d'*Amantes de Marie au pied de la croix*. C'était un prêtre savant et humble. « Il était content, dit Mgr Spalding, d'être enterré, lui et tout son savoir, dans le désert, parmi des hommes qui ignoraient ce que c'est que le savoir. Il était auteur ; et il a livré aux flammes, avant que des

yeux humains ne les eussent vus, une grande pile de manuscrits dont la valeur n'a été connue de personne, si ce n'est de ceux qui avaient pu apprécier sa vaste érudition, son esprit élevé, sa raison puissante, son imagination féconde.» M. Nerinckx est mort le 12 août 1824. Les *Amantes de Marie*, appelées également *Religieuses de Notre-Dame-de-Lorette* ou *Lorettaïnes*, se consacrent à l'éducation des filles et au soin des orphelines. Leurs vêtements, leurs meubles, tout ce qui regarde leurs personnes, respire la pauvreté et l'humilité. Elles vont pieds nus. Elles ne portent d'habits que ceux qu'elles se font elles-mêmes. Elles ne se déshabillent pas la nuit. Leur lit consiste en une paille étendue sur le plancher. Levées à quatre heures du matin, elles travaillent tout le jour, cousant, filant, tissant, labourant la terre. Elles gardent un silence perpétuel, si ce n'est qu'elles ont une heure de récréation après le dîner et qu'on les entend quelquefois pendant la journée chanter au son de la cloche des cantiques dans les endroits où elles se trouvent, et sans interrompre leur travail. Elles avaient, en 1850, quatre grands établissements dans le Kentucky et cinq dans le diocèse de Saint-Louis.

Une seconde communauté de femmes fut instituée en 1813, à Nazareth. M. David, qui était à la

fois vicaire général de l'évêque, directeur du séminaire et curé, trouva encore du temps à donner à la fondation et à la direction d'une maison qui devait renouveler au Kentucky les miracles de charité des filles de Saint-Vincent-de-Paul. On est effrayé de tout le travail qu'ont accompli les courageux apôtres de l'Eglise américaine; et on se prend à se demander de quelle nature ils étaient ou à quelle source ils puisaient tant de force, tant de puissance, tant d'énergie. A ces questions, il n'y a qu'une réponse : Ils étaient de même nature que nous ; mais ils avaient l'amour de Dieu et la grâce de Jésus-Christ. Comme les *Amantes de Marie*, les religieuses formées par M. David instruisent les jeunes filles et prennent soin des orphelines ; de plus elles soignent les malades et visitent les pauvres ; elles enseignent encore aux esclaves le catéchisme ; en un mot elles emploient leur vie entière, suivant les expressions de Mgr Spalding, à toutes les œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles, autant que ces œuvres peuvent profiter à leur prochain et qu'elles sont à leur portée. Elles ont suivi pendant deux ans une règle provisoire qu'avait rédigée leur pieux fondateur ; mais vers 1815, elles ont adopté définitivement les constitutions de nos sœurs de charité dont elles ont également pris le nom.

On les appelle *Sœurs de charité de Nazareth*.

Mgr Flaget cependant faisait la visite de son vaste diocèse et des pays placés sous sa juridiction. Il y employa cinq années; et peut-être ne lui arriva-t-il pas en tout ce temps de passer quatre jours de suite sous le même toit. Nous n'avons que très-peu de renseignements sur les circonstances de ses courses apostoliques. Toutefois, les notes de M. l'abbé Saulnier nous apprennent qu'il donna la confirmation en 1814 à Saint-Louis du Missouri et dans les congrégations voisines. Cette date est justifiée par une lettre qu'il écrivit le 3 février 1815 à son frère : « Pendant la campagne épiscopale que je viens de terminer, j'ai été obligé de faire plus de trois cents lieues pour visiter dix ou douze mille catholiques, presque tous Français, disséminés sur les bords du Mississipi et du Missouri. Nous étions quelquefois quatre jours à voyager au travers de prairies immenses, sans rencontrer aucune habitation, exposés à des légions de mouches et de moucherons qui mettaient les hommes et les chevaux tout en sang. » Mgr Flaget fut profondément touché du respect et de la piété de ces Français, descendants des premiers colons du Canada. Nous reproduisons avec bonheur le témoignage qu'il leur rend dans sa lettre : « J'ai été accueilli par ces Français comme un ange

descendu du ciel. Ils ont rendu à mon caractère tout l'honneur qui lui est dû. Jamais je n'allais d'un village à un autre sans être accompagné de quinze ou vingt personnes des plus respectables du pays. Les églises étaient toujours pleines lorsque j'annonçais la parole de Dieu ; et je prêchais tous les jours au moins une ou deux fois ; le dimanche, c'était jusqu'à quatre fois. Le confessionnal ne désemplissait point ; j'y restais bien avant dans la nuit ; et très-souvent, dès les trois heures du matin, plusieurs personnes m'attendaient à la porte de ma chambre. Dieu a donné une bénédiction toute particulière à mes paroles. Beaucoup de conversions ont eu lieu ; et la religion que je croyais bannie de ces pays lointains, a paru y reprendre son empire d'une manière admirable. » Cette louange accordée aux Canadiens par un saint prélat est une preuve de plus de la puissance qui avait été donnée au catholicisme dans la Nouvelle-France et qu'il avait gardée. Il en revient une bonne part au gouvernement de la métropole qui avait choisi les colons avec une chrétienne sollicitude ; aux religieux et aux prêtres qui les avaient solidement instruits ; à la France enfin qui les avait fortement empreints de son caractère catholique.

Nous ne trouvons plus Mgr Flaget que dans le

Mich
cette
de S
chut
voir
cain
jeste
four
jam
avoi
volu
se p
pied
yeu
la n
mon
à m
pan
et s
sur
n'en
dan
pro
lait
Die
sav

Michigan, en 1819. On sait, nous l'avons dit, que cette année-là, il consacra solennellement l'église de Sainte-Anne au Détroit. Il était si près des chutes du Niagara qu'il ne résista pas au désir de voir cette merveille des grands paysages américains. « Ce spectacle, le plus grand et le plus majestueux, peut-être, qu'il y ait dans l'univers, me fournit des sujets de méditation que je n'oublierai jamais, écrivit-il à son frère le 23 juin. Après avoir passé trois ou quatre heures à contempler ces volumes d'eau qui, avec une rapidité prodigieuse, se précipitent d'une hauteur de cent cinquante pieds, je croyais n'être resté là qu'un instant. Mes yeux voulaient encore jouir de cette scène ; mais la nuit m'en déroba la vue et me força à regagner mon gîte. Chemin faisant, je me répétais souvent à moi-même : « Hélas ! des torrents de grâce se répandent tous les jours sur les cœurs des hommes et surtout sur le mien ; et semblables à ces rochers sur lesquels roule cette rivière immense, nous n'en sommes point pénétrés ; et la grâce rentre dans l'abîme infini d'où elle était sortie, sans avoir produit aucun fruit. » C'est ainsi que tout lui parlait de Dieu, que tout l'entretenait de l'amour de Dieu. C'est ainsi que sa piété tendre et vigilante savait tourner tout à son édification.

De même que tous les missionnaires, Mgr Flaget

ne voyageait jamais qu'à cheval ou à pied. Parfois il était accompagné par un prêtre qui lui servait de guide : plus souvent il était seul ; mais alors il avait quelque indien catholique ou quelque coureur de bois pour le conduire. Chaque dimanche, il se trouvait au centre d'une congrégation ; et il exerçait dans l'église toutes les fonctions du saint ministère. Pendant la semaine il parcourait les stations voisines, s'arrêtant, suivant les besoins des familles réunies, un jour ou deux pour dire la messe, entendre les confessions et faire le catéchisme. Il faisait ainsi, dans une seule tournée épiscopale, plusieurs centaines de lieues sans prendre aucun repos que la nuit ; encore lui est-il arrivé en plusieurs occasions de marcher d'un soleil à l'autre pour atteindre, aux jours fixés, les lieux où il était attendu. Il avait commencé sa première visite n'ayant absolument rien, c'est lui-même qui nous l'apprend, sinon les bénédictions dont l'avait comblé le vénérable archevêque de Baltimore. On comprend toutes les peines, toutes les fatigues, toutes les privations qu'il eut à souffrir ; mais s'il avait la pauvreté d'un apôtre, il en avait aussi la patience. Aucune incommodité ne lui arracha jamais une plainte. Un jour il s'aperçut que la domestique qui pétrissait le pain, était affectée d'une de ces maladies de la peau dont le

nom seul excite une répugnance invincible. Il n'en dit rien ; et quand l'heure du repas fut venue, il mangea de ce pain sans laisser paraître le moindre dégoût, tant il avait su soumettre ses sens à l'empire de sa raison ! Quelquefois son linge s'était usé dans les rudes épreuves d'un long voyage à travers le désert ; peut-être l'avait-il donné pour couvrir la nudité ou pour panser les plaies d'un malade ; il n'en avait plus. Sa tournée n'était pas interrompue pour cela. « Voyez-vous, disait-il à l'un de ses biographes qui le raconte, je suis fait à toutes ces choses ; je n'y fais plus attention. »

La seule chose qui lui importait en effet, c'était le salut des âmes confiées à son zèle évangélique. Mgr Flaget ne connaissait point de raison de santé, de travail ou d'éloignement qui pussent le dispenser de remplir ses devoirs de pasteur. Si pénibles que fussent ses visites épiscopales, il était bien décidé à ne pas y renoncer ; mais il sentait qu'elles ne lui laissaient pas assez de temps pour veiller, comme il l'aurait voulu, à l'administration de son diocèse. Son troupeau s'était accru ; il avait un clergé plus nombreux ; son séminaire comptait plus d'élèves ; les communautés de femmes prenaient une extension rapide. Des soins plus vigilants, une surveillance plus immédiate, une direction plus prompte étaient nécessaires. Quoique par

la nomination de l'abbé Dubourg à l'évêché de la Nouvelle-Orléans, l'Arkansas et le Missouri eussent été soustraits à sa juridiction, Mgr Flaget désira qu'il lui fût donné un coadjuteur. Il proposa M. David en 1818. A son retour du Michigan, dans l'été de 1819, il trouva que sa proposition avait été accueillie ; et, le 15 août de la même année, il eut le bonheur de sacrer lui-même son vénérable ami. « Ce fut un moment de saint triomphe pour les deux prélats, s'écrie Mgr Spalding ; et ce fut un joyeux spectacle pour leur peuple. Les deux exilés étaient les Pères spirituels de la population nombreuse qui avait grandi dans le désert où trente-quatre ans auparavant à peine une famille catholique avait pénétré, tandis qu'à cette heure on comptait plusieurs milliers de fidèles avec des églises, des couvents, des séminaires. Quelques vieillards qui avaient vu avec joie dans leur jeunesse la venue d'un seul missionnaire, travaillant à pied, portant avec lui les ornements et les vases du sacrifice partout où il devait célébrer les saints mystères, peut-être sur une table grossière, peut-être sur le plancher nu d'une misérable cabane, voyaient alors deux évêques agenouillés devant l'autel splendide d'une grande cathédrale, leurs mitres et leurs crosses brillant dans la lumière des torches, pendant que la phalange des prêtres et des

acolytes se pressait autour d'eux et qu'une multitude de peuple contemplant ce spectacle avec étonnement. Ce fut le triomphe des pasteurs et du troupeau. Ce fut le triomphe de la patience dans les difficultés, de la persévérance dans le travail de la mansuétude et de l'humilité dans la contradiction. Ce fut un triomphe contre les dangers du désert, contre les sauvages, contre l'envie, la malice et les préjugés des sectaires. Ce fut le triomphe de l'Église. » Mgr David avait le titre de Mauricastre *in partibus*.

Cette grande cathédrale dont parle Mgr Spalding, venait d'être bâtie tout récemment dans la ville de Bardstown. Peut-être même n'était-elle pas encore tout à fait achevée. C'était véritablement un bel édifice à trois nefs que surmontait une flèche élégante. La nef du milieu mesurait cinquante mètres environ dans sa longueur; et la flèche s'élevait à près de quarante-cinq. Sur le même terrain que la cathédrale, Mgr Flaget avait fait construire un grand bâtiment en briques qui devait être à la fois le palais épiscopal, la maison curiale, le séminaire diocésain; et un bâtiment plus petit qui devint le collège de Saint-Joseph. Il ne prit possession de ces deux établissements qu'en 1820. Mgr David garda la direction du séminaire et fut en même temps curé de la cathédrale. Le collège

eut pour supérieur le R. Georges Helder, élève du collège du mont Sainte-Marie, près d'Emmitsburg dans le Maryland. Saint-Thomas ne reçut plus, à partir de ce moment, que de petits enfants dans lesquels semblait s'annoncer la vocation ecclésiastique, jusqu'à ce que plus tard il fut transformé définitivement en asile d'orphelins.

En peu d'années le collège de Saint-Joseph atteignit un degré de prospérité que n'avait peut-être pas espéré le pieux évêque. Il comptait, en 1827, quatre-vingts pensionnaires et plus de cent cinquante externes. Les protestants y étaient admis comme les catholiques ; et l'éducation qu'on y donnait, était aussi complète que dans les bons collèges de France. La législature du Kentucky l'incorpora en janvier 1825 ; c'est-à-dire qu'elle l'érigea en personne civile, lui attribuant, avec la faculté de posséder, d'acheter, de recevoir par donation ou par legs, celle de conférer tous les grades universitaires. Elle constitua expressément par son acte les évêques de Bardstown modérateurs ou recteurs perpétuels. « J'aurais dicté les articles, écrivait Mgr Flaget, le 10 février de la même année, que je n'aurais pu les faire ni plus avantageusement ni plus honorablement ; et ce qui est encore plus flatteur, c'est que ces privilèges ont été accordés presque sans discussion et à l'unanimité des

deu
été
dun
C'é
L'o
ron
M
met
bien
mill
exp
sai
men
mal
en a
évêq
tres
effet
nale
aprè
collé
qu'il
deux
sémi
ture
Mgr
lisan

deux chambres. » Les préjugés protestants avaient été contraints de se taire devant l'admirable conduite et les services éminents du clergé catholique. C'étaient alors les fruits excellents de la liberté. L'ouest les recueillait comme le nord. Nous en verrons d'autres exemples.

Mgr Flaget profita de cette circonstance pour mettre à exécution un projet qu'il méditait depuis bien longtemps : celui de ne faire qu'une seule famille avec ses vénérables prêtres; ce sont ses propres expressions. « Nous ferons bourse commune, disait-il dans sa lettre du 10 février. Chacun des membres de la famille aura droit, en santé et en maladie, à un entretien décent. Le surplus, s'il y en a, sera consacré à de bonnes œuvres. » Le bon évêque se louait de la disposition de tous ses prêtres à entrer dans ses vues. Nous apprenons, en effet, par une note insérée au 3^e volume des *Annales de la Propagation de la Foi*, que deux ans après, tous les prêtres du séminaire diocésain et du collège de Saint-Joseph vivaient en communauté, qu'ils ne recevaient aucun honoraire et que les deux évêques mangeaient à la même table que les séminaristes, sans aucune distinction de nourriture. On peut d'ailleurs se faire une idée de ce que Mgr Flaget entendait par un entretien décent, en lisant dans la même note que le palais épiscopal se

composait de deux petites chambres pauvrement meublées, d'un lit, de quelques chaises, d'une table et d'une commode d'apparence médiocre. Si ce n'est pas assez, on voudra bien se souvenir que le vénérable prélat portait à cette époque une soutane qui lui avait été donnée à Saint-Flour seize ans auparavant.

Vraiment Mgr Flaget avait raison de dire que son projet était de rappeler les beaux temps de la primitive Église. Est-ce qu'il y a eu dans ces temps une communauté plus pieuse, une fraternité plus touchante, une pauvreté plus sainte ? La vie entière du vénérable prélat est digne en tout des premiers chrétiens. Nous croyons savoir que la règle qu'il avait établie à Bardstown, s'observe encore dans quelques diocèses d'Amérique, par exemple dans le diocèse de Charleston.

Son clergé était admirable de zèle, d'humilité, de charité ; et son peuple se montrait partout empressé de recueillir les bénédictions qu'appelait sur lui la piété du saint évêque. C'étaient là pour Mgr Flaget des consolations qui inondaient son cœur de joie. Quand vint le jubilé de 1826, il eut le bonheur de voir que « sur vingt catholiques il ne s'en trouva pas un qui refusât la grâce insignifiante qui lui était offerte. » Nous rapportons ce fait d'après son propre témoignage. Deux ans lui

avaient été donnés pour la promulgation de ce temps de pénitence et de miséricorde. Il ouvrit la série des exercices qu'il allait prescrire aux fidèles, par une retraite générale de tous ses prêtres. Confondu dans la foule, il écouta avec cette foi simple qui était le principe de toutes ses actions, les instructions du prédicateur, Mgr David ; puis il se mit à parcourir son diocèse, partageant au sein des congrégations les travaux et les fatigues des missionnaires. « Si les consolations que j'éprouve en ce moment, vont toujours croissant, écrivait-il presque au début de cette course apostolique, c'en sera bien assez pour ce monde. Je dirai avec le plus grand plaisir le *Nunc dimittis* après le jubilé. » Mais Dieu lui réservait dès cette vie encore d'autres récompenses.

Il ne pouvait pas en recevoir de plus flatteuse et de plus douce que celle qui lui fut accordée le 18 décembre 1829 : Les deux communautés de Lorette et de Nazareth furent incorporées ce jour-là par la législature du Kentucky. La proposition d'incorporation ne rencontra point d'opposition dans le sénat ; mais dans la chambre des représentants, M. Rucker qui ne concluait pourtant pas au rejet du bill, fit une objection. « Il craignait, dit-il, que l'acte de l'assemblée n'eût pour effet de mettre la propriété de ces établissements à la

discrétion d'une puissance étrangère, le Pape de Rome. » C'est l'éternel refrain des protestants dans tous les pays. M. Tibbats qui appartenait pourtant à un culte dissident, y fit à son tour la réponse ordinaire des catholiques. Nous citons volontiers un assez long passage de son discours, d'abord parce qu'il réfute très-bien l'objection proposée, ensuite parce qu'il contient un juste éloge du zèle de la population catholique pour l'éducation de la jeunesse : « M. Rucker tremble devant le pouvoir du Pape ; mais le temps n'est plus où ce pouvoir aurait pu être présenté comme un épouvantail aux peuples d'Amérique. Si d'ailleurs l'influence du Pape était capable d'inspirer quelque crainte, ce serait surtout dans l'état actuel des choses, puisque la propriété de Nazareth repose sur la tête de l'évêque à qui les membres de l'institution l'ont remise pour leur propre intérêt. Les lois ne les reconnaissant pas en effet, elles sont forcées de confier leurs biens à quelqu'un ; et il n'est personne en qui elles aient une confiance plus entière qu'en l'évêque catholique. C'est donc ici qu'est le danger. Que l'évêque vienne à mourir, le Pape, ajoute l'orateur d'un ton ironique, peut devenir son héritier et succéder à tous ses droits sur les terres de la communauté. Or l'objet du bill proposé est de retirer ces terres des mains de

l'évêque et de les remettre à des administrateurs nommés par les chambres. C'est d'ailleurs un fait reconnu par tout homme sensé, quels que soient ses principes en matière de foi, que les catholiques, bien qu'abandonnés à leurs propres forces, ont plus fait pour l'éducation dans les États-Unis que toutes les autres sectes religieuses. Maintenant qu'ils veulent nous faire partager de si grands avantages, est-il juste de leur refuser l'encouragement et la protection qu'ils ont droit d'attendre de la législature ? Je le dis avec regret : il est déplorable qu'à l'exception des établissements catholiques, il n'y en ait pas dans tout l'Etat du Kentucky un seul qui mérite véritablement la confiance du public. Nous devons donc faire nos efforts pour donner à l'éducation des femmes une base solide et permanente ; et nous atteindrons ce but au moins en partie en adoptant le bill qui nous est proposé. » Un homme qui depuis s'est placé par son éloquence au premier rang parmi les célébrités des Etats-Unis, John Calhoun, fit remarquer que la maison de Saint-Joseph d'Emmitsburg avait été incorporée par la législature du Maryland, et celle de la Visitation à Georgetown par le Congrès. Le bill fut adopté à l'unanimité. Nous ne savons vraiment pas si Mgr Flaget eut plus à se féliciter du vote que de la discussion. Sans doute

le vote donna une existence légale à deux communautés qui rendaient des services considérables; mais la discussion n'avait-elle pas en tous cas démontré, par l'aveu des orateurs protestants eux-mêmes, la supériorité de la société catholique?

Abandonnée à elle-même, sans aucun secours de l'État, sans aucune assistance de la puissance publique, cette société, si pauvre et si humble à son commencement, avait grandi; elle avait prospéré malgré les préventions de l'opinion populaire et la contradiction des sectes dissidentes. Elle avait pourvu à ses besoins spirituels les plus pressants; et elle avait admis même les protestants à la jouissance des avantages qu'elle avait procurés à la jeunesse. C'était d'elle que venaient les exemples de fécondité et d'énergie, de dévouement et de charité. C'était par elle que s'introduisait dans la république la culture des intelligences. Nous rencontrons dans une lettre de Mgr Flaget, sous la date du 4 août 1825, une indication rapide des travaux qu'elle avait accomplis à cette époque. Huit églises en briques, outre la cathédrale, avaient été ajoutées à celles que le vénérable prélat avait trouvées en 1811. Une troisième communauté de femmes avait été fondée: les religieuses du tiers ordre de Saint-Dominique. Elles se consacrent à l'enseignement. On en a compté en 1850 deux maisons

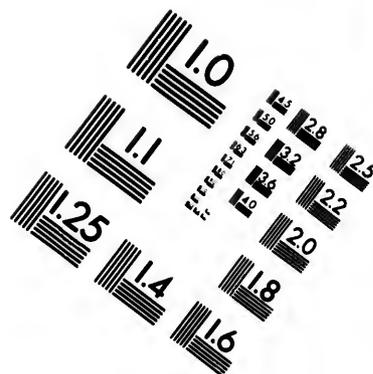
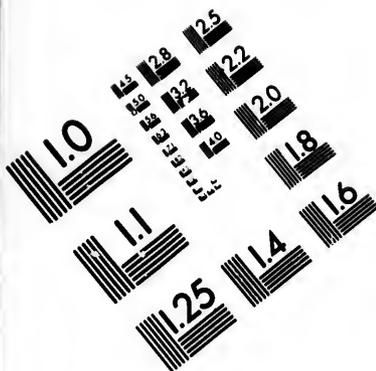
dans le Kentucky et deux dans l'Ohio. Leur premier établissement date de 1820. Cinq ans après, les institutrices des jeunes filles, Lorettaïnes, sœurs de charité de Nazareth et Dominicaines, étaient au nombre de deux cents environ. Les deux séminaires contenaient de trente-cinq à quarante jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique ; et au-dessous du collège de Saint-Joseph, dans des conditions plus modestes, deux écoles avaient été ouvertes aux enfants de la campagne. Comment tout cela s'était-il fait ? Le pasteur était pauvre ; le troupeau plus pauvre encore. Les aumônes de l'association pour la propagation de la foi commençaient à arriver en Amérique ; mais elles étaient alors bien peu abondantes. Hors de là pourtant il n'y avait plus rien. « Les étrangers qui entendent parler de ces succès en sont dans l'admiration, dit Mgr Flaget dans une lettre de cette même année 1825, adressée à l'abbé Théodore Badin ; mais nous qui les voyons et qui connaissons l'immense disproportion qui se trouve entre les ressources locales et tout ce qu'il faut, nous en parlons comme des hommes en délire qui suivent le mouvement divin qui les pousse, bien plus que les lumières de leur raison. » Voilà l'explication : un mouvement divin poussait le bon et saint évêque. N'en cherchons pas d'autre.

Toutefois il ne faudrait pas croire que Mgr Flaget laissât faire tout à la Providence. Il s'abandonnait à elle avec une foi simple; mais il n'avait garde de la tenter jamais. Toutes ses œuvres étaient méditées mûrement. Il n'entreprenait aucune fondation qu'il ne sût comment il lui serait possible d'en faire les frais; et si contre ses prévisions les ressources venaient à lui manquer, il s'arrêtait toujours à propos. Les dettes sont trop pesantes pour moi, disait-il souvent. Il n'hésita pourtant pas quelquefois à en contracter; mais c'était dans ces cas extrêmes qui ne permettent pas d'attendre le bénéfice du temps.— Quand en 1836 il dressa, pour le Souverain Pontife qui le lui avait demandé, un mémoire sur la situation du diocèse de Bardstown, il ressentit un singulier bonheur de pouvoir le terminer par ces mots : « Grâce à l'infinie bonté de Dieu, tout est payé; et s'il me reste peu de chose, au moins je ne dois rien. »

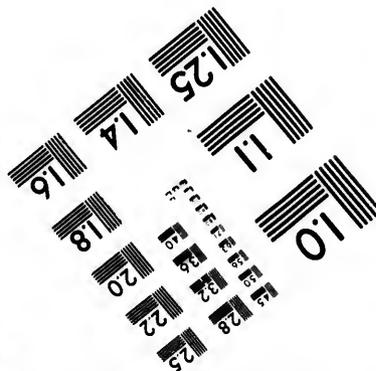
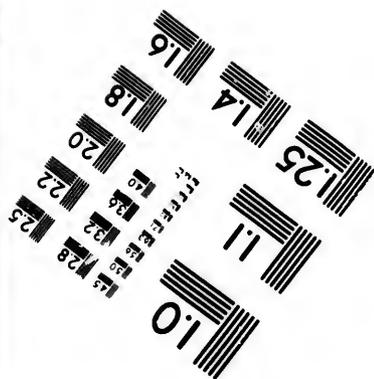
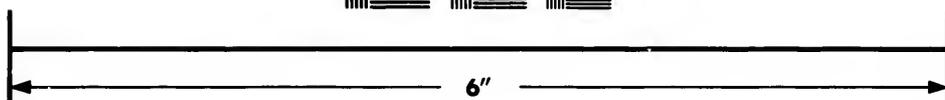
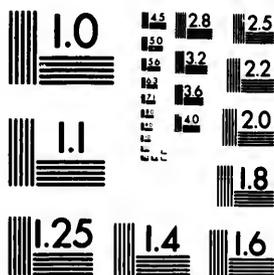
Le travail des mains était la loi générale du clergé et des écoles. Tout le monde travaillait: prêtres, professeurs, séminaristes, écoliers. Ces derniers employaient une moitié de leur temps à cultiver la terre pour gagner leur nourriture, et l'autre moitié à lire, à écrire, à s'instruire dans la doctrine chrétienne. Les séminaristes ne donnaient au soin de la culture ou à l'exercice de quelque

métier que le temps de leurs récréations. Ils suffirent cependant à fournir le bois, les briques et la chaux pour la construction de l'église de Saint-Thomas, du séminaire et du couvent de Nazareth. On comprend aisément le parti que Mgr Flaget put tirer de pareils ouvriers qui portaient dans leurs travaux le même esprit de piété et de dévotion que dans leurs prières et qui n'attendaient leur salaire que de Dieu. Vers 1829 il fonda sous le nom de *Frères de la Mission* une société de laïques qui avait pour but de soulager les missionnaires dans l'administration temporelle des églises. Il les soumit à une règle en partie extraite de celle de saint Benoît. Les frères faisaient des vœux perpétuels à vingt-cinq ans. Ils vivaient en communauté dans un couvent dont la chapelle servait en même temps à une petite paroisse. Ils portaient un habit religieux, mais dans l'église seulement. Ils nommaient eux-mêmes leur supérieur de religion. Leur supérieur ecclésiastique était M. Chabrat. On en comptait neuf en 1830. Les uns étaient agriculteurs; les autres savaient des métiers. Quelques-uns avaient assez d'instruction pour tenir de petites écoles. « Nous en avons, dit Mgr Flaget dans une lettre du 21 janvier, nous en avons deux qui sont bons charpentiers et qui ont bâti, l'an passé, sur le même terrain





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

un joli monastère de filles et une église paroissiale avec une petite demeure pour le prêtre qui dessert la paroisse et la communauté. L'ouvrage de ces deux frères a été évalué 4,000 gourdes (plus de 20,000 francs) que le missionnaire qui a fait l'établissement, aurait été obligé de payer à des ouvriers du monde, au lieu que les bons frères se sont contentés de leur nourriture et d'un modeste, très-modeste entretien. » Voilà encore une explication de l'abondance des œuvres du saint évêque ; mais à la bien entendre, elle n'est qu'un corollaire de la première. Qu'étaient-ce en effet que cette abnégation, ce dévouement des prêtres, cette vocation des frères, sinon des moyens du mouvement divin qui poussait le troupeau avec le pasteur ? Le catholicisme a dans sa fécondité des preuves éclatantes de sa divinité.

En 1833, Mgr Flaget fut atteint du choléra. Le fléau exerçait depuis deux mois ses ravages dans une partie du Kentucky. Ses coups avaient été si multipliés et si rapides que les populations épouvantées avaient fui devant lui sans penser seulement aux malheureux qu'elles laissaient aux prises avec la mort. -- Seuls entre tous les ministres de la religion, les prêtres catholiques s'étaient dévoués au soin des malades. Ils étaient accourus avec les religieuses au premier bruit de

la redoutable invasion. Mgr Flaget les instruisait, les soutenait, les consolait par son exemple. Il fut frappé tout à coup dans le temps que le choléra, ralentissant sa violence, annonçait qu'il allait enfin se retirer du pays; il le fut avec tant de force que pendant trois jours ses amis et ses médecins qui l'avaient vu épuisé de fatigues, ne doutèrent point qu'il ne dût succomber. Il résista cependant; il revint à la vie. « Hélas! écrivait peu après le saint évêque, je regrette que leurs conjectures ne se soient pas réalisées; car la mort m'aurait délivré d'un fardeau devenu presque insupportable à cause de mon âge avancé et des infirmités qui l'accompagnent; et j'ai tout lieu de craindre qu'il ne me soit presque impossible d'être mieux préparé que je l'étais alors pour ce passage si redoutable en lui-même et qui le devient cent fois plus quand on doit rendre compte d'une administration aussi longue et aussi étendue que celle qui m'a été confiée. Mais que la sainte volonté de Dieu soit faite et non la mienne! »

Quoique rétablie de telle sorte que toutes les craintes étaient dissipées, sa santé resta pourtant affaiblie par cette terrible secousse. Mgr Flaget le sentit. Il en conçut des inquiétudes, non pour sa vie dont il avait fait l'abandon entre les mains de Dieu, mais pour sa conscience. Son coadju-

teur était un peu plus âgé que lui. L'autorité reposait donc sur les têtes de deux vieillards fatigués par quarante ans de travaux apostoliques. Elle pouvait manquer d'énergie et d'activité. Après tout ce qui avait été fait, il y avait tant à faire encore ! Sans prendre conseil de personne, le bon évêque offrit sa démission au Souverain Pontife et insista si bien qu'elle fut acceptée. Il avait compté que Mgr David, devenu titulaire de Bardstown, se choisirait un coadjuteur qui aurait avec la puissance de la science et du talent la vigueur de l'âge mûr ; mais il s'était trompé en un point : sa succession fut refusée. Quand il eut connaissance de ce qui s'était passé, Mgr David tout en larmes se plaignit avec amertume de n'avoir pas été consulté ; il objecta que le fardeau serait plus lourd à ses épaules qu'à celles du prélat qui l'avait porté avec gloire pendant vingt-trois ans ; et il protesta qu'il ne serait jamais évêque de Bardstown. C'était la première fois qu'un dissentiment s'élevait entre ces deux excellents hommes qu'unissaient une amitié si parfaite et une si sainte conformité de vertus et de qualités. Ce fut la dernière ; mais on lutta longtemps. Des deux parts l'humilité était engagée ; ni l'un ni l'autre ne voulait consentir à se reconnaître moins indigne que son ami des grandeurs de l'épiscopat. Il fal-

lut, pour terminer ce pieux combat, l'intervention de l'évêque de Saint-Louis du Missouri, Mgr Rosati, qui décida que Mgr David donnerait sa démission, que Mgr Flaget retirerait la sienne et qu'il présenterait l'abbé Chabrat pour la coadjutorerie. C'était en 1835.

Les évêques d'outre-mer promettent, au jour de leur sacre, d'aller tous les dix ans porter dans Rome au successeur de saint Pierre l'hommage de leur foi et de leur amour. Mgr Flaget avait voulu remplir cette promesse dès 1825. Il en avait écrit à la cour pontificale ; mais Mgr David, malgré la fermeté de son esprit et l'étendue de ses lumières, avait redouté la responsabilité des devoirs épiscopaux ; et sollicité secrètement par le clergé de Bardstown, le Saint-Siège n'avait pas permis au vénérable évêque de faire le voyage. « Il craignait, avait-il dit, que le diocèse, à peine sorti de son berceau, n'eût trop à souffrir de cette absence. » En 1835 les choses étaient bien changées : dix ans d'admirables travaux avaient développé et fortifié les institutions catholiques ; trois nouveaux évêchés avaient été érigés dans le Missouri, le Michigan et l'Indiana ; et il y avait trois évêques dans le Kentucky. Mgr Flaget pouvait s'absenter sans dommage pour la religion ; car il laissait derrière lui son savant ami, Mgr David, et son coadjuteur,

Mgr Chabrat, qui, jeune et plein de santé, s'était fait remarquer par une piété solide autant que par une grande habileté dans toutes les questions administratives. Il partit donc d'Amérique avant la fin de l'année, débarqua en France vers le mois de novembre, visita successivement Nantes, Angers, Poitiers, passa en Auvergne, à Billom, à Contournat, quelques mois au milieu de ses amis et de sa famille, et arriva enfin à Rome dans l'automne de 1836. De Rome, il se rendit en Allemagne pour demander en faveur de son diocèse les secours de l'association Léopoldine ; puis il revint en France. Pendant son séjour dans la ville éternelle, le Souverain Pontife, Grégoire XVI, l'avait entretenu d'une supplique qui lui avait été adressée afin d'obtenir que le pieux prélat entreprît au nord des Alpes une mission pour l'œuvre de la propagation de la foi ; et il avait laissé voir que cette mission lui serait agréable. Il n'en avait pas fallu davantage à Mgr Flaget pour obéir ; car un désir du Pape, pour lui c'était un ordre. De 1837 à 1839, il parcourut trente-quatre diocèses de France, le comté de Nice, la province de Gênes, le Piémont et la Savoie, prêchant avec un zèle infatigable dans les cathédrales, dans les séminaires, dans les communautés, et recevant partout de la piété des fidèles d'abondantes aumônes.

Nous ne le suivrons pas dans ces divers voyages qui n'appartiennent pas à notre sujet ; mais nous emprunterons aux récits qui en ont été publiés, deux anecdotes. La première montrera la naïve simplicité du bon évêque ; la seconde fera voir quels sentiments de respect et de vénération il inspirait en tous les lieux où était parvenue la renommée de son apostolat. Grégoire XVI avait accueilli Mgr Flaget à Rome avec une grande distinction ; il l'avait nommé évêque assistant au trône pontifical ; il lui avait fait don d'un tableau de la Vierge pour une église du Kentucky et pour lui-même d'un costume complet. C'était plus d'honneur et de grâce que n'en avait imaginé le saint prélat qui ne pouvait assez s'étonner d'être connu dans la capitale du monde chrétien. Aussi Mgr Flaget parlait-il volontiers des bontés dont l'avait comblé le Souverain Pontife ; et il disait avec une naïveté charmante à qui voulait l'entendre : « Ce chapeau, cette ceinture, cette soutane, c'est le Pape qui me les a donnés. » Dans son humilité il aimait à se faire petit enfant devant le vicaire de Jésus-Christ ; devant les grands de la terre, il n'était pas embarrassé pour agir dans sa dignité de prêtre et d'évêque. Il eut en 1837 la joie de bénir l'héritier de soixante rois, le petit-fils de saint Louis, de Henri IV et de Louis XIV. Nous laissons

la parole à celui de ses biographes que nous avons déjà cité souvent : « Avant de quitter l'Allemagne, il voulut rendre une visite aux membres de l'illustre famille de saint Louis qui gémissaient dans l'exil. Complètement étranger à la politique de ce monde, il n'avait rien à démêler avec elle ; mais son cœur était trop grand pour ne pas honorer de si nobles infortunes. La piété de la royale famille s'empressa d'accorder au prélat l'accueil qu'il méritait à tant de titres. On le pria de bénir le jeune prince qui aussitôt se jeta à ses pieds, repoussant avec vivacité le coussin sur lequel on voulait lui faire reposer ses genoux. »

Bien qu'il sentît toute l'importance de ses prédications pour l'œuvre de la Propagation de la foi et qu'il pût se rendre ce témoignage que Dieu avait daigné les bénir, Mgr Flaget avait un ardent désir de rentrer dans son diocèse ; car pour nous servir de ses propres expressions, malgré son éloignement son cœur était toujours uni d'affection à ses chers catholiques du Kentucky ; et sa maison de bois à Bardstown avait pour lui plus d'attraits que les superbes palais à lambris dorés qu'il habitait depuis trois ans. Un jour que des paroles de consolation lui étaient adressées sur son départ prochain pour l'Amérique, il s'empressa de répondre en souriant : « Savez-vous quelle peine

j'éprouve à la veille de retourner dans mon diocèse ? Celle que ressent un père au moment de revoir ses enfants. » N'étaient-ce pas en effet ses enfants, tous ces fidèles qu'il avait engendrés en Jésus-Christ et dont il avait fait des fils soumis de l'Église, notre mère ? D'ailleurs il avait atteint sa soixante-seizième année. Sa santé s'altérerait visiblement ; et il pensait « qu'il était juste que le premier évêque du Kentucky allât mourir auprès des siens. » Son impatience enfin était accrue par les efforts qu'on avait faits pour le retenir en France. Il craignait d'avoir à soutenir de nouvelles luttes. Sa mission étant terminée en Europe, il s'embarqua au Havre pour les États-Unis vers le milieu du mois de juillet 1839, en compagnie de Mgr Purcell, évêque de Cincinnati ; et il arriva à New-York le 21 août.

Revenu à Bardstown, Mgr Flaget se souvint de ce passage de la lettre par laquelle le Souverain Pontife l'avait autorisé à repasser la mer : « À moins que votre santé ou quelque autre grave raison ne s'y oppose, retournez, selon vos désirs, dans votre diocèse, vénérable frère ; et lorsqu'il vous aura été donné par le Seigneur de voir vos brebis et de leur parler de vive voix, ne manquez pas de les assurer de la particulière tendresse avec laquelle nous embrassons dans les entrailles de

Jésus-Christ et votre personne, et votre troupeau.» Il s'en fit une obligation et comme un ordre de recevoir ses brebis et de leur reporter de vive voix ces paroles d'amour et d'espérance. En conséquence il s'empessa de commencer, dès la même année, une tournée épiscopale qu'il ne termina que dans l'été de 1841. L'âge n'avait point ralenti les ardeurs de son zèle ; et il se sentait fortifié par la joie qui éclatait partout sur son passage. Il avait d'ailleurs abandonné à Mgr Chabrat le soin de l'administration. Il ne le reprit pas même à son retour. Le modeste palais épiscopal de Bardstown abritait sous son toit, à cette époque, trois évêques qui ajoutaient à l'édification de leur pieux enseignement l'exemple de la plus touchante harmonie et de la paix la plus parfaite. « Mgr Flaget employait ses heures libres à lire l'Écriture sainte, les vies des Saints, l'histoire de l'Église et quelques traités de théologie. Les moments que Mgr David ne donnait pas à la prière, il les consacrait à traduire en langue anglaise quelques ouvrages de piété ; et Mgr Chabrat s'occupait du soin de l'administration. »

Mais le calme de ce bienheureux séjour fut troublé tout à coup par une grande douleur : Mgr David mourut le 12 juin 1841. Né le 4 juin 1761, il avait quatre-vingts ans accomplis. Jean-Baptiste

David appartenait à une pieuse famille du diocèse de Nantes. Après avoir fait ses premières études chez les Oratoriens, il suivit les cours de théologie au séminaire de cette ville sous MM. de Saint-Sulpice qui l'admirent dans leur société, en même temps qu'il recevait l'ordre du diaconat. Il fut ordonné prêtre en 1785 et presque aussitôt envoyé à Angers pour y occuper la chaire de philosophie, de théologie et d'Écriture sainte. C'est là que le trouva la Révolution. Obligé de quitter l'établissement que la violence avait fermé, il retourna dans sa famille et y resta deux ans. Il passa aux États-Unis en 1792. Mgr David a servi Dieu dans l'église américaine pendant près d'un demi-siècle. Sa carrière n'a pas eu tout l'éclat de celles qu'ont parcourues quelques évêques donnés par la France à l'Amérique ; mais elle n'a pas été moins utilement remplie. Nous l'avons vu successivement missionnaire, professeur à Sainte-Marie de Baltimore, vicaire général de Mgr Flaget et supérieur du séminaire de Saint-Thomas, fondateur et directeur des sœurs de charité de Nazareth, évêque coadjuteur de Bardstown. Nous verrons plus tard qu'il a été également directeur des sœurs de Saint-Joseph d'Emmitsburg. Ses services étaient dignement appréciés par l'illustre John Carroll ; et c'est son humilité seule qui a ainsi borné la sphère de sa

dévote et savante activité. « Mon cher coadjuteur, qui m'a été aussi essentiel dans l'administration de mon diocèse que les yeux le sont à la tête, écrivait en 1825 Mgr Flaget, a sacrifié deux évêchés dans une grande ville d'Amérique, pour être petit coadjuteur du très-pauvre évêque de Bardstown. » Mgr David a laissé, outre les traductions dont nous avons parlé, plusieurs volumes de conférences tenues publiquement dans la cathédrale de Bardstown avec des ministres protestants.

Sa mort eut un bien long et bien douloureux retentissement dans le cœur de son vénérable ami. Mgr Flaget perdit à peu près dans le même temps son frère, le curé de Billom. C'eût été trop de ces deux coups si rapides pour une âme moins chrétienne; mais soumis à la volonté divine, il bénit Dieu avec larmes de ce qu'il lui donnait de pareils avertissements, « afin de le détacher de plus en plus de toutes les créatures et de le faire soupirer plus ardemment après le Ciel où tout est saint, tout est parfait, tout est bonheur et bonheur éternel. »

Cependant une grande entreprise réclamait à cette époque son attention la plus sérieuse : la translation du siège de Bardstown à Louisville. Mgr Flaget était fort bien installé à Bardstown. Il y avait une belle cathédrale, un séminaire, un

collège, des couvents, des écoles ; mais la ville était petite, peu peuplée ; on y comptait à peine quinze cents habitants dont trois ou quatre cents au plus faisaient profession de la foi catholique ; située au milieu des terres, loin de tout mouvement commercial, elle n'offrait dans aucune de ses conditions l'espérance d'un développement de quelque importance. Louisville au contraire s'était élevée avec rapidité au premier rang des cités populeuses du Kentucky ; elle avait remplacé les pauvres cabanes qu'on y voyait en 1792, par des maisons splendides et de superbes édifices ; sa population était de vingt mille âmes au moins ; et les catholiques pouvaient être au nombre de six mille. La situation de Louisville est à la fois des plus charmantes et des plus heureuses. La ville est, en effet, bâtie au bord de l'Ohio, sur la pente d'une agréable colline ; ses rues spacieuses se coupent toutes à angle droit ; des campagnes riantes et fertiles l'environnent. Placée à la tête des rapides de la rivière, elle est l'entrepôt en quelque sorte de tout le commerce qui se dirige du nord et de l'est à l'ouest des États-Unis. Mgr Flaget avait compris de bonne heure les destinées qui étaient promises à cette cité puissante ; et, dès 1836, pendant son séjour à Rome, il avait entretenu le Souverain Pontife de son désir d'y trans-

porter le siège de son évêché. Ce n'était pas l'intérêt du calme et de la tranquillité de sa vie qui l'appelait ainsi au milieu de cette activité dévorante et de cette impatiente recherche des biens de la fortune. Il lui aurait été permis certes de reculer devant les travaux, les embarras, les sacrifices d'une installation nouvelle dans une ville où tout était à créer, tout à organiser, tout à édifier. Qui aurait osé le blâmer d'avoir craint d'exposer sa vieillesse aux luttes ardentes dont sa présence pouvait être l'occasion au sein d'une multitude, ou dominée par les préjugés des sectes dissidentes, ou abandonnée irrésistiblement aux préoccupations et aux entraînements de la cupidité? Mais l'intérêt de la religion le sollicitait avec empire, l'intérêt des œuvres dont la fondation et l'accroissement étaient indispensables à l'avancement du catholicisme. Mgr Flaget voyait, avec cette certitude que donne la foi, tout le bien qu'il y avait à faire à Louisville. Il ne pouvait pas hésiter. Le Souverain Pontife, entrant dans la pensée du vénérable prélat, avait d'avance donné son consentement, subordonné toutefois à l'avis du prochain concile de Baltimore. Les Pères de ce concile avaient approuvé la translation en 1840; et les principaux habitants de Louisville, protestants presque comme catholiques, l'avaient recherchée avec empressement. La bulle

était enfin arrivée à Bardstown dans les premiers mois de 1841.

Tout était donc prêt. Mgr Flaget, avec cette prudence qui se remarque dans toutes les œuvres catholiques, attendit pourtant quelque temps encore, désireux d'éprouver l'opinion, sans la lasser toutefois. Il voulait que les esprits préparés à sa venue n'éprouvassent ni surprise, ni hésitation. Il y réussit pleinement. La population entière lui fit un accueil plein de respect et de cordialité. On le visita dans sa maison ; on se montra avide d'entendre sa parole. Bientôt d'abondantes aumônes furent versées entre ses mains. Les dissidents eux-mêmes eurent des offrandes pour sa charité. Dès 1842 sa cathédrale était trop petite ; il fallait songer à en bâtir une autre. Le bon évêque acheta un très-beau terrain ; mais au moment de commencer les travaux, un événement qu'il avait vivement désiré, qu'il n'espérait plus, le contraignit de détourner de sa destination première l'argent qu'il avait compté consacrer à l'édification du temple de Dieu.

Des religieuses du Bon-Pasteur d'Angers lui étaient arrivées à Louisville. Il les avait demandées à une époque où il se voyait assez maître de ses ressources pour les établir convenablement à Bardstown ; mais après la translation de l'évêché

et devant les nécessités que lui faisait la construction d'une grande cathédrale, il avait dû retirer sa demande. Il ne possédait plus rien dont il pût disposer librement. Lui était-il permis d'entreprendre dans un tel dénûment une fondation nouvelle ? Il en avait écrit à la supérieure générale ; mais quand sa lettre fut reçue, il était trop tard ; c'est-à-dire que cinq ou six religieuses étaient déjà désignées pour le voyage et que sur leurs pressantes instances, après de mûres délibérations, ou plutôt par une inspiration secrète de la Providence, il fut décidé qu'on les laisserait partir. A son insu peut-être et certainement sans aucun dessein de provoquer un parti auquel il avait renoncé lui-même, Mgr Flaget avait donné dans sa lettre les meilleures raisons pour qu'on ne s'arrêtât pas à sa dernière résolution : il avait fait une peinture si vive des besoins extrêmes de son diocèse, des misères spirituelles dont son peuple était affligé, de la douleur qu'il ressentait à la pensée d'abandonner un projet caressé si longtemps et si près d'être accompli ; il avait parlé avec un sentiment si touchant de la pauvreté à laquelle les bonnes sœurs se condamneraient en se rendant aux États-Unis ; il avait montré tant de fatigues à endurer, tant de privations à souffrir, tant de sacrifices à faire ! Cette lettre admirable de sim-

plie
rité
elles
E
nir
s'oc
puis
fit co
fut a
que
un a
nour
n'av
Or, i
calcu
évêq
pour
tait
tuck
de fo
le se
être
s'ent
extré
les so
ment
direc

plicité et de foi avait ému tous les cœurs. La charité des servantes de Dieu s'était enflammée ; et elles étaient parties.

En les voyant, Mgr Flaget ne songea qu'à bénir la Providence qui les lui avait envoyées. Il s'occupa d'abord de les loger tant bien que mal ; puis, avec l'argent qu'il avait en réserve, il leur fit construire une maison commode. La cathédrale fut ajournée. C'était quelque chose assurément que d'avoir pu donner aux pauvres religieuses un abri ; mais il fallait aussi leur procurer la nourriture. Le couvent n'avait point de terres ; il n'avait point de rentes. On y vivait au jour le jour. Or, il arriva que le pain vint à manquer. Selon les calculs de la prudence humaine, c'était le bon évêque qui avait raison quand il écrivait à Angers pour retirer sa demande ; et la communauté s'était trop hâtée de prendre possession du Kentucky ; mais elle avait entendu faire une œuvre de foi et non de prudence. Elle avait compté sur le secours de Dieu. Son espérance ne devait pas être trompée. En effet, un jour que la supérieure s'entretenait avec Mgr Chabrat de sa misère extrême qui ne lui permettait plus de nourrir ni les sœurs ni, ce qu'elle supportait plus impatiemment, les pénitentes qui s'étaient placées sous sa direction, le pieux coadjuteur lui dit : « Eh bien !

il faut faire un essai : les habitants de Louisville sont humains et généreux. Envoyez le matin sur la place du marché une de vos tourières avec un panier vide. Vous verrez qu'on s'empresera de le remplir. » Le conseil fut suivi dès le lendemain ; et depuis ce moment le panier des religieuses du Bon-Pasteur est ainsi rempli régulièrement plusieurs fois chaque semaine. La même faveur a été accordée plus tard à la maison des orphelins que dirigent les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Ce ne sont pas seulement les catholiques qui soutiennent de la sorte ces deux grandes institutions de la charité ; ce sont aussi les protestants. Nous aimons à multiplier ces témoignages des bonnes dispositions que les prêtres français émigrés ont trouvées chez nos frères séparés des États-Unis et qu'ils ont entretenues. Le doigt de Dieu ne s'y montre-t-il pas avec évidence ?

Nous avons dit que Mgr Chabrat qui avait eu l'administration du diocèse pendant l'absence de Mgr Flaget, l'avait gardée après le retour du vénérable évêque ; mais la santé si belle de ce zélé coadjuteur avait souffert des travaux et des fatigues de l'épiscopat. Elle s'altéra surtout vers 1843 ; un affaiblissement notable de la vue se joignit bientôt à de cruelles infirmités. Dans cet état un changement de climat devint absolument nécessaire. Mgr Chabrat

passa en France pour prendre du repos et pour consulter des médecins célèbres sur les espérances de guérison qui pouvaient lui rester. Il ne s'y rétablit guère. Il retourna pourtant aux États-Unis, confiant dans une amélioration qu'avec plus de zèle que de prudence il acceptait comme la promesse d'un entier rétablissement; mais le mal ne tarda pas à faire de nouveaux progrès; et malgré la résistance du concile de Baltimore, malgré l'empressement des évêques de Cincinnati et de Nashville à offrir de se partager le diocèse pour y remplir le devoir des visites épiscopales, Mgr Chabrat dut donner sa démission. C'était en 1847. Il y avait alors à Louisville un vicaire général, homme de piété et de science, écrivain distingué, prédicateur célèbre, le docteur Spalding. Né dans le Kentucky, élevé dans les écoles catholiques du diocèse, il avait étudié la théologie à Rome au collège de la Propagande. Il fut nommé coadjuteur sur la demande de Mgr Flaget, et le 10 septembre 1848, sacré par son vénérable et saint évêque.

Mgr Flaget avait atteint sa quatre-vingt-cinquième année. Son esprit était vif encore, son intelligence puissante, sa raison ferme; mais ses forces physiques l'abandonnaient visiblement. L'an qui s'était écoulé depuis la démission de

Mgr Chabrat, l'avait surtout épuisé. Une grande consolation qu'il reçut en ce temps-là, réjouit et ranima sa verte vieillesse : quarante trappistes arrivèrent à Louisville sous la conduite du R. P. Marie Eutrope. Comme leurs prédécesseurs de 1803, ils fuyaient devant la Révolution ; et à leur tour ils se proposaient de travailler à l'édification de l'Eglise américaine. Le bon évêque les accueillit avec toute la tendresse qu'il avait toujours eue pour les pieux enfants de l'abbé de Rancé. Sans aucun doute il se souvenait d'avoir à une autre époque nourri l'espérance de cacher sa vie dans l'obscurité de la retraite que le P. Urbain Guillet avait essayé d'ouvrir aux plus humbles serviteurs de Dieu en Amérique ; et peut-être les pénibles labeurs et les glorieux fruits de son épiscopat ne l'empêchaient-ils pas de regretter que l'obéissance eût arraché de son cœur cette pensée de sa maturité. Après un court séjour à Louisville, les trappistes allèrent s'établir au midi de Bardstown, près de la petite ville de New-Haven, dans une forêt qu'ils entreprirent de défricher. Leur résidence s'appelle Gethsémani. En 1851 ils ont fondé auprès de Dubuque, dans l'Etat d'Iowa, une seconde maison qui a le titre d'abbaye et dont le premier abbé a été sacré par Mgr Spalding.

Depuis 1842 Mgr Flaget ne s'était jamais trouvé

assez riche pour reprendre enfin le projet ajourné de construire sa cathédrale. Ce fut seulement en 1849 que les secours de l'association pour la propagation de la Foi, augmentés du produit d'une souscription qu'ils lui avaient permis d'ouvrir, le mirent en situation de commencer les travaux. La première pierre fut posée avec solennité et au milieu d'un grand concours de peuple; mais le saint vieillard que les infirmités et la faiblesse retenaient dans sa demeure, ne put pas même assister à la pieuse cérémonie. « Cependant, dit un de ses biographes anonymes, il se traîna pour quelques instants sur un balcon d'où il dominait la foule assemblée; et ce spectacle lui rendant ses forces, il tira de son cœur quelques paroles vives et chaleureuses qu'il répandit comme un dernier parfum; puis élevant ses deux mains pour accompagner sa prière, nouveau Moïse, il bénit ses enfants et l'œuvre de leur foi. »

Ce fut le dernier effort de sa charité pour son peuple. Mgr Flaget se sentait mourir depuis quelques années. Son jugement était toujours sain; mais « le bureau de ma mémoire, disait-il lui-même avec gaieté, se dégarnit sensiblement. » Et il ajoutait dans la candeur de son humilité. « Vraiment j'oublie tout. Si du moins je pouvais m'oublier moi-même, je serais un homme par-

fait. » Son corps semblait n'avoir plus de force que pour souffrir. Des douleurs de tête violentes et continues lui rendaient tout travail impossible ; à peine pouvait-il donner toute son attention à ses prières. Son meilleur et presque son unique refuge contre la souffrance était la contemplation d'une image de notre Sauveur Jésus couronné d'épines que lui avait envoyée d'Angers Mlle B. de la Boissière. Il aimait à la tenir devant lui sur sa table ou sur ses genoux ; et il s'efforçait d'apprendre la résignation de Celui qui fut jusque sur la croix un modèle de douceur et de patience. Sa vue s'affaiblissait en quelque sorte chaque jour. Après avoir été contraint de réclamer, pour réciter son bréviaire, l'assistance d'un ecclésiastique, il dut bientôt renoncer tout à fait à ce pieux exercice. Des signes d'une décomposition prochaine commencèrent à se montrer au mois d'août 1849. Très-peu de temps après, une nouvelle et plus pénible privation lui fut imposée : il se trouva si faible qu'il ne put monter à l'autel pour y célébrer le saint sacrifice de la Messe. Sa vie se prolongea pourtant plusieurs mois encore. Il la termina enfin le 11 février 1850. Il venait d'entendre lire quelques pages des souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et il avait ses lèvres collées avec amour sur le crucifix quand il rendit paisi-

blement son âme à Dieu. Mgr Flaget était âgé de quatre-vingt-huit ans et six mois. Il avait passé cinquante-huit années dans les missions de l'Amérique et près de quarante sur le siège épiscopal de Bardstown et Louisville.

On se souvient que quand il était arrivé dans le Kentucky en 1811, il n'avait trouvé du Michigan au Tennessee et de la Pensylvanie à l'ouest du Mississipi qu'un petit nombre de pauvres missionnaires dispersés au milieu d'un territoire immense. En mourant il laissa dans les mêmes contrées dix évêchés à la fondation desquels il avait eu une très-grande part et que la bénédiction de Dieu avait élevés tous à un état admirable de prospérité. Le diocèse de Bardstown et Louisville comptait deux séminaires, trois collèges, un asile pour les orphelins, plusieurs écoles, deux maisons de jésuites, un couvent de dominicains et un de trappistes, un établissement des frères de la mission, douze communautés de femmes. Un clergé nombreux desservait les paroisses et répandait partout la bonne odeur de ses vertus. « Je viens de nommer mon clergé, disait Mgr Flaget en 1836 dans son mémoire au Souverain Pontife; oh! que Dieu le bénisse! qu'il bénisse ses sacrifices continuels et son dévouement généreux sans lesquels

rien de tout ce qui existe dans mon diocèse, ne serait encore. »

Les funérailles du saint prélat eurent lieu le 14 février. Son corps fut porté de la cathédrale où il avait été exposé pendant trois jours, dans l'église du Bon-Pasteur. Le nombre des personnes qui suivirent le cortège, ne peut pas être évalué à moins de cinq mille, d'après les témoignages les plus authentiques. Ici encore comme à Baltimore, comme à Boston, comme au Détroit, nous trouvons les protestants confondus avec les catholiques dans les mêmes sentiments de douleur et de regret. Ce fut en quelque sorte un caractère général de la mission de nos prêtres émigrés que ce respect profond, cette tendre vénération qu'ils surent inspirer aux membres éclairés comme à la multitude des sectes dissidentes. Les missionnaires français ont donné une grande part de leur temps et de leur activité à la controverse; ils ont prêché souvent dans les temples des autres dénominations chrétiennes; ils ont déployé au milieu de populations passionnées et prévenues tout le zèle d'un prosélytisme infatigable. Il n'y a pas d'exemple qu'ils aient jamais rien eu à redouter de la froide inflexibilité de la loi ou de la prévention irritée du peuple. Au contraire,

leur vie a été admirée, leur ministère honoré ; et leur mémoire est chère encore aux Américains. Peut-être trouverait-on là l'utilité d'une tradition avec le bonheur d'un souvenir. Mgr Flaget n'avait pas seulement toutes les vertus qui font les saints ; il avait aussi toutes les qualités qui font l'homme aimable. On ne pouvait pas le voir sans l'aimer. Quand en 1792 il arriva pour la première fois à Louisville, un Français, propriétaire de la moitié des terrains sur lesquels la ville a depuis été édiflée, le prit en une telle affection que pour le retenir auprès de lui, il s'engageait à le faire son héritier ; mais l'abbé Flaget s'était donné à Dieu : il ne s'appartenait plus. Ses supérieurs l'envoyaient à Vincennes ; il n'avait d'autre désir, d'autre volonté que de s'y rendre. A la Havane en 1798, Don Nicolas Calvo qui lui avait confié l'éducation de son fils, le conduisit un jour sur une de ses plantations : « Si vous voulez rester avec moi jusqu'à la fin de vos jours, lui dit-il, ce domaine est à vous. »

Et les prêtres et les catholiques qui l'approchaient, étaient pénétrés pour lui de la même tendresse. Ses esclaves, car habitant du sud, Mgr Flaget avait des esclaves, ses esclaves le chérissaient comme un père ; et il les traitait comme ses enfants. Il faisait pour eux seuls une excep-

tion à la règle qu'il s'était imposée de n'assister jamais aux funérailles d'aucun de ses diocésains. « Une négresse qu'il avait à son service et qui s'appelait Rose, était dangereusement malade. Il fut la trouver et lui dit avec une bonté paternelle : « Rose, vous allez bientôt paraître devant Dieu. Je ne veux pas que vous ayez rien à déposer contre moi à son redoutable tribunal. Dites-moi donc, je vous en prie, si votre maître ne vous a point donné de sujets de plainte. » La pauvre esclave voyant ce vénérable évêque dont elle n'avait jamais reçu que des témoignages de bonté, s'humilier ainsi devant elle, recueillit tout ce qui lui restait de force pour protester avec larmes qu'elle n'emportait dans son cœur d'autre sentiment que celui de la reconnaissance. »

On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer dans Mgr Flaget : la bonté de l'homme, la piété du prêtre, la charité de l'évêque. Toutes les vertus lui étaient familières ; et il les possédait à un degré égal ; car elles étaient autant d'émanations du foyer ardent qu'entretenait dans son cœur le pur amour de Dieu. C'était de son vivant aux États-Unis et ce fut aussi en Europe une opinion commune qu'il avait reçu de la miséricorde divine le don des miracles. Malheureusement il ne paraît pas qu'on ait pris soin de rendre publics les ré-

e n'assister
 diocésains.
 vice et qui
 malade. Il
 onté pater-
 tre devant
 n à déposer
 . Dites-moi
 ne vous a
 La pauvre
 nt elle n'a-
 de bonté,
 tout ce qui
 vec larmes
 autre senti-
 us admirer
 ne, la piété
 es les ver-
 ssédait à un
 émanations
 on cœur le
 t aux États-
 inion com-
 de divine le
 l ne paraît
 lics les ré-

eits qu'aimait à répéter la pieuse confiance des
 fidèles. Nous n'en connaissons que deux. Le pre-
 mier se trouve dans les *Annales de la Propagation
 de la Foi*, tome I^{er}, page 54 : « Mgr Flaget allait
 dernièrement visiter une habitation. En passant
 devant une maison, il entend de grands cris. Il
 court aussitôt et trouve une mère désolée auprès
 d'un enfant mourant. Sauvez mon enfant, s'écrie
 la mère en voyant le saint évêque. — Comment
 cela serait-il possible? répond celui-ci; cependant,
 ajouta-t-il, quoique protestante, vous devriez me
 permettre de le baptiser. — Faites ce que vous vou-
 drez, pourvu qu'il vive. Monseigneur le baptisa;
 et à l'instant l'enfant reprit ses forces et sa santé.
 La pauvre mère se jette aussitôt aux pieds de l'é-
 vêque, lui demande pardon des injures qu'elle a
 proférées contre lui et sa religion; et après s'être
 fait instruire, elle abjure l'erreur avec sa nom-
 breuse famille. »

Voici le second récit. Il est emprunté au livre
 intitulé : *Mgr Flaget, sa vie, son esprit et ses ver-
 tus*. « Une pauvre mère était venue le trouver
 pour lui recommander un jeune enfant atteint
 d'épilepsie. Monseigneur lui dit : « Pauvre
 femme, il faut mener votre enfant chez quelque
 docteur. Je ne suis pas médecin. » Mais elle ré-
 pondit : « Ah ! Monseigneur, j'ai plus de con-

fiance dans vos prières que dans leurs remèdes. » Alors le prélat entreprit de démontrer à cette bonne mère que souvent nous adressons à Dieu des demandes imprudentes, désirant qu'il nous accorde ce que nos véritables intérêts exigent qu'il nous refuse. « Voyez, lui dit-il : ne vaut-il pas mieux pour vous que votre enfant soit malade ? Vous l'avez ainsi toujours à vos côtés ; il ne va pas exposer sa vertu au milieu des enfants de son âge ; et vous-même, que d'actes de charité maternelle ne pratiquez-vous pas tous les jours, acquérant par là des mérites dont vous seriez privée si votre fils jouissait d'une santé parfaite ? » La picuse mère recueillait les prières du saint évêque avec un religieux respect ; puis, lorsqu'il eut achevé, elle tira de son cœur plein de foi cette admirable réponse : « Vous avez raison, Monseigneur. Eh bien ! laissons les choses comme elles sont. » Mais je crois me rappeler que Dieu ne voulut pas les laisser comme elles étaient. Si ma mémoire ne m'est pas infidèle, l'enfant de cette femme chrétienne est un de ceux qui ont été guéris. »

Nous n'entendons pas, à Dieu ne plaise ! devancer par ces récits le jugement de l'Eglise à qui seule appartient l'autorité ; mais il nous a semblé que nous n'aurions pas rendu à la mémoire de

Mgr
avie
jour
que
Mgr
les c
l'éve
ce j
répé
et L
de S
qui
mor

Mgr Flaget tout l'honneur qui lui est dû, si nous avons gardé le silence à cet égard. Peut-être un jour se souviendra-t-on des relations authentiques qui, recueillies sous la surveillance de Mgr de Guérines, ont été envoyées à Rome et dont les doubles sont conservés dans les archives de l'évêché de Nantes. En attendant que nous voyions ce jour heureux, ne nous sera-t-il pas permis de répéter ce qu'a dit du bon évêque de Bardstown et Louisville un de ses pieux et savants confrères de Saint-Sulpice à la fin d'une très-courte notice qui n'est point destinée à la publicité : « Il est mort en saint comme il avait vécu. »

CHAPITRE X.

ÉVÊCHÉ DE LA NOUVELLE-ORLÉANS. — M^{GR} DUBOURG.

L'église américaine que nous avons vu grandir et s'étendre à l'ouest et au nord sous la forte impulsion que les travaux de Mgr Flaget avaient imprimée au catholicisme, grandit et se développa dans le même temps au midi et sur la rive gauche du Mississipi. De 1815 à 1848, quatre évêchés furent créés dans les limites de l'ancienne Louisiane : à Mobile, État d'Alabama, en 1826 ; à Saint-Louis, État du Missouri, en 1827 ; à Natchez, État du Mississipi, en 1837 ; à Little Rock, État d'Arkansas, en 1843 ; et un en 1848 dans le Texas, à Galveston. Les quatre premiers sont des démembrements du diocèse de la Nouvelle-Orléans dont Mgr Dubourg a été le véritable fonda-

teur; le dernier est une conquête des prêtres Lazaristes que le même prélat établit aux États-Unis quand il prit possession de son siège en 1818. Ainsi de ce côté encore, c'est un évêque français qui a jeté les fondements de la prospérité catholique. Cette partie de l'Église de Jésus-Christ en Amérique a été édifiée par un des vénérables serviteurs de Dieu que l'émigration avait arrachés aux violences révolutionnaires. Mgr Dubourg est la source et, pour ainsi parler, le principe de tout le bien qui s'est fait depuis un demi-siècle par la prédication de l'Évangile dans ces contrées reculées. Il est comme la colonne d'où s'élancent les fortes nervures de la voûte, et la pierre angulaire sur laquelle sont assises les murailles puissantes du grand édifice qui y abrite une population nombreuse de fidèles adorateurs du Très-Haut.

Quand en 1804, après l'acquisition de la Louisiane par le gouvernement de l'Union américaine, Mgr Carroll fut nommé administrateur du diocèse de la Nouvelle-Orléans, il y envoya avec d'amples pouvoirs un prêtre émigré français, M. Donatien Ollivier, qui desservait alors la congrégation de la Prairie-du-Rocher dans l'Illinois. A quelle époque ce respectable missionnaire était-il arrivé aux États-Unis? Combien d'années avait-il passé sur les rives du Mississippi? En quel lieu du

MGR DUBOURG.

nsvu grandir
la forte im-
laget avaient
t se développa
r la rive gau-
, quatre évê-
de l'ancienne
a, en 1826; à
1827; à Nat-
à Little Rock,
n 1848 dans le
miers sont des
Nouvelle-Or-
éritable fonda-

territoire Louisianais fixa-t-il sa demeure? Quelle fut la durée de son séjour? Nous ne le savons pas. En 1812 apparemment, il avait accompli sa mission ou résigné ses fonctions; et il était retourné dans son ancienne paroisse; car, d'une part, ce fut en cette année que l'abbé Dubourg prit sa résidence à la Nouvelle-Orléans en qualité de préfet apostolique; et, d'autre part, les notes de l'abbé Saulnier nous apprennent que M. Donatien Ollivier était à la Prairie-du-Rocher encore en 1827, visitant Kaskaskia en 1824 et en 1826. Elles supposent même qu'établi dans la première de ces deux congrégations dès 1799, il y resta sans interruption pendant vingt-huit ans. Dans ce cas il faudrait dire ou qu'il ne fut pas envoyé dans la Louisiane en 1804, ou qu'il n'y fut envoyé que temporairement sans perdre son titre de curé dans l'Illinois. Cette dernière opinion nous semble la meilleure.

Toujours est-il que l'abbé Dubourg fut chargé de l'administration du diocèse de la Nouvelle-Orléans en 1812. C'était un excellent choix. Guillaume-Valentin Dubourg naquit en 1766 au cap Français dans l'île de Saint-Domingue. Venu en France pour son éducation, il fit ses études au petit séminaire de Saint-Sulpice que dirigeait M. Nagot, et embrassa l'état ecclésiastique. L'é-

cole préparatoire d'Issy qu'il avait fondée en 1791 et dont nous avons parlé dans un de nos précédents chapitres, ayant été fermée par le gouvernement révolutionnaire en 1792, il se retira dans sa famille à Bordeaux. De là il émigra en Espagne où il demeura deux ans. Nous avons vu qu'arrivé à Baltimore dans l'année 1795, il fut d'abord nommé président du collège de Georgetown par Mgr Caroll ; puis il passa à la Havane avec deux de ses confrères de Saint-Sulpice pour y porter à la jeunesse le secours d'une chrétienne et solide instruction ; enfin il fonda en 1799 le collège de Sainte-Marie de Baltimore. Ce fut dans la direction de cet établissement que la confiance du prélat américain alla le chercher pour lui imposer le fardeau du grand diocèse que l'annexion de la Louisiane avait ajouté à l'Église des Etats-Unis. M. Dubourg avait, outre la vertu et la science qui le distinguaient éminemment, des titres tout particuliers au poste qui lui était offert : il était créole ; il parlait la langue espagnole avec facilité ; il avait une connaissance exacte des mœurs du peuple et des traditions du clergé d'Espagne ; en sorte qu'il avait par sa naissance et par les événements antérieurs de sa vie de nombreux points de contact avec la population louisianaise.

Mais les préventions qui avaient repoussé de la

Havane les Sulpiciens, n'étaient pas moins vives et moins entêtées dans la basse Louisiane. Peut-être même s'accroissaient-elles de l'impatience avec laquelle le clergé d'origine espagnole supportait le gouvernement républicain de l'Union. D'ailleurs, quoique la Nouvelle-Orléans fût depuis près de vingt ans érigée en évêché, on n'y avait jamais vu d'évêque. Les prêtres vivaient donc dans des habitudes d'indépendance qui en avaient conduit plusieurs à l'irrégularité. Ils ne savaient plus bien ni quels devoirs leur étaient commandés, ni quels droits leur appartenaient; et très-peu empressés d'accomplir les uns, ils se montraient fort jaloux d'étendre les autres. C'est l'abus qui engendre nécessairement toute liberté déréglée. L'influence de leur caractère sacré était grande sur une population ignorante et superstitieuse. Ils s'inquiétaient de tout ce qui leur paraissait capable de l'amoinrir; et quelques-uns assurément pouvaient être de bonne foi. N'avaient-ils pas ainsi exercé de tout temps sans contrôle les fonctions du saint ministère? N'avaient-ils pas toujours joui dans leurs missions d'un pouvoir en quelque sorte absolu? Et cependant la religion catholique n'avait-elle pas conservé par leurs soins son empire sur les âmes? L'ignorance les avait gagnés à leur tour dans l'état d'aban-

don où ils avaient été laissés; elle les avait livrés au double orgueil de la puissance et du succès; car l'accomplissement du bien même a des séductions dangereuses pour la vertu.

Dès son arrivée à la Nouvelle-Orléans, M. Dubourg rencontra des résistances à son autorité. On lui refusait l'obéissance et le respect; on ne l'acceptait, on ne le reconnaissait pas; on ne consentait pas même à entrer en communication avec lui. Les choses en vinrent promptement à ce point qu'il dut en informer le Saint-Siège apostolique. Un ordre du Souverain Pontife l'appela à Rome; mais la guerre avait éclaté entre l'Angleterre et les Etats-Unis; la mer n'était pas sûre. Bientôt après une armée anglaise essayant d'envahir la Louisiane se fit battre par le général Jackson qui jeta dans la bataille les fondements de son immense popularité. M. Dubourg ne pouvait pas songer à s'éloigner au milieu de ces graves événements. Le soin du troupeau qui lui avait été confié, le retenait sur le sol américain. Il avait des blessés à visiter, des affligés à consoler, des pauvres à secourir. Il partit enfin après la paix et arriva dans la capitale du monde chrétien vers l'été de 1815. Le chef de l'Église ne voulant pas douter que le caractère épiscopal ne triomphât de toutes les oppositions, l'éleva à la plénitude du sacer-

doce. En même temps, avec cette prudence qui règne toujours dans les conseils de la Papauté, pour éviter les occasions de lutte et pour ménager le retour des esprits prévenus, il l'autorisa à établir provisoirement le siège de l'administration diocésaine sur le haut Mississippi parmi la population d'origine canadienne. Mgr Dubourg fut sacré à Rome évêque de la Nouvelle-Orléans le 24 septembre.

Il quitta peu après l'Italie et vint en France pour y solliciter la charité des fidèles en faveur de ses églises et de son peuple, si dénués et si pauvres. Le temps était favorable en effet : le gouvernement de la Restauration reprenait les traditions catholiques de l'ancienne monarchie ; le roi avait pour nos frères d'Amérique le cœur de Louis XVI ; et déjà se faisait sentir au sein de la société française ce mouvement d'où devait naître plus tard l'œuvre excellente de la Propagation de la Foi. Mgr Dubourg avait obtenu des Lazaristes, à Rome, quatre ou cinq Pères à qui il se proposait de confier la direction de son séminaire ; il avait rencontré à Milan quelques ouvriers empressés de se vouer, sous sa conduite, au travail des missions ; sa petite troupe se composait en outre de quatre sous-diacres et de plusieurs jeunes clercs. C'était peu sans doute pour les besoins de son diocèse ;

c'était beaucoup, c'était trop pour l'état de ses finances. Il n'avait pas même l'argent nécessaire à son voyage et à celui de ses compagnons. Le roi lui donna, pour le transporter aux Etats-Unis, la flûte la *Caravane*. Les aumônes qui vinrent s'ajouter successivement à son petit trésor, lui permirent d'acheter une petite pacotille d'outils et d'instruments de labourage. Ainsi approvisionné presque autant en colon qu'en évêque, également préparé à défricher la terre et à répandre la divine semence dans les âmes, il s'embarqua à Bordeaux le 28 juin 1817.

En attendant qu'il pût consacrer à son nouveau diocèse toutes les ardeurs de son zèle, il s'appliqua à instruire l'équipage de la *Caravane*. Mgr Dubourg était d'une humeur affable, d'une conversation enjouée, que son heureuse nature conciliait sans effort avec la dignité de son caractère. Il gagna en peu de temps la confiance des matelots ; et ses dévotés exhortations eurent tout le succès qu'il en avait espéré. Quelques hommes qui, au commencement, ne savaient pas même réciter l'Oraison dominicale, purent être admis à la Table sainte ; d'autres reçurent avec eux le sacrement de Confirmation. Tous les dimanches, la grand'messe était chantée solennellement sur le pont du navire ; et le soir, après les vêpres, l'évêque donnait

à l'équipage assemblé la bénédiction du très-saint Sacrement. La traversée ne fut marquée que par ces pieux exercices. Le 4 septembre, la *Caravane* entra heureusement dans le port d'Annapolis, petite ville du Maryland, sur la rive occidentale de la baie de Chesapeake. Mgr Dubourg débarqua aussitôt. Après avoir béni les bons matelots qui lui avaient procuré de si douces consolations, il prit la route de Baltimore où Mgr Caroll l'accueillit avec tous les témoignages d'une tendre amitié.

Son premier soin fut d'écrire à Mgr Flaget pour le prier d'annoncer son arrivée à Saint-Louis du Missouri qui devait être le siège provisoire de l'évêché; puis, sans se laisser retenir par les empressements des nombreux amis qu'il avait à Baltimore, il se mit en chemin pour Pittsburg, sur l'Ohio, à travers le Maryland et la Pensylvanie. Il essaya d'abord de se servir d'une mauvaise voiture que des catholiques lui avaient procurée; mais ayant versé trois fois, et la troisième fois ayant failli avoir la tête fracassée dans sa chute, il prit le parti de faire la route à pied. Mgr Dubourg était accompagné de tous ses prêtres. La petite troupe avançait lentement, quelquefois par des sentiers à peine tracés, descendant ici dans des vallées marécageuses, là gravissant des montagnes escar-

pées, souvent n'ayant pour lit que la terre nue, plus souvent manquant d'aliments pour apaiser sa faim. Quoique d'une santé délicate, le vénérable prélat, un bâton à la main, se montrait partout le plus infatigable dans les marches, le plus intrépide dans les périls, le plus patient dans les épreuves. Aucun accident n'était capable de l'ébranler ou de le surprendre. « Voilà, disait-il en souriant à ses compagnons, ce qui nous arrivera plus d'une fois dans les forêts et les déserts du Missouri. Courage, mes bons amis, nous ne faisons que commencer le noviciat. » En approchant de Pittsburg, plusieurs missionnaires prirent les devants; et craignant que leur évêque ne succombât aux fatigues du voyage, ils lui envoyèrent de la ville un cheval; mais Mgr Dubourg refusa absolument de l'accepter, répondant avec gaieté aux représentations qui lui étaient faites : « Un bon capitaine doit donner l'exemple à ses soldats; il ne lui est pas permis de se laisser vaincre en courage. »

On arriva donc à Pittsburg comme on était parti, si ce n'est que le courageux prélat avait les pieds déchirés et les jambes ensanglantées. Les catholiques qui l'attendaient, se rendirent auprès de lui avec un pieux empressement. Touché de leur piété autant que de leurs besoins, il s'assit, le

même jour, au tribunal de la pénitence. Ce fut, avec la prière, tout le repos du séjour qu'il fit au milieu d'eux. Il entendit en confession plus de cinquante personnes; et il administra le sacrement de Confirmation à toutes celles qui s'étaient disposées à le recevoir. Cependant il faisait acheter un bateau pour descendre l'Ohio jusqu'à Louisville. Les missionnaires s'y installèrent tant bien que mal. Ils dirigèrent eux-mêmes, par économie, leur frêle embarcation. Tout le monde dut mettre la main à la manœuvre; car le lit de la rivière est parsemé de bancs de sable et d'îlots au milieu desquels nos marins improvisés ne pouvaient se conduire qu'avec les plus grandes précautions. Mgr Dubourg fit son quart aussi exactement que le dernier de ses prêtres. Après quelques jours de navigation, on atteint Gallipolis. On s'y arrêta. Le vénérable évêque ne voulut pas manquer cette occasion d'exhorter et de consoler ce qui y restait de nos malheureux compatriotes. Il y célébra le saint Sacrifice et y baptisa plusieurs enfants. Le voyage se continua ensuite sans autre incident, au chant des cantiques et des psaumes que la petite troupe faisait à son tour répéter aux échos des deux rives.

Mgr Flaget, revenu de Saint-Louis du Missouri où il avait été préparer l'entrée du nouvel évêque,

se trouvait en ce temps-là à Bardstown. Les pieux voyageurs s'y rendirent de Louisville. Ce fut pour les deux prélats une inexprimable joie de se revoir après une séparation si longue. Émigrés tous deux, tous deux membres de la Congrégation de Saint-Sulpice, ils s'étaient unis, pendant le temps de leur coopération aux mêmes travaux de l'enseignement et du sacré ministère, par les liens d'une sainte amitié. L'hospitalité que l'un donnait et l'autre recevait, était également chère à leurs cœurs; et ils auraient été heureux d'en prolonger les purs et innocents plaisirs. Il y a des satisfactions si pleines et si vraies dans la familiarité de deux âmes chrétiennes ! Mais Mgr Dubourg ressentait une vive impatience d'arriver enfin dans son diocèse. Il fut décidé que Mgr Flaget l'accompagnerait jusqu'à Saint-Louis. On repartit en conséquence pour Louisville ; et là on s'embarqua sur un bateau à vapeur. La petite colonie était encore dans les eaux de l'Ohio quand l'évêque de la Nouvelle-Orléans se fit descendre sur le territoire des Illinois, soumis à sa juridiction, pour y planter une croix de bois qu'il avait apportée à cet effet. « Prostrné, les yeux baignés de larmes, devant le signe auguste du salut, est-il dit dans une *Notice sur l'état de la mission de la Louisiane en 1820*, il supplia le Dieu qui nous l'a procuré au

prix de tout son sang, de répandre sur son ministère d'abondantes bénédictions. » Bientôt après le bateau entra dans le Mississipi. Remontant le cours du fleuve, il aborda sur la rive droite, à Sainte-Geneviève où le vénérable prélat débarqua avec tous ses compagnons. Il était là dans son diocèse, à soixante milles environ de la résidence qu'il avait choisie. Sainte-Geneviève était remplie de fidèles, accourus de tous les environs pour contempler leur évêque et lui rendre leurs devoirs. Mgr Dubourg marcha droit à l'église, entouré d'une foule empressée qui pénétra dans le temple avec lui ; et pour la première fois il fit entendre sa voix à son peuple. Avec quelle émotion il salua cet auditoire encore inconnu pour qui il se sentait déjà des entrailles de pasteur et de père ! Avec quels élans il le supplia de rester toujours soumis à la loi de Dieu et à la discipline de l'Eglise ! Avec quel sentiment profond du poids de sa parole il promit de lui consacrer toutes les facultés de son intelligence, toutes les forces de son corps ! Pour être mieux compris de tout le monde, il prononça son allocution si touchante successivement dans les deux langues, anglaise et française.

De Sainte-Geneviève il passa sur la rive gauche du Mississipi et visita Cahokia. Cette ancienne paroisse de l'Illinois avait été choisie pour être le

point de départ de son entrée solennelle dans sa résidence provisoire, parce que de la route qui y conduit, Saint-Louis, bâti en amphithéâtre sur une blanche colline de l'autre côté du fleuve, se présente dans tout son éclat aux regards enchantés du voyageur. Il y était arrivé le 6 janvier 1818; il en partit le 7. Quarante habitants, choisis parmi les plus considérables du pays, précédaient à cheval la voiture qui le portait avec son vénérable collègue. Le cortège remonta la vallée du Mississipi jusqu'au petit village d'Illinois où un bateau le reçut et le transporta sur la rive droite. Le peuple entier de la ville, catholiques et protestants, se pressait au bord du fleuve. Mgr Dubourg prit terre au milieu de cette multitude, qu'il bénit avec une sainte joie. Il fut conduit au palais épiscopal, qui n'était, nous l'avons dit dans un précédent chapitre, qu'une cabane de bois (*log cabine*); et y ayant revêtu ses habits pontificaux, ainsi que Mgr Flaget, il se rendit à l'église où la cérémonie de son installation se fit avec les solennités d'usage.

Saint-Louis était à cette époque la seconde ville de l'ancienne Louisiane. Elle pouvait compter de quatre à cinq mille âmes de population. Les produits du haut Mississipi, du Missouri et de la rivière des Illinois qui y affluaient, en faisaient l'entrepôt d'un très-grand commerce. Son heu-

reuse situation sur un fleuve magnifique, dans une riche vallée, au centre, pour ainsi parler, des contrées les plus fertiles, lui promettait un brillant avenir. Pourtant ce ne sont pas là, on le comprend, les principales raisons qui déterminèrent Mgr Dubourg à y fixer provisoirement sa résidence. Saint-Louis avait certainement d'autres et de meilleurs titres au choix du vénérable prélat. Fondée par les Français en 1764, elle était entourée à une grande distance de villages d'origine française, dont les habitants, par conséquent, appartenaient pour la plupart au culte catholique. C'était, au nord, sur la rive gauche du Missouri, Saint-Charles où s'étaient établies depuis 1682 environ cent familles canadiennes. Un peu plus haut, c'était le Portage-des-Sioux, avec ses quatre cents Canadiens qui dataient de 1698 ; Côte-sans-Désir s'élevait également sur le Missouri. Dans la vallée du Mississipi, sur la rive gauche, au-dessus de Saint-Louis, Florissant ou Saint-Ferdinand avait été bâti en 1794 ; la Dardenne n'était qu'un hameau ; au-dessus, Sainte-Marie-des-Barrens ou Bois-Brûlé se composait de quelques fermes ; Sainte-Geneviève renfermait au moins deux cents familles ; puis venaient le Cap-Girardeau, la Nouvelle-Madrid, avec sa dépendance la Pointe ; enfin, la Petite-Prairie, sur la frontière du Tennessee. Il faut ajouter à cette

nomenclature les noms de plusieurs villages situés dans l'intérieur des terres, la Mine-Lamotte, la Vieille-Mine, la Fourche-Renault, Richwood, moitié français, moitié anglais. On connaît déjà, sur la rive droite du grand fleuve Kaskaskia, la Prairie-du-Rocher, Belleville, Cahokia. La plus grande partie de ces congrégations n'avait pas cessé d'être desservie ou visitée d'abord par les prêtres qu'envoya l'évêque de Québec, jusqu'en 1790 au moins, puis par des missionnaires qui tenaient leurs pouvoirs de Mgr Carroll. Il paraît, par les notes de l'abbé Edmond Saulnier, que la succession des pasteurs légitimes n'a jamais été interrompue à Saint-Louis particulièrement. En 1817, le curé s'appelait M. Savine; il y exerçait les fonctions de saint ministre depuis 1811. Il avait eu pour prédécesseurs les Pères trappistes Urbain Guillet, F. M. Bernard et M. J. Dunand, M. Thomas Flynn, M. Janin, le Rév. F. B. Didier et M. Ledru qui avait pris possession de la cure en 1789. Dans ce long intervalle de temps il n'y eut que deux vacances, pendant lesquelles la Congrégation fut confiée alternativement au Rév. F. L. Lusson, curé de Saint-Charles, et au Rév. John Maxwell, curé de Sainte-Geneviève, pour la première; et pour la seconde au même Rév. Maxwell et à M. Donatien Ollivier, curé de la Prairie-du-

Rocher. Elles ne durèrent en tout qu'environ deux ans. L'une est marquée dans l'année 1799, l'autre dans l'année 1806. Si nous remontons au delà de 1789, nous trouvons que le P. S. L. Meurice, de l'ordre des jésuites, fut peut-être dès 1764 le fondateur de la mission de Saint-Louis. Il célébrait les saints mystères et conférait le sacrement du Baptême sous une tente. La première église fut bénie le 25 juin 1770 par M. Gibault, alors curé de Kaskaskia et vicaire général de l'évêque de Québec. En 1772, le P. Valentin, franciscain, succéda à M. Gibault et eut lui-même pour successeur, en 1775, le P. Hilaire, de la même compagnie. Le P. Bernard, aussi franciscain, prit le gouvernement de la paroisse en 1776 et le conserva jusqu'à la nomination de M. Ledru. Tous les prêtres que nous venons de nommer, excepté deux, étaient Français.

La position ne pouvait pas être mieux choisie pour l'exécution du plan que Mgr Dubourg s'était tracé. « Ne pouvant pénétrer dans ma ville épiscopale (la Nouvelle-Orléans) sans compromettre de prime abord le caractère et l'autorité sacrée dont je suis revêtu, je jugeai, dit-il dans une lettre de 1825 ou 1826, devoir commencer l'attaque par les points de mon diocèse les plus mal défendus, concevant que toute la campagne une fois

soumise, la place serait enfin obligée de se rendre. Saint-Louis et l'immense territoire du Missouri furent donc le premier théâtre de nos travaux. » Là, en effet, il était certain de voir son caractère vénéré, sa parole écoutée, son autorité reconnue et obéie; il devait être fort du respect des catholiques, de leur soumission, de leur zèle contre les préventions espagnoles; il pouvait compter sur l'influence des vertus qui seraient pratiquées, des exemples qui seraient donnés par cette partie de son troupeau. La population canadienne était attachée par le fond de ses entrailles au catholicisme. N'était-ce pas la religion qui avait présidé à son établissement sur le sol américain, la religion de la patrie qu'elle avait perdue, mais qu'elle n'avait pas cessé d'aimer? Elle y tenait par toutes les facultés de son esprit, par toutes les habitudes de sa vie, par tous les souvenirs de sa nationalité. Elle n'en avait jamais connu, elle n'avait jamais voulu en connaître d'autre. Pour elle c'était tout un qu'être canadien et catholique. Les deux mots avaient en quelque sorte le même sens et emportaient les mêmes engagements. Les événements qui l'avaient retranchée du territoire de la Nouvelle-France, n'avaient pas eu la puissance de la séparer de l'Église; peut-être même l'y avaient-ils

rattachée d'une manière plus étroite et plus indissoluble. La fidélité au culte de ses pères est un des traits les plus caractéristiques du peuple de l'ancien Canada. Dans quelque lieu de l'Amérique du Nord que les missionnaires aient rencontré un enfant de ce peuple, sur les rives de la baie d'Hudson ou dans les prairies de l'Ouest, ils l'ont toujours trouvé soumis aux enseignements et rempli des espérances catholiques.

Un des premiers compagnons de Mgr Dubourg, celui qui après avoir été son coadjuteur lui a succédé sur le siège de Saint-Louis, Mgr Rosati a rendu, dans une lettre du 16 août 1823 aux habitants de Sainte-Marie-des-Barrens, un témoignage qui n'appartient pas moins à la population française du Missouri tout entière : « Le peuple de ce pays est excellent. Les catholiques sont au nombre de cent soixante familles. Tous fréquentent les sacrements. Nous sommes occupés, tous les dimanches, à entendre les confessions; et il y a toujours un bon nombre de communions. Point de bals dans le pays; point de cabarêts, point de luxe. C'est une consolation de voir tous ces bons habitants, sans respect humain, pratiquer leur religion, même ceux qui ont des emplois. Les juges de paix, juges de comtés, représentants à la législature et sénateurs n'ont pas honte de se

mettre à genoux devant un prêtre pour lui demander sa bénédiction. Au portail de leur cour il y a une croix par laquelle ils annoncent qu'ils font gloire d'être catholiques.» Plus tard, en 1831, le P. de Theux écrivait qu'à Saint-Charles on ne connaissait pas plus de vingt personnes sur six cents qui ne fissent pas leurs pâques.

C'est cet excellent peuple qui fit à Mgr Flaget, en 1814, l'accueil si empressé, si respectueux, si touchant dont nous avons parlé. L'arrivée de Mgr Dubourg le remplit d'une sainte joie; et tout de suite il eut à cœur de s'associer aux sentiments, aux pensées, aux projets de son vénérable évêque. La cathédrale, qui était encore alors la petite église bénie en 1770 par M. Gibault, ne suffisait plus aux besoins du culte. Il était nécessaire d'en bâtir une autre; mais le trésor épiscopal était trop pauvre. Les principaux habitants de Saint-Louis tinrent une assemblée où il fut décidé qu'une souscription serait ouverte pour la construction d'un nouveau temple qui n'aurait pas moins de quarante-cinq mètres de long sur quinze de large. En peu de jours les fonds versés s'élevèrent à une somme assez considérable pour que Mgr Dubourg pût bénir la première pierre le 29 mars 1818, moins de trois mois après son installation. On poussa les travaux avec activité; et le 2 jan-

vier 1820, la cathédrale fut consacrée sous l'invocation de Saint-Louis. Nous avons dit précédemment qu'elle ne manquait pas d'une certaine grandeur. Nous ajoutons ici que la nef était ornée de six beaux tableaux, don précieux du roi Louis XVIII. Malheureusement elle fut, quelques années après, la proie d'un incendie. Le successeur de Mgr Dubourg l'a remplacée en 1834 par un édifice plus vaste, plus somptueux, dont la brillante décoration est due à un jeune artiste français, M. Léon de Pomarède.

Pendant que se construisait l'église de Saint-Louis, l'évêque, laissant la Congrégation aux soins d'un des prêtres lazaristes, M. de Andréis, qu'il avait nommé son vicaire général, et du P. Niel, se retira dans la paroisse de Sainte-Marie-des-Barrens sur une ferme où il avait l'intention d'établir son séminaire. Il avait avec lui deux ou trois missionnaires de la congrégation de Saint-Lazare, les quatre sous-diacres et les jeunes clercs sous la conduite de M. Rosati. « Nous élevâmes de nos mains, dit-il lui-même dans une lettre écrite vers 1826, une grande hutte de bois brut pour nous mettre à l'abri. Nous jetâmes les fondements d'un édifice qui peut servir de dépôt et que nous eûmes, après quatre ou cinq ans d'efforts, le bonheur de conduire à sa perfection. On

cultiva les champs ; on multiplia les animaux ; on construisit un moulin. » La pieuse colonie dut en effet se suffire à elle-même. La ferme était inculte ; elle n'avait pas d'habitation assez grande pour recevoir les hôtes nombreux que Mgr Dubourg voulait y installer. Il fallut que tous, prêtres et séminaristes, se missent à abattre des arbres, à bâtir, à cultiver la terre ; tour à tour bûcherons, charpentiers, charrons, laboureurs. Nous trouvons dans les *Annales de la Congrégation de la Mission* un curieux et intéressant récit de leurs travaux : « C'était vraiment un spectacle touchant que de voir les prêtres et les séminaristes, ayant à leur tête leur respectable supérieur, M. Rosati, aujourd'hui évêque de Saint-Louis, endosser chacun un sac et s'en aller dans les forêts cueillir des fèves et autres légumes sauvages pour fournir à la subsistance de la communauté, faire des charrettes, abattre les arbres de la forêt, les couper en bois de construction ou en bois de chauffage et amener eux-mêmes à la maison la provision de l'hiver ; d'autres fois, placer de leurs mains tronc sur tronc d'arbre pour former, de distance en distance, de misérables réduits qui devaient servir d'écoles et de chapelle. » Le séminaire n'eut pas d'abord d'autre ressource que les minces et précaires produits de la ferme. Ses ressources s'aug-

mentèrent ensuite des pensions que payèrent quelques jeunes laïques admis à suivre les cours ; mais c'était peu de chose encore. Dans cet état de pauvreté pourtant il prospéra. En 1823, il avait déjà donné plusieurs prêtres au diocèse ; et quinze ou vingt sujets y étaient élevés gratuitement pour le sacerdoce.

Trois ans environ auparavant, Mgr Dubourg avait converti la petite église de M. Gibault, à Saint-Louis, en une maison d'école. Il ouvrit le nouvel établissement le 1^{er} décembre 1819. Il s'était proposé dans cette création un double but : d'élever la jeunesse, à peu près complètement abandonnée jusque-là, et de fournir au clergé de la cathédrale qui faisait les classes et qui ne recevait ni traitement ni casuel de la paroisse, un moyen d'existence. En 1829, la maison d'école est devenue un collège sous l'habile direction des Jésuites. C'est à présent la florissante université de Saint-Louis, qui comptait en 1840 quinze professeurs, cent trente étudiants et dont la bibliothèque à la même époque renfermait 7,900 volumes. La transformation de l'église en école s'était faite à peu de frais, comme nous l'avons dit dans notre quatrième chapitre. En même temps la maison curiale fut réparée, sans rien perdre de son apparence très-modeste ; et Mgr Du-

bourg s'y établit dans le courant de l'année 1820. On imagine aisément combien était chétif le mobilier du vénérable prélat. Un de ses amis de la Nouvelle-Orléans, M. Martial, eut un peu plus tard l'idée de lui procurer au moins un lit complet. L'évêque n'en fut pas plutôt informé qu'il écrivit : « M. Portier arrive de la Nouvelle-Orléans. Il m'annonce que vous m'envoyez un beau lit. Je vous remercie de cette attention ; mais j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez envoyé les mille francs qu'il me dit que le meuble vous coûte. C'est du pain qu'il me faut, à moi et à mon monde. Mon lit est un simple cadre en sapin avec un matelas. Je n'en changerai pas ; et mon *palais* est trop petit et trop pauvre pour admettre un pareil ornement. Vous me permettez donc, mon cher, de le convertir en quelque chose d'une utilité plus immédiate. Je ne sais si vous ne feriez pas mieux de m'envoyer une douzaine de chaises, sans égard pour la beauté. Tout ici est exorbitamment cher ; et je n'ose pas me donner le moindre petit meuble. Croiriez-vous que nous sommes obligés de nous emprunter mutuellement une table pour écrire ? Mais cela ne prend rien sur ma bonne humeur. Au contraire, j'éprouve la vérité du proverbe : « La bourse plate rend le cœur léger. » Ah ! si je n'avais pas de plus grand souci que celui-

là! » La frugalité des repas répondait à la pauvreté de l'ameublement. L'ordinaire du vénérable prélat se composait d'un assez mauvais pain, parfois d'un peu de lard ou bien de quelques œufs et de lait.

Mais si Mgr Dubourg n'avait pas d'argent pour se meubler ou même pour se nourrir, il savait en trouver quand il s'agissait des fondations nécessaires au développement du catholicisme dans son diocèse. Dès avant 1820 il avait établi des frères de la doctrine chrétienne à Sainte-Genève, des Dames du Sacré-Cœur à Florissant; et avec les ouvriers qu'il avait amenés de Milan, il avait organisé deux congrégations d'hommes, consacrées l'une aux arts mécaniques en général, l'autre à l'agriculture. « J'espère, lisons-nous dans une de ses lettres, que ces ouvriers, serruriers, charrons, maçons, charpentiers, en montrant aux jeunes sauvages des métiers utiles, les attireront et mettront leurs condisciples ecclésiastiques à même de les instruire et de les convertir. Quant à la compagnie naissante de pieux agriculteurs, elle travaille maintenant au petit séminaire et collège (de Sainte-Marie-des-Barrens.) »

Il ne perdait pas de vue l'œuvre importante de la conversion et de la civilisation des Indiens au milieu des grands et incessants travaux que lui

imposait le gouvernement de son peuple. En 1822 une occasion se présenta de fonder une mission spéciale pour les sauvages au nord et à l'ouest du Missouri. Mgr Dubourg se rendait à Baltimore. Il s'arrêta à Washington; et dans une audience qu'il eut du président des États-Unis, il demanda que le gouvernement lui allouât un secours sur les fonds votés pour l'exécution de la loi de 1819. On se souvient que cette loi dont une disposition semblait défendre d'introduire aucun culte parmi les tribus indigènes, avait été interprétée d'une manière favorable aux désirs des missionnaires catholiques par les conseillers de la présidence sur une requête de l'abbé Richard, curé du Détroit. La demande de l'évêque de la Nouvelle-Orléans ne pouvait rencontrer dès lors aucune opposition : elle fut accueillie. Le pouvoir central consentit à payer annuellement 200 piastres (1,000 francs environ) pour chaque missionnaire dès que l'institution qui devait être créée, contiendrait quatre ou cinq sujets, promettant d'augmenter son allocation dans la proportion des développements que la maison pourrait prendre. Or en ce temps-là les jésuites du Maryland, durement éprouvés par les circonstances, se voyaient à la veille de dissoudre leur noviciat. Toutes leurs ressources étaient épuisées. Mgr Dubourg leur pro-

posa de tout recevoir à la fois dans son diocèse, maîtres et novices. Il avait acheté à Florissant, presque au confluent du Missouri et du Mississipi, une grande ferme qui bien cultivée, dit-il dans une lettre du 17 mars 1823, « pouvait fournir à la subsistance de vingt personnes au moins quant au principal de la nourriture. » Le prix d'acquisition était de 30,000 francs. C'est là qu'il avait conçu le projet d'ouvrir une école pour les Indiens. La négociation ne fut ni longue ni difficile : l'évêque se montrait fort désireux d'avoir des Jésuites pour gouverner sa mission ; et les Jésuites n'étaient pas moins empressés de se consacrer à une œuvre que leur recommandaient les traditions aussi bien que les règles de leur institut. Le 21 mai 1823, on les vit arriver à Saint-Louis. Ils avaient fait à pied la route entière, du Maryland au Mississipi, traversant les États de la Pensylvanie, de l'Ohio, de l'Indiana et de l'Illinois. Leur petite troupe se composait, suivant la même lettre de Mgr Dubourg, « de sept jeunes gens, tous flamands, remplis de talents et de l'esprit de saint François-Xavier, avancés dans leurs études, âgés de vingt-deux à vingt-sept ans, avec leurs deux excellents maîtres et quelques frères. » Les deux maîtres étaient le P. Charles Van Quickenborne et le P. Zimmerman. Ils prirent aussitôt possession de

la ferme de Florissant; et le 24 juin, ils commencèrent à instruire six ou huit élèves. La maison qu'ils habitaient, était fort étroite; à peine pouvait-elle les contenir tous. Faute de matelas, ils couchaient sur des peaux. — Comme les sauvages, ils se nourrissaient principalement de maïs bouilli; à quoi ils ajoutaient, quand ils pouvaient, un peu de lard.

On doit se rappeler que c'était là à peu près toute la nourriture de Mgr Dubourg lui-même, si ce n'est que le vénérable prélat avait en outre sur sa table ordinairement d'assez mauvais pain et des œufs quelquefois. Cette vie sobre jusqu'à la mortification n'en était pas moins une vie de travail et de fatigue. Malgré sa santé chancelante, l'évêque donnait à tous ses prêtres l'exemple de l'activité. Au gouvernement de son clergé, à la surveillance de chacun de ses établissements, il joignait la direction immédiate de plusieurs congrégations; car les ouvriers évangéliques manquaient encore à cette riche moisson que faisait fructifier son zèle. Il confessait, enseignait le catéchisme aux petits enfants, administrait les sacrements, visitait les malades, secourait les pauvres. « Monseigneur travaille comme quatre, lisons-nous dans une lettre de l'un de ses vicaires généraux. Il est toujours à cheval pour catéchiser

ou administrer les malades. » Et M. de Andréis écrivait : « Il est absent et en course, parcourant ses congrégations ; car tout évêque qu'il est, il se voit obligé de soigner, comme curé immédiat, plusieurs paroisses fort éloignées. » Mgr Dubourg remplissait en outre avec une grande exactitude le devoir de la prédication dans sa cathédrale. Il ne manquait jamais les occasions de rompre à son peuple le pain de la parole. Dans tous les lieux et dans toutes les conditions où il s'était trouvé en Amérique, il avait pris soin que la dignité et l'éclat du culte répondissent à la grandeur de nos mystères. On peut juger combien était vive sur ce point sa sollicitude à Saint-Louis. Il avait ainsi attiré dans l'église de nombreux protestants dont quelques-uns, pour avoir la certitude de n'être en aucune circonstance retenus par la foule hors du temple, y avaient loué des places à l'année. C'était bien souvent à eux qu'il s'adressait avec une particulière tendresse. Il s'appliquait à détruire leurs préventions, à résoudre leurs objections, à dissiper leurs doutes ; il s'efforçait de faire pénétrer dans leurs esprits et dans leurs cœurs avec la science qui éclaire, la charité qui touche. Il les pressait, il les conjurait de rentrer dans l'unité catholique ; et plus d'une fois il eut la consolation de voir que Dieu avait daigné bénir ses intentions.

Le mouvement que son zèle charitable avait imprimé aux populations du haut Mississipi, ne tarda pas à se communiquer à celles de la Basse-Louisiane. Dès le commencement, Mgr Dubourg avait envoyé l'abbé Portier à la Nouvelle-Orléans avec le titre et les pouvoirs de vicaire général. Il y avait fondé un collège sous la direction de ce pieux et savant missionnaire; et peu après il en avait ouvert un autre aux Opelousas, petite ville située à l'endroit où la rivière Vermillion sort du Bayou-Tèche. Ces deux institutions furent comme le fondement de l'obéissance que les fidèles et le clergé se montrèrent bientôt empressés de lui rendre. Peu à peu la sagesse de son administration fit taire les oppositions; le parti de la soumission prévalut; et dans le courant de l'année 1823, le vénérable prélat put enfin prendre sa résidence dans sa ville épiscopale. Les Ursulines lui abandonnèrent le magnifique couvent qu'un riche Espagnol, nommé Almonaster, avait fait bâtir pour elles. C'était un bâtiment si vaste qu'on y trouva, outre le palais de l'évêque, le logement du vicaire général, de deux prêtres et toutes les dépendances nécessaires au collège de l'abbé Portier, qui comptait alors trente-six internes. Les bonnes sœurs y avaient reçu, pendant le siège de la Nouvelle-Orléans en 1814, les blessés et les malades

de l'armée américaine; les soins intrépides dont elles les avaient entourés, leur avaient acquis une popularité immense; et le général Jackson lui-même s'était plu à payer publiquement son tribut d'admiration à leur charité.

Elles se retirèrent à la campagne pour offrir à leur évêque une demeure convenable et commode. Cet exemple de bonne volonté fut bientôt suivi par plusieurs personnes; et les fondations se succédèrent rapidement. Un vénérable prêtre, le P. Bernard, donna à Mgr Dubourg mille hectares de terre situés dans la Fourche, pour y établir une maison d'orphelins. Les Lazaristes furent installés dans le même lieu sur un domaine de douze cents hectares; ils y eurent la direction du séminaire et d'un collège. La Fourche encore vit venir du Missouri une petite colonie des Amantes de Marie au pied de la croix. « Le grand avantage avec ces bonnes sœurs, dit le zélé prélat, c'est que pour les établir, il suffit de leur donner un morceau de terre, une cabane, quelques ustensiles de labour, de ménage et quelques métiers; avec cela, elles pourvoient à tous leurs besoins et trouvent le moyen de faire l'éducation de pauvres orphelins destitués de tout. » Mgr Dubourg avait déjà une maison de ces pieuses institutrices dans le voisinage de Saint-Louis. Il appela de Florissant quel-

ques dames du Sacré-Cœur pour les placer à Saint-Michel où le curé, M. Lacroix, leur avait préparé une petite habitation près de son église.

Il n'y avait pas en 1815 plus de douze prêtres dans son immense diocèse. En dix ans, il en put compter soixante et quinze; mais quinze environ succombèrent promptement aux fatigues du ministère. La vie des missionnaires est sitôt remplie! Il en est bien peu qui arrivent à la vieillesse. Les *Annales de la Propagation de la Foi* nous donnent une liste probablement complète des paroisses que desservaient, en 1826, des prêtres envoyés par Mgr Dubourg seulement dans la basse Louisiane. Ce sont : au-dessous de la Nouvelle-Orléans, Les Mines et la Terre-aux-Bœufs ; au-dessus, Saint-Charles, Saint-Jacques, Saint-Michel, Iberville, Bâton-Rouge et la Pointe-Coupée sur les deux rives du Mississipi; l'Ascension, l'Assomption et Saint-Joseph sur le Bayou, la Fourche; les Opelcasas, les Attakapas, le Grand Coteau et Vermillionville sur la rivière de Vermillion à l'ouest du fleuve; enfin, au nord-ouest de la Nouvelle-Orléans, vers le pays des Arkansas, Les Avoyelles et Nakitoches; en tout dix-sept paroisses.

Toutes ces fondations ne se firent pas sans contradictions et sans épreuves; le vieux levain de

l'insoumission fermentait encore dans quelques têtes ; et parfois les ressources du vénérable évêque ne répondaient pas à ses besoins ; mais ni les fatigues de la lutte, ni les douleurs de l'impuissance n'étaient capables de ralentir le zèle de Mgr Dubourg. Le bien ne s'achète ici-bas qu'au prix des souffrances et des sacrifices. Qui le sait mieux que les missionnaires catholiques ? et c'est la science qui leur enseigne à être patients et doux contre les traverses. Malheureusement vers 1825, un événement déplorable vint mettre le comble aux embarras et aux afflictions du pieux prélat. Un étranger qu'il avait accueilli avec bonté, un homme qu'il avait revêtu du caractère de prêtre, le trahit indignement. L'abbé Inglesi, chargé de recueillir en Europe les dons de la charité en faveur des églises de la Louisiane, retint par un horrible sacrilège les sommes qu'il avait reçues pour le service de Dieu ! En apprenant cette nouvelle, Mgr Dubourg désespéra de relever en sa personne l'autorité épiscopale qu'un pareil crime avait compromise. Il résolut dès lors de rentrer en France ; et peu de temps après, dans le courant de l'année 1826, il accepta l'évêché de Montauban auquel, sur la proposition du roi Charles X, le souverain Pontife l'avait appelé. Il avait occupé pendant huit ans environ le siège de la Nouvelle-

Orléans; et il n'avait pas résidé plus de trois années dans la basse Louisiane.

Cependant il avait eu la consolation de voir le catholicisme se développer, se fortifier dans son diocèse et s'étendre dans les contrées voisines. Dès 1824, il avait eu besoin d'un coadjuteur à Saint-Louis; il obtint du Saint-Siège que l'abbé Rosati fût élevé à l'épiscopat et demeurât chargé des congrégations sur le haut Mississipi. En 1826, le 24 novembre, l'abbé Michel Portier fut sacré évêque d'Olena *in partibus infidelium*; il reçut en même temps le vicariat apostolique de l'Alabama et des Florides qui devint, la même année, l'évêché de Mobile. Enfin, quand Mgr Dubourg eut donné sa démission, un nouveau siège fut érigé à Saint-Louis du Missouri. Mgr Rosati en fut nommé titulaire pendant que, dans la Nouvelle-Orléans, Mgr Blanc monta sur le trône épiscopal.

CHAPITRE XI.

EVÊCHÉ DE NEW-YORK. — MGR DUBOIS.

Mgr Dubourg a été certainement un des ouvriers évangéliques les plus actifs que le clergé français ait fournis pour l'édification de l'Église américaine. Pendant les trente-quatre années qu'il a passées aux Etats-Unis, il n'a pas cessé de se montrer consommé en charité et puissant en œuvres. Membre de la grande Congrégation de Saint-Sulpice, il a fondé le collège de Sainte-Marie de Baltimore; évêque, il a organisé les deux vastes diocèses de Saint-Louis du Missouri et de la Nouvelle-Orléans. Nous verrons dans le chapitre qui suit, qu'il a eu la plus large part à la fondation des sœurs de charité d'Emmitsburg. Aucune occasion de faire le bien ne lui a échappé.

Son activité surprenante s'est exercée avec fruit dans tous les lieux où il a résidé; et il n'est pas une de ses créations qui n'ait atteint le degré de prospérité qu'il avait espéré de la bénédiction de Dieu. C'est un homme de la même trempe, un prêtre du même zèle et de la même puissance que le Souverain Pontife éleva sur le siège de New-York, à peu près dans le temps que Mgr Dubourg se crut engagé, par les circonstances que nous avons fait connaître, à quitter l'Amérique et à rentrer en France. La carrière des deux prélats a été semblable presque de tous points; et plus d'une fois ils ont confondu dans une pieuse communauté de travaux leurs efforts et leurs sacrifices. Sulpicien comme l'évêque de la Nouvelle-Orléans, Mgr Dubois a été, comme lui, le fondateur d'un collège qui est devenu une des plus florissantes institutions du catholicisme dans le nouveau monde, le collège du Mont-Sainte-Marie au Maryland. Il a, comme lui encore, prêté une assistance très-efficace à l'institut naissant de M^{me} Seton. Comme lui enfin, il a imprimé au mouvement catholique dans son diocèse une impulsion si forte et si féconde que, cinq ans après sa mort, deux nouveaux évêchés ont pu être érigés dans les villes d'Albany et de Buffalo. Il est assez digne de remarque que Mgr Dubois a été le troisième

DUBOIS.

un des ou-
ve le clergé
n de l'Église
années qu'il
cessé de se
puissant en
grégation de
e Sainte-Ma-
nisé les deux
Missouri et de
dans le cha-
rge part à la
Emmitsburg.
ui a échappé.

évêque de New-York, de même que Mgr Dubourg le troisième évêque de la Nouvelle-Orléans. De ses deux prédécesseurs, un, le premier, est mort à Rome sans avoir jamais paru dans sa ville épiscopale. On peut se souvenir que le prédécesseur immédiat de Mgr Dubourg est mort à Rome également et dans la même condition. Quoique Mgr Dubois ait succédé à un prélat qui avait gouverné le diocèse pendant dix ans environ, il n'en est pas moins vrai de dire que de son administration datent les plus utiles et les plus hardis développements de la religion de Jésus-Christ dans l'État de New-York.

L'abbé Jean Dubois naquit à Paris le 24 août 1764 de parents qui jouissaient d'une grande considération dans un état de fortune assez médiocre. Sa mère habitait encore la même ville en 1813. « C'était, dit Mgr Bruté qui la vit à cette époque, une vénérable dame d'environ quatre-vingts ans. Elle avait une remarquable puissance d'esprit pour son âge et une tendresse de cœur vraiment touchante. Je fus ému des témoignage de sensibilité qui lui échappèrent, dès que je lui parlai de son illustre fils. » Le jeune Dubois fut élevé au collège de Louis-le-Grand qui n'appartenait plus alors aux jésuites, mais que le gouvernement s'efforçait de maintenir au niveau de son ancienne réputation.

Le principal était l'abbé Proyard ; et on comptait Delille parmi les professeurs. Les enfants qui depuis furent l'abbé Mac Carthy, l'abbé Legris Duval, l'abbé Liautard, se distinguaient déjà entre les élèves. Le jeune Dubois eut également pour condisciples Robespierre et Camille Desmoulins. Il fut ainsi mêlé dès le début de sa carrière à la jeunesse qui devait marquer le cours de la révolution par les plus épouvantables forfaits et par les vertus les plus éclatantes. Doué d'une intelligence vive et pénétrante, il fit ses études avec beaucoup de distinction. De Louis-le-Grand, il passa au séminaire de Saint-Magloire sous les Oratoriens. Ses succès ne furent pas moindres dans la théologie que dans les lettres ; et il soutint ses thèses de la manière la plus brillante à la Sorbonne. L'archevêque de Paris, Mgr de Juigné, qui avait commencé dès le collège à l'honorer d'une bienveillance particulière, lui avait conféré un petit prieuré dans le voisinage de la capitale peu de temps après qu'il fut entré dans les ordres, apparemment pour l'aider à subvenir aux frais de son éducation. Il l'ordonna prêtre par dispense d'âge en 1786 et l'attacha à la paroisse de Saint-Sulpice. L'abbé Dubois n'avait que vingt-deux ans. Outre les fonctions du saint ministère, il remplissait aussi celles d'aumônier des sœurs de charité qui résidaient

sur la paroisse et principalement à l'hôpital des Petites-Maisons.

Son zèle était égal à sa piété. Les premiers excès de la révolution ne purent le déterminer à abandonner le poste qui lui avait été confié; mais en 1791, se voyant dans l'impossibilité d'accomplir tous ses devoirs de prêtre, il résolut de se rendre en Amérique. Nous avons dit dans notre cinquième chapitre qu'arrivé cette année-là à Norfolk, État de la Virginie, il obtint bientôt de Mgr Carroll l'autorisation d'y exercer le ministère pastoral. Il visitait dans le même temps les catholiques de Richmond. En 1794, après la mort du P. Frambach, il fut chargé des congrégations du Maryland dont Frederikstown était le centre. Il ne trouva pas même une chapelle dans la ville qui devait être sa résidence principale. Les saints mystères étaient célébrés dans une chambre trop petite déjà pour le nombre des fidèles qui de plusieurs milles aux environs accouraient pour y assister. L'abbé Dubois fit bâtir la première église. Ce n'était pas seulement une œuvre utile pour la commodité du service religieux; c'était aussi une œuvre nécessaire pour la considération des catholiques, par conséquent pour la liberté de leur culte et pour le progrès de la religion. La multitude aux Etats-Unis n'a cessé de regarder le catholicisme comme

une
s'éle
ont d
répu
des l
sion
cana
plus
la ré
rich
entre
morg
déd
Qu
Fred
popu
mits
eut
com
au m
orga
à un
la pa
fants
lades
fixé
ment

une secte pauvre et méprisée que quand elle a vu s'élever les beaux édifices que les missionnaires ont construits. Jusque là, malgré l'austérité de son républicanisme, elle a refusé même d'entrer dans des lieux qui n'étaient à ses yeux, suivant l'expression de l'évêque de New-York, que des repaires de canaille. Nulle part peut-être les distances ne sont plus sévèrement, plus durement gardées que dans la république américaine, justement parce que la richesse constitue toute la différence qui y existe entre les hommes. On y supplée au respect par la morgue ; et on s'y défend de la familiarité par le dédain.

Quoique l'abbé Dubois habitât ordinairement Frederikstown, il desservait en même temps les populations de Montgommery, Winchester, Emmitsburg et Hagerstown. Toutefois cette dernière eut un prêtre, l'abbé Charles Duhamel, vers le commencement de 1795. Il demeura quatorze ans au milieu de ces chrétientés dont il fut le véritable organisateur, passant incessamment d'une station à une autre pour distribuer aux fidèles le pain de la parole, pour faire le catéchisme aux petits enfants, pour administrer les sacrements aux malades, pour enterrer les morts. Il avait pourtant fixé les jours auxquels il devait offrir régulièrement le saint Sacrifice dans chacune de ses con-

grégations. Emmitsburg, par exemple, le voyait venir une fois par mois. Il y avait à deux milles environ de la ville, au pied d'une montagne, dans une ferme appartenant à M. Aloysius Elder, un descendant des colons primitifs du comté de Frédéric, une petite chapelle dont la construction remontait peut-être aux premiers temps de la colonisation. L'abbé Dubois y disait la Messe quelquefois. A la fin de 1807, il entreprit de bâtir sur la montagne une église. Pendant qu'il suivait les travaux, il conçut le projet d'y joindre une école pour l'instruction des jeunes gens en qui s'annoncerait la vocation ecclésiastique. L'air était pur et sain, les eaux abondantes, le paysage magnifique. On ne pouvait pas choisir un lieu plus favorable à la santé, une solitude plus inaccessible aux bruits du monde, une retraite plus profondément empreinte de ce calme que demandent les sérieuses et fortes études.

Or les circonstances se prêtaient admirablement à la réalisation de cette excellente pensée. Deux ans auparavant, dans l'été de 1806, M. Nagot avait fondé à Pigeon-Hill, entre Abbotstown et Hanovre, État de Pensylvanie, un collège qu'il destinait à former des élèves pour le séminaire et des maîtres pour l'institution de Sainte-Marie de Baltimore. Ouvert le jour de l'Assomption sous la

direction de M. Dilhet, ce collège avait eu d'abord quelque succès ; mais le vénérable supérieur avait peine à en concilier la surveillance avec ses autres travaux. Il craignit de ne pouvoir y accomplir tout le bien qu'il s'était promis. D'ailleurs il était utile d'avoir pour les maisons de Saint-Sulpice dans la capitale du Maryland un lieu de récréation pendant les vacances ; et la ferme de Pigeon-Hill convenait parfaitement à cette destination. L'abbé Dubois trouva donc M. Nagot tout disposé à entrer dans ses vues quand il lui parla de la fondation du Mont-Sainte-Marie d'Emmitsburg. Entre ces deux saints hommes qu'animait un zèle égal pour le service de Dieu et pour la prospérité de l'Église, l'accord était facile. Il fut bientôt conclu. On convint que l'abbé Dubois serait admis dans la congrégation de Saint-Sulpice et que les élèves de Pigeon-Hill iraient au Mont-Sainte-Marie.

C'était en 1808 : l'abbé Dubois prit rang parmi les Sulpiciens le 6 novembre. Il avait acheté sur la montagne une petite maison de bois dans laquelle il s'établit avec ses professeurs au commencement de 1809. A Pâques de la même année, les enfants de Pigeon-Hill y furent transférés. Ils étaient au nombre de seize. On dut alors annexer au collège un bâtiment de briques qui en était éloigné de trois quarts de mille et dont les catholiques du voi-

sinage avaient voulu primitivement faire une chapelle. Puis, pour plus de commodité, il fut décidé qu'on élèverait plus près de la maison une construction spécialement consacrée aux usages de l'école. A cette époque, la contrée n'offrait presque nulle part la moindre trace de culture. Une vaste forêt la couvrait de sa végétation luxuriante. L'abbé Dubois, aidé de l'abbé Dubourg qui agissait apparemment comme supérieur de Sainte-Marie de Baltimore, en acquit une portion moyennant une rente viagère dont le vendeur continua à jouir jusqu'à une vieillesse très-avancée. Il bâtit aussitôt sur ce terrain un édifice en bois auquel il en ajouta successivement deux autres à l'est et à l'ouest. Voici comment un écrivain américain s'exprime à ce sujet dans l'*United States catholic Magazine* de 1846: « M. Dubois, qui aimait les sites élevés et les belles perspectives, voulait placer les bâtiments du collège sur le sommet de la montagne, à une petite distance et en face de l'église; mais il se laissa persuader sagement par M. Dubourg de descendre plus bas dans une situation où il trouverait une grande abondance d'eau vive et où, comme un navire dans le port, il serait protégé par les deux collines au nord et à l'ouest contre les vents de l'hiver. Il employa plusieurs années à construire ces deux rangées de cabanes (*log's cabine*) au mi-

lieu d'un épais bocage et sur le bord d'un marais impraticable. Une large clairière fut faite au sud à travers la forêt ; mais on conserva quelques arbres, après les avoir découronnés, pour servir d'ornement et d'abri ; car c'était là que les élèves prenaient leurs récréations. Plus loin, au midi, on prépara un jardin ; et on planta un verger. Il est aisé de concevoir ce qu'il en coûta d'argent et de travail pour défricher la terre, pour l'aplanir, pour en enlever les pierres et les rochers qui l'encombraient ; en un mot, pour l'améliorer et la rendre propre à la culture. Pendant quelque temps le séminaire eut toute l'apparence d'une école de travail manuel, quand les moins jeunes élèves et les maîtres, dirigés par leur vénérable président et stimulés par son exemple, arrachaient le bois et les épines, ameublissaient le sol ou cueillaient les moissons de la ferme. On tenait cependant en général que ces occupations étaient pour la pieuse colonie plutôt une distraction qu'une fatigue ; et beaucoup de personnes n'y voyaient qu'un ingénieux artifice du bon abbé Dubois pour convertir l'étude en passe-temps. » Le collège à peine construit fut placé sous l'invocation de la Vierge mère de Dieu ; et c'est de lui que la montagne a pris son nom de Mont-Sainte-Marie.

Les progrès de l'établissement furent rapides.

Il compta en 1810 quarante écoliers ; soixante en 1811 ; en 1813 quatre-vingts ; de 1840 à 1851, la moyenne ne paraît pas avoir été au-dessous de cent trente. Les professeurs étaient alors au nombre de onze, non compris le président. La bibliothèque se composait de quatre mille volumes. Les enfants catholiques y furent d'abord seuls admis ; et c'était tout simple. L'institution n'avait originairement pour but que de faire l'éducation des sujets qui se sentaient appelés à servir Dieu dans la carrière ecclésiastique ; mais bientôt l'abbé Du Bois avait été vivement pressé de souffrir quelques exceptions à la règle ; et il avait consenti à recevoir des élèves qui ne se destinaient point à la prêtrise. Il y avait aussi bien trouvé pour le collège un avantage : les plus âgés, ceux qui étaient sur le point de commencer leurs études théologiques, instruisaient les plus jeunes ; ils se formaient ainsi à l'enseignement ; et les pensions des laïques subvenaient en partie aux frais qu'entraînaient les admissions souvent gratuites des séminaristes. A leur tour les protestants demandèrent à profiter du bénéfice que l'institution offrait à la jeunesse catholique. Leur demande leur fut accordée, mais sous la condition expresse que leurs enfants ne seraient distingués des autres en aucune sorte et qu'ils rempliraient sans restriction, sans réserve, tous les

devoirs imposés par la religion. Il semble toutefois que plus tard on se soit contenté d'exiger l'exactitude à suivre les exercices journaliers du collège. En tout cas, les successeurs de l'abbé Dubois sont revenus depuis 1851 à la règle primitive. Il n'y a plus au Mont-Sainte-Marie que des élèves catholiques. Le temps n'est plus où les ministres de la véritable Église pouvaient agir en toute simplicité avec les dissidents des autres dénominations chrétiennes. Le catholicisme en grandissant a vu s'agiter autour de lui le flot toujours montant des haines, des défiances, des jalousies. On avait accepté pour la jeunesse qu'il prenait seul le soin de recueillir, ses services avec gratitude; on s'en est effrayé. Des écoles protestantes ont été créées par les administrations des comtés et des villes. Alors on a eu avec le clergé enseignant des exigences. D'ailleurs le bruit des controverses engagées en Angleterre particulièrement sur la question des collèges mixtes a retenti de l'autre côté de l'Atlantique. La voix du Père commun des fidèles y a été entendue. La séparation devenue nécessaire a été acceptée. Elle est la loi générale aujourd'hui.

Pendant que l'abbé Dubois fondait et dirigeait l'institution du Mont-Sainte-Marie, il n'en continuait pas moins de remplir la charge pastorale d'Emmitsburg. Il était aussi supérieur des Sœurs

de Saint-Joseph. Le temps lui manquait pour tant de travaux ; et ses forces épuisées menaçaient de trahir l'ardeur de sa charité. Dès le matin avant l'aube du jour, il allait à deux milles de sa résidence dire la messe dans la chapelle des religieuses ; rentré au collège, il veillait au bon ordre de la maison, pourvoyait aux besoins des enfants, écoutait les observations ou répondait aux questions des professeurs et faisait lui-même plusieurs classes. Aussitôt que la surveillance des études ne réclamait plus sa présence, il courait auprès des malades pour les visiter, auprès des pauvres pour les secourir. Le catéchisme, la prédication, l'administration des sacrements le sollicitaient à leur tour ; il n'avait jamais de repos. En 1810, l'abbé Charles Duhamel passa d'Iagerstown à Emmitsburg ; ce fut pour l'abbé Dubois un soulagement. — Deux ans après, une assistance plus efficace lui fut accordée ; l'un des directeurs du séminaire de Sainte-Marie de Baltimore, l'abbé Bruté, s'associa à tous les emplois, à toutes les fatigues, à tous les sacrifices du vénérable président de l'institution du Mont-Sainte-Marie. Il lui prêta avec un admirable zèle sa coopération, ses conseils, son appui ; il lui prodigua, dans les circonstances les plus difficiles, les secours d'une amitié courageuse et fidèle. Dévoué sans réserve à l'œuvre commune, il

la soutint par son énergie, ses talents et son activité. « Si l'abbé Dubois ne l'avait pas eu pour auxiliaire, dit l'écrivain américain de l'*United States catholic Magazine*, il eût été impossible que la grande œuvre commencée dans le voisinage d'Emmitsburg pour l'avancement de la religion, de l'éducation et de la charité, s'accomplît avec tout le succès qu'elle a obtenu. » La reconnaissance des catholiques a donné à l'abbé Bruté le surnom d'*Ange gardien de la montagne*.

On doit se rappeler que M. Simon-Gabriel Bruté s'était rendu aux États-Unis en 1810, avec Mgr Flaget, évêque de Bardstown. Né à Rennes, le 26 mars 1779, de parents dont la prévoyante sollicitude l'avait élevé dans la crainte et l'amour de Dieu ; imprimeur dans la même ville au temps de la Révolution dont les avidités sanglantes avaient dévoré la fortune de sa mère, demeurée veuve ; docteur médecin à Paris en 1803, il était resté constamment fidèle aux pieuses promesses de son enfance. Le 11 juin 1808, il fut ordonné prêtre ; et devenu membre de la congrégation de Saint-Sulpice, il retourna dans sa ville natale pour y professer la théologie. A peine fut-il admis à partager les travaux de l'abbé Dubois que le collège du Mont-Sainte-Marie prit de nouveaux développements. Le programme des études fut considéra-

blement étendu. Dans le mois de juin 1813, on ajouta aux branches élémentaires d'une éducation anglaise un cours de français, un cours de hautes mathématiques, un cours de rhétorique et de philosophie morale; en outre on donna plus de temps à l'enseignement du latin et du grec. Quand les jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique, avaient terminé leurs classes et que leur vocation avait été éprouvée, ils étaient envoyés au séminaire de Sainte-Marie de Baltimore. « L'abbé Dubois, dit l'auteur que nous avons déjà cité, l'abbé Dubois se montra si jaloux de pourvoir au plus grand besoin de nos contrées, il fut si imprudent en quelque sorte dans la libéralité avec laquelle il ouvrit la porte de son institution à tous ceux qui voulurent se consacrer aux devoirs du saint ministère que, d'année en année, il fournit à l'Église américaine un nombre considérable de sujets dont la plupart sont devenus les ornements du sanctuaire, et qui, selon toute probabilité, n'auraient jamais pu servir Dieu dans la carrière sacerdotale sans la petite école (*nurcery*) qu'il avait établie près d'Emmitsburg. »

« Mais, ajoute-t-il, quand on se rappelle que l'abbé Dubois vint à Frederikstown sans le sou (*pennyless*), que sa propriété fut acquise à crédit, qu'il y éleva constamment de nouvelles construc-

tions ; quand on prend garde qu'il fut fréquemment trompé par les personnes qui traitèrent avec lui ; qu'il ne s'astreignit jamais à tenir des registres et des comptes ; que, pauvre et très-souvent embarrassé, il ne sut en aucune occasion rester sourd aux cris du besoin ; qu'il n'hésita pas à prendre sur son propre dénûment, toutes les fois qu'il en fut sollicité, pour soutenir des fondations encore plus dénuées que la sienne, on ne peut être surpris qu'il lui soit arrivé de se sentir comme accablé sous le poids des difficultés de sa situation pécuniaire. Il lutta sans doute, même dans ses découragements, avec la patiente énergie qui était dans son caractère, avec un dévouement généreux à la cause de la religion, avec une humble confiance en Dieu. Il fut d'ailleurs fortifié par les visites, aidé par les conseils du premier archevêque de Baltimore, du doux et saint Cheverus, de M. Dubourg. Cependant sa dette s'accroissait ; et le succès de son entreprise devenait douteux. L'avenir lui parut si effrayant pendant quelque temps qu'il aurait probablement abandonné le collège et qu'il serait retourné aux travaux ordinaires de la mission s'il n'avait pas eu M. Bruté pour le consoler et pour le relever. »

Apparemment on peut placer ce temps d'épreuves entre 1815 et 1818. Ce fut au moins dans

cette dernière année que l'abbé Bruté, qui avait résidé jusque là tantôt à Baltimore et tantôt à la Montagne, s'établit définitivement au centre de leurs communs travaux. Il quitta le séminaire de Sainte-Marie dont il était président, et la capitale du Maryland, prit au Mont-Sainte-Marie la moitié des devoirs et des charges de l'abbé Dubois, à Emmitsburg les fonctions pastorales de l'abbé Charles Duhamel qui venait de mourir, et accepta l'emploi de confesseur des Sœurs de Saint-Joseph. A cette époque, la théologie commença à être enseignée dans le collège; et l'abbé Bruté en fut le premier professeur. Il continuait à la fois son cours de philosophie morale et de logique et donnait par occasion des leçons de français, de géographie et de philosophie naturelle. L'institution entra alors dans une nouvelle ère de prospérité; elle y marcha si rapidement qu'en 1824 l'abbé Dubois se décida à faire reconstruire en pierre les murs des bâtiments. Il dit dans une lettre datée de Rome le 16 mai 1830, que l'argent qu'il employa aux dépenses de cette construction, était le fruit de ses économies. Malheureusement un incendie dévora bientôt la plus grande partie de l'édifice. L'opinion générale paraît avoir été qu'il fut allumé par la malveillance; mais elle ne s'appuya jamais ni sur aucune preuve juridique ni sur un

témoignage capable de justifier la notoriété. L'abbé Dubois se borna à accuser « un de ces accidents qu'il n'est pas donné à la prudence humaine de prévoir. » Quoi qu'il en soit, il ne se laissa pas décourager par ce nouveau malheur. Les flammes n'étaient pas encore éteintes qu'il avait déjà résolu de reprendre son œuvre d'édification dans de plus grandes dimensions. Il ouvrit en conséquence une souscription publique, faisant appel à toutes les familles sans distinction de culte. Protestantes comme catholiques, toutes s'empressèrent de répondre. Il y eut des souscripteurs d'Emmitsburg, de Montgomery et des autres lieux environnants. Toutefois, les sommes qui furent ainsi recueillies, ne couvrirent guère que la moitié des pertes; mais elles permirent de commencer les travaux. L'association pour la Propagation de la Foi envoya à l'abbé Dubois un secours important. L'administration du collège fit le reste. Enfin, dans l'été de 1826, le pieux fondateur du Mont-Sainte-Marie prit possession des bâtiments reconstruits, agrandis, restaurés. Il y ouvrit ses classes pour l'année scolaire.

Il voyait sa persévérance couronnée du plus éclatant succès. Il pouvait croire qu'il ne lui restait désormais qu'à jouir, au milieu de cette jeunesse qu'il aimait tant, d'un repos acheté par

toute une vie de travail, de dévouement et de sacrifices. Le Mont-Sainte-Marie ne devait plus en effet connaître de jours difficiles; ses destinées étaient assurées; et l'incorporation qui lui fut accordée en 1830, sous la présidence de M. John B. Purcell, depuis archevêque de Cincinnati, ne fit qu'ajouter la sanction législative aux suffrages dont l'entourait l'opinion publique; mais l'abbé Dubois devait en être séparé. Il fut, dans la même année 1826, appelé à monter sur le siège épiscopal de New-York. Combien la séparation fut douloureuse pour les religieuses de Saint-Joseph qu'il dirigeait avec tant de science, de piété et de charité! plus encore pour les élèves du collège que sa paternelle sollicitude avait attachés à lui par tous les liens de la reconnaissance et du respect, pour les maîtres qui eux-mêmes avaient été ses élèves, ses enfants avant d'être ses amis! La joie de penser que son activité s'exercerait désormais sur un plus vaste théâtre et qu'elle produirait pour l'Eglise des fruits plus abondants, ne consolait pas du malheur de le perdre; car l'abbé Dubois avait tout particulièrement le don de s'attirer l'admiration et l'affection de ceux qui l'approchaient. « Son maintien était grave et digne sans fierté, dit l'écrivain américain de l'*United States catholic Magazine*; son caractère aimable et bon sans fai-

nt et de sa-
vait plus en
es destinées
ni lui fut ac-
de M. John
ncinnati, ne
ux suffrages
mais l'abbé
ans la même
ège épiscopal
fut doulou-
Joseph qu'il
té et de cha-
collège que
és à lui par
du respect,
aient été ses
mis ! La joie
ait désormais
oduirait pour
ne consolait
l'abbé Dubois
s'attirer l'ad-
pprochaient.
e sans fierté,
tates catholic
bon sans fai-

blesse. Il savait toujours à propos stimuler le zèle et maintenir la discipline. Il prenait un plaisir visible à louer, à encourager, à récompenser. » Ses tendres soins pour l'éducation de la jeunesse ont heureusement inspiré l'orateur qui a prononcé son oraison funèbre dans l'église du Mont-Sainte-Marie, le Rév. John Maccaffrey, successivement élève, professeur et président du collège : « M. Dubois savait que la piété est la sauvegarde et l'ornement de la vie dans toutes les conditions, qu'elle est la promesse de la vie terrestre où on est entré, aussi bien que de la vie céleste vers laquelle il faut marcher. Il en faisait donc la base de son système... Parce que les premiers fruits de la vie, semblables aux bourgeons qui éclosent, et aux fleurs qui s'ouvrent sous les fraîches haleines du printemps, sont les présents les plus dignes du ciel, il avait une attention spéciale à conduire les jeunes cœurs par des voies de douce persuasion et de pratique indulgente à s'offrir eux-mêmes à Dieu. Qui pourrait oublier sa manière admirable de préparer ses élèves à leur première communion et de rendre décisives pour leur destinée future les impressions de ce grand acte ? Quels yeux ont été sans larmes quand la voix émue d'une enfance chrétienne répétait les touchantes paroles de renoncement et de consécration qu'il composait

pour cette occasion solennelle? Quels cœurs n'ont pas été attendris quand ce vénérable prêtre adressait ses exhortations pieuses aux enfants qui l'écoutaient comme ils auraient écouté un ange, et, pareils eux-mêmes à des anges, s'agenouillaient humblement devant la Table sainte pour recevoir de ses mains le pain eucharistique?..... Jaloux de ne négliger aucun moyen d'inspirer la piété à ses élèves et d'en conserver de solides sentiments dans leurs âmes, il s'attachait surtout à les pénétrer de sa dévotion ardente à la Mère de Dieu. Et quelles étaient belles les leçons dans lesquelles il leur enseignait par sa parole et par son exemple le respect pour les hautes vertus et les prérogatives éminentes de la très-sainte Vierge, l'amour pour la plus pure et la plus tendre des mères, la confiance dans l'intercession de la meilleure avocate et de la protectrice la plus puissante! »

L'institution du Mont-Sainte-Marie d'Emmitsburg est l'œuvre la plus excellente de l'abbé Dubois; et le Rév. J.-R. Bailey, d'abord secrétaire de l'évêque de New-York, puis successeur de Mgr Timon, sur le siège épiscopal de Buffalo, a dit avec raison dans son livre intitulé : *A brief sketch of the history of the catholic church on Island of New-York* : « De ce point maintenant entouré de tant d'associations chères aux Américains catholi-

ques, par l'éducation profondément religieuse départie à tant de jeunes gens de toutes les contrées de l'Union, par tant de fervents et saints prêtres élevés sous sa direction, par le soin prudent qu'il prenait de l'institut naissant des Sœurs de charité de Saint-Joseph, l'abbé Dubois devint le bienfaiteur non-seulement d'une paroisse, d'une église, d'un diocèse, mais de tout le corps catholique aux États-Unis. »

Nommé évêque de New-York par un bref en date du 23 mai 1826, Mgr Dubois fut sacré le 29 octobre dans la cathédrale de Baltimore par l'archevêque, Mgr Maréchal; et il prit possession de son siège le jour de la Toussaint. Son prédécesseur, Mgr Conolly, était assurément un saint prêtre et un prélat plein de charité; mais son administration avait été entravée par les prétentions des *Trustees* dont nous parlerons plus longuement tout à l'heure; ses jours même avaient été abrégés, suivant le Rév. J.-B. Bailey, par le chagrin des luttes qu'il avait eu à soutenir contre eux, par la douleur de l'impuissance où l'avait souvent réduit leur constante intervention dans l'accomplissement de ses devoirs. D'ailleurs le diocèse de New-York, quoique créé dès 1808, était resté dans un véritable état d'abandon jusqu'en 1815, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où le Souverain Pontife,

délivré des fers de Napoléon, avait pu pourvoir au remplacement du premier évêque, Mgr Luc Concannen, mort sans avoir jamais paru sur le sol américain. Mgr Dubois le trouva dans une grande pénurie; et dès ses premiers pas, il se heurta contre des abus trop invétérés pour que la douceur de Mgr Conolly eût pu les détruire; mais, quoiqu'il eût dépensé la meilleure partie de ses forces dans les travaux de la mission et dans la fondation laborieuse du Mont-Sainte-Marie, quoiqu'il commençât à sentir dans son corps les atteintes de la vieillesse (il était alors dans sa soixante-troisième année), il avait encore la vigueur d'esprit et la fermeté d'âme de sa maturité. Il envisagea sans crainte les difficultés de la tâche qui lui était imposée; il souleva sans trouble le fardeau de son épiscopat; et il se mit résolûment à le porter, espérant de la grâce de Dieu que son courage ne descendrait jamais au-dessous de la foi qui remplissait son cœur.

Son premier soin fut de faire la visite de son diocèse. Il voulait, avant d'en régler l'administration, tout voir de ses yeux et, pour ainsi parler, toucher tout de ses mains. On ne savait à New-York que fort peu de chose du nombre des fidèles, de la situation des églises, des dispositions et des besoins des congrégations. Il ne faut pas trop s'en

éton
l'océ
Dela
un te
gne
prin
était
lioni
cont
régul
pale
la pr
on m
venir
de qu
les L
zèle
état
cism
il ven
aucu
pauv
pagr
cout
dant
New
tous

étonner : la juridiction de l'évêque s'étendait de l'Océan Atlantique au lac Erié, et de la baie de Delaware au fleuve Saint-Laurent ; elle embrassait un territoire plus grand que la France et l'Espagne réunies. Les catholiques étaient dispersés, principalement au Nord, en divers lieux où à peine était-il possible de les compter au milieu de populations dissidentes ; beaucoup vivaient dans des contrées qui n'avaient point encore de moyens réguliers de communication avec la ville épiscopale ; personne ne les avait visités peut-être depuis la première organisation de l'Église américaine ; on ne les connaissait que par tradition, par souvenir ; pour obtenir sur eux des renseignements de quelque valeur, il était nécessaire de consulter les *Relations* des Jésuites. Mgr Dubois avait un zèle trop ardent pour consentir à rester dans cet état d'incertitude sur les conditions du catholicisme dans son diocèse. L'occasion était favorable ; il venait d'être installé ; et il ne s'était engagé dans aucune affaire qui pût le retenir à New-York. Sa pauvreté ne lui permettait pas de se faire accompagner d'un membre de son clergé, suivant la coutume des prélats européens. Il partit seul. Pendant deux ans et plus, il parcourut les États de New-York et du New-Jersey en quelque façon dans tous les sens, faisant les fonctions d'un mission-

naire autant que d'un évêque. « Mille lieues ou trois mille milles à parcourir pour visiter mes brebis dispersées dans mon immense diocèse, étaient, a-t-il écrit lui-même sous la date du 16 mars 1830, le seul délassement que j'avais pour me reposer des fatigues du confessionnal et de l'administration journalière de mes pauvres malades. » Nous n'avons pas sur cette visite pastorale d'autres détails que ceux qui sont contenus dans cette lettre adressée de Rome à Messieurs les Directeurs de l'association pour la Propagation de la Foi. On comprend qu'ils ne nous apprennent rien des travaux et des souffrances du bon évêque. Les apôtres de l'Amérique ne nous ont pas accoutumés à les entendre parler d'eux-mêmes; et ce sera l'éternel désespoir de l'historien de ne rencontrer sous leur plume presque aucun de ces précieux témoignages qu'il serait si heureux de recueillir; mais nous voyons dans la lettre de Mgr Dubois, que le pieux prélat reçut de la ferveur des catholiques et du respect des protestants des consolations inespérées.

« A Buffalo, près des chutes du Niagara, où un honnête Français m'avait donné un superbe terrain pour bâtir une église... je célébrai une messe solennelle dans la cour de justice. Plus de huit cents personnes, protestantes et catholiques, y

assistèrent. Un autel avait été dressé sur l'estrade élevée où les juges sont ordinairement placés. La présence d'un évêque, la célébration du saint Sacrifice, le grand nombre de communians, la beauté et la gravité du chant, l'administration du sacrement de Baptême que je conférai à trente ou quarante personnes, produisirent un attendrissement général parmi tous les spectateurs ; mais ce qui frappa singulièrement les esprits, ce fut la bénédiction du terrain destiné à la construction de l'église et du séminaire. A quatre heures du soir, moment que j'avais fixé pour commencer la cérémonie, je trouvai ces braves gens, hommes, femmes, enfants, rassemblés dans cette même cour de justice où je revêtis mes habits pontificaux. De là, sans que je leur en eusse parlé, ils se rangèrent en files, quatre par quatre, pour se rendre au cimetière qui est éloigné d'environ une demi-lieue. Quatre vieillards en cheveux blancs commencèrent le chapelet à haute voix en allemand. Les assistants, Français, Anglais, Allemands, récitaient la seconde partie du *Pater* et de l'*Ave*, chacun en sa langue. Tous les habitants de la ville que cette cérémonie avait attirés, étaient rangés en haie de chaque côté de la rue. La modestie, le recueillement, la dévotion qui brillaient sur toutes ces figures, et principalement sur celles des quatre

vieillards qui ouvraient la marche, étaient un spectacle bien extraordinaire pour cette population protestante. Le commencement de la procession était arrivé au cimetière que la fin sortait à peine de la cour de justice. Arrivés au cimetière, ces bons Allemands chantèrent les psaumes et les hymnes marqués dans le Rituel pour la bénédiction; et nous ne nous séparâmes qu'après le coucher du soleil. »

De Buffalo, Mgr Dubois se rendit à Saint-Régis sur le fleuve Saint-Laurent. On se souvient que ce village était habité par les derniers descendants des Abénakis, ces courageux et fidèles alliés de la France dans ses guerres contre l'Angleterre. Il est situé moitié sur le territoire du Canada et moitié sur le sol américain, de sorte que la petite congrégation relève à la fois de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis. Depuis quelque temps un grave dissentiment s'était élevé entre les Indiens des deux rives. Ceux qui appartenaient à la grande république fédérale, prétendaient arborer le drapeau de l'Union à côté du drapeau anglais au pignon de la vieille église. Les autres s'y opposaient; et vraiment ils n'avaient pas tort. L'église en effet était bâtie dans la partie canadienne. Quoiqu'elle fût à l'usage commun de toute la paroisse, il n'était pourtant pas permis de la couvrir de la ban-

nière étoilée. Mais ce ne sont pas toujours les questions les plus douteuses qui font naître les plus violents débats. L'orgueil de la volonté a plus encore que la conscience du droit ses ténacités et ses emportements. L'homme se passionne autant et plus pour l'injustice qu'il veut commettre, que contre celle qu'il souffre. Les choses avaient donc été poussées si loin qu'il semblait que la force pût seule trancher le différend. Heureusement Mgr Dubois avait été appelé par les plus sages. En arrivant, il célébra d'abord la sainte Messe que les deux parties entendirent « J'étais assisté, dit-il, d'une douzaine de jeunes gens qui s'étaient fait des surplis avec des couvertures. Le chant qui est exactement le chant grégorien, quoique les paroles soient en langue sauvage, était très-édifiant. Les indigènes l'ont appris des jésuites dont la mémoire est en grande vénération parmi eux ; et ils se le transmettent de génération en génération. » L'office terminé, il y eut des conférences. Le vénérable prélat représenta à la réunion des principaux de la tribu que la querelle, si elle n'était pas bien vite apaisée, « fournirait aux deux gouvernements un prétexte plausible de s'emparer de leur village et de les rejeter dans le désert où ils seraient privés de toute communication avec leurs frères, les blancs catholiques. » On disputa néan-

moins avec beaucoup de vivacité. La jalousie de la nationalité menaçait de l'emporter sur la douceur évangélique. « Oh ! mon père, s'écria tout à coup un vieux chef au milieu de la discussion, nous ne sommes plus chrétiens puisque nous manquons de charité. » Ces paroles pieuses eurent dans l'assemblée un retentissement douloureux qui disposa les esprits à la conciliation. L'autorité de l'évêque fit cesser les dernières hésitations ; et on se sépara, bien décidés à ne plus parler du drapeau américain.

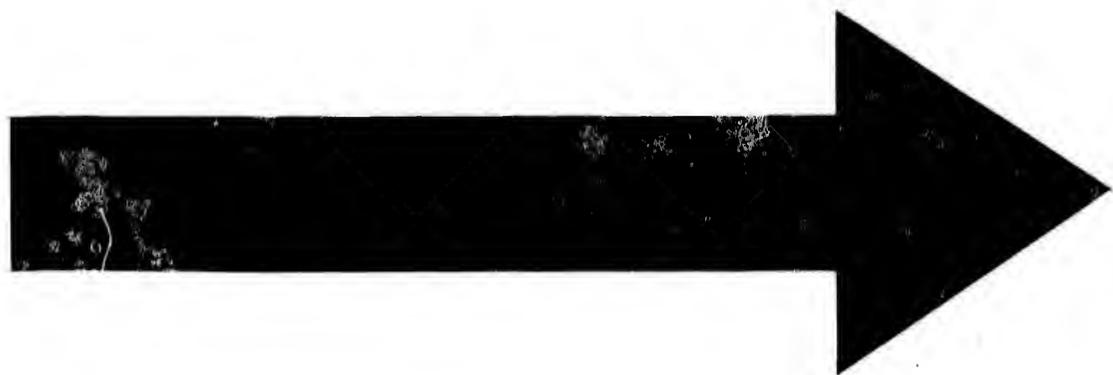
Mgr Dubois rapporta de sa longue visite pastorale une connaissance exacte de la situation, des besoins et des ressources de son diocèse, connaissance, hélas ! bien plus capable d'abattre que de ranimer son courage. Les catholiques étaient assez nombreux : on en comptait cent cinquante mille en tout, Américains, Indiens, émigrants et trente cinq mille environ dans la seule ville de New-York. Ils montraient de la piété, de la bonne volonté, du zèle ; le vénérable prélat en avait eu un premier exemple dès le jour de son installation quand quatre mille personnes se pressaient dans la cathédrale à l'heure du saint Sacrifice ; et nous avons dit l'accueil plein de soumission et de respect que lui firent les fidèles de Buffalo. Mais pour le service de Dieu dans sa ville épiscopale il n'avait

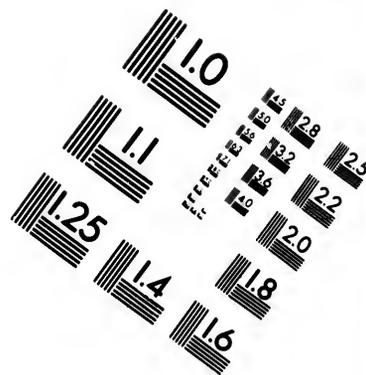
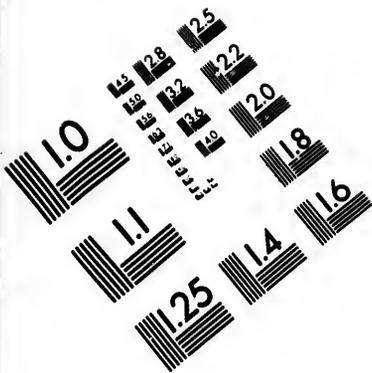
que quatre ou cinq prêtres et seulement quatre églises. Encore une avait été achetée des épiscopaliens en 1827 ; c'est l'église du Christ. La vieille église de Sainte-Marie provenait des presbytériens qui l'avaient vendue en 1826. Les deux autres étaient Saint-Pierre et la nouvelle cathédrale, non encore achevée. Les circonstances n'avaient permis d'ouvrir ni un collège ni un séminaire, en sorte qu'il n'y avait aucun moyen de former des sujets pour la carrière sacerdotale ; et par conséquent l'avenir du diocèse ne reposait sur aucun fondement solide. Les Sœurs de charité de Saint-Joseph avaient été établies par Mgr Conolly dans un hôpital où elles nourrissaient et enseignaient à peu près cent orphelins, garçons et filles. Hors de là il n'existait qu'une école fondée par les *Trustees* de la cathédrale ; mais l'évêque n'en nommait pas les maîtres ; il n'y exerçait pas même son droit de surveillance avec liberté ; il n'était content ni de l'enseignement ni de la discipline. De jeunes Irlandais qui appartenaient à une corporation semblable à celle des frères de la Doctrine chrétienne, avaient offert d'instruire les enfants gratuitement. Ils ne demandaient qu'une maison pour leur noviciat et pour leur école principale. Ils mettaient pourtant à leurs services une autre condition ; c'était qu'ils n'auraient point à

obéir aux *Trustees* et qu'ils relèveraient uniquement de l'autorité épiscopale : on les avait refusés.

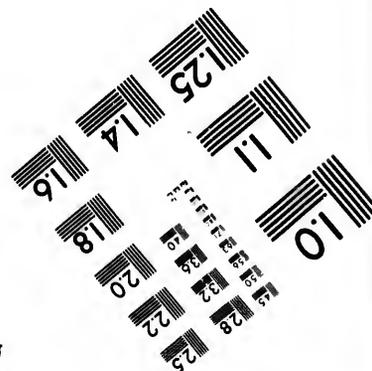
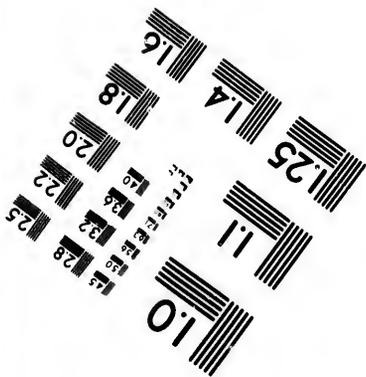
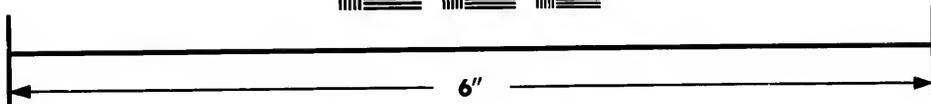
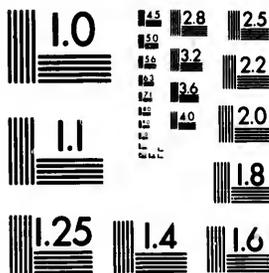
Les *Trustees* sont les administrateurs laïques des paroisses. Ils représentent pour le temporel la congrégation qui a bâti l'église et qui fait les frais d'entretien du culte. Ils tiennent leurs pouvoirs de l'acte d'incorporation. Ils sont ainsi dans une indépendance complète de l'évêque. Leur condition n'a point d'analogie dans les administrations paroissiales ou diocésaines du monde catholique. Un mot d'explication est ici nécessaire. La loi américaine ne fait acception d'aucune doctrine, d'aucune secte, d'aucune congrégation religieuse ; mais elle autorise toutes les associations, de quelque nature qu'elles soient et pour quelque objet qu'elles se constituent. Elle n'exige d'elles qu'une chose ; c'est qu'elles soient incorporées par la législature d'un État ou par le congrès. L'incorporation a pour effet de leur attribuer le caractère d'une personne civile. Il n'y a d'existences collectives aux États-Unis que par elle. Les cités même sont des associations incorporées. Les catholiques ont profité de cette liberté pour donner à leurs congrégations comme à leurs fondations la puissance de la légalité et pour en assurer la durée. Ils ont fait incorporer leurs couvents, leurs hôpitaux, leurs collèges, leurs paroisses. Par là ils sont en-

trés dans le droit commun. Ils en ont recueilli les avantages ; mais il a fallu en accepter aussi les inconvénients et les périls. Leurs paroisses incorporées sont des associations légales qui peuvent acquérir, recevoir, posséder, qui gèrent elles-mêmes leurs intérêts, qui disposent de leurs biens, en un mot qui s'administrent librement ; elles peuvent agir en justice ; leur existence, consacrée par un bill spécial, ne dépend ni de la volonté du magistrat, ni du caprice des associés ; leur durée est perpétuelle : voilà les avantages. Mais les administrateurs ont pris soin de se faire nommer dans l'acte d'incorporation ; ou bien ils sont électifs. En tout cas, l'évêque n'a point de part à leur nomination ; il n'est pas même représenté dans leurs assemblées. Le curé non plus n'y a point d'accès. Ce sont les *Trustees* seuls qui règlent les dépenses, qui votent et paient les traitements des prêtres, qui pourvoient à la pompe comme à l'entretien du culte. Ils ont également la direction de l'école, de l'hôpital, de l'asile, qui sont entretenus avec les ressources de la paroisse. En toutes ces matières ils décident souverainement, sans contrôle et sans appel. Pour tout dire, ils ne sont pas les conseillers laïques, les auxiliaires temporels de l'autorité ecclésiastique ; ils sont les gérants de l'association. Voilà les inconvénients qui deviennent aisément





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14
16
18
20
22
25

18
20
22
25

des dangers. Pour que cette organisation des paroisses dégénère en presbytérianisme, que faut-il ? Que les *Trustees* prétendent exercer une action sur le choix des curés. Et cela est arrivé fort souvent. Enflés par l'orgueil de leur position et poussés par l'influence qu'ils trouvaient dans la gestion des intérêts sociaux, les *Trustees* n'ont point hésité à se mêler de la conduite, de l'enseignement, de la doctrine du clergé et à se faire juges des questions de discipline. On en a vu infliger, comme un châtiment, à des prêtres qui leur avaient déplu, une suspension ou un retrait de salaire ; on en a vu au contraire continuer, malgré l'évêque, d'inscrire sur leur budget des prêtres interdits. Il est si difficile aux hommes de se tenir dans la juste limite de leurs pouvoirs. La passion ne manque jamais de raisons pour justifier ses plus téméraires écarts ; elle en trouve jusque dans les devoirs de la conscience.

C'était surtout par son mauvais côté que la légalité américaine s'était développée dans le diocèse de New-York à l'avènement de Mgr Dubois. « Vraiment, dit le Rév. J. R. Bailey, les *Trustees* avaient l'entier gouvernement de toutes choses. » Mgr Conolly avait inutilement essayé de résister ; il était mort à la peine. L'évêque ne pouvait pourtant pas consacrer, par son inaction ou

par son silence, une situation aussi irrégulière. Sa responsabilité devant Dieu exigeait qu'il revendiquât avec énergie le libre exercice de son autorité ; et il ne lui était pas permis de compromettre la dignité de son sacré caractère devant les hommes. Mgr Dubois résista à son tour. Un jour il arriva qu'il se crut obligé de remplacer un prêtre de sa cathédrale. Les *Trustees* s'en irritèrent ; et non-seulement ils refusèrent au nouveau prêtre un traitement ; mais ils conservèrent à l'ancien celui qu'ils lui avaient alloué. Le procédé était inconvenant, l'usurpation de pouvoirs flagrante. Il y avait injure pour le prélat, dommage pour la religion, scandale pour la congrégation. Mgr Dubois cependant n'y pouvait rien, si ce n'est qu'il maintenait sa décision avec fermeté. Le coopérateur qu'il avait appelé, restait en possession de son titre et de ses fonctions ; mais il ne recevait point d'argent. Les *Trustees* sentirent bientôt que leur position dans cette affaire commençait à n'être plus que ridicule. Ils voulurent en sortir par une violence odieuse. Ils députèrent vers l'évêque une commission qui avait charge de lui représenter qu'administrateurs des biens et des intérêts de la paroisse, leur conscience leur défendait de voter désormais les fonds qu'ils avaient coutume de mettre à sa disposition, à moins qu'il ne consentît

à choisir des prêtres qu'ils pussent accepter. Les députés enveloppèrent cette insolente déclaration de toutes les formules du respect, de la soumission spirituelle, de l'attachement même à la personne du prélat. Ils protestèrent de leur dévouement au bien de l'Église, des regrets qu'ils éprouvaient d'une dissidence aussi fâcheuse, de leur désir ardent de revenir à des termes réciproques de bon accord et de bonne volonté. Mgr Dubois les écouta avec une grande patience ; et quand ils eurent fini : « Bien, Messieurs, leur dit-il ; vous voterez le traitement ou vous ne le voterez pas, comme vous voudrez. Je saurai m'en passer. Je puis vivre à la cave aussi bien qu'au grenier ; mais que je descende du grenier ou que je monte de la cave, je serai toujours votre évêque. » Le Rév. J. R. Bailey à qui nous empruntons cette anecdote, donne à entendre que les *Trustees* furent contraints de céder en définitive ; mais il ajoute que l'évêque ne réussit jamais, malgré son inflexibilité nécessaire autant que juste, à prendre une situation qui lui permit de couper le mal dans sa racine. C'est que le mal provenait moins encore des hommes que des choses ; il avait sa cause originelle et fatale dans la loi civile que le pasteur ni le troupeau, le clergé ni les fidèles n'avaient le pouvoir de changer. Jusqu'à la fin de son administration,

Mgr Dubois eut toujours à lutter contre l'intervention illégitime des *Trustees*.

Encore si la gestion de ces administrateurs impérieux avait eu dans l'ordre temporel les bons résultats qu'il était naturel d'en attendre : mais la plupart des églises étaient grevées de dettes considérables. La cathédrale seule devait vingt-quatre mille piastres (cent vingt mille francs). On n'y trouvait pas un seul ornement complet. « Je n'ai pour toute chapelle, écrivait Mgr Dubois en 1830, qu'une mitre passable et une crosse de bois. » Trop occupés du soin de faire valoir les avantages de leur position, les *Trustees* n'avaient pas eu le temps de veiller aux intérêts des congrégations et de pourvoir aux besoins les plus urgents du culte. Tout manquait au zèle du vénérable prélat, si pauvre lui-même qu'il avait dû sa croix et son anneau pastoral à la générosité de Mgr Carroll. Une classe d'hommes sollicitait particulièrement sa charité. C'étaient les immigrants que l'Allemagne et l'Irlande versaient à flots pressés dans sa ville épiscopale. Partis d'Europe avec peu d'argent, ces malheureux arrivaient à New-York presque sans ressources. Ils y avaient à peine fait quelque séjour qu'ils étaient en proie à la faim et à la maladie. Ils n'avaient point obtenu de travail quand leurs forces leur permettaient d'en demander ; ils ne ren-

contraient pas même un peu de pitié quand ils s'affaissaient sous la double étreinte de la fièvre et de la misère. Beaucoup mouraient et laissaient après eux des enfants et des femmes. Un hôpital, il est vrai, s'ouvrait pour les malades, mais par exception en quelque sorte ; car il n'était ni assez spacieux ni assez riche pour les recevoir tous. D'ailleurs, si des médecins habiles s'efforçaient d'y soulager les souffrances du corps, les plaies de l'âme n'y avaient pas, pour les guérir, la parole et la bénédiction du prêtre. La mort y était sans consolation et sans espérance. Les orphelins demeuraient abandonnés. Le cœur de Mgr Dubois saignait à la vue de tant de douleurs ; mais quels secours temporels pouvait-il y apporter dans son dénûment ? Et son clergé si réduit ne suffisait pas à la distribution des secours spirituels.

Il lui avait été facile de comprendre par les informations que sa visite pastorale lui avait fournies, qu'il ne devait pas chercher dans son diocèse les promesses de son épiscopat. Sans séminaire, il ne pouvait pas espérer d'augmenter le nombre de ses prêtres. Il ne pouvait pas sans argent songer à bâtir des églises, à les doter des objets les plus indispensables à la célébration des offices, à développer les établissements fondés par son prédécesseur ou à en créer de nouveaux. Il tourna donc

ses
piét
jam
rica
Fra
teur
fin
dan
New
tion
éter
teur
crut
fran
deu
leur
trat
exp
pain
som
sém
M. I
Niac
rive
auss
reus
mèr

ses regards du côté de l'Europe. Il savait que la piété de leurs aînées dans le catholicisme n'avait jamais été sourde aux prières des églises américaines. Il prit la résolution d'aller quêter en France et en Italie des aumônes et des coopérateurs. Nous croyons qu'il se mit en route vers la fin de 1829 ; au moins nous le trouvons à Rome dans le mois de mars 1830. Il était de retour à New-York la même année. « A force de sollicitations, lisons-nous dans sa lettre écrite de la ville éternelle le 16 mars, j'ai augmenté mes coopérateurs au nombre de dix-huit. » Il avait donc recruté treize ou quatorze missionnaires européens, français surtout. Son premier soin fut d'en placer deux à l'hôpital des immigrants ; et comme il ne leur était point fait de traitement par les administrateurs, il dut, pour nous servir encore de ses expressions, partager avec eux son morceau de pain. En même temps il appliqua une partie des sommes qu'il avait reçues, à la fondation d'un séminaire. Pour cela il acheta dès 1830 d'un M. Lafarge une terre appelée Gravemont près de Niack, petite ville d'environ six cents âmes sur la rive gauche de la rivière Hudson. Il commença aussitôt à y élever de vastes bâtiments qui malheureusement devinrent la proie d'un incendie avant même d'avoir été achevés ; et comme ils n'étaient

point assurés, il fallut suspendre les travaux. Cependant le collège fut ouvert, apparemment dans quelque maison dépendant de son nouveau domaine; car il est dit dans son oraison funèbre par le Rév. John Mac Caffrey « qu'il était heureux de voir dans son diocèse une institution collégiale fondée sur le plan, gouvernée d'après les règles et dirigée par les enfants du Mont-Sainte-Marie. » Le Rév. J. R. Bailey nous apprend de son côté que « cette institution était établie sur le modèle de celle que Mgr Dubois avait fondée à Emmitsburg, renfermant un séminaire pour les jeunes gens qui se destinaient à la carrière sacerdotale, et un collège où les devoirs de l'enseignement étaient en partie confiés aux étudiants en théologie. » Néanmoins Mgr Hughes, alors évêque de Basiliopolis et coadjuteur de New-York, a écrit en 1840 aux directeurs de l'association pour la Propagation de la Foi : « Il y a quinze mois, nous avons enfin jeté les fondements d'un séminaire. » Mais il s'agit de la grande école ecclésiastique que ce prélat établit sur la forme de Rosehill à Fordham dans le comté de Westchester. On avait reconnu que Gravemont était trop éloigné de la ville épiscopale, que l'accès d'ailleurs en était difficile; et comme l'édifice projeté n'avait pas encore pu être construit, on transféra le séminaire à Rosehill.

Des quatre églises que Mgr Dubois avait trouvées à New-York, une fut détruite par un incendie que la malveillance, croit-on, avait allumé. C'est Sainte-Marie. Le zélé prélat la rebâtit dans les deux années 1832 et 1833. L'église du Christ, acquise des épiscopaliens, menaçait ruine; il fit commencer, en 1833, l'édifice qui devait la remplacer; et il eut la joie de le voir terminé en 1837. Enfin il posa, en 1836, les fondements de la nouvelle église de Saint-Pierre; l'ancienne qui avait abrité les premières assemblées des fidèles à New-York, manquait de solidité; et elle était trop petite. Il créa en outre, presque en même temps, dans sa ville épiscopale deux nouvelles paroisses et construisit deux églises neuves: Saint-Joseph qui fut bénie en 1834; la Transfiguration qui le fut en 1836. Il ouvrit de plus, en 1835, l'église de Saint-Paul à la congrégation de Harlem. Tous ces travaux furent dus à l'ardeur de sa charité autant qu'à l'activité de son administration. Les catholiques ne vénéraient pas seulement Mgr Dubois; ils le chérissaient; et ils s'abandonnaient avec une confiance filiale à la direction que leur imprimaient ses exhortations et ses exemples. Les Allemands de New-York achetèrent en 1834, par souscription, le terrain sur lequel a depuis été élevée l'église de Saint-Nicolas. C'était, pour ainsi

parler, entre le pasteur et le troupeau une pieuse émulation pour le développement du culte, pour le bien de la religion, pour la gloire de Dieu.

Mgr Dubois sentait cependant sa santé s'affaiblir. Ses forces déclinaient; il avait toujours le même zèle; il n'avait plus la même vigueur; les consolations qu'il puisait dans la fécondité de ses veilles, fortifiaient son âme; mais son corps succombait sous le poids des fatigues. Malgré l'augmentation successive du nombre de ses prêtres, ce n'était pas assez qu'il fût évêque, il devait aussi être curé, missionnaire et catéchiste. Épuisé par le travail, accablé par la souffrance, il demanda un coadjuteur. Le Rév. John Hughes, curé de Saint-Jean à Philadelphie, lui fut donné en 1837. Il put encore le sacrer lui-même le 9 janvier 1838, dans la cathédrale de Saint-Patrick; ce fut en quelque façon le dernier acte de son épiscopat. Quinze jours après, une paralysie partielle lui annonça que l'heure de la miséricorde divine approchait pour lui; de ce moment, il n'eut plus aucune part à l'administration du diocèse. Pourtant il vécut près de quatre années avec une grande patience, une grande résignation, une grande humilité; et il mourut dans sa résidence de Mulberry-Street, le 20 décembre 1842. Ses restes mortels furent déposés dans la cathédrale, suivant le désir qu'il

en avait exprimé. Il était âgé de 78 ans. Il avait employé cinquante et un ans de sa vie au service de Dieu dans l'église américaine, et seize sur le siège épiscopal de New-York. Nous avons dit de quelle utilité immense avait été, pour le catholicisme aux États-Unis, son collège du Mont-Sainte-Marie près d'Emmitsburg. Pour mesurer tout le bienfait de sa carrière d'évêque, il suffit de savoir qu'il laissa 58 prêtres, 54 églises et 49 stations où le saint Sacrifice était offert, où les sacrements étaient administrés à des époques fixes. La population catholique s'était élevée de 150,000 âmes à 200,000 ; la ville et la campagne de New-York en comptaient, au lieu de 35,000, 90,000 environ.

CHAPITRE XII.

LE COUVENT DE SAINT-JOSEPH A EMMITSBURG. — LES SŒURS DE CHARITÉ AUX ÉTATS-UNIS.

Pendant que les prêtres émigrés français travaillaient à l'édification de l'église américaine dans les missions, les paroisses et les diocèses, dans les séminaires et les collèges qu'ils ont créés, organisés, dirigés, une femme jetait humblement à Baltimore les fondements d'un institut qui, transféré à Emmitsburg, prit en peu de temps les accroissements les plus rapides et couvrit, pour ainsi parler, le territoire des États-Unis de ses maisons d'éducation, de ses écoles, de ses asiles d'orphelins, de ses hôpitaux. Cette femme, c'est M^{me} Seton; cet institut, le couvent de Saint-Joseph, aujourd'hui des Sœurs de charité, des pieuses et vénérables Filles de Saint-Vincent de

Paul. A chaque page de leur édifiante histoire, nous trouvons les noms des prélats les plus illustres, des missionnaires les plus zélés et les plus savants que l'émigration ait donnés à l'Amérique. C'est M. de Cheverus qui a converti M^{me} Seton ; M. Dubourg qui l'a excitée et déterminée à fonder une société dont les membres se consacraient spécialement au service de Dieu ; M. Dubois qui l'a reçue à Emmitsburg ; M. Flaget qui lui a apporté de France la première copie des statuts de sa congrégation. Elle a eu pour conseiller M. Matignon, pour ami M. Moranvillé, pour directeurs M. David et M. Babad. Depuis sa fondation jusqu'à son affiliation à la communauté-mère de Paris, le couvent de Saint-Joseph n'a compté que des prêtres français parmi ses supérieurs. Cette grande et précieuse institution est donc véritablement une œuvre française ; elle appartient ainsi étroitement à notre sujet. Si nous néglignons d'en raconter l'origine et les progrès, nous laisserions des lacunes considérables dans les récits des vies laborieuses et fécondes dont nous avons essayé de nous faire l'historien.

Miss Harriet Bailey était fille du docteur Richard Bailey, médecin distingué de New-York. Elle épousa, jeune encore, M. Williams Seton, commerçant de la même ville ; et peu d'années

URG. — LES
UNIS.

français tra-
américaine
es diocèses,
s ont créés,
it humble-
un institut
en peu de
des et cou-
s États-Unis
oles, de ses
ette femme,
nt de Saint-
harité, des
Vincent de

après, elle le suivit à Philadelphie où elle eut le malheur de le perdre. Devenue veuve, elle se convertit à la religion catholique. Nous n'avons point à parler de sa conversion après l'excellent auteur de la *Vie du cardinal de Cheverus*. Il suffit de savoir qu'elle eut beaucoup d'éclat et de retentissement. Les membres les plus éminents du clergé américain s'y étaient intéressés; et Mgr John Carroll y avait pris une part très-active. M^{me} Seton était dès ce temps-là en relation avec M. Matignon, avec le Rév. Michael Hurley, religieux de l'ordre de Saint-Augustin, récemment arrivé d'Europe, et surtout avec l'abbé Tisserand qui alors visitait l'Amérique et avait sa résidence principale à Elisabethtown dans le New-Jersey. M. de Cheverus lui avait recommandé ce dernier d'une manière toute particulière comme un prêtre très-capable de la diriger avec sagesse dans toutes les occasions importantes. « C'est, lui avait-il dit, un homme aussi aimable que respectable, d'un grand savoir et d'une piété solide. »

Toute la sollicitude de M^{me} Seton était d'élever ses enfants, deux fils et trois filles, dans la religion qu'elle avait eu le bonheur d'être appelée à connaître. Revenue à New-York, elle avait trouvé les plus fortes oppositions au sein de sa famille. Sa fortune lui avait été enlevée; et elle avait dû,

pour garder son indépendance, ouvrir un pensionnat de jeunes filles. Le succès ne répondit point à ses espérances. Ses élèves étaient peu nombreuses ; et elle ne jouissait pas dans la liberté qu'elle avait cherché à se faire, de la tranquillité qu'elle avait attendue. Son courage commençait à fléchir sous le poids des contrariétés et des épreuves. Pour échapper aux embarras de sa situation, elle méditait de passer au Canada où elle se flattait de pourvoir avec plus de facilité à l'éducation de ses enfants, quand la Providence lui ménagea une occasion de s'entretenir avec M. Dubourg. Le vénérable président du collège de Sainte-Marie était en 1806 dans la ville de New-York. « Un matin, dit l'auteur de la *Vie de M^{me} Seton*, M. R. Charles White, il alla célébrer la messe à Saint-Pierre. Au moment de la communion, une dame s'approcha de la Table sainte ; et, le visage baigné de larmes, reçut la divine Eucharistie. Son attitude humble et recueillie, l'admirable expression de piété, de charité répandue sur tous ses traits frappèrent si vivement M. Dubourg que, déjeunant ensuite chez l'abbé Sibourg, curé de la paroisse, il ne put s'empêcher de lui demander qui pouvait être cette pieuse et digne femme. La réponse à cette question n'était pas faite encore qu'on entendit frapper doucement

à la porte. Presqu'aussitôt M^{me} Seton fut introduite. En entrant, elle s'agenouilla pour recevoir la bénédiction du ministre de Jésus-Christ. M. Dubourg savait tout ce que racontait d'elle l'admiration des catholiques ; et déjà, avant de l'avoir vue, il avait soupçonné qu'elle était la personne dont il avait remarqué avec édification la dévotion dans l'église. La conversation s'engagea. M^{me} Seton parla de ses enfants, de ses vœux et de ses projets pour leur avenir, de la perspective éloignée qui semblait lui être offerte de placer ses filles dans un couvent à Montréal et de s'y retirer avec elles. Sa pensée unique était d'assurer leur salut en s'efforçant de les conduire dans les voies de la perfection chrétienne. M. Dubourg qui l'avait écoutée avec la plus bienveillante attention, lui remontra que tout ce plan d'une sollicitude si louable pouvait être exécuté sur le sol des États-Unis ; et il lui en indiqua les moyens. »

Cette conversation fut dans les âmes des deux interlocuteurs comme une semence féconde que Dieu parut y avoir déposée lui-même et dont le germe ne tarda pas à éclore. D'une part, M^{me} Seton en écrivit à Mgr Carroll, pour lui demander ses conseils ; de l'autre, M. Dubourg en conféra avec M. Matignon et M. de Cheverus. Après avoir pesé la matière attentivement, ils conclurent en-

semble que toute idée de retraite au Canada devait être abandonnée, et que, pour le bien de la religion, il était convenable de s'en tenir au projet d'un établissement dans les limites de la république américaine. Toutefois, ils furent d'avis de ne rien précipiter. Ils firent en conséquence dire à M^{me} Seton qu'elle devait attendre la manifestation de la volonté divine, « de la volonté de ce père si tendre qui, du haut des cieux ne laisse pas son faible enfant faire un pas sans l'aider et le soutenir. » En même temps, M. de Cheverus et M. Matignon lui adressèrent deux lettres. Le premier avait l'espérance qu'en restant dans les États de l'Union, elle serait plus utile à sa famille et contribuerait heureusement au progrès du catholicisme. « Je n'ai qu'à prier Dieu, lui écrivait le second, de bénir vos vœux et les siennes et de vous faire la grâce de les accomplir pour sa plus grande gloire. Vous êtes destinée, je crois, à quelque grand bien dans les États-Unis. Vous devez y demeurer de préférence à tout autre lieu. D'ailleurs, Dieu a ses moments que nous ne devons pas chercher à devancer ; et un prudent délai mûrit seul les bons désirs qu'il éveille en nous. » Mgr Carroll de son côté, lui répondit que bien qu'il ne connût pas dans tous ses détails le plan de M. Dubourg, il l'approuvait néanmoins ; il lui suffisait de savoir qu'il

avait le concours de M. Matignon et de M. de Cheverus.

Ainsi consolée et encouragée, M^{me} Seton se résigna à la patience ; car sa situation ne s'améliorait pas. Elle était bien décidée à n'essayer d'aucun changement avant l'heure marquée par la Providence ; mais quand cette heure sonnerait-elle ? Plus d'une année s'écoula sans qu'elle eût le bonheur de l'entendre. Peu lui importait le chemin par lequel il plairait à Dieu de la conduire ; mais aucune lumière ne se montrait pour l'éclairer. Enfin, vers le commencement de 1808, elle se retrouva avec M. Dubourg, chez un ami commun. On parla du collège de Sainte-Marie, de quelques lots de terre encore vacants qui en dépendaient. Tout à coup elle s'écria : « Je veux aller et prier. » Ces paroles jetées négligemment et sans dessein ramenèrent l'entretien sur elle-même, sur les difficultés, sur les périls peut-être de sa position à New-York ; « et, lisons-nous dans une de ses lettres, M. Dubourg s'intéressant à nous, comme il fait à toutes les créatures de Dieu qu'il peut servir, me dit en terminant : « Venez avec nous, M^{me} Seton ; nous vous aiderons à former un plan de vie qui réalisera votre intention de subvenir à l'entretien de vos enfants et les mettra à couvert des dangers auxquels ils sont exposés dans la fréquen-

tation d'une société protestante, en même temps qu'il vous apportera une plus grande consolation dans la pratique de vos devoirs religieux. Nous aviserons aussi à fonder une petite école pour l'instruction chrétienne de la jeunesse. » M. Dubourg lut offrit en outre de recevoir gratuitement ses deux garçons au collège de Sainte-Marie. Il est aisé de concevoir la joie qu'elle ressentit de cette gracieuse et généreuse invitation. Néanmoins elle voulut consulter encore M. Matignon et M. de Cheverus. Ce dernier lui répondit en son nom et au nom de son vénérable ami : « Un tel établissement doit être un profit public pour la religion ; et nous en espérons un avantage réel pour vous et pour votre famille. Nous le préférons infiniment à votre projet de retraite à Montréal. » Il n'y avait plus à hésiter. Aussi bien les amis de M^{me} Seton qui habitaient New-York, étaient du même avis que les deux saints prêtres de Boston. On loua donc une petite maison de briques à deux étages, dans le voisinage du séminaire, à Baltimore. La prudence voulait qu'on commençât humblement. Ce n'était en effet qu'après l'expérience d'une année au moins qu'il pouvait être permis de juger sainement des mesures à prendre pour le développement de l'institution. Cependant M^{me} Seton s'étant préparée à quitter New-York, s'embarqua le

8 juin 1808 avec ses trois filles pour la capitale du Maryland. Elle y arriva le 15.

La petite école fut bientôt ouverte. M. Pierre Babad prit soin de l'instruction religieuse des jeunes filles. C'était, comme nous l'avons dit, un prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice, professeur au collège de Sainte-Marie. « M^{me} Seton ne tarda pas à découvrir en lui un esprit de la même trempe que le sien. Elle lui reconnut une imagination vive, un caractère ardent et ferme avec une franchise et une suavité de manières qui la déterminèrent à le choisir pour la direction de sa conscience. M. Babad appliqua son zèle aux besoins de l'école avec une affection particulière. Il fut le père spirituel et le protecteur de la petite famille dont M^{me} Seton était le chef. » Ce fut lui qui donna le premier une forme au désir que sa pieuse pénitente nourrissait de fonder une congrégation de femmes pour le service des enfants, des orphelins, des malades et des pauvres. Étant allé en mission à Philadelphie dans l'automne de 1808, il eut l'occasion d'y voir miss Cecilia O'Conway qui, désireuse de trouver un refuge contre les périls du monde, se disposait à traverser l'Océan pour le chercher. Après l'avoir éprouvée dans des entretiens sérieux, il ne douta plus qu'elle n'obéît à une véritable vocation. Il lui fit alors connaître le pro-

jet de M^m Seton et la persuada de se réunir à elle. Le père qui était un catholique fervent, ne se contenta pas d'accorder à sa fille le consentement qu'elle lui demandait ; il voulut la conduire lui-même à Baltimore ; et il la remit entre les mains de M Seton comme un enfant qu'il consacrait à Dieu. Le 7 décembre, miss Cecilia O'Conway prit sa place dans la petite école. M. Babad parut avoir dans cet humble commencement une claire vue de la grande institution qui devait en sortir un jour quand il appliqua à la vénérable fondatrice, en lui demandant de les répéter souvent avec confiance, ces paroles du psaume 112 : « *Qui habitare facit sterilem in domo matrem filiorum lætantem.* Qui donne à celle qui était stérile, la joie de se voir dans sa maison la mère de plusieurs enfants. » Jamais, en effet, paroles ne furent plus évidemment prophétiques. En 1850 on comptait cent trente-trois religieuses à Emmitsburg, quatre cent trente dans toute l'étendue des Etats-Unis ; et dès le mois d'avril 1846, les maisons de l'ordre étaient au nombre de quarante.

Pourtant en 1809, c'est-à-dire presque trois ans après cette première entrevue qui avait fixé la volonté de M^m Seton, la communauté ne se composait que d'une femme et d'une jeune fille, une femme éprouvée par la douleur, et une jeune fille

à peine née aux espérances de la vie. Tels étaient les faibles instruments des grands desseins de la Providence sur ces contrées ; mais les ouvriers évangéliques avaient été amenés successivement, si nous pouvons parler ainsi, au pied de l'édifice qui allait être construit pour le service et la gloire de Dieu : d'abord M. Dubourg qui en a conçu le projet et dessiné le plan ; puis M. Babad qui en a posé les fondements ; enfin M. Cooper qui, dans cette même année 1809, en a élevé les murailles et couronné le faite. Ce dernier était un protestant converti qui aspirait à embrasser la carrière sacerdotale. En entrant au séminaire, il avait annoncé l'intention d'abandonner une partie de sa fortune pour la fondation d'un ordre religieux qui se dévouerait aux œuvres si importantes du soin des pauvres et de l'éducation des filles. Lui seul avait quelque bien ; et il était venu juste au moment précis où il fallait hâter les développements de l'institution par une assistance temporelle. C'est l'histoire des plus puissantes fondations du catholicisme : un pauvre prêtre, un serviteur dénué de Jésus-Christ réunit dans une pieuse association des hommes ou des femmes comme lui pauvres et dénués. Ils travaillent de leurs mains pour se nourrir ; et ils prient pour faire descendre sur la terre la miséricorde de Dieu. Ils souffrent ; et ils s'appli-

quent à soulager toutes les souffrances de l'humanité, donnant à manger à ceux qui ont faim, guérissant ceux qui sont malades, consolant ceux qui pleurent, instruisant ceux que l'ignorance livre aux mauvais penchants de notre nature. Leur œuvre s'affermir au milieu des tribulations de la pauvreté et des joies de la charité ; leur communauté s'accroît ; des frères leur sont envoyés par la bénédiction divine ; et quelque heureux du siècle à son tour s'empresse de sanctifier ses richesses par des dons qui leur permettent d'étendre au loin la salutaire influence de leur piété et de leur zèle. Dieu qui s'était en quelque façon réservé d'agir seul au commencement, consent alors à admettre les privilégiés du temps à une sorte de partage dans l'exécution de ses desseins et à la communication des grâces qu'il prodigue aux élus de l'éternité. On peut reconnaître à ce signe que des jours de clémence se lèvent pour le monde.

M. Cooper qui était apparemment originaire d'Emmitsburg, désirait y établir le siège de la future congrégation. Il fut aisé aux conseillers, aux directeurs de M^{me} Seton de s'entendre avec lui sur ce point. En conséquence, M. Dubourg accepta la commission d'aller chercher dans la ville ou aux environs un emplacement convenable. Il trouva à un mille dans la vallée une ferme qui appartenait

à M. Robert Fleming, avec une petite maison de pierres formant à peu près la moitié de ce qui sert actuellement de lavoir aux religieuses. Les terres étaient comme enclavées dans celles que possédaient au même lieu M. Dubois, M. Dubourg et M. Cooper. La position ne pouvait pas être plus favorable. On se décida promptement à acheter la ferme ; mais la maison avait besoin d'être réparée et agrandie. Cette circonstance n'empêcha cependant pas M^{me} Seton de se rendre aussitôt à Emmitsburg. M. Dubois qui venait de construire les nouveaux bâtiments de son collège, la reçut et l'installa dans la cabane de bois sur la montagne. C'était pour lui une grande joie de voir se fonder une communauté de femmes dans cette contrée qu'il aimait tant à cause des fruits précieux qu'y avait produits la divine semence. Il ne prêta pas seulement à la pieuse colonie le modeste asile où il avait été heureux de l'accueillir ; il lui prodigua les attentions et les soins de l'hospitalité la plus affectueuse. M^{me} Seton avait avec elle, outre miss Cecilia O'Conway, une jeune demoiselle de New-York. Elles étaient trois en tout ; une quatrième se présenta peu de temps après et fut admise. M. Dubourg pensa alors que bien qu'elles n'eussent pas encore pris possession de leur demeure, il convenait de leur donner des règles et un habit. La cé-

réunion eut lieu le 1^{er} juin 1809; et le lendemain, jour de la fête du très-saint Sacrement, les religieuses parurent en costume dans la chapelle du Mont-Sainte-Marie. Leurs règles n'étaient que provisoires; néanmoins M^{me} Seton fit les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance pour trois ans. Son âge, la persévérance de ses désirs, l'expérience déjà longue de sa vocation permirent de faire cette exception en sa faveur. M. Dubourg qui avait la charge de supérieur ecclésiastique, n'était pas d'avis d'imposer un nom à la communauté avant qu'elle ne fût définitivement constituée; mais il céda aux instances de la vénérable mère et consentit à ce que les religieuses fussent désignées sous le titre de Sœurs de Saint-Joseph.

Cependant les travaux de la petite maison dans la vallée furent bientôt terminés. On en avait fait avec économie une habitation à peine commode. M^{me} Seton s'y établit le 30 juillet. Elle avait sous sa conduite avec les trois membres de la corporation dont nous venons de parler, ses trois filles et ses deux belles-sœurs. De plus quelques dames de Baltimore, sans entrer dans la communauté, avaient pris leur résidence près d'Emmitsburg dans l'espérance des bénédictions qu'elles attendaient de sa direction et de ses conseils. Ainsi les désirs si éprouvés de la servante de Dieu se réali-

saient enfin ; le plan de M. Dubourg s'exécutait ; les paroles que M. Babad avait empruntées au Psalmiste, s'accomplissaient ; et déjà s'annonçait le *grand bien* que M. Maignon avait entrevu. M. Dubois accepta avec empressement les fonctions d'aumônier du couvent. Pendant plusieurs années, il célébra la messe chaque matin dans l'humble chapelle de Saint-Joseph. Le dimanche, les religieuses assistaient aux vêpres dans l'église de la montagne. Elles s'y rendaient processionnellement en récitant le Rosaire ; et elles y faisaient l'office du chœur. L'une d'elles tenait l'orgue ; et les autres chantaient. Elles avaient aussi le soin de l'ornement du sanctuaire. La montagne était d'ailleurs le but ordinaire de leurs promenades. Souvent dans la matinée elles se réunissaient en un lieu appelé le *Grotto* avec les jeunes filles dont l'instruction et l'éducation étaient confiées à leur sollicitude. « Le *Grotto* est une partie romantique du Mont-Sainte-Marie, un peu au-dessus du séminaire, où la nature a déployé toutes ses sévères et pittoresques beautés. De grands rochers, des arbres vigoureux et couverts de mousse se projetant sur un ravin au fond duquel un ruisseau court en murmurant sous un épais feuillage, des fleurs sauvages de toutes couleurs en font une retraite véritablement enchantée. De pieuses mains y ont planté la

croix, symbole de notre rédemption, et élevé l'image de celle qui est justement nommée le secours des chrétiens. Là, M^{me} Seton, avant de prendre avec sa petite bande un modeste repas, invoquait la bénédiction divine par le chant du cantique des trois enfants dans la fournaise ; et il n'est personne qui n'en rende témoignage, on ne saurait oublier, quand on a eu le bonheur de se trouver dans une de ces réunions si pieuses, le ton de cette voix et la ferveur de ce cœur qui au milieu de ce tranquille et magnifique paysage, conviaient toutes les créatures à louer et glorifier leur Créateur. »

La communauté grandit rapidement. Le nombre des religieuses et des novices s'accrut ; celui des élèves du pensionnat devint considérable. Retenu à Baltimore par les devoirs de la présidence du séminaire de Sainte-Marie, M. Dubourg se démit de ses fonctions de supérieur ecclésiastique. Il fut remplacé par l'abbé David vers la fin de 1809. « Deux qualités excellentes recommandaient particulièrement pour cet emploi le savant Sulpicien : une grande habileté dans la direction des âmes et un zèle ardent pour l'exacte observance de la discipline. Le Rév. M. David ne prêcha rien tant aux religieuses que l'obéissance et la simplicité. C'étaient aussi les vertus qui le distinguaient éminemment. Il s'appliqua surtout et partout à bien pé-

nétrer de la nécessité d'en acquérir la pratique les personnes qu'il eut à conduire dans les voies de la perfection. » Ce fut lui qui dirigea la seconde retraite de la communauté, commencée le 8 octobre 1810. On comptait alors quinze sœurs dans le couvent de Saint-Joseph.

En cette même année 1810, au mois de novembre, Mgr de Cheverus visita la maison d'Emmitsburg. Il était accompagné de Mgr Egan, évêque de Philadelphie. On sait qu'il avait puissamment contribué à la conversion de M^{me} Seton ; et depuis lors il entretenait avec la vénérable mère une étroite correspondance ; mais ils ne s'étaient jamais vus. Avec quelle pieuse joie il fut accueilli ! Quels accents de reconnaissance et de respect saluèrent sa venue ! quels sentiments de piété et de charité éclatèrent quand les bonnes sœurs agenouillées devant lui reçurent sa bénédiction ! Il est plus aisé de l'imaginer que de le dire. M^{me} Seton était heureuse d'entendre la voix de celui qui lui avait ouvert la porte du salut ; le saint évêque de son côté n'était pas moins heureux de se trouver dans un lieu où Dieu était servi avec tant d'utilité pour le prochain. Il n'y avait encore alors aux Etats-Unis que trois couvents de femmes : celui des Ursulines fondé à la Nouvelle-Orléans en 1727 pendant que la Louisiane était une colonie

française ; celui des Carmélites de la réforme de Sainte-Thérèse que le Rév. Charles Nerinckx avait établi le 15 octobre 1790 près de Port Tobacco dans le comté de Charles, État du Maryland ; enfin le couvent des filles de la Visitation qui résidaient à Georgetown dans le district de Colombie. Ce dernier datait de 1798. La fondatrice, miss Alice Lalor, associée d'abord dès 1797 avec deux autres dames de Philadelphie sous la direction du Rév. Léonard Neale, s'était, après la mort de ses deux compagnes enlevées par la fièvre jaune, retirée auprès de pauvres Clarisses qui perdirent leur supérieure en 1805 et repassèrent en Europe. Ces excellentes sœurs de Sainte-Claire étaient si dénuées qu'un jour pour subvenir aux frais de leur très-modeste repas, elles furent obligées de vendre un perroquet. Après leur départ, miss Alice Lalor qui s'était mise à la tête d'une petite école, réussit à former une communauté. Elle lui donna provisoirement la règle de l'ordre de la Visitation qui lui fut confirmée en 1818 par le Souverain Pontife.

On comprend l'intérêt que tous les évêques prenaient à la fondation de M^{me} Seton. La visite de Mgr de Cheverus et de Mgr Egan avait pour but principal d'en rendre publiquement témoignage. Il avait été décidé, l'année précédente, que les religieuses de Saint-Joseph seraient soumises à la même règle

que les Sœurs de Charité ; et Mgr Flaget, évêque nommé de Bardstown, qui se rendait en France, avait accepté la commission de demander au supérieur général de la Congrégation de la mission une copie authentique des statuts rédigés par saint Vincent de Paul. Il avait même été prié de solliciter l'envoi de quelques servantes des pauvres qui initieraient leurs sœurs d'Amérique à l'esprit de la règle et leur enseigneraient les traditions de la Maison mère. Sa négociation conduite avec un zèle prudent fut couronnée du succès le plus entier. Trois religieuses en résidence à Bordeaux furent désignées pour passer aux Etats-Unis ; et en attendant leur ordre d'embarquement, elles adressèrent aux filles de M^{me} Seton la lettre suivante :

Bordeaux, le 12 juillet 1810.

« Mes chères sœurs, comme il n'est pas en mon pouvoir de quitter la France, je vous écris pour vous prouver que vous êtes l'objet de mes pensées. J'espère avoir le plaisir de vous voir dans quelques mois, selon que le Tout-Puissant qui m'a appelée à notre saint état et qui m'a inspiré, ainsi qu'à plusieurs de mes compagnes, le désir de vous être utile, voudra bien préparer les voies pour notre départ. Dieu qui a fait choix de pauvres pécheurs, hommes faibles et ignorants, pour être

les fondements de son Eglise, se plait aussi de nos jours à employer pour la plus grande gloire de son nom les plus misérables instruments dans l'édition d'une maison qui lui soit agréable, puisqu'il accepte à cette intention les services de ses membres souffrants. Oh ! qu'il est heureux de penser qu'il nous a rendues capables de marcher sur les traces de notre divin Sauveur, de nous essayer aux vertus qu'il a pratiquées, et de nous offrir en sacrifice, comme il s'offre lui-même pour nous ! Quelle reconnaissance et quel amour ne devons-nous pas à notre tendre Père qui a bien voulu nous choisir pour une si sublime vocation ! Laissez-nous le remercier, chères sœurs ; et prions-le, les unes pour les autres, de nous accorder la grâce de correspondre fidèlement à cette inestimable faveur. Laissez-nous avoir recours à la Vierge bénie, à saint Vincent de Paul, notre Père, à M^{lle} Le-Gras, notre mère vénérée, pour qu'ils nous obtiennent ce bonheur, à nous leurs filles chéries. Il ne faut pas douter que nous ne soyons présentes à leur pensée, puisque nous les aimons et que nous désirons leur être soumises. Comme Mgr Flaget a bien voulu vous faire connaître les dispositions que son zèle et son saint intérêt pour votre communauté ont fait naître en nous, je veux terminer, chères sœurs, et bientôt compagnes, en vous assu-

rant du sincère et entier dévouement et respect de votre très-humble servante.

» MARIE BIZERAY,

« Indigne sœur de charité, servante des pauvres. »

Cette lettre était signée également de la sœur Woirin et de la sœur Augustine Chauvin. Les bonnes religieuses ne doutaient pas qu'elles ne fussent réservées pour la mission d'Amérique ; mais les espérances qu'elles avaient conçues , ne se réalisèrent pas : l'ordre d'embarquement qu'elles attendaient, ne leur fut pas envoyé. Napoléon commençait en ce temps-là à se montrer mécontent du Souverain Pontife et à revendiquer la meilleure part dans le gouvernement de l'Eglise. La Congrégation de Saint-Sulpice dont il devait fermer la maison l'année suivante, lui était déjà suspecte. Les passeports nécessaires pour le voyage des sœurs furent refusés : Mgr Flaget partit seul ; mais il emportait les copies des statuts et des règlements de la grande Communauté française. Il les remit à M^{me} Seton dans le mois d'août 1810. Le couvent de Saint-Joseph les adopta aussitôt ; et en janvier 1812, il eut la joie de les voir confirmer par l'autorité ecclésiastique.

Sa constitution était ainsi fixée définitivement. De ce moment ce ne fut plus seulement une école

pour la jeunesse catholique du voisinage ; ce fut un ordre religieux ; et la maison d'Emmitsburg, croissant et multipliant par la bénédiction divine, eut bientôt de nombreuses filles dans les autres Etats de l'Union américaine. Dans cette même année 1812, un nouvel ouvrier se présenta pour travailler à la construction de l'édifice dont le clergé et les fidèles suivaient les progrès avec les sentiments d'un pieux espoir et d'une confiance chrétienne. Ce fut alors, on se le rappelle, que l'abbé Bruté se donna à M. Dubois pour l'assister dans la direction de l'institution du Mont-Sainte-Marie. Il eut ainsi occasion de dire la messe dans la chapelle du couvent et d'entrer en relation avec les sœurs. Il devint leur ami, leur conseiller, leur guide. La mère Seton aimait à le consulter ; et elle recueillit des entretiens qu'elle avait avec lui, des profits excellents. « C'étaient vraiment des esprits de même nature : on aurait dit, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qu'ils avaient été jetés dans le même moule. Une imagination et un tempérament ardents, avec un entier abandon de soi-même aux impulsions de la foi, imprimaient dans le cœur de M. Bruté un sentiment profond de la vérité évangélique et l'excitaient puissamment à annoncer la doctrine du Fils de Dieu par ses discours ou par ses écrits. Quand il parlait, les idées

se pressaient sur ses lèvres avec tant d'abondance qu'il lui arrivait de ne pas pouvoir les contenir pour leur donner une forme de langage que pussent pleinement saisir ses auditeurs ; elles jaillissaient de son sujet , rapides, impétueuses, en élans enflammés, en aspirations brûlantes ; mais si elles laissaient beaucoup à suppléer, elles donnaient aussi beaucoup à penser et à sentir à ceux qui l'écoutaient. M. Bruté trouva dans la mère Seton une âme capable de le suivre dans son vol sur les ailes de la foi, de s'échauffer au feu de sa charité et de demeurer avec lui dans les hautes régions où l'emportait la contemplation des célestes clartés. C'est de lui surtout que l'humble servante de Jésus-Christ apprit à se maintenir en paix au milieu des embarras, des difficultés, des soucis de sa position, et, en s'abandonnant avec confiance à la volonté de notre Père qui est aux cieux, à envisager toujours dans la joie d'une sainte espérance le terme de toute souffrance et de toute vicissitude terrestre. »

Le premier établissement que M^{me} Seton forma hors d'Emmitsburg, fut l'orphelinat de Philadelphie. Dès 1797 après les épouvantables ravages qu'avait faits dans la capitale de la Pensylvanie la fièvre jaune, les catholiques s'étaient appliqués à recueillir les pauvres enfants des deux sexes que

le fléau avait rendus orphelins. Une maison avait été louée près de l'église de la Trinité; et les *Trustees* de cette église en avaient accepté la direction; mais malgré tous leurs efforts, ils n'avaient pu asseoir l'institution sur des fondements solides. Une chose manquait surtout; c'étaient des femmes qui se consacraient par vocation, par esprit de charité, pour l'amour de Dieu, au soin, à l'instruction, à l'éducation des petits pensionnaires. Il n'y a que des religieuses qui puissent remplacer les mères dans ces asiles de l'enfance délaissée; car elles seules ont pour les pauvres le cœur de Jésus-Christ, leur maître et leur modèle. Animées de l'esprit du divin époux qui veut être le père de ces enfants et de qui elles les reçoivent, elles sont mères aussi. Ce n'est pas un vain usage qui leur donne ce nom dans les couvents et dans les pensions; c'est un juste sentiment de respect et de reconnaissance. En 1814 les *Trustees*, informés de l'accroissement qu'avait pris la maison de Saint-Joseph d'Emmitsburg, s'empressèrent de demander à M^{me} Seton quelques sœurs pour diriger l'orphelinat. Les circonstances n'étaient pas favorables; loin de là. Depuis deux ans la guerre régnait entre les États-Unis et l'Angleterre; et on ne prévoyait pas encore la fin des maux qu'elle infligeait au peuple américain. Cependant la véné-

nable supérieure n'eut garde de refuser l'occasion qui lui était offerte d'étendre à un État voisin le bienfait de son institut. Elle mit sa confiance en Dieu et envoya à Philadelphie trois filles de charité qui entrèrent en fonctions le 6 octobre. L'orphelinat est aujourd'hui un des plus grands et des plus beaux établissements de la cité Pensylvanienne ; il est un des plus magnifiques témoignages de la fécondité qui a été donnée au catholicisme dans le nouveau monde.

Nous avons dit dans notre neuvième chapitre que M. David fonda en 1813 le couvent de Nazareth dans le diocèse de Bardstown au Kentucky. Les religieuses, on s'en souvient, furent après deux ans définitivement soumises à la règle de Saint-Vincent-de-Paul. C'étaient, comme les filles de M^{me} Seton, des Sœurs de charité ; il n'y avait entr'elles que de légères différences dans les détails du costume ; elles avaient d'ailleurs les mêmes statuts et les mêmes règlements ; elles embrassaient les mêmes travaux, remplissaient les mêmes devoirs, obéissaient en un mot à la même vocation. M. David eut en 1815 l'idée de les réunir ou plutôt de les associer ; car il voulait, ce semble, conserver deux directions séparées, deux gouvernements distincts. Il avait été de 1809 à 1811 supérieur ecclésiastique de Saint-Joseph ; il ne l'oubliait pas ; et confondant

les deux œuvres dans une même pensée de foi et d'espérance, il désirait les rattacher étroitement l'une à l'autre. Il en écrivit à M. Dubois, alors son successeur près de la communauté d'Emmitsburg. Sa proposition fut acceptée en principe ; mais on ne réussit pas à s'entendre dans l'application. M. David demandait qu'il y eût un noviciat particulier dans le Kentucky et que la supérieure de Nazareth gardât le nom de mère aussi bien que celle de Saint-Joseph. Si on considère la distance qui sépare le diocèse de Bardstown de celui de Baltimore, distance considérablement accrue en ce temps-là par la rareté des communications et par les difficultés de la route, on ne s'étonnera pas de ces réserves, quelque insolites qu'elles aient pu être. Il n'était pas aisé en effet que les religieuses du Kentucky allassent faire leur noviciat dans le Maryland ; et dès qu'il y aurait eu une maison de novices à Nazareth, il aurait été naturel qu'elle eût été dirigée par une dignitaire de l'ordre avec le titre de mère. Cependant comment l'unité se serait-elle établie dans la congrégation ? Il y aurait eu presque inévitablement deux esprits, deux caractères, deux tendances au moins sous deux autorités indépendantes. M. Dubois ne pouvait guère consentir à la réunion dans ces conditions. Il rejeta la seconde absolument ; quant à la première, il fut

- d'avis que pour être acceptée, elle devait être justifiée par un précédent emprunté à l'histoire des Sœurs de charité en France. Encore il exigea que la branche Kentuckienne s'engageât à ne pas admettre plus de postulantes que l'évêque ne pourrait employer de religieuses, jusqu'à ce qu'il eût été pourvu d'une autre manière à l'entretien des membres nouveaux de la communauté. Cette précaution était légitime dans un pays pauvre qui n'offrait que peu de ressources aux institutions catholiques les plus nécessaires. Des deux côtés donc on avait de bonnes raisons pour résister à des concessions réclamées dans des intentions également droites, dans des vues également désintéressées. L'obstacle véritable à un accord que désiraient sincèrement M. David et M. Dubois, tenait non aux hommes mais aux choses; non à des prétentions qui ne voulaient pas abdiquer, mais à des circonstances de lieu qu'il était impossible de changer. Les négociations furent rompues; et les deux congrégations continuèrent à marcher librement, chacune dans la voie qu'elle s'était ouverte. Elles s'élevèrent toutes deux à un haut degré de prospérité. Toutes deux, elles rendirent, elles rendent encore des services éminents à la société et à la religion.

Mieux placé, plus heureusement situé au milieu

d'une population plus compacte, au centre en quelque sorte de la grande chrétienté américaine, entre les deux États de la Pensylvanie et de la Virginie qui avaient vu se former presque les plus anciennes congrégations catholiques de l'est, organisé, constitué, pour ainsi dire, sous les yeux de l'archevêque primat des États-Unis, avec le concours de tous les premiers évêques, le Couvent de Saint-Joseph vit s'étendre plus rapidement et plus loin sa renommée. Des filles de M^{me} Seton furent envoyées en 1815 à Baltimore pour prendre soin de l'infirmerie et de la lingerie dans le collège de Sainte-Marie ; en 1817 à New-York pour visiter les pauvres et diriger la maison d'orphelins. Elles s'établirent dans cette dernière ville le 20 juin sous l'épiscopat de Mgr Conolly ; et ce fut pour Mgr Du Bois une grande consolation de les trouver en pleine possession de la faveur publique à son arrivée dans son diocèse. Nous ne les suivrons pas dans les établissements qu'elles ont successivement fondés hors du Maryland. Il suffit de savoir qu'en 1826 elles avaient des écoles libres, des asiles pour les orphelins, des pensionnats, des hôpitaux dans les États de la Pensylvanie, de New-York, de l'Ohio, de Delawarre, du Massachusets, de la Virginie, du Missouri, de la Louisiane et dans le district de Columbia. On ne comptait pas moins de vingt-trois

de leurs maisons dans les cités les plus peuplées et les plus riches capitales de la confédération.

Ce fut en cette année 1826 que M. Dubois, appelé à l'évêché de New-York, se démit de ses fonctions de supérieur ecclésiastique. Il avait succédé en 1811 à M. David qui abandonnait le diocèse de Baltimore pour accompagner dans le Kentucky son vénérable ami, Mgr Flaget. Il avait donc dirigé pendant quinze ans la communauté de Saint-Joseph ; nous venons de voir avec quel succès. Il est juste de lui reporter une partie de l'honneur qui revient aux fondateurs éminents du pieux institut. C'est sous son autorité en effet, que la règle de Saint-Vincent-de-Paul fut donnée canoniquement aux filles de M^{me} Seton ; il avait trouvé un établissement à peine naissant ; et il laissait un ordre florissant, une institution puissante. Après lui, un savant prêtre de Saint-Sulpice, l'abbé Louis-Régis Deluol, alors président du collège de Sainte-Marie à Baltimore, fut chargé de la direction générale des Sœurs. Il était arrivé aux États-Unis le 18 octobre 1817 ; il avait enseigné simultanément au séminaire la philosophie, la théologie, l'Écriture sainte et l'hébreu. Nommé procureur du collège en novembre 1819, il était devenu président en 1822 ; il reçut le 9 septembre 1829 le titre et la charge de supérieur du sé-

minaire. M. Deluol vit encore ; et nous avons l'espérance que la congrégation de Saint-Sulpice le conservera longtemps. Nous nous bornerons donc à dire que la communauté continua à grandir avec lui, comme elle avait fait avec son prédécesseur. Vingt-trois nouvelles maisons avaient été fondées en 1845 ; il y en avait deux au sud, à Natchez dans l'État du Mississipi, et deux au nord, à Milwaukee dans l'État du Wisconsin, sur la rive occidentale du lac Michigan ; c'est-à-dire que les hôpitaux, les asiles, les écoles tenus par les Sœurs de charité étaient répandus dans les États-Unis du golfe du Mexique, en quelque façon, jusqu'à l'extrémité des grands lacs.

Il est aisé de comprendre que la petite maison de pierre qui avait dû être restaurée et agrandie en 1809 pour abriter M^{me} Seton et ses deux compagnes à Emmitsburg, avait reçu depuis ce temps des accroissements considérables. Ce n'était plus seulement un établissement provisoire, une sorte de refuge en attendant que les desseins de la Providence fussent clairement manifestés ; c'était un magnifique couvent ; c'était un chef d'ordre. Il renfermait une résidence pour les sœurs, un noviciat pour les aspirantes, un pensionnat pour les jeunes filles, une école pour les enfants pauvres et un asile pour les orphelins un vaste corps de

ferme complétait l'ensemble de ces constructions que couronnait la gracieuse coupole de la chapelle. Le couvent proprement dit était bâti dans le style de la fin du xiv^e siècle. La cour principale était entourée d'un cloître qui communiquait avec la chapelle d'un côté, de l'autre avec les salles destinées au service public et commun, par exemple avec l'appartement de la supérieure et la salle du chapitre ; un oratoire s'élevait presque au milieu du jardin pour l'usage des jeunes filles du pensionnat. Nous ne savons pas si quelques changements ont été apportés à ces dispositions ; voici en tout cas la description qu'un écrivain américain a faite du monastère de Saint-Joseph vers 1848, dans l'*United States catholic Magazine* : « La maison-mère des Sœurs de charité aux États-Unis est heureusement située dans une des contrées les plus plaisantes du Maryland ; elle réunit les avantages d'un climat sain, d'un air pur et embaumé, d'un sol fertile aux charmes d'une délicieuse perspective. Construite dans la vallée qui s'étend au pied du Mont-Sainte-Marie, elle est couverte à l'est par le sommet Catoctin et une ligne de hauteurs boisées, quelquefois appelées montagnes blanches. Le plus riant aspect récréé les yeux du voyageur qui s'approche de ce lieu charmant par la route de Frederick. On voit

à gauche sur la pente la plus basse de la montagne, au-dessus de bosquets touffus et verdoyants, le siège de cette grande institution qui a tant fait pour la religion et pour la science (le collège de M. Dubois); et plus haut dans la même direction, la chapelle blanche de Sainte-Marie qui semble se cacher dans un coin de la forêt et à laquelle conduit un sentier bordé de jolies habitations. Un peu en avant, dans un site élevé qui commande le chemin, des terres parées de tous les fruits d'une savante culture et les grands bâtiments du couvent sollicitent les regards qui s'étendent à une distance de près d'un mille jusqu'au gracieux village d'Emmitsburg; l'église paroissiale termine agréablement le paysage de ce côté. De tous les objets de la vallée, aucun n'attire plus l'attention et ne saisit plus vivement la pensée que la maison des sœurs, tant à cause de la variété des constructions qui sont groupées en cet endroit, qu'à cause de l'imposante apparence de leur ensemble. Le visiteur entre d'abord dans une avenue bordée d'arbres, dont la voie réservée aux voitures court entre deux larges allées pour les piétons; cette avenue s'ouvre par une porte cochère d'un caractère monumental, à laquelle la loge du concierge est adossée. A l'autre extrémité, c'est une grande masse de bâtiments liés entre

eux, formant en quelque façon avant-corps, avec des bâtiments plus petits sur ses deux flancs. On dirait un gros village. Les principaux édifices sont bien bâtis et plaisent à la vue. La chapelle avec sa coupole que surmonte la croix, fait face à l'avenue. A gauche, mais sur un plan plus rapproché, se détache la vénérable *maison-mère* (cette petite cabane que M. Dubois avait mise à la disposition de M^{me} Seton en 1809) ; elle est là humble et retirée comme un vieillard dont les enfants aiment à entourer de tendresse et de soins les vieux jours, et qui ne peut, lui, se résigner encore à vivre sans utilité pour sa postérité. C'est une maison de bois, blanche, gentille, à deux étages ; elle abrite maintenant une joyeuse bande d'enfants orphelins qu'élèvent les bonnes religieuses. Cette vieille et pauvre habitation est en vénération dans toute la contrée comme dans la communauté ; elle rappelle en effet de précieux souvenirs de dévouement, de sacrifice et de patiente espérance pour l'amour de Dieu et du prochain, au temps où saint Joseph luttait contre les épreuves et les périls de sa pénible enfance. Comment pourrions-nous contempler sans étonnement et sans admiration les développements immenses d'un commencement qui a été si petit ? Le Ciel a souri aux efforts des fondateurs pieux du monas-

rière ; et sa bénédiction est descendue sur leurs travaux. »

Tout a été béni en effet, le religieux édifice et les ouvriers qui l'ont construit. Nous ne croyons pas qu'il y ait aux États-Unis une seule corporation d'hommes ou de femmes qui ait été appelée à de si hautes destinées que le couvent de Saint-Joseph. Nous savons que parmi les prêtres qui lui ont consacré dès l'origine leurs veilles laborieuses, quatre ont été élevés à l'épiscopat. En peu d'années, il a fourni aux cités principales de l'Union américaine, les institutrices de dix-neuf écoles, les servantes de huit hôpitaux et de seize asiles d'orphelins ; il a répandu dans toutes les classes par ses prières, par ses actions, par son exemple, avec l'amour des pauvres, la science de la charité ; il a arraché la jeunesse à l'ignorance, à la dissipation qui l'accompagne, à la corruption qui trop souvent la suit ; il a préparé des mères pour les familles et par elles des citoyens pour l'État, pour la religion de fidèles disciples de Jésus-Christ. Son influence a été sentie du nord au midi, de l'est à l'ouest ; elle a pénétré partout où le catholicisme a pu asseoir ses salutaires institutions ; elle s'agrandit, elle s'étend chaque jour encore. Ne voilà-t-il pas le *grand bien* que M. Matignon avait annoncé à M^{me} Seton et dont il a pu

voir lui-même en partie le prodigieux accomplissement ? Toutes ces vertueuses filles qui ont passé successivement dans les quarante-six maisons de l'ordre jusqu'en 1845, ont été données par la bénédiction divine à celle qui était stérile, suivant l'application prophétique que M. Babad lui avait faite des paroles du Psalmiste. Nous revenons sur ces deux circonstances si remarquables de la fondation des Sœurs de charité en Amérique, parce que le doigt de Dieu s'y montre visiblement.

Au milieu de toutes ses prospérités, la communauté de Saint-Joseph n'oubliait pas que la première intention de sa fondatrice avait été de la constituer sous l'autorité du supérieur général des Sœurs de charité en France ; et elle gardait toujours l'espoir d'entrer dans la grande famille de Saint-Vincent-de-Paul. Les événements lui avaient été contraires ; mais ils devaient lui devenir favorables : elle n'en voulait pas douter. Ce n'était pas sans quelque dessein de la Providence que, dans le même temps où elle avait été obligée de renoncer à recevoir l'esprit et la tradition de l'institut français par les trois religieuses qui avaient été désignées pour les lui transmettre, elle avait cependant pu en adopter la règle et qu'elle ne cessait pas d'en faire les œuvres. L'union lui apparaissait comme le dernier mot de la vocation de madame Seton,

comme la fin nécessaire de ses travaux, comme le couronnement de l'édifice dont elle avait posé les fondements. M. l'abbé Deluol jugea de son côté, bientôt après son installation, que le moment était venu d'y tendre par de puissants efforts. Il en fit le principal objet de sa sollicitude. Dès 1836 il pria Mgr Bruté, alors évêque de Vincennes, qui se rendait à Paris, d'entretenir le père Etienne de son désir, du désir des Sœurs, et de tâcher de connaître quelle pouvait être à cet égard la pensée des chefs vénérables de la congrégation de la Mission. Nous croyons qu'il ne s'agissait que de sonder le terrain et qu'aucune proposition formelle ne fut faite à cette époque. Cependant il fut aisé de voir que l'affaire rencontrerait beaucoup de difficultés. On n'en pensait pas en France de même qu'en Amérique : c'était une congrégation entière et déjà nombreuse qui demandait l'union ; et on n'avait sur elle que des renseignements peu étendus. Que devait-on espérer de sa bonne volonté ou redouter de ses prétentions ? N'avait-elle pas, dans sa liberté, admis des usages, toléré des coutumes, souffert des habitudes dont ne saurait s'accommoder la communauté française ? C'étaient les mêmes statuts et les mêmes réglemens sans doute ; mais des tempéraments inopportuns, sans convenance, sans utilité et non sans danger peut-

être, pouvaient avoir été introduits dans la pratique. Les religieuses américaines possédaient la lettre ; elles pouvaient n'avoir pas l'esprit. Les mœurs des Etats-Unis d'ailleurs n'étaient pas les nôtres. Il y avait dans ce pays une indépendance de caractère et de conduite à laquelle nous n'étions pas accoutumés, qui pouvait troubler les âmes simples, les inquiéter, les effrayer. Quelles seraient les conséquences des communications fréquentes qui s'établiraient nécessairement entre les deux corporations unies sous un gouvernement commun, ou plutôt entre les membres compris désormais dans l'unité de la même corporation ? En un mot, toutes les réflexions conduisaient à un inconnu qui inspirait des craintes, qui faisait peur. M. l'abbé Deluol comprit ces doutes, ces hésitations sans les partager : il n'essaya pas de les vaincre par la discussion. Il crut plus prudent d'attendre que le temps les eût dissipés du moins en partie. Il garda le silence jusqu'en 1845. Il fit alors une nouvelle tentative. Ce fut Mgr Timon, évêque de Buffalo, qui se chargea de porter la parole pour lui. Le vénérable et savant prélat était lazariste ; il jouissait auprès de ses frères de toute la considération que méritaient à un si haut degré ses talents et ses vertus. Il avait dans sa ville épiscopale un hôpital et une école que tenaient les

Sœurs de charité. Il était donc un excellent médiateur entre les deux parties, avocat très-écouté pour l'une, pour l'autre témoin irréprochable. Cependant il ne réussit pas. On hésitait toujours à Paris. Insistait-on avec autant de force sur les raisons de 1836 ? Nous ne saurions le dire ; mais on ne les avait pas abandonnées. Si on commençait à fléchir, on n'était pas rendu. Dans ces circonstances, M. l'abbé Deluol prit le parti de ne plus s'adresser aux hommes et de prier Dieu. Il rédigea trois formules de prières : à notre Sauveur Jésus-Christ, à la Vierge Marie, à saint Vincent de Paul, et fit demander aux religieuses de les réciter une fois le jour à son intention. Le secret de cette intention n'était connu que de la mère supérieure. M. l'abbé Deluol avait voulu éviter les conversations inutiles qui sont toujours des causes de dissipation et qui quelquefois engendrent des partialités. Il y réussit parfaitement. Les bonnes Sœurs se conformèrent pendant trois ans entiers à sa recommandation sans qu'une seule question lui fût adressée. Cependant il invita un savant prêtre lazariste, visiteur de l'ordre aux Etats-Unis, à prêcher une retraite dans le couvent de Saint-Joseph. M. Mal-ler, c'est le nom de ce prêtre, vit avec édification la manière dont se faisaient les exercices. Tout y était régulier ; tout y était pieux ; tout y était

humble. Il entra par la confession plus avant dans l'esprit de la communauté ; et il en fut ravi. Fort de ce témoignage, M. l'abbé Deluol pensa qu'il pouvait recommencer ses démarches auprès du supérieur général de la congrégation de la Mission. C'était en 1848. Il obtint de la bonté de Mgr Chanche, évêque de Natchez, qui se rendait à Rome, que ce prélat présenterait la demande de l'institut américain. Pour quel motif l'affaire ne fut-elle pas examinée cette année-là ? Peut-être parce que Mgr Chanche arriva trop tard à Paris ; peut-être parce qu'il ne remit les pièces dont il était porteur, qu'à son retour de la Ville éternelle. Toujours est-il que rien n'avait été conclu quand M. Maller, passant en France dans l'été de 1849, consentit à se charger d'une lettre encore plus pressante. Une assemblée générale de l'ordre se tint peu de temps après ; et le 7 juillet l'union fut accordée. On nous a dit que la veille elle avait peu de partisans parmi messieurs de Saint-Lazare et que quand elle eut été mise en délibération, elle ne rencontra plus d'adversaire.

Ce fut M. Maller qui porta la réponse de l'assemblée à Emmitsburg. Il est aisé de comprendre avec quelle joie il fut accueilli. Les bonnes Sœurs voyaient enfin s'accomplir leur vœu le plus ardent et se réaliser la pensée de leur vénérable fonda-

trice. La dernière promesse de leur vocation était remplie. C'était pour leur institut comme une récompense de sa fidélité. Il leur semblait qu'elles n'étaient vraiment des Sœurs de charité que depuis qu'elles avaient été reconnues par les filles de Saint-Vincent-de-Paul. Heureux d'avoir atteint le grand but de ses persévérants efforts, M. l'abbé Deluol s'empressa de se démettre de ses fonctions de supérieur général. Il avait reçu la nouvelle de l'acceptation de l'union dans le mois d'octobre ; le 4 novembre il quittait Baltimore pour rentrer en France. M. Maller le remplaça provisoirement. Toutefois, l'unité ne fut pleinement établie que le 25 mars 1850. Ce jour-là, en effet, les religieuses du couvent de Saint-Joseph renouvelèrent leurs vœux avec solennité suivant la formule en usage dans les communautés françaises. Elles prirent l'habit que portent leurs sœurs de France, le 8 décembre 1851, anniversaire de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Maintenant elles envoient chaque année à Paris une députation pour entretenir parmi elles par ces communications l'esprit et la tradition de l'ordre. Ainsi l'excellente institution des *Sœurs de charité servantes des pauvres*, cette œuvre admirable de l'un des plus grands saints que la bénédiction divine ait donnés à notre pays pour l'instruire, pour le consoler,

pour le protéger, a conquis, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, en un seul jour toute la terre des Etats-Unis; elle a ajouté à son champ de travail les vastes contrées qui séparent l'Océan Atlantique des montagnes Rocheuses et le fleuve Saint-Laurent du golfe du Mexique; elle s'est accrue de plus de quatre cents religieuses.

Par une coïncidence qu'il n'est peut-être pas inutile de remarquer, l'année 1850 qui a vu se consommer l'union des deux congrégations, a également vu mourir le vieil évêque de Bardstown et Louisville, le dernier survivant des prêtres français émigrés. Ne dirait-on pas qu'il était dans les desseins de la Providence que, quand il n'y aurait plus parmi les Américains un homme dont la présence leur rappelât quelle large part la France a prise à l'édification de l'Eglise des Etats-Unis, il y eût pour garder ce grand souvenir, un ordre religieux tout entier, le plus pieusement dévoué à toutes les œuvres de charité et le plus saintement populaire? Tant que le couvent de Saint-Joseph restera debout, tant qu'existera la communauté puissante dont il a été le berceau, ils rediront les noms glorieux de cette petite phalange de missionnaires qui, jetés par la Révolution sur les rivages du Nouveau-Monde, y déployèrent et y firent triompher l'étendard de Jésus-Christ. Plus qu'au-

cun autre établissement catholique dans l'union américaine, ils retiennent la marque de leur origine. Français par les ouvriers évangéliques qui ont construit l'un et constitué, organisé, dirigé l'autre, ils le sont plus encore par l'acte d'adoption, ou mieux en quelque sorte de légitimation qui a reconnu aux filles de M^{me} Seton le titre et les droits de filles de saint Vincent-de-Paul. Et pourquoi ne le dirions-nous pas ? Il n'est pas d'institut plus français, plus profondément empreint de l'esprit et du génie de la France, que l'institut des Sœurs de charité. C'est notre chair et c'est notre sang.

Nous ne craignons pas de l'affirmer : l'Eglise de France est la mère de l'Eglise des Etats-Unis, comme la communauté de Paris est la mère de la communauté d'Emmitsburg. Les similitudes en effet sont frappantes; elles se remarquent dans les commencements et dans les progrès, dans les instruments et dans les moyens; elles ne cessent véritablement que dans l'acte d'union; mais entre les deux églises l'union, pour n'avoir pas été écrite et promulguée, n'en est pas moins aussi entière, aussi ferme, aussi stable qu'entre les deux communautés. Est-ce qu'aussi bien elles n'ont pas le même dogme, la même doctrine, les mêmes préceptes, les mêmes conseils ? Est-ce qu'elles n'ont pas également pour père le Père commun de tous

les fidèles ? Parmi les ministres de Jésus-Christ qui ont veillé sur son bercail en Amérique, qui y ont rassemblé ses brebis dispersées, quels sont ceux qui ont exercé une action plus salutaire et plus féconde que les prêtres émigrés de France ? Qui a organisé plus de diocèses, formé plus de paroisses, bâti plus d'églises, fondé plus de séminaires, ouvert plus de collèges et plus d'écoles ? Qui a eu sur l'instruction et l'éducation du clergé américain une influence plus directe et plus sentie que la congrégation de Saint-Sulpice ? Qui a plus et mieux fait pour la propagation des saines traditions ecclésiastiques ? Ce sont, on s'en souvient, les mêmes hommes qui ont concouru à l'établissement du couvent de Saint-Joseph et qui ont donné ou la première forme ou l'impulsion la plus puissante aux évêchés de Boston, de Saint-Louis-du-Missouri et de la Nouvelle-Orléans, de New-York, de Vincennes, de Bardstown et Louisville. Nous les avons nommés : Mgr de Cheverus, Mgr Dubourg, Mgr Dubois, Mgr Bruté, Mgr Flaget, Mgr David. Mais de même que la vénérable mère des Sœurs de charité en Amérique a été une Américaine, M^{me} Seton, et que ses premières compagnes ont été comme elle américaines, ainsi nous avons rencontré parmi les premiers et les plus illustres prélats de l'Eglise des Etats-Unis des Américains natifs : Mgr John

Caroll d'abord, Mgr England de Charleston, Mgr Fenwich de Cincinnati, Mgr Fitz-Patriek de Boston, Mgr Hughes de New-York, Mgr Chanche de Natchez. Et que d'autres encore nous aurions eu à citer si nous nous étions proposé d'écrire les annales de cette Eglise ! C'est pour les prêtres français émigrés un juste sujet de louanges que la simplicité avec laquelle ils se sont unis aux évêques, aux missionnaires, aux religieuses de toutes les origines et de toutes les langues qui travaillaient à l'œuvre commune de l'extension du catholicisme, et ils se sont revêtus de l'esprit des lois sous l'empire desquelles ils ont rempli la carrière de leur apostolat. Toujours fermes dans l'obéissance et doux dans le commandement, on ne les a vus ni rechercher les distinctions et les honneurs, ni égarer leurs préférences dans les préoccupations étroites de leur nationalité. Ils n'ont demandé, pour déployer toute l'activité de leur zèle, ni une autre part d'autorité, ni une autre somme de liberté que celles qui leur étaient assurées sous la double garantie de la législation et des mœurs. En aucune manière et dans aucune mesure ils n'ont essayé de revendiquer pour eux-mêmes l'honneur d'un succès qui depuis longtemps était sans exemple, et où par cela même se montre plus clairement, plus évidemment le gou-

vernement de la Providence. Ils ne se sont jamais séparés ni des prélats leurs collègues, ni des prêtres leurs collaborateurs, ni des fidèles leurs enfants. Nous ne les en séparerons pas non plus, à Dieu ne plaise ! Nous méconnaîtrions la pieuse humilité de leurs cœurs, aussi bien que le caractère sacré de leur mission. Leurs vies entières s'élevaient contre nous. Le grand et admirable mouvement auquel obéit dans les Etats-Unis le catholicisme, ne vient point de la terre. Il n'appartient à aucun homme mortel de s'en glorifier. Si nous avons rappelé la part que Dieu a bien voulu donner dans les adorables desseins de sa clémence aux prêtres français émigrés, c'est que nous aimons à y voir un signe de la miséricorde divine sur notre pays. La France n'a pas cessé d'être la fille aînée de l'Eglise, puisque dans les jours de ses plus douloureuses épreuves elle a été réservée pour engendrer un grand peuple à la vérité et à la grâce.

FIN.

sont jamais
ni des prêtres
es leurs en-
non plus, à
a pieuse hu-
le caractère
ères s'élève-
irabile mou-
fnis le catho-
n'appartient
ifier. Si nous
voulu donner
ence aux prêtres
s aimons à y
ne sur notre
la fille aînée
de ses plus
vée pour en-
et à la grâce.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES ET DES NOMS DE LIEUX

CONTENUS DANS CE VOLUME (1).

- ABÉNAKIS, Indiens ; p. 26, 32.
ADAMS (John), président des États-Unis ; p. 100, 275.
AIGUILLON (la duchesse d'), p. 16.
ALGONQUINS, Indiens ; p. 24.
ALIAN (M.) ; p. 266.
ALMONASTER (M.) ; p. 427.
ALTHAM (le Père), jésuite ; p. 65.
Amiens (en Picardie) ; p. 243.
ANDRÉIS (M. de), lazariste ; p. 418, 426.
Angers ; p. 379, 383.
ANICET (pape) ; p. 2.
Annapolis, État du Maryland ; p. 406.
Antioche ; p. 2.
APACHES, Indiens ; p. 13.
Apalachicola (la vallée d') ; p. 13.
AQUARONI (l'abbé), lazariste ; p. 306.
Arbre-Croche (l'), village des Ottawas au Michigan ; p. 122, 129, 289, 303, 319, 321.
ARKANSAS, tribu indienne ; p. 124.
Arkansas, État du même nom ; p. 70.
Ascension (l'), État de la Louisiane ; p. 429.
ASHTON (le Père), jésuite ; p. 193.
ASSAGUINAC, chef algonquin ; p. 321, 322.
Assomption (l'), État de la Louisiane ; p. 429.
Attahapas, État de la Louisiane ; p. 429.
Augusta, État de la Géorgie ; p. 73.
Avoyelles (les), État de la Louisiane ; p. 429.
BABAD (Pierre), prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice ; p. 86, 178, 181, 191, 475, 482, 484, 487, 508.
BADIN (Théodore), missionnaire ;

(1) Les noms de personnes sont en MINUSCULES ; les noms de lieux et italique.

- p. 85, 132, 133, 147, 153, 171, 172, 174, 294, 323, 328, 343, 344, 348, 349, 367.
- BADIN** (l'abbé Vincent), missionnaire; p. 121, 294, 307, 320, 331.
- Baie Miamis* (la), Etat du Michigan; p. 289, 295.
- Baie Verte* (la), État du Michigan; p. 130, 131, 289, 295.
- BAILEY** (J.-R.), évêque de Buffalo; p. 452, 453, 464, 470.
- BAILEY** (Richard), père de Mme Séton; p. 475.
- BALTIMORE** (Léonard, lord); p. 39, 59, 129.
- BALTIMORE** (sir Georges Calvert, lord); p. 11, 34, 35, 38.
- Baltimore*; p. 40, 57, 65, 82, 85, 86, 87, 88, 133, 164, 168, 171, 173, 178, 181, 182, 187, 192, 203, 217, 224, 243, 253, 277, 290, 308, 342, 401, 406, 501.
- BANCROFT**, historien des États-Unis; p. 36.
- Bardstown*, État du Kentucky; p. 87, 173, 276, 306, 343, 349, 377, 380.
- BARRIÈRES** (M.), missionnaire, p. 86, 173.
- BARRY** (le commodore); p. 96.
- Bâton-Rouge*, État de la Louisiane; p. 70, 429.
- Bayou-la-Batray*, État d'Alabama; p. 71.
- Belleville*, État de l'Illinois; p. 413.
- Berkely* (les eaux de), État de Virginie; p. 240.
- BERNABEU** (le chevalier); p. 175.
- BERNARD** (F.-M.), missionnaire; p. 76, 157, 414, 428.
- BERNARD**, (F.-M. le Père), trappeur; p. 221, 413.
- BIENVILLE** (de); p. 70.
- Biloxi*, Etat de la Louisiane; p. 71.
- BIZERAY** (Marie), sœur de la Charité; p. 494.
- BLANC** (Mgr), archevêque de la Nouvelle-Orléans; p. 431.
- Bolémia* (le manoir de), dans le comté de Cécil, Maryland; p. 40, 167, 177.
- BOISSIÈRE** (Mlle B. de la); p. 390.
- Boone* (la chapelle de), dans le comté du Prince, Maryland; p. 39.
- Boonheim* (en Belgique); p. 348.
- Bordeaux*; p. 62, 75, 174, 401, 405.
- BOSCAVEN** (l'amiral); p. 41.
- BOSSUET** (Marie-Geneviève), mère de M. Gabriel Richard; p. 290.
- Boston*; p. 41, 76, 78, 86, 87, 88, 93, 100, 101, 103, 249, 250, 253, 255, 258, 267, 276, 283.
- BOURGOYS** (la sœur); p. 17, 20, 23, 25.
- Bourges*; p. 1.
- BRÉBEUF** (le Père), jésuite; p. 7, 16.
- BRENT** (Robert); p. 51, 177.
- BRIANT** (Mgr), évêque de Québec; p. 31.
- BRIENNE** (le cardinal de); p. 252.
- BRUTÉ** (Simon-Gabriel), évêque de Vincennes; p. 113, 180, 189, 227, 238, 243, 342,

missionnaire;
4, 428.
e Père), trap-
413.
70.
la Louisiane;
sœur de la
4.
évêque de la
s; p. 431.
ir de), dans le
Maryland; p.
B. de la); p.
e de), dans le
ce, Maryland;
belgique); p.
75, 174, 401,
); p. 41.
-Geneviève),
riel Richard;
s, 78, 86, 87,
01, 103, 249,
5, 258, 267,
eur); p. 17,
s, jésuite; p.
p. 51, 177.
vêque de Qué-
linal de); p.
briel), évêque
p. 113, 180,
8, 243, 342,

434, 444, 448, 495, 509,
516.
BAUYN (M. de), missionnaire;
p. 130, 132, 295.
Buffalo, état de New-York; p.
69, 72, 88, 326, 456.
BULLION (Mme de); p. 16.
Burlington, Etat du Vermont; p.
67, 69, 72.
Cagny, en Picardie; p. 200,
243.
Cahokia, Etat de l'Illinois; p.
71, 76, 77, 133, 157, 171,
221, 293, 410, 413.
CALDWEL, séminariste de Saint-
Sulpice; p. 82, 165.
CALHOUN (John); p. 365.
CALVO (don Nicolas); p. 393.
CAMPBAUX (Mlle); p. 324.
CAMPBELL (Bernard U.); p. 10,
66, 88, 92, 175, 192, 194,
198, 206, 209, 211, 213,
232, 238.
Cap Français (le), à Saint-Do-
mingue; p. 400.
Cap Girardeau (le), Etat du Mis-
souri; p. 70, 157, 412.
CARLETON (Guy); p. 28, 54.
CAROLL (John), jésuite, 1^{er} évê-
que et 1^{er} archevêque de Bal-
timore; p. 43, 51, 52, 56,
62, 64, 65, 66, 75, 76,
77, 78, 79, 81, 82, 84, 120,
146, 152, 164, 166, 168,
170, 171, 172, 174, 175,
177, 185, 203, 208, 210,
215, 226, 248, 250, 253,
256, 259, 262, 277, 289,
335, 337, 342, 379, 399,
401, 405, 413, 436, 467,
476, 478, 517.

CARROLL DE CARROLTON (Char-
les); p. 40, 51, 56, 57, 93
177, 196.
CARTIER (Jacques); p. 14.
Cayenne, Guyane française; p.
202.
CHABRAT (Mgr), coadjuteur de
Bardstown; p. 341, 345,
369, 373, 378, 385, 386.
CHALMERS; p. 36.
CHALON (l'abbé); p. 71.
CHAMPLAIN; p. 15.
CHAMPONNIER (Léon), mission-
naire; p. 133.
CHANCHE (Mgr), évêque de Nat-
chez; p. 189, 511, 517.
Chapelle blanche (la), Maine-et-
Loire; p. 165.
CHARLES X, roi de France; p.
430.
CHARLES II, roi d'Angleterre;
p. 36.
Charleston, Etat de la Caroline du
Sud; p. 73, 117.
CHASE (M.); p. 51.
CHATEAUBRIAND; p. 82, 84.
CHAUVIN (Augustine), sœur de la
Charité; p. 494.
CHEVERUS (Mgr de), évêque
de Boston; p. 78, 36,
87, 99, 119, 151, 174, 185,
243, 246 et suivantes, 286,
342, 447, 475, 476, 478,
481, 490, 516.
Chicago, Etat de l'Illinois; p.
123, 131, 305, 317, 329.
CHICOINEAU (Jean-Baptiste), prê-
tre de la Congrégation de
Saint-Sulpice; p. 85, 167.
Cincinnati, Etat de l'Ohio; p.
88, 308, 329.
CIQUARD (M.), missionnaire; p.
85, 168, 263, 264, 266,
271.

- CLAY (Henri); p. 314.
- CLÉMENT XII; p. 21.
- Cleveland, Etat de l'Ohio; p. 329.
- Clinton, Etat de l'Ohio; p. 158.
- Colinsville, Etat de l'Illinois; p. 221.
- CONCANNEN (Luc Mgr.), évêque de New-York; p. 454.
- CONOLLY (Mgr), évêque de New-York; p. 453, 454, 461, 464, 497.
- Contournat, village en Auvergne; p. 340.
- COODE; p. 86.
- COOPER (M.), Sulpicien; p. 484, 485.
- Côte-sans-Désir, Etat du Missouri; p. 412.
- CROMWELL; p. 36.
- CUDDY, curé de Saint-Patrick à Baltimore; p. 198, 205.
- DANIEL (le Père), jésuite; p. 7.
- Dardenne (la), Etat du Missouri; p. 412.
- DAULAG, colon du Canada; p. 24, 25.
- DAUVERSIÈRE (M. de la); p. 20, 23.
- DAVID (Mgr), évêque de Mauricastre, coadjuteur de Bardstown; p. 85, 87, 168, 178, 181, 189, 198, 204, 213, 219, 344, 345, 350, 351, 358, 363, 372, 373, 378, 475, 489, 498, 516.
- DEIDIER (l'abbé), missionnaire; p. 341.
- DEJEAN (l'abbé), missionnaire; p. 295, 322, 328.
- DELAUVAU (l'abbé), chanoine de Saint-Martin de Tours; p. 82, 83.
- DELUOL (Louis), prêtre de la Congrégation de Saint-Sulpice; p. 81, 180, 182, 189, 509, 510, 511, 513.
- Demerara, Guyane hollandaise; p. 202.
- DÉRIGAUZ (l'abbé), missionnaire; p. 341, 345.
- DESMOULINS (Camille); p. 435.
- Détroit, Etat de Michigan; p. 70, 72, 87, 88, 120, 132, 268, 289, 294, 297, 300, 301, 307, 316, 317, 325, 326, 328, 355.
- DIDIER (F.-B. le Rév.), curé de Saint-Louis du Missouri; p. 413.
- DILHET (M.), prêtre de la Congrégation de Saint-Sulpice; p. 86, 126, 176, 289, 295, 439.
- DONGAN (le colonel), gouverneur de la colonie de New-York; p. 90.
- DORIA (le cardinal); p. 62, 64.
- Doughoregan-Manor, Etat du Maryland; p. 40, 196, 240.
- DOUGLAS (Mgr), vicaire apostolique de Londres; p. 259.
- Drummond (l'île), Etat du Michigan; p. 289.
- DUROIS (Mgr), évêque de New-York; p. 67, 74, 85, 87, 88, 174, 189, 196, 432 et suivantes, 475, 486, 495, 499, 501, 506, 516.
- DUBOURG (Valentin), Mgr, évêque de la Nouvelle-Orléans; p. 70, 86, 87, 150, 159, 175, 178, 181, 189, 190, 198, 210, 226, 292, 306, 336, 358, 398 et suivantes.

de Tours; p.

prêtre de la
de Saint-Sul-
80, 182, 189,
1, 513.

ne hollandaise;

bé), mission-
345.

uille); p. 435.

Michigan; p.

88, 120, 132,

4, 297, 300,

16, 317, 325,

5.

Rév.), curé de
u Missouri; p.

prêtre de la Con-

Saint-Sulpice; p.

76, 289, 295,

lonel), gouver-

colonie de New-

al); p. 62, 64.

anor, Etat du

40, 196, 240.

vicaire apostoli-

es; p. 259.

e), Etat du Mi-

89.

évêque de New-

74, 85, 87,

89, 196, 432

475, 486, 495,

06, 516.

ntin), Mgr, évê-

ouvelle-Orléans;

87, 150, 159,

181, 189, 190,

226, 292, 306,

98 et suivantes.

433, 434, 440, 475, 477,

480, 484, 485, 488, 516.

Dubuque, Etat d'Iowa; p. 225,

329, 388.

DURAMEL (Charles), mission-

naire du Saint-Esprit; p. 86,

175, 200, 437, 444, 448.

DUJAUNAY (Pierre-Luc), jésuite,

p. 121, 319.

DUMOULIN (l'abbé), mission-

naire; p. 306.

DUNAND (Marie-Joseph, le P.),

trappiste; p. 221, 413.

DUNMORE (lord), gouverneur de

la Virginie; p. 57.

ECCLESTON (Samuel), archevê-

que de Baltimore; p. 181,

189.

EGAN (Mgr), évêque de Phila-

delphie; p. 184, 342, 490.

ELDER (Aloysius); p. 438.

EMERY (l'abbé), supérieur géné-

ral de la congrégation de

Saint-Sulpice; p. 81, 82, 164,

166, 168, 170, 292, 336,

338, 341.

Emmitsburg, Etat du Maryland;

p. 175, 224, 231, 437, 449,

485.

ENGLAND (Mgr), évêque de Char-

leston; p. 99, 100, 103,

105, 107, 108, 109, 117,

517.

ESTAING (le comte d'); p. 82.

ÉTIENNE (le Père), supérieur

général des lazariastes; p. 509.

FAUVEL (l'abbé), missionnaire;

p. 322.

Fells'point, à Baltimore; p. 192,

206, 215, 222, 232, 237.

FENDALL; p. 36.

FENWICH (Edouard), premier

évêque de Cincinnati; p. 68,

116, 148, 307, 319, 320,

324, 349, 517.

FENWICH (Mgr), évêque de Bos-

ton; p. 272.

FITZ-PATRICK (Mgr), évêque de

Boston; p. 253, 284, 308,

517.

FITZ-SIMONS, membre du pre-

mier congrès américain; p. 96.

Florissant, Etat du Missouri;

p. 70, 140, 159, 221, 412,

422, 424, 428.

FLAGET (Benoît-Joseph), évêque

de Bardstown et Louisville;

p. 67, 85, 87, 113, 145,

147, 149, 153, 156, 168,

169, 170, 174, 178, 181,

189, 190, 198, 300, 306,

307, 334 et suiv., 398, 406,

408, 417, 445, 475, 492,

513, 516.

FLEMING (Robert); p. 486.

FLOYD, séminariste de Saint-

Sulpice; p. 82, 165, 195,

188.

FLYNN (Thomas, M.), curé de

Saint-Louis du Missouri; p.

413.

Fordham, Etat de New-York;

p. 470.

FOTTEBAL (Edouard); p. 192.

Potteral's house, à Baltimore;

p. 41, 42.

Fourche-Renault (la), Etat du

Missouri; p. 413.

Fourche (la), Etat de la Loui-

siane; p. 428.

FOURNIER (M.), missionnaire;

p. 86, 174.

FRAMBACH (le Père), jésuite;

p. 436.

- FRANÇOIS 1^{er}; p. 14.
 FRANÇOIS-XAVIER (le Père), trap-
 piste; p. 222.
 FRANKLIN (Benjamin); p. 50,
 51, 56, 62, 64.
Frédérictown, dans le comté de
 Frédérick, Maryland; p. 40,
 175, 436.
Frenchtown, Etat de Pensylva-
 nie; p. 74.
 FRIZON DE LAMOTTE (François),
 missionnaire; p. 77.
- GALBRAITH (le capitaine); p. 57.
Gallipolis, Etat de l'Ohio; p. 74,
 173, 307, 408.
Galveston, Etat du Texas; p.
 398.
 GARDNER (John), ministre pro-
 testant; p. 250.
 GARNEAU (M.), historien du Ca-
 nada; p. 24, 26.
 GARNIER (Antoine), prêtre de
 la congrégation de Saint-Sul-
 pice; p. 82, 83, 165, 181,
 194, 196, 197, 198, 206,
 327.
 GEORGE IV, roi d'Angleterre;
 p. 321.
Georgetown, district de Colum-
 bia; p. 177, 314.
Gettsémani, couvent de trappis-
 tes dans le Kentucky, p. 388.
 GIBAULT (Pierre), missionnaire;
 p. 75, 76, 159, 414, 417,
 420.
 GIBBONEY (André); p. 157.
Goshenhoppen, Etat de Pensyl-
 vanie; p. 43.
Graciosa (l'île); p. 83.
Grand Coteau (le), Etat de la
 Louisiane; p. 70, 429.
- Grande Prairie* (la), Etat du
 Missouri; p. 186.
 GRASSE (l'amiral DE); p. 76.
 GREATON (le Père), jésuite; p. 43.
 GRÉGOIRE XVI; p. 300, 374,
 375.
 GRIBOULT (le Père), mission-
 naire; p. 76.
 GRIFFITH, auteur des *Annales*
 de Baltimore; p. 192.
 GUERCHEVILLE (la marquise DE);
 p. 16.
 GUÉRIN (l'abbé), curé de Sur-
 gères, en Saintonge; p. 290.
 GUÉRINES (Mgr DE), évêque de
 Nantes; p. 397.
 GUIGNES (le Père Louis); p. 76.
 GUILLAUME III, roi d'Angle-
 terre; p. 37.
 GUILLET (le P. Urbain), trap-
 piste; p. 220, 336, 388,
 413.
 GUY-FAWKES; p. 49.
- Hagerstown*, Etat du Maryland;
 p. 175, 437.
 HALDIMANT (le général), gou-
 verneur anglais du Canada;
 p. 78.
Hamilton, Etat de l'Ohio; p.
 158.
 HAMON (l'abbé), auteur de la *Vie*
 du cardinal de Cheverus; p.
 258, 274.
 HARDY (l'abbé), principal du col-
 lège de Saint-Jean-d'Angély;
 p. 290.
Harlem, Etat de New-York; p.
 471.
 HARPER (Madame); p. 240.
Havane (île de Cuba); p. 178.
 HELDER (l'abbé Georges), du

-), Etat du
); p. 76.
ésuite; p. 43.
300, 374,
), mission-
des *Annales*
192.
marquise DE);
uré de Sur-
ge; p. 290.
, évêque de
ouis); p. 76.
roi d'Angle-
rbain), trap-
336, 388,
9.
u Maryland ;
néral), gou-
du Canada ;
l'Ohio ; p.
teur de la *Vie*
Cheverus ; p.
ncipal du col-
an-d'Angély ;
New-York ; p.
; p. 240.
ba); p. 178.
Georges), du
- collège de Saint-Joseph, au
Kentucky ; p. 360.
HENRI IV ; p. 14.
HÉRAUD (M.), missionnaire du
Saint-Esprit ; p. 86, 200.
HILAIRE (le Père), missionnaire ;
p. 76, 414.
HILL (le Père) missionnaire ; p.
320.
HOWARD (M. Thomas) ; p. 350.
HURLEY (Michaël, le Rév. ; p.
476.
HUGHES (Mgr), évêque de New-
York ; p. 470, 472, 517.
HUNTER (le Père Georges), jé-
suite ; p. 64.
HURONS (Indiens) ; p. 26.
- IBERVILLE (d') ; p. 70.
Iberville, Etat de la Louisiane ;
p. 71, 429.
ILLINOIS, Indiens ; p. 26.
Illinois, village de l'Etat du
même nom ; p. 411.
Indian-old-town, Etat du Maine ;
p. 267, 269.
INGLESÌ (l'abbé), p. 430.
IROQUOIS, Indiens ; p. 24.
Issy, près de Paris ; p. 292,
401.
- JACKSON (le général), président
des Etats-Unis ; p. 403.
JACQUES I^{er}, roi d'Angleterre ;
p. 38.
JACQUES II, roi d'Angleterre ;
p. 37.
JANIN (M.), curé de Saint-Louis-
du-Missouri ; p. 413.
JEAN-DE-LA-CROIX (le Frère) ;
p. 11.
JENKINS (C.) ; p. 184, 186.
- JOHN SMITH ; p. 33.
JOINVILLE (le sire de) ; p. 71.
JOQUES (le Père), jésuite ; p. 7.
JUIGNÉ (Mgr de), archevêque de
Paris ; p. 435.
- KASKASKIAS, Etat de l'Illinois ;
p. 71, 75, 76, 78, 133, 157,
293, 306, 413.
- LA BARRE (le sieur de) ; p. 26.
LABRE (le bienheureux) ; p.
102.
LACOMBE (M^{me}) ; p. 175, 203.
LACROIX (M.), curé de Saint-
Michel ; p. 429.
LADRU (M.), missionnaire ; p.
75.
LAFARGE (M.) ; p. 469.
LAFAYETTE ; p. 93, 174.
La Flèche ; p. 20.
LALLEMAND (le Père), jésuite ;
p. 7, 16.
LALOR (miss Alice), fondatrice de
la Visitation aux Etats-Unis ;
p. 491.
LAMOTTE (le Père Augustin de) ;
p. 77.
LAPAPOUA, chef des Ottawas ;
p. 320.
LA PELTRIE (Madame de) ; p.
16.
LA ROCHE (le marquis de) ;
p. 14.
La Rochelle ; p. 20, 27, 62.
LAUSON (M. de) ; p. 22.
LAUZUN (le duc de) ; p. 92.
LAWRENCE ; p. 41.
LE BLANC, notaire ; p. 41.
LEDRU (le Père), missionnaire ;
p. 76, 413.
LEGRIS DUVAL (l'abbé) ; p. 435.

- LEJEUNE (le Père), jésuite ; p. 16.
- LEMERCIER (l'abbé) ; p. 73.
- LESCARBOT ; p. 15.
- LESLIE (Georges), ministre protestant ; p. 250.
- LEVADOUX (Michel), prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice ; p. 82, 168, 169, 170, 171, 181, 287, 292, 295, 341.
Levington, Etat du Kentucky ; p. 173.
- LEVIS VENTADOUR (le duc de) ; p. 16.
- LHOMME (l'abbé), supérieur de Sainte-Marie-de-Baltimore ; p. 189.
- LIAUTARD (l'abbé) ; p. 435.
Little-Rock, Etat d'Arkansas ; p. 329, 398.
Londres ; p. 252.
Long-Sault, en Canada ; p. 24.
Lorette, village et couvent au Kentucky, p. 350, 363.
- LOUIS XIII ; p. 15.
- LOUIS XVI ; p. 252, 293, 404.
- LOUIS XVIII ; p. 162, 282, 418.
Louisville, Etat du Kentucky ; p. 72, 87, 169, 343, 346, 380, 387, 393.
- Lullworth* (le château de) ; p. 81.
- LUSSON (le Rév. F. L.), curé de Saint-Charles ; p. 413.
Lyon ; p. 2, 7, 191.
- MAC CAFFREY (le Rév. John) ; p. 451, 470.
- MAC CARTHY (l'abbé) ; p. 435.
- MACKINAG (les Indiens) ; p. 263.
Mackinac (l'île de), Etat du Michigan ; p. 70, 122, 130, 131.
- MAC MAHON, historien du Maryland ; p. 34.
- MAC NABB (John) ; p. 57.
- MAISONNEUVE (Paul de Chomedey de) ; p. 22, 24, 25.
- MALLER (M.), lazariste ; p. 511, 512.
- MANGE (Mlle) ; p. 20, 23.
- MANSFIELD (Milord), juge américain ; p. 106.
- MARG DE NICE (le Père) ; p. 11.
- MARÉCHAL (Ambroise), archevêque de Baltimore ; p. 85, 87, 167, 168, 178, 180, 181, 184, 185, 187, 189, 198, 292, 308, 453.
- MARIE, femme de Guillaume III, roi d'Angleterre ; p. 37.
- MARIE EUTROPE (le Père), trappeur ; p. 388.
- MARQUETTE (le Père), jésuite ; p. 289, 302, 305, 319.
Marseille ; p. 2.
- MARTIAL (M.) ; p. 421.
- MASSI (l'abbé), missionnaire ; p. 152.
- MATIGNON (François), missionnaire ; p. 85, 86, 88, 174, 246 et suiv., 286, 475, 476, 478, 481, 487, 507.
- MAXWELL (le Rév. John), curé de Sainte-Genève ; p. 413.
- MAYLAND (le général Stephen) ; p. 96.
- MENOU (Jules, comte de) ; p. 180.
Meudon ; p. 20.
- MEURICE (le Père), jésuite, curé de Saint-Louis-du-Missouri ; p. 414.
- MEURIN (le Père Philippe), jésuite ; p. 75.

122, 130,
rien du Ma-
; p. 57.
ul de Chome-
24, 25.
riste; p. 511.
20, 23.
), juge amé-
Père); p. 11.
oise), arche-
more; p. 85,
178, 180,
5, 187, 189,
453.
Guillaume III,
e; p. 37.
le Père), trap-
Père), jésuite ;
05, 319.
421.
ssionnaire; p.
ois), mission-
86, 88, 174,
286, 475,
t, 487, 507.
y. John), curé
viève; p. 413.
eral Stephen);
omte de); p.
), jésuite, curé
u-Missouri; p.
Philippe), jé-

Mickilli-Mackinac, Etat du Michigan; p. 289, 303.
Milan; p. 404.
Milwaukie, Etat du Wisconsin ; p. 329.
Mine-Lamotte, Etat du Missouri; p. 413.
Mines (les), Etat de la Louisiane; p. 429.
Mobile, Etat d'Alabama; p. 70, 71, 72, 149, 398.
MOLINEUX (le Père Robert), jésuite; p. 61.
MONDÉSIR, séminariste de Saint-Sulpice; p. 82.
Monk'smound, Etat de l'Illinois; p. 221.
MONROE (James); p. 174.
Mont - Sainte-Marie d'Emmitsburg (le); p. 439.
Montauban, en Languedoc; p. 283, 430.
MONGOLFIER (M. de), chanoine de Québec; p. 31.
Montgomery, Etat du Maryland; p. 437, 449.
MONTGOMERY, général américain; p. 50, 54.
MONTMORENCY (le duc de); p. 16.
Montréal (l'île de); p. 22, 24.
Montréal, p. 17, 22, 23, 25, 29; 30, 50.
MONTS (M. de); p. 14, 16.
MORANVILLÉ (Jean-François), missionnaire du Saint-Esprit; p. 86, 88, 176, 198, 200 et suiv., 246, 475.
MORRIS, Gouverneur, ministre des Etats-Unis à Paris; p. 166.
MOSTYN (l'amiral); p. 41.
MURRAY (James); p. 28.

NAGOT (Charles), prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice; p. 82, 83, 85, 146, 164, 165, 166, 168, 181, 182, 189, 195, 198, 215, 336, 337, 400, 438.
Nantrantzouak, chef-lieu des Abénakis; p. 33, 272.
NAPOLÉON; p. 75, 342, 454, 494.
Nashville, Etat du Tennessee; p. 329.
NATCHEZ, Indiens; p. 26.
Natchez, Etat du Mississipi; p. 71, 72, 398.
Natchitoches, Etat de la Louisiane; p. 70, 429,
NAVAJOS, Indiens; p. 13.
Nazareth, Etat du Kentucky; p. 153, 351, 363, 498.
NEALE (Léonard), archevêque de Baltimore; p. 185, 343, 491.
NERINCKX (l'abbé), missionnaire; p. 219, 348, 350, 351, 491.
Newhaven, Etat du Kentucky; p. 225, 388.
Newton, dans le comté de Charles, Maryland; p. 39.
New-York; p. 31, 56, 73, 74, 76, 77, 78, 84, 86, 87, 88, 133, 223, 243, 276, 377, 467, 471.
Niack, Etat de New-York; p. 469.
Niagara (la chute du); p. 355.
NIEL (le Père); p. 418.
Norfolk, Etat de la Virginie; p. 86, 174, 203.
Norridgevook, Etat du Maine; p. 272.
Nouvelle-Madrid (la), Etat de Missouri; p. 70, 76, 136, 157, 293, 412.
Nouvelle-Orléans (la), Etat de la

- Louisiane; p. 71, 72, 74, 87, 97, 174, 427.
- NUGENT** (le Père), missionnaire; p. 77.
- O'CONWAY** (miss Cecilia); p. 482, 486.
- Oderville** en Picardie; p. 243.
- ODIN** (l'abbé), missionnaire, p. 97, 136.
- OLIER** (M.), curé de Saint-Sulpice; p. 17, 20, 21, 22, 197.
- OLLIVIER** (Donatien), missionnaire; p. 86, 132, 399, 413.
- Opelonas** (les), Etat de la Louisiane; p. 70, 427, 429.
- OTTAWAS**, tribu indienne; p. 122, 159, 301, 302.
- PADILLA** (le Père); p. 11.
- PAILLASSON** (l'abbé), missionnaire; p. 148, 149, 150.
- FAMPBOUX** (l'abbé Edouard); p. 180.
- Paris**; p. 20, 63, 251, 257, 290.
- PASSAMAQUODDY**, tribu indienne; p. 33, 79, 101, 132, 168, 262.
- PATRICK** (Henri); p. 174.
- PENALVER Y GARDENAS** (don Aloysius), évêque de la Nouvelle-Orléans; p. 74.
- PENN** (Guillaume); p. 33, 42.
- PENOBSCOT**, tribu indienne; p. 33, 79, 101, 132, 262.
- Pensacola**, Etat de la Floride; p. 73.
- PÉRINAULT**, séminariste de Saint-Sulpice; p. 82.
- Petite-Prairie** (la), Etat du Missouri; p. 70, 412.
- Philadelphie**; p. 41, 43, 73, 211, 276, 496.
- PIE VI** (le pape); p. 61, 65.
- Pigeon-hill**, Etat de la Pensylvanie; p. 176, 182, 220, 438.
- PIGNEAUX DE BREHAINÉ** (Mgr), évêque d'Adran et coadjuteur de la Cochinchine; p. 293.
- Pittsburg**, Etat de la Pensylvanie; p. 88, 169, 173, 343, 345, 406.
- POKEGAM**, chef des Powtawotamee; p. 120, 123, 323.
- Pointe** (la), Etat du Missouri; p. 412.
- Pointe-Coupée** (la), Etat de la Louisiane; p. 70, 429.
- Pointe Saint-Jacques** (la), Etat du Michigan; p. 130.
- POISSON** (le Père), jésuite; p. 136.
- POMARÈDE** (Léon de); p. 418.
- Port Tobacco**, dans le comté de Charles, Maryland; p. 39.
- Portage** (le) *des Sioux*, Etat du Missouri; p. 70, 306, 412.
- PORTIER** (Mgr), évêque de Mobile; p. 157, 421, 427, 431.
- POTERIEK** (de la), aumônier de la marine française; p. 78, 275.
- Pottinger** (la crique), dans le Kentucky; p. 220.
- POUTRINCOURT** (le baron de); p. 15.
- POWTAWOTAMEE**, tribu indienne; p. 120.
- POYET** (M.), missionnaire; p. 76.
- Prairie de l'Ouest** (la), Etat du Missouri; p. 136.

Etat du Mis-
412.
41, 43, 73,
; p. 61, 65.
de la Pensyl-
3, 182, 220,
EHAINE (Mgr),
n et coadjuteur
aine; p. 293.
e la Pensylva-
99, 173, 343,
es Powtawota-
123, 323.
t du Missouri ;
a), Etat de la
70, 429.
ques (la), Etat
p. 130.
e), jésuite ; p.
de) ; p. 418.
ans le comté de
land ; p. 39.
Sioux, Etat du
70, 306, 412.
évêque de Mo-
421, 427, 431.
aumônier de la
çaise ; p. 78,
rique), dans le
220.
e baron de) ; p.
tribu indienne ;
missionnaire ; p.
est (la), Etat du
136.

- Prairie du Chien* (la), Etat du Wisconsin ; p. 130, 295.
Prairie du Rocher (la), Etat de l'Illinois ; p. 71, 76, 132, 293, 399, 413.
Providence, Etat de la Louisiane ; p. 70.
PROYART (l'abbé), p. 435.
PURCELL (Mgr), évêque de Cincinnati ; p. 113, 377, 450.
Québec ; p. 24, 25, 50, 54, 132.
Québec (le collège de) ; p. 16.
Quoddy, Etat du Maine ; p. 267, 271.
RASLE (le Père), jésuite ; p. 7, 32, 33, 262, 272.
RAVAGA (M.), prêtre dalmate, missionnaire ; p. 295, 322.
Rennes, en Bretagne ; p. 445.
RÉZÉ (Mgr), évêque du Détroit ; p. 117, 148, 300.
RICHARD (François), père du suivant ; p. 290.
RICHARD (Gabriel), prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice ; p. 85, 88, 120, 123, 131, 146, 158, 168, 169, 176, 285 et suiv., 423.
RICHARD (Joseph), curé de Saint-Jean d'Angle, neveu du précédent ; p. 327.
RICHELIEU (le cardinal DE) ; p. 15.
Richmond, Etat de la Virginie ; p. 174.
Richwood, Etat du Missouri ; p. 413.
RIGAGNON (l'abbé), vicaire de Saint-Louis de Bordeaux ; p. 324.
RIVET (M.), missionnaire ; p. 86, 132.
Rivière aux Raisins (la), Etat du Michigan ; p. 289, 295, 326.
Rivière Clinton (la), Etat du Michigan ; p. 289, 295.
Rivière Miamis (la), Etat du Michigan ; p. 289.
Rivière Saint-Clair (la), Etat du Michigan ; p. 289.
ROBESPIERRE ; p. 435.
ROCHAMBEAU (le marquis DE) ; p. 91.
ROGER WILLIAM, fondateur de la colonie de Rhode-Island ; p. 49.
ROHAUT (le Père René DE), jésuite ; p. 16.
Rome ; p. 75, 102, 403.
ROMEUF (l'abbé), missionnaire ; p. 341.
ROQUE (le Père Simplicius), jésuite ; p. 299.
ROSATI (Mgr), coadjuteur de la Nouvelle-Orléans et depuis évêque de Saint-Louis du Missouri ; p. 109, 113, 373, 416, 418, 431.
ROSE, négresse de Mgr Flaget ; p. 394.
Rosehill, séminaire, Etat de New-York ; p. 470.
ROUSSELET (l'abbé Louis) ; p. 78, 79, 283.
RUCKER (M.), membre de la législature du Kentucky ; p. 363.
Saint-Antoine (le fort de), Etat de Wisconsin ; p. 130.
Saint-Augustin, ville dans la Floride ; p. 12.
SAINT AUSTREMOINE, de Clermont en Auvergne ; p. 2.

- Saint-Charles*, Etat de la Louisiane; p. 429.
Saint-Charles, Etat du Missouri; p. 70, 412.
 SAINT-DENIS, de Paris; p. 2.
Saint-Etienne, Etat du Kentucky; p. 347, 349.
Saint-Ferdinand, Etat du Missouri; p. 70.
Saint-Flour, en Auvergne; p. 171.
 SAINT-GATIEN, de Tours; p. 2.
Saint-Germain-en-Laye; p. 15.
 SAINT GRÉGOIRE DE TOURS; p. 1.
Saint-Ignace, mission du Michigan; p. 303.
Saint-Inigo, Etat du Maryland; p. 39.
 SAINT IRÉNÉE, de Lyon; p. 1.
Saint-Jacques, Etat de la Louisiane; p. 429.
 SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE; p. 1.
Saint-Jones (le fort); p. 56.
Saint-Joseph, Etat de la Louisiane; p. 70, 429.
Saint-Joseph, Etat du Michigan; p. 70, 120, 130, 289.
Saint-Joseph, près de Philadelphie; p. 43, 93.
Saint-Louis, Etat du Missouri; p. 70, 72, 75, 113, 157, 221, 306, 329, 352, 398, 406, 411, 420.
 SAINT MARTIAL, de Limoges; p. 2.
Saint-Michel, Etat de la Louisiane; p. 429.
 SAINT PAUL; p. 1.
 SAINT PAUL, de Narbonne; p. 2.
Saint-Philippe, Etat de l'Illinois; p. 72.
 SAINT-PIERRE (M. DE), missionnaire; p. 76.
Saint-Pierre Miquelon; p. 83.
 SAINT POLYCARPE; p. 1.
 SAINT POTHIN, p. 2.
 SAINT-PRIEST (M. DE), missionnaire; p. 76.
Saint-Régis, village indien sur le Saint-Laurent; p. 32, 168, 458.
 SAINT-SATURNIN, de Toulouse; p. 2.
Saint-Sulpice (le séminaire de); p. 21.
Saint-Thomas (le manoir de); p. 39.
 SAINT TROPHIME, d'Arles; p. 1.
Saint-Yago de Cuba; p. 74.
Sainte-Anne, Etat de l'Illinois; p. 72.
Sainte-Croix, en Acadie; p. 15.
Sainte-Geneviève, Etat du Missouri; p. 70, 76, 157, 293, 410, 412, 422.
Sainte-Hélène, couvent de Franciscains, dans la Floride; p. 12.
Sainte-Marie, comté de Charles, Etat du Maryland; p. 222.
Sainte-Marie des Barrens, Etat du Missouri p. 70, 306, 412, 416, 422.
Sainte-Rose, Etat du Kentucky; p. 307, 348.
Saintes (la ville de); p. 289.
 SALMON (M.), missionnaire; p. 86, 174.
Sandwich, en Canada; p. 297.
 SAULNIER (l'abbé Edmond); p. 75, 76, 77, 159, 170, 221, 293, 352, 413.
Sault Sainte-Marie (le), Etat du Michigan; p. 70, 130, 288, 289.
Savannah, Etat de la Géorgie; p. 73.

SAV
L
SER
SET
S
U
4
SEW
1
SIB
8
SIC
S
SIL
1
SIM
P
Smy
Son
6
SPA
v
3
3
Spr
E
TAL
P
Ter
I
TES
c
P
1
TH
1
TH
4
TIB
t
Tij

- p. 1.
(E), mission-
indien sur le
p. 32, 168,
e Toulouse;
minaire de);
manoir de);
Arles; p. 1.
a; p. 74.
de l'Illinois;
Acadie; p.
Etat du Mis-
0, 157, 293,
vent de Fran-
Floride; p.
té de Charles,
nd; p. 222.
Barrens, Etat
70, 306, 412,
du Kentucky;
missionnaire; p.
nada; p. 297.
Edmond); p.
9, 170, 221,
e (le), Etat du
70, 130, 288,
la Géorgie;
- SAVINE** (M.), curé de Saint-Louis-du-Missouri; p. 413.
SETON (Williams); p. 475.
SETON (Madame), fondatrice des sœurs de la Charité aux Etats-Unis; p. 88, 191, 219, 433, 474 et suivantes.
SEWAL (le Père), jésuite; p. 84, 166.
SIBOURD (M.), missionnaire; p. 86, 477.
SIGARD (l'abbé), instituteur des sourds-muets; p. 326.
SILLERY (le commandeur de); p. 16.
SIMONIN (l'abbé), missionnaire; p. 124.
Smyrne; p. 1.
Somerset, Etat de l'Ohio; p. 69.
SPALDING (Mgr), évêque de Louisville; p. 172, 174, 221, 348, 350, 352, 358, 359, 387, 388.
Spring-hill (le séminaire de), Etat d'Alabama; p. 152.
- TALBOT** (le Père Thomas), jésuite; p. 251, 252, 253, 259.
Terre-aux-Boeufs, Etat de la Louisiane; p. 429.
TESSIER (Jean), prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice; p. 82, 165, 167, 181, 182, 184, 189, 190.
THAYER (John), missionnaire; p. 101, 174, 250.
THEUX (le Père de), jésuite; p. 417.
TIBBATS (membre de la législature de Kentucky; p. 364.
Tiffin, Etat de l'Ohio; p. 158.
- TIMON** (Mgr), évêque de Buffalo; p. 97, 452, 510.
TISSERAND (l'abbé); p. 476.
Tours, Indre-et-Loire; p. 165.
TUITTE (le Père), dominicain; p. 349.
TULLOH, séminariste de Saint-Sulpice; p. 82, 165.
- Urbano*, Etat de l'Ohio; p. 158.
- VALENTIN** (le Père), curé de St-Louis-du-Missouri; p. 414.
VALINIÈRE (M. de la), missionnaire; p. 76, 77, 78.
VAN QUICKEN BORN (le Père), jésuite; p. 140, 142, 424.
Vergennes, Etat du Vermont; p. 69.
Vermillionville, Etat de la Louisiane; p. 76, 429.
Vieille-Mat (la), Etat du Missouri; p. 413.
Villemarie, en Canada; p. 17, 20, 23.
Villiers, Charente-Inférieure; p. 165.
VIMONT (le Père), jésuite; p. 21, 22.
VINA (l'abbé); p. 73.
Vincennes, Etat de l'Indiana; p. 72, 87, 122, 132, 169, 170, 306, 329, 393.
VIVIEN (le Père), jésuite; p. 122.
- Waldborough*, Etat du Maine; p. 158.
WALSH (Robert); p. 180.
Warren, Etat du Maine; p. 158.
WASHINGTON; p. 93.

- | | |
|---|--|
| <p><i>Washington</i>, capitale des Etats-Unis; p. 423.</p> <p>WEBSTER (Daniel); p. 105.</p> <p>WELD (le cardinal); p. 81.</p> <p>WHELAN (le Père), aumônier de la flotte française et missionnaire; p. 77, 171.</p> <p>WHITE (Charles), auteur de la <i>Vie de Madame Seton</i>; p. 168, 181, 190, 477.</p> <p><i>White-Marsh</i> (la ferme de), dans le comté du Prince, Maryland; p. 39, 40.</p> <p>WILSON (le Père), dominicain; p. 348.</p> | <p><i>Winchester</i>, Etat du Maryland p. 437.</p> <p>WITHFELD (Jacques), archevêque de Baltimore; p. 180.</p> <p>WITTINGHAM (le docteur); p. 57.</p> <p>WOIRIN, sœur de la Charité; p. 494.</p> <p>WOLSMLEY (Charles), Mgr évêque de Rama, vicaire apostolique de Londres; p. 81.</p> <p>ZIMMERMANN (le Père), jésuite; p. 424.</p> |
|---|--|

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

t du Maryland
(ques), archevêque
; p. 180.
e docteur); p. 57.
de la Charité ;
Charles), Mgr
Rama , vicaire
de Londres ; p.

e Père), jésuite ;

E.

Laye.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
CHAPITRE Ier. — Situation du catholicisme dans l'Amérique du Nord avant la déclaration d'indépendance.	1
CHAPITRE II. — Arrivée des prêtres français aux États-Unis.	47
CHAPITRE III. — État de la religion catholique aux États-Unis. — Disposition des protestants. — Des Indiens.	89
CHAPITRE IV. — Situation générale de la population des États-Unis. — Obligations du clergé. — Ressources.	126
CHAPITRE V. — Mgr Caroll assigne des postes aux prêtres français émigrés. — Les Sulpiciens à Baltimore.	164
CHAPITRE VI. — L'abbé Moranvillé, curé de Saint-Patrick, à Baltimore.	200
CHAPITRE VII. — L'abbé Matignon à Boston ; l'abbé de Cheverus chez les Indiens.	246
CHAPITRE VIII. — L'abbé Richard au Détroit. . .	285

	Page.
CHAPITRE IX. — Évêché de Bardstown et Louisville. — Mgr Flaget.	334
CHAPITRE X. — Évêché de la Nouvelle-Orléans. — Mgr Dubourg.	298
CHAPITRE XI. — Évêché de New-York. — Mgr Dubois.	431
CHAPITRE XII. — Le couvent de Saint-Joseph à Emmitsburg. — Les Sœurs de Charité aux États-Unis.	474
TABLE ALPHABÉTIQUE. — Des noms de personnes et des noms de lieux*contenus dans ce volume.	519

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

191

3199x9e

	Page.
et Louis-	334
Orléans.	298
— Mgr	431
Joseph à aux États-	474
personnes volume.	519

RES.

